This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

37.
776.

37.

776.

PRÉCIS

DE L'ART DE LA GUERRE,

OU

NOUVEAU TABLEAU ANALYTIQUE.

Ire PARTIE.

PRÉCIS

DE

L'ART DE LA GUERRE,

OU

NOUVEAU TABLEAU ANALYTIQUE

DES PRINCIPALES COMBINAISONS DE LA STRATÉGIE, DE LA GRANDE TACTIQUE ET DE LA POLITIQUE MILITAIRE,

PAR

LE BARON DE JOMINI,

GÉNÉRAL EN CHEF,

Aide-de-camp Général de S. M. L'EMPEREUR de toutes les Russies.

NOUVELLE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

Ire PARTIE.

A PARIS,

Chez ANSELIN, libraire, rue Dauphine.

A PÉTERSBOURG, chez tous les Libraires.

A LEIPZIG, chez LÉOPOLD VOSS.

A AMSTERDAM, chez DELACHAUX.

1837.

776.

PERMIS D'IMPRIMER,

à la charge de présenter trois exemplaires de cet ouvrage au comité de censure. St.-Pétersbourg, le 21 Novembre 1836.

Pierre Korsakoff, censeur.

IMPRIMERIE DE E. PRATZ & Cie.

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

ETC., ETC., ETC.

Sire,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *dans Sa juste sollicitude pour tout ce qui peut contribuer aux progrès & à la propagation des sciences, daigna ordonner la traduction en langue russe de mon* **Traité des grandes Opérations militaires,** *pour les Instituts de la Couronne.*

Jaloux de répondre aux vues bienveillantes de **VOTRE MAJESTÉ,** *je crus devoir augmenter cet ouvrage d'un* **Tableau analytique,** *qui lui servirait de complément. Ce premier essai, publié en 1830, remplissait le but pour lequel il avait été rédigé: Mais j'ai pensé dès lors qu'en élargissant un peu son cadre, il serait possible de le rendre plus utile et d'en faire un ouvrage complet par lui-même. Je crois avoir obtenu ce résultat.*

* * *

Malgré son peu d'étendue ce Précis renferme aujourd'hui toutes les combinaisons que le général d'armée et l'homme d'état peuvent faire pour la conduite d'une guerre: jamais objet si important ne fut traité dans un cadre à la fois plus resserré & plus à la portée de tous les lecteurs.

Je prends la liberté de faire hommage de ce Précis à **VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,** *en La suppliant de vouloir bien l'accueillir avec indulgence. Mes voeux seraient comblés si ce travail pouvait mériter les suffrages d'un Juge aussi éclairé; d'un Monarque aussi versé dans l'art important qui élève & conserve les empires.*

Je suis avec vénération,

Sire,

De Votre Majesté Impériale

Le plus humble & fidèle serviteur,

Général JOMINI.

St.-Pétersbourg, 6 Mars 1837.

AVERTISSEMENT.

Il y a de la témérité peut être à publier un ouvrage sur la guerre, au moment où les apôtres de la paix perpétuelle sont seuls écoutés. Mais la fièvre industrielle et l'accroissement des richesses qu'on en espère, ne seront pas toujours les seules divinités auxquelles les sociétés sacrifieront. La guerre est à jamais un mal nécessaire, non seulement pour élever ou sauver les états, mais encore pour garantir même le corps social de dissolution, comme l'a si judicieusement observé l'illustre Ancillon dans son brillant Tableau des révolutions du système politique Européen.

Je me décide donc à la publication de ce Précis, en le faisant précéder de quelques explications sur les diverses métamorphoses qu'il a subiés, et sur ce qui les a motivées.

S. M. l'Empereur ayant ordonné de traduire mon Traité des grandes opérations militaires, qui n'avait jamais été terminé comme ouvrage d'ensemble, je résolus d'abord d'en remplir les lacunes en rédigeant, en 1829, le Tableau analytique des principales com-

binaisons de la guerre. Exécuté un peu précipitamment, et conçu dans l'unique but de servir d'annexe à mon susdit Traité, ce premier essai ne dut point être considéré comme un ouvrage séparé.

Appelé l'année dernière à lui donner quelques développemens pour le faire servir à l'instruction d'un auguste prince, je le rendis assez complet pour lui accorder un brevet d'émancipation et en faire un ouvrage indépendant de tout autre.

Plusieurs articles nouveaux sur les guerres d'opinions et nationales, sur la direction suprême des opérations de la guerre, sur le moral des armées, sur les lignes de défense, sur les zônes et lignes d'opérations, sur les réserves stratégiques et les bases passagères, enfin sur la stratégie dans la guerre des montagnes, sur la manière de juger les mouvemens de l'ennemi et sur les grands détachemens, en ont fait un ouvrage tout à fait neuf, sans parler des nombreuses améliorations faites aux autres articles. Toutefois, malgré ces changemens, il parut d'abord sous son ancien titre; mais cédant à l'opinion des libraires mêmes, je me convainquis de la nécessité de lui en donner un nouveau pour le distinguer des essais partiels qui l'avaient précédé. Je le nommai donc *Précis de l'art de la guerre ou nouveau tableau analytique*, etc.

Je donne la seconde édition de ce Précis, comme mon dernier mot sur les hautes combinaisons spécu-

latives de la guerre : elle sera encore augmentée de plusieurs articles intéressans, sur les bases et fronts d'opérations, sur la logistique ou art pratique de mouvoir les armées, sur les grandes invasions lointaines, sur les lignes stratégiques, les manœuvres pour tourner les lignes de batailles. Outre cela, presque tous les autres articles ont reçu de nouveaux développemens.

N'ayant pu pousser plus loin les investigations sur les détails pratiques de l'art, auxquelles mon cadre et mon but se réfusaient également, j'ai indiqué les ouvrages où ces détails se trouvent enseignés autant que la chose est faisable. C'est à bien appliquer les combinaisons spéculatives de la grande guerre que tous ces détails doivent tendre ; mais chacun procédera naturellement à cette application selon son caractère, son génie, sa capacité : ici les préceptes deviennent difficiles et ne servent que de jalons approximatifs.

Je serai heureux si mes lecteurs trouvent dans ce livre, les bases essentielles de ces combinaisons, et s'ils l'accueillent avec bienveillance. Je demande grâce pour son style, surtout pour les éternelles répétitions d'expressions techniques : aujourd'hui que l'art de faire des phrases court les rues, chacun a le droit d'être difficile ; mais le mérite réel d'un ouvrage didactique plein de définitions compliquées, est incontestablement celui d'être clair, or pour y réussir il faut se résoudre à ces fréquentes répétitions de

mots et même d'idées que rien ne saurait remplacer, et ne point viser à l'élégance des phrases.

On me reprochera peut être d'avoir poussé un peu loin la manie des définitions, mais je l'avoue je m'en fais un mérite; car pour poser les bases d'une science jusqu'ici peu connue, il est essentiel de s'entendre avant tout sur les diverses dénominations qu'il faut donner aux combinaisons dont elle se compose, autrement il serait impossible de les désigner et de les qualifier. Je ne dissimule pas que quelques-unes des miennes pourraient être encore améliorées, et comme je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité, je suis tout prêt à admettre le premier celles qui seraient plus satisfaisantes. Enfin si j'ai cité souvent les mêmes évènemens comme exemple, je m'y suis décidé pour la commodité des lecteurs qui n'ont pas toutes les campagnes dans leur mémoire ou dans leur bibliothèque. Il suffira ainsi de connaître les évènemens cités pour rendre les démonstrations intelligibles, une plus grande série de preuves ne manquera pas à ceux qui connaissent l'histoire militaire moderne.

G. J.

Le 6 Mars, 1837.

NOTICE

SUR LA THÉORIE ACTUELLE DE LA GUERRE

ET SUR SON UTILITÉ.

Le précis de l'art de la guerre, que je soumets au public fut rédigé dans l'origine pour l'instruction d'un auguste prince, et graces aux nombreuses additions que je viens d'y faire, je me plais à croire qu'il sera digne de sa destination. Afin d'en mieux faire apprécier le but, je crois devoir le faire précéder de quelques lignes sur l'état actuel de la théorie de la guerre. Je serai forcé de parler un peu de moi et de mes œuvres; j'espère qu'on me le pardonnera, car il eût été difficile d'exposer ce que je pense de cette théorie, et la part que je puis y avoir prise, sans dire comment je l'ai conçue moi-même.

Ainsi que je l'ai dit dans mon chapitre de principes, publié isolément en 1807, *L'art de la guerre a existé de tous les temps*, et la stratégie surtout fut la même

sous César comme sous Napoléon. Mais l'art, confiné dans la tête des grands capitaines, n'existait dans aucun traité écrit. Tous les livres ne donnaient que des fragmens de systèmes, sortis de l'imagination de leurs auteurs, et renfermant ordinairement les détails les plus minutieux (pour ne pas dire les plus niais), sur les points les plus accessoires de la tactique, la seule partie de la guerre, peut-être, qu'il soit impossible de soumettre à des règles fixes.

Parmi les modernes, Feuquières, Folard et Puiségur avaient ouvert la carrière; le premier par des relations critiques et dogmatiques fort intéressantes; le second par ses commentaires sur Polybe et son traité de la colonne; le troisième par un ouvrage qui fut je crois le premier essai de logistique, et une des premières applications de l'ordre oblique des anciens.

Mais ces écrivains n'avaient pas pénétré bien avant dans la mine qu'ils voulaient exploiter, et pour se faire une idée juste de l'état de l'art au milieu du XVIIIme siècle, il faut lire ce qu'écrivait le maréchal de Saxe dans la préface de ses Rêveries.

«La guerre, *disait-il*, est une science couverte de té-«nèbres, au milieu desquelles on ne marche point d'un «pas assuré; la routine et les préjugés en sont la base, «suite naturelle de l'ignorance.

(*) Feuquières ne fut pas assez apprécié par ses contemporains, du moins comme écrivain, il avait l'instinct de la stratégie comme Folard celui de la tactique, et Puiségur celui de la logistique.

«Toutes les sciences ont des principes, la guerre seule «n'en a point encore: les grands capitaines qui ont «écrit ne nous en donnent point; il faut être consommé «pour les comprendre.

«Gustave Adolphe a créé une méthode, mais on s'en «est bientôt écarté, parce qu'on l'avait apprise par rou«tine. Il n'y a donc plus que des usages, *dont les prin«cipes nous sont inconnus.*»

Ceci fut écrit vers le temps où Frédéric-le-Grand préludait à la guerre de sept ans par ses victoires de Hohenfriedberg, de Soor, etc. Et le bon maréchal de Saxe, au lieu de percer ces ténèbres dont il se plaignait avec tant de justice, se complaisait lui-même à rédiger des systèmes pour habiller les soldats en blouses de laine, pour les former sur quatre rangs, dont deux armés de piques; enfin pour proposer des fusils-canons qu'il nommait des *amusettes*, et qui méritaient vraiment ce titre par les plaisantes images dont ils étaient entourés.

A la suite de ces guerres de sept ans, quelques bons ouvrages parurent: Frédéric lui-même, non content d'être grand roi, grand capitaine, grand philosophe et grand historien, se fit aussi auteur didactique par son instruction à ses généraux. Guichard, Turpin, Maizeroy, Menil-Durand, soutinrent des controverses sur la tactique des anciens comme sur celle de leur temps, et donnèrent quelques traités intéressans sur ces matières. Turpin commenta Montécuculi et Végéce; le marquis de Silva en Piémont, Santa Cruz en Espagne, avaient

aussi discuté quelques parties avec succès; enfin d'Escremeville ébauchait une histoire de l'art, qui n'était pas dénuée de mérite. Mais tout cela ne dissipait nullement les ténèbres dont se plaignait le vainqueur de Fontenoy.

Un peu plus tard vinrent Grimoard, Guibert et Lloyd: les deux premiers firent faire des progrès à la tactique des batailles et à la logistique. (*) Ce dernier souleva dans ses intéressans mémoires des questions importantes de stratégie, qu'il laissa malheureusement enfouies dans un dédale de détails minutieux sur la tactique de formation, et sur la philosophie de la guerre. Mais quoique l'auteur n'ait résolu aucune de ces questions de manière à en faire un système lié, il faut lui rendre la justice de dire que le premier il montra la bonne route. Toutefois sa relation de la guerre de sept ans, dont il n'acheva que deux campagnes, fut plus instructive (pour moi du moins), que tout ce qu'il avait écrit de dogmatique.

L'Allemagne produisit, dans cet intervalle entre la guerre de sept ans et celle de la révolution, une multitude d'écrits plus ou moins étendus sur différentes branches secondaires de l'art, qu'ils éclairèrent d'une faible lueur. Thielke et Faesch publièrent en Saxe, l'un des fragmens sur la castramétation, l'attaque des camps et positions, l'autre un recueil de maximes sur les par-

(*) Guibert, dans un chapitre excellent sur les *marches*, effleura la stratégie, mais il ne tint point ce que ce chapitre promettait.

ties accessoires des opérations de la guerre. Scharnhorst en fit autant dans le Hanovre : Warnery publia en Prusse un assez bon ouvrage sur la cavalerie : le baron Holzendorf un autre sur la tactique de manœuvres. En Autriche, le comte de Kevenhuller donna des maximes sur la guerre de campagne et sur celles des siéges. Mais rien de tout cela ne donnait une idée satisfaisante des hautes branches de la science.

Enfin il n'y eut pas jusqu'à Mirabeau qui, revenu de Berlin, publia un énorme volume sur la tactique prussienne, aride répétition du règlement pour les évolutions de peloton et de ligne, auxquelles on avait la bonhommie d'attribuer la plus grande partie des succès de Frédéric !! Si de pareils livres ont pu contribuer à propager cette erreur, il faut avouer toutefois qu'ils contribuèrent aussi à perfectionner l'ordonnance de 1791 sur les manœuvres, seul résultat qu'il était possible d'en espérer.

Tel était l'état de l'art de la guerre au commencement du XIXme siècle, lorsque Porbeck, Venturini et Bulow publièrent quelques brochures sur les premières campagnes de la révolution. Le dernier surtout fit une certaine sensation en Europe par son esprit du système de guerre moderne, œuvre d'un homme de génie, mais qui n'était qu'ébauchée, et qui ajoutait peu de chose aux premières notions données par Lloyd. Dans le même temps parut aussi en Allemagne, sous le titre modeste d'introduction à l'étude de l'art militaire, un ouvrage précieux de M. de Laroche-Aymon, véritable encyclo-

pédie pour toutes les branches de l'art, excepté pour la stratégie qui n'y est qu'à peine indiquée; mais malgré cette lacune, ce n'en est pas moins un des ouvrages classiques les plus complets et les plus recommandables.

Je ne connaissais pas encore ces deux derniers livres lorsqu'après avoir quitté le service helvétique comme chef de bataillon, je cherchais à m'instruire par moi-même, en lisant avec avidité toutes ces controverses qui avaient agité le monde militaire dans la dernière moitié du XVIIIme siècle; commençant par Puiségur, finissant par Menil-Durand, et Guibert, et ne trouvant partout que des *systèmes* plus ou moins complets de la tactique des batailles, qui ne pouvaient donner qu'une idée imparfaite de la guerre, parce qu'ils se contredisaient tous d'une manière déplorable.

Je me rejetai alors sur les ouvrages d'histoire militaire pour chercher, dans les combinaisons des grands capitaines, une solution que ces systèmes des écrivains ne me donnaient point. Déjà les relations de Frédéric-le-Grand avaient commencé à m'initier dans le secret qui lui avait fait remporter la victoire miraculeuse de Leuthen (Lissa). Je m'aperçus que ce secret consistait dans la manœuvre très simple de porter le gros de ses forces sur une seule aile de l'armée ennemie; et Lloyd vint bientôt me fortifier dans cette conviction. Ensuite je retrouvai la même cause aux premiers succès de Napoléon en Italie, ce qui me donna l'idée *qu'en appliquant par la stratégie, à tout l'échiquier d'une guerre, ce même*

principe que Frédéric avait appliqué aux batailles, on aurait la clef de toute la science de la guerre.

Je ne pus douter de cette vérité en relisant ensuite les campagnes de Turenne, de Marlborough, d'Eugène de Savoie, et en les comparant à celles de Frédéric, que Tempelhoff venait de publier avec des détails si pleins d'intérêt quoique un peu lourds et par trop répétés. Je compris alors que le maréchal de Saxe avait eu bien raison de dire qu'en 1750 il n'y avait point de principes posés sur l'art de la guerre, mais que beaucoup de ses lecteurs avaient aussi bien mal interprété sa préface en concluant qu'il avait pensé que ces principes n'existaient pas.

Convaincu que j'avais saisi le vrai point de vue sous lequel il fallait envisager la théorie de la guerre pour en découvrir les véritables règles, et quitter le champ toujours si incertain des systèmes personnels, je me mis à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un néophyte.

J'écrivis dans le courant de l'année 1803 un volume que je présentai d'abord à M. d'Oubril, secrétaire de la légation russe à Paris, puis ensuite au maréchal Ney. Mais l'ouvrage stratégique de Bulow, et la relation historique de Lloyd traduite par Roux-Fazillac, m'étant tombés alors entre les mains, me déterminèrent à suivre un autre plan. Mon premier essai était un traité didactique sur les ordres de batailles, les marches stratégiques, et les lignes d'opérations; il était aride de sa nature et tout coupé de citations historiques qui, groupées par

espèces, avaient l'inconvénient de présenter ensemble dans un même chapitre, des évènemens souvent séparés par un siècle entier; Lloyd surtout me convainquit que la relation critique et raisonnée de toute une guerre avait l'avantage de conserver de la suite et de l'unité dans le recit et dans les évènemens, sans nuire à l'exposition des maximes, puisqu'une série de dix campagnes suffit amplement pour présenter l'application de toutes les maximes de guerre possibles. Je brûlai donc mon premier travail, et recommençai avec le projet de donner la suite de la guerre de sept ans, que Lloyd n'avait pas achevée. Ce mode me convenait d'autant mieux, que je n'avais que 24 ans et peu d'expérience, tandis que j'allais m'attaquer à beaucoup de préjugés et à de grandes réputations un peu usurpées, ensorte qu'il me fallait le puissant appui des évènemens que je laisserais parler pour ainsi dire eux-mêmes. Je m'arrêtai donc à ce dernier plan, qui me paraissait d'ailleurs mieux convenir à toutes les classes de lecteurs. Sans doute un traité didactique eut été préférable, soit pour un cours public, soit pour retracer avec plus d'ensemble les combinaisons de la science un peu éparses dans la narration de ces campagnes; mais quant à moi, je dois avouer que j'ai beaucoup plus profité de la lecture attentive d'une campagne raisonnée que de tous les ouvrages dogmatiques possibles, et mon livre publié en 1805 était destiné à des officiers d'un grade supérieur, non à des écoliers. La guerre d'Autriche, survenue la même année, ne me permit pas de donner à l'ouvrage tous

les soins désirables, et je ne pus exécuter qu'une partie de mon projet.

Quelques années après l'archiduc préluda à son bel ouvrage par un in-folio sur la grande guerre, où le génie du maître se montrait déjà. Vers le même temps parut une *petite* brochure sur la stratégie, par le major Wagner, alors au service d'Autriche, cet essai, rempli de vues sages, promettait que l'auteur donnerait un jour quelque chose de plus complet, ce qu'il vient de tenir tout récemment. En Prusse le général Scharnhorst commença aussi à sonder ces questions avec succès.

Enfin, dix ans après mon premier traité des grandes opérations, parut l'important ouvrage de l'archiduc Charles, qui réunit les deux genres didactique et historique ce prince ayant d'abord donné un petit volume de maximes stratégiques, puis quatre volumes d'histoire critique sur les campagnes de 1796 et 1799 pour développer l'application pratique. Cet ouvrage, qui fait autant d'honneur à l'illustre prince que les batailles qu'il a gagnées, mit le complément aux bases de la science stratégique, dont Lloyd et Bulow avaient soulevé le premier voile, et dont j'avais indiqué les premiers principes en 1805 dans un chapitre sur les lignes d'opérations, et en 1807 dans un chapitre sur les principes fondamentaux de l'art de la guerre, imprimé isolément à Glogau en Silésie.

La chute de Napoléon, en rendant beaucoup d'officiers studieux aux loisirs de la paix, devint comme le

signal de l'apparition d'une foule d'écrits militaires dans tous les genres. Le général Rogniat donna matière à controverse en voulant ramener le système des légions, ou des divisions de la république, et en attaquant le système un peu aventureux de Napoléon. L'Allemagne fut surtout fertile en ouvrages dogmatiques, Xilander en Bavière, Théobald et Muller dans le Wurtemberg; Wagner, Decker, Hoyer et Valentini en Prusse, publièrent différens livres, qui ne présentaient au fond que la répétition des maximes de l'archiduc et des miennes, avec d'autres développemens d'application.

Bien que plusieurs de ces auteurs aient combattu mon chapitre des lignes d'opérations centrales avec plus de subtilité que de succès réel, et que d'autres aient été parfois trop compassés dans leurs calculs, on ne saurait refuser à leurs écrits les témoignages d'estime qu'ils méritent, car tous contiennent plus ou moins des vues excellentes.

En Russie, le général Okounief traita l'article important de l'emploi combiné ou partiel des trois armes, qui fait la base de la théorie des combats, et il rendit par là un service réel aux jeunes officiers.

En France, Gay-Vernon, Jacquinot de Presle et Roquancourt, publièrent des cours qui ne manquaient pas de mérite.

Dans ces entrefaites, je m'étais assuré par ma propre expérience qu'il manquait, à mon premier traité, un recueil de maximes pareil à celui qui précède l'ouvrage de l'archiduc; ce qui m'engagea à publier, en 1829, la

première esquisse de ce tableau analytique, en y ajoutant deux articles intéressans sur la politique militaire des états.

Je profitai de cette occasion pour défendre les principes de mon chapitre sur les lignes d'opérations que plusieurs écrivains avaient mal saisis, et cette polémique amena du moins des définitions plus rationnelles, tout en maintenant les avantages réels des opérations centrales.

Un an après la publication de ce tableau analytique, le général prussien de Clausewitz mourut, en laissant à sa veuve le soin de publier des œuvres posthumes qu'on a présentées comme des ébauches non achevées. Cet ouvrage fit grande sensation en Allemagne, et pour ma part je regrette qu'il ait été écrit avant que l'auteur connût mon Précis de l'art de la guerre, persuadé qu'il lui eût rendu quelque justice.

On ne saurait contester au général Clausewitz une grande instruction, et une plume facile; mais cette plume, parfois un peu vagabonde, est surtout trop prétentieuse pour une discution didactique, dont la simplicité et la clarté doivent être le premier mérite. Outre cela l'auteur se montre par trop sceptique en fait de science militaire: son premier volume n'est qu'une déclamation contre toute théorie de guerre, tandis que les deux volumes suivans, pleins de maximes théoriques, prouvent que l'auteur croit à l'efficacité de ses doctrines s'il ne croit pas à celles des autres.

Quant à moi, je l'avoue, je n'ai su trouver dans ce savant labyrinthe qu'un petit nombre d'idées lumineuses et d'articles remarquables; et loin d'avoir partagé le scepticisme de l'auteur, aucun ouvrage n'aurait contribué plus que le sien à me faire sentir la nécessité et l'utilité des bonnes théories, si j'avais jamais pu les révoquer en doute: il importe seulement de bien s'entendre sur les limites qu'on doit leur assigner pour ne pas tomber dans un pédantisme pire que l'ignorance; (*) il faut surtout bien distinguer la différence qui existe *entre une théorie de principes et une théorie de systèmes.*

On objectera peut être que, dans la plupart des articles de ce Précis, je reconnais moi-même qu'il y a peu de règles absolues à donner sur les divers objets dont ils traitent: je conviens de bonne foi de cette vérité, mais cela veut-il dire qu'il n'y ait pas de théorie? Si sur 45 articles les uns ont dix maximes positives, les autres une ou deux seulement, n'est ce pas assez de 150 à 200 règles pour formuler un corps fort respectable de doctrines stratégiques ou tactiques? Et si à celles-la vous ajoutez la multitude de préceptes qui souffrent plus ou moins d'exceptions, n'aurez-vous pas plus de dogmes qu'il n'en faut pour fixer vos opinions sur toutes les opérations de la guerre?

(*) Un homme ignorant, doué d'un génie naturel, peut faire de grandes choses; mais le même homme, bourré de fausses doctrines étudiées à l'école, et farci de systèmes pédantesques, ne fera rien de bon, à moins qu'il n'oublie ce qu'il avait appris.

A la même époque où Clausewitz semblait ainsi s'appliquer à saper les bases de la science, un ouvrage d'une nature tout opposée paraissait en France, c'est celui du marquis de Ternay, émigré Français au service d'Angleterre. Ce livre est sans contredit le plus complet qui existe sur la tactique des batailles, et s'il tombe quelquefois dans un excès contraire à celui du général prussien, en formulant en doctrines des détails d'exécution souvent inexécutables à la guerre, on ne peut lui refuser un mérite vraiment remarquable, et un des premiers rangs parmi les tacticiens.

Je n'ai fait mention dans cette esquisse que des traités généraux et non des ouvrages particuliers sur les armes spéciales. Les œuvres de Montalembert, de St.-Paul, de Bousmard, de Carnot, d'Aster, de Blesson, ont fait faire des progrès à l'art des siéges et de la fortification. Les écrits de Laroche-Aymon, Muller et Bismarck ont aussi éclairé maintes questions sur la cavalerie. Dans un journal dont je n'ai eu malheureusement connaissance que six ans après sa publication, le dernier a cru devoir attaquer moi et mes œuvres, parce que j'avais dit, sur la foi d'un illustre général, que les Prussiens lui reprochaient d'avoir copié, dans sa dernière brochure, l'instruction inédite du gouvernement à ses généraux de cavalerie. En blâmant mes œuvres Mr le général Bismark a usé de son droit, non seulement à titre de représailles, mais parce que tout livre est fait pour être jugé et controversé. Cependant au lieu de répondre au reproche et d'articuler un seul grief, il a trouvé

plus simple de riposter par des injures, auxquelles un militaire ne repliquera jamais dans des livres, qui doivent avoir une autre destination que de recueillir des personnalités. Ceux qui compareront la présente notice aux ridicules prétentions que me prête Mr le général B..... jugeront entre nous.

Il est assez extraordinaire de m'accuser d'avoir dit que l'art de la guerre n'existait pas avant moi, lorsque dans le chapitre de Principes publié en 1807, dont j'ai parlé ci-dessus, et qui eut un certain succès dans le monde militaire, la première phrase commençait par ces mots «*L'art de la guerre a existé de temps immémorial*»..... Ce que j'ai dit c'est qu'il n'y avait pas de livres qui proclamassent l'existence des principes généraux, et en fissent l'application par la stratégie à toutes les combinaisons d'un théâtre de la guerre : j'ai dit que j'avais le premier tenté cette démonstration, que d'autres ont perfectionnée dix ans après moi, sans cependant qu'elle soit encore complète. Ceux qui nieraient cette vérité ne seraient pas de bonne foi.

Du reste je n'ai jamais sali ma plume en attaquant personnellement les hommes studieux qui se dévouent pour la science, et si je n'ai pas partagé leurs dogmes, je l'ai exprimé avec modération et impartialité, il serait à désirer qu'on en agit toujours de la sorte. Revenons à notre sujet.

L'artillerie depuis Gribeauval et d'Urtubie a eu son aide-mémoire, et une foule d'ouvrages particuliers au nombre desquels on distingue Decker, Paixhans, Dedon,

Hoyer, Ravichio et Rouvroy. Les discussions de plusieurs auteurs, entr'autres celles du marquis de Chambray et du général Okounieff sur les feux de l'infanterie. Enfin les dissertations d'une foule d'officiers consignés dans les intéressans journaux militaires de Vienne, de Berlin, de Munich, de Stuttgard et de Paris, ont contribué aussi aux progrès successifs des parties qu'ils ont discutées. (*)

Quelques essais ont été tentés aussi pour une histoire de l'art, depuis les anciens jusqu'à nos jours. Tranchant-Laverne l'a fait avec esprit et sagacité, mais incomplètement. Carion-Nisas, trop verbeux pour les anciens, médiocre pour l'époque de la renaissance jusqu'à celle de la guerre de sept ans, a complètement échoué sur le système moderne. Roquancourt a traité les mêmes sujets avec plus de succès. Le major prussien Ciriaci et son continuateur ont fait mieux encore. Enfin le capitaine Blanch, officier napolitain, a fait une analyse intéressante des différentes périodes de l'art écrit, et de l'art pratiqué.

D'après cette nombreuse nomenclature des écrivains modernes on jugera que le maréchal de Saxe, s'il revenait parmi nous, serait fort surpris de la richesse actuelle de notre littérature militaire, et il ne se plaindrait plus des ténèbres qui couvrent la science. Désor-

(*) Au nombre des rédacteurs de ces écrits on doit signaler MM. Scheel e Proketsch comme ayant contribué à la juste réputation du journal militaire autrichien.

mais les bons livres ne manqueront pas à ceux qui voudront étudier, car aujourd'hui on a des principes, tandis qu'on n'avait au XVIIIme siècle que des méthodes ou des systèmes.

Cependant, il faut en convenir, pour rendre la théorie aussi complète que possible, il manque un ouvrage important, qui selon toute apparence manquera encore long-temps; ce serait un examen bien approfondi des quatres différens systèmes suivis depuis un siècle: celui de la guerre de sept ans; celui des premières campagnes de la révolution; celui des grandes invasions de Napoléon; enfin celui de Wellington. De cet examen comparé il faudrait déduire un système mixte, propre aux guerres régulières, qui participât des méthodes de Frédéric et de celles de Napoléon; ou pour mieux dire, il faudrait développer un double système pour les guerres ordinaires de puissance à puissance et pour les grandes invasions. J'ai esquissé un aperçu de cet important travail dans l'art. 24, chapitre III; mais comme le sujet exigerait des volumes entiers, j'ai dû me borner à indiquer la tâche à celui qui se sentira le courage et le loisir de la bien remplir, et qui serait en même temps assez heureux pour trouver la justification de ces doctrines mixtes, dans de nouveaux évènemens qui lui serviraient de preuves.

En attendant, je terminerai cette esquisse rapide par une profession de foi sur les polémiques dont ce tableau et mon premier traité ont été le sujet. En pesant tout ce qui a été dit pour ou contre, en mettant en parallèle

les immenses progrès faits dans la science depuis trente ans, avec l'incrédulité de M. Clausewitz, je crois être en droit de conclure que l'ensemble de mes principes et des maximes qui en dérivent a été mal saisi par plusieurs écrivains; que les uns en ont fait l'application la plus erronnée; que d'autres en ont tiré des conséquences exagérées qui n'ont jamais pu entrer dans ma tête, car un officier-général, après avoir assisté à douze campagnes, *doit savoir que la guerre est un grand drame, dans lequel mille causes morales ou physiques agissent plus ou moins fortement, et qu'on ne saurait réduire à des calculs mathématiques.*

Mais je dois également l'avouer sans détour, vingt ans d'expérience n'ont fait que me fortifier dans les convictions ci-après:

«Il existe un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre, dont on ne saurait s'écarter sans danger, et dont l'application au contraire a été presque en tout temps couronnée par le succès.

«Les maximes d'application dérivant de ces principes sont aussi en petit nombre, et, si elles se trouvent quelquefois modifiées selon les circonstances, elles peuvent néanmoins servir en général de boussole à un chef d'armée pour le guider dans la tâche, toujours difficile et compliquée, de conduire de grandes opérations au milieu du fracas et du tumulte des combats.

«Le génie naturel saura sans doute, par des inspirations heureuses, appliquer les principes aussi bien que ne pourrait le faire la théorie la plus étudiée; mais une

la guerre de sept ans que Lloyd a donnée, tous les écrivains militaires n'étaient pas sortis de l'ornière des relations officielles ou des panégyriques plus ou moins fatigans.

Les historiens militaires du XVIIIe siècle qui avaient tenu le premier rang, étaient : Dumont, Quincy, Bourcet, Pezay, Grimoard, Retzow et Tempelhof, le dernier surtout avait fait en quelque sorte école, bien que son ouvrage soit un peu surchargé de détails sur les marches et les campemens : détails fort bons sans doute pour les jours de combat, mais fort inutiles dans l'histoire de toute une guerre, puisqu'ils se représentent presque chaque jour sous la même forme.

L'histoire purement militaire a fourni en France comme en Allemagne des écrits si nombreux depuis 1792, que la nomenclature seule formerait une brochure ; je signalerai néanmoins ici les premières campagnes de la révolution par Grimoard ; celles du général Gravert ; les mémoires de Suchet et de Saint-Cyr ; les fragmens de Gourgaud et de Monthulon ; la grande entreprise des victoires et conquêtes, sous la direction du général Beauvais ; la collection précieuse des batailles du colonel Wagner et celle du major Kaussler. La guerre d'Espagne par Napier, celle d'Egypte par Reynier. Les campagnes de Souvoroff par Laverne, les relations partielles de Stutterheim, de Labaume. (*)

(*) On pourrait citer encore les relations intéressantes de Saintine, de Mortonval, de Lapenne, Lehobie, Lafaille, ainsi que

L'histoire, à la fois politique et militaire, offre plus d'attrait; mais est aussi beaucoup plus difficile à bien traiter et se concilie difficilement avec le genre didactique; car pour ne pas tuer sa narration on doit supprimer précisément tous ces détails qui font le mérite d'une relation de guerre.

Depuis bien des siècles l'histoire politique et militaire n'avait eu jusqu'à la chute de Napoléon qu'un seul ouvrage vraiment remarquable; celui de Frédéric-le-Grand, intitulé: *Histoire de mon temps* (*). Ce genre qui demande à la fois un style élégant, et des connaissances vastes et profondes en histoire et en politique, exige aussi un génie militaire suffisant pour bien juger les évènemens. Il faudrait décrire les rapports ou les intérêts des états comme Ancillon, et raconter les batailles comme Napoléon ou Frédéric, pour produire un chef-d'œuvre dans ce genre. Si nous attendons encore ce chef-d'œuvre, il faut convenir que quelques bons ouvrages ont paru depuis 30 ans; au nombre de ceux-ci nous devons mettre la guerre d'Espagne de Foy; le Précis des évènemens militaires de

celles du major prussien Spahl sur la Catalogne, du baron Voldernlorf sur les campagnes des Bavarois, et une foule d'autres écrits de même nature.

(*) Plusieurs historiens politiques, comme Ancillon, Ségur père, Karamsin, Guichardin, Archenholz, Schiller, Daru, Michaud, Salvandy, ont raconté aussi avec talent bien des opérations de guerre, mais on ne saurait les compter au nombre des écrivains militaires.

Mathieu-Dumas, et les manuscrits de Fain, bien que le second manque de points de vue fermes, et que le dernier pêche par trop de partialité. Ensuite viennent les ouvrages de M. Ségur fils, écrivain plein de verve et de vues sages, qui nous a prouvé par l'histoire de Charles VIII, qu'avec un peu plus de naturel dans le style il pourrait enlever aux précédens la palme historique du grand siècle, qui attend encore son Polybe. Au troisième rang nous mettrons les histoires de Toulongeon et de Servan. (*)

Enfin il est un troisième genre; celui de l'histoire critique, appliquée aux principes de l'art et plus spécialement affectée à développer les rapports des évènemens avec ces principes. Feuquières et Lloyd en avaient indiqué le chemin sans avoir eu beaucoup d'imitateurs jusqu'à la révolution. Ce dernier genre moins brillant dans ses formes, n'en est peut être que plus utile dans ses résultats; surtout quand la critique n'est pas poussée jusqu'à un rigorisme qui la rendrait souvent fausse et injuste.

Depuis 20 ans cette histoire, moitié didactique moitié critique, a fait de plus grands progrès que les autres, ou du moins elle a été cultivée avec plus de succès et a produit des résultats incontestables. Les

(*) Je ne parle pas de la vie politique et militaire de Napoléon racontée par lui-même, attendu qu'on a dit que j'en étais l'auteur; quant à celles de Norvins et de Tibeaudeau, elles ne sont point militaires.

campagnes publiées par l'archiduc Charles, celles anonymes du général Muffling, les relations partielles des généraux Pelet, Boutourlin, Clausewitz (*), Okounieff, Valentini, Ruhle; celles de MM. de Laborde, Koch, de Chambrai, Napier: enfin les fragmens publiées par MM. Wagner et Scheel dans les intéressans journaux de Berlin et de Vienne, ont tous plus ou moins concouru au développement de la science de la guerre. Peut être me serait-il permis aussi de revendiquer une petite part à ce résultat en faveur de ma longue histoire critique et militaire des guerres de la révolution et des autres ouvrages historiques que j'ai publiés; car, spécialement rédigés pour prouver le triomphe permanent de l'application des principes, ces ouvrages n'ont jamais manqué de ramener tous les faits à ce point de vue dominant, et sous ce rapport du moins ils ont eu quelques succès (**); j'en appele pour appuyer

(*) Les ouvrages de Clausewitz ont été incontestablement utiles quoique souvent ce soit moins par les idées de l'auteur que par les idées contraires qu'il fait naître. Ils eussent été plus utiles encore si un style prétentieux et pédantesque ne les rendait pas fréquemment inintelligibles. Mais si comme auteur didactique il a plus soulevé de doutes qu'il n'a dévoilé de vérités, comme historien critique il a été plagiaire peu scrupuleux, pillant ses devanciers, copiant leurs réflexions et disant ensuite du mal de leurs œuvres après les avoir travesties sous d'autres formes. Les personnes qui auront lu ma campagne de 1799, publiée dix ans avant la sienne, ne nieront pas mon assertion, car il n'est pas une de mes reflexions qu'il n'ait répétée.

(**) On a pu reprocher bien des longueurs à quelques-uns de ces volumes, mais il est difficile de contenter tous les gouts en

cette assertion, à la piquante analyse critique de la guerre de la succession d'Espagne, donnée par M. le capitaine Dumesnil.

Graces à ce concours des ouvrages didactiques et de l'histoire critique, l'enseignement de la science n'est plus aussi difficile, et les professeurs qui seraient embarrassés aujourd'hui de faire de bons cours avec mille exemples pour les appuyer, seraient de tristes professeurs. Il ne faut pas en conclure néanmoins que l'art en soit arrivé au point de ne pas faire un pas de plus vers la perfection. Il n'y a rien de parfait sous le soleil!! Et si l'on rassemblait, sous la présidence de l'archiduc Charles ou de Wellington, un comité composé de toutes les notabilités stratégiques et tactiques du siècle, avec les plus habiles généraux du génie et de l'artillerie, ce comité ne parviendrait pas encore à faire une théorie parfaite absolue et immuable, sur toutes les parties de la guerre, notamment sur la tactique!!

---

fait de relations militaires: les uns veulent tous les détails possibles, et les autres n'en veulent pas. J'avoue que séduit par l'école de Tempelhof, j'ai trop abondé dans le sens des premiers. Ces détails sont bons pour une relation de campagne isolée mais non pour une guerre. Je me suis bien corrigé de ce défaut dans les derniers ouvrages.

PRÉCIS

DE L'ART DE LA GUERRE.

Définition de l'art de la guerre.

L'ART de la guerre, tel qu'on le conçoit généralement, se divise en cinq branches purement militaires; *la stratégie*, *la grande tactique*, *la logistique*, *l'art de l'ingénieur* et *la tactique de détail;* mais il est une partie essentielle de cette science qu'on en a, mal à propos, exclue jusqu'à présent, c'est la *politique de la guerre* (*). Bien que celle-ci tienne à la science

(*) Il n'existe, à ma connaissance, que bien peu d'ouvrages sur cette matière: le seul même qui en porte le titre, c'est la *Politique de la guerre*, par Hay du Chatelet (1767). On y trouve qu'une armée voulant passer par un pont de pierres, doit le faire

de l'homme d'état plus particulièrement qu'à celle du guerrier, depuis qu'on a imaginé de séparer la toge de l'épée, on ne peut disconvenir toutefois que, si elle est inutile à un général subalterne, elle est indispensable à tout général commandant en chef une armée : elle entre dans toutes les combinaisons qui peuvent déterminer une guerre, et dans celles des opérations qu'on pourrait entreprendre : dès-lors elle appartient nécessairement à la science que nous traitons.

D'après ces considérations, il semble que l'art de la guerre se compose réellement de six parties bien distinctes.

La 1re est la politique de la guerre.

La 2me est la stratégie, ou l'art de bien diriger les masses sur le théâtre de la guerre, soit pour l'invasion d'un pays, soit pour la défense du sien.

La 3me est la grande tactique des batailles et des combats.

---

visiter par des charpentiers et des architectes, et que Darius n'eût pas été vaincu si, au lieu d'opposer toutes ses forces à Alexandre, il ne l'eût combattu qu'avec la moitié ! Étonnantes maximes de politique militaire !! Muizeroy a eu quelques idées tout aussi vagues dans ce qu'il nomme la dialectique de la guerre. Lloyd est entré le plus avant dans la question ; mais combien son ouvrage laisse à désirer, et combien il a reçu de démentis par les évènemens inouis de 1792 à 1815 !!

La 4me est la logistique ou l'application pratique de l'art de mouvoir les armées. (*).

La 5me est l'art de l'ingénieur, l'attaque et la défense des places.

La 6me est la tactique de détail.

On pourrait même y ajouter la philosophie ou la partie morale de la guerre; mais il paraît plus convenable de la réunir dans une même section avec la politique.

Nous nous proposons d'analyser les principales combinaisons des quatre premières parties, notre but n'étant point de traiter la tactique de détail, ni l'art de l'ingénieur qui fait une science à part.

Pour être un bon officier d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il est inutile de connaître toutes ces parties également bien; mais pour devenir un général, ou officier d'état-major distingué, cette connaissance est indispensable. Heureux sont ceux qui la possèdent, et les gouvernemens qui savent les mettre à leur place!

(*) J'expliquerai à l'article 41 les motifs qui m'avaient déterminé à parler d'abord de la logistique sous un point de vue plus secondaire, on me saura gré j'espère des nouveaux rapports sous lesquels je l'ai envisagée.

CHAPITRE I.

DE LA POLITIQUE DE LA GUERRE.

Nous donnerons ce titre aux combinaisons par lesquelles un homme d'état doit juger lorsqu'une guerre est convenable, opportune, ou même indispensable, et déterminer les diverses opérations qu'elle nécessitera pour atteindre son but.

Un état est amené à la guerre :

Pour revendiquer des droits ou pour les défendre.

Pour satisfaire à de grands intérêts publics, tels que ceux du commerce, de l'industrie et de tout ce qui concerne la prospérité des nations.

Pour soutenir des voisins dont l'existence est nécessaire à la sûreté de l'état ou au maintien de l'équilibre politique.

Pour remplir les stipulations d'alliances offensives et défensives.

Pour propager des doctrines, les comprimer ou les défendre.

Pour étendre son influence ou sa puissance, par des acquisitions nécessaires au salut de l'état.

Pour sauver l'indépendance nationale menacée.

Pour venger l'honneur outragé.

Par manie des conquêtes et par esprit d'invasion.

On juge que ces différentes espèces de guerre, influent un peu sur la nature des opérations qu'elles exigeront pour arriver au but proposé, sur la grandeur des efforts qu'il faudra faire à cet effet, et sur l'étendue des entreprises qu'on sera à même de former.

Sans doute chacune de ces guerres pourra être offensive ou défensive; celui même qui en serait le provocateur sera peut-être prévenu et réduit à se défendre, et l'attaqué pourra prendre aussitôt l'initiative s'il a su s'y préparer. Mais il y aura encore d'autres complications provenant de la situation respective des partis.

1° On fera la guerre seul contre une autre puissance.

2° On la fera seul contre plusieurs états alliés entr'eux.

3° On la fera avec un puissant allié contre un ennemi seul.

4° On sera la partie principale de la guerre, ou auxiliaire seulement.

5° Dans ce dernier cas, on interviendra dès le début de la guerre ou au milieu d'une lutte déjà plus ou moins engagée.

6° Le théâtre pourra être transporté sur le pays ennemi, sur un territoire allié, ou dans son propre pays.

7° Si on fait la guerre d'invasion, elle peut être voisine ou lointaine, sage et mesurée, ou extravagante.

8° La guerre peut être nationale, soit contre nous soit contre l'ennemi.

9° Enfin il existe des guerres civiles et religieuses également dangereuses et déplorables.

La guerre une fois décidée, sans doute il faut la faire selon les principes de l'art, mais on conviendra toutefois qu'il y aura une grande différence dans la nature des opérations qu'on entreprendra, selon les diverses chances que l'on est appelé à courir. Par exemple, deux cent mille Français, voulant soumettre l'Espagne, soulevée contr'eux comme un seul homme, ne manœuvreront pas comme 200 mille Français voulant marcher sur Vienne, ou toute autre capitale, pour y dicter la paix (1809); et l'on ne fera pas, aux guérillas de Mina, l'honneur de les com-

battre comme on a combattu à Borodino (*). Sans aller prendre des exemples si loin; pourrait-on dire que les 200 mille Français dont nous venons de parler dûssent également marcher sur Vienne quelque fût l'état moral des gouvernemens et des populations entre le Rhin et l'Inn et entre le Danube et l'Elbe. On conçoit qu'un régiment doive toujours se battre à peu près de même, mais il n'en est pas ainsi des généraux en chef.

A ces différentes combinaisons, qui appartiennent plus ou moins à la politique diplomatique, on peut en ajouter d'autres, qui n'ont de rapport qu'à la conduite des armées. Nous donnerons à celles-ci le nom de *politique militaire*, ou *philosophie de la guerre*, car elles n'appartiennent exclusivement ni à la diplomatie, ni à la stratégie, et n'en sont pas moins de la plus haute importance dans les plans d'un cabinet, comme dans ceux d'un général d'armée. Commençons par analyser les combinaisons qui se rapportent à la diplomatie.

(*) Ceci en reponse à M. le major Proketsch, qui, malgré son érudition bien connue, a cru pouvoir soutenir que la politique de la guerre ne saurait influer sur les opérations, et que l'on doit toujours faire la guerre de même.

Art. I. *Des guerres offensives pour revendiquer des droits.*

Lorsqu'un état a des droits sur un pays voisin, ce n'est pas toujours une raison pour les réclamer à main armée. Il faut consulter les convenances de l'intérêt public avant de s'y déterminer.

La guerre la plus juste sera celle qui, fondée sur des droits incontestables, offrira encore à l'état des avantages positifs, proportionnés aux sacrifices et aux chances auxquelles il s'expose. Mais il se présente malheureusement de nos jours tant de droits contestables et contestés, que la plupart des guerres, quoique fondées en apparence sur des héritages, des testaments, des mariages, ne sont plus réellement que des guerres de convenance. La question de la succession d'Espagne sous Louis XIV était la plus naturelle en droit, puisqu'elle reposait sur un testament solennel, appuyé sur des liens de famille et sur le vœu général de la nation espagnole; néanmoins ce fut la plus contestée par toute l'Europe: elle produisit une coalition générale contre le légataire légitime.

Frédéric II, profitant d'une guerre de l'Autriche contre la France, évoque de vieux parchemins, entre en Silésie à main armée, et s'empare de cette riche

province qui double la force de la monarchie prussienne. Le succès et l'importance de cette résolution en firent un coup de maître; car, si Frédéric n'eût pas réussi, il eût été toutefois injuste de l'en blâmer; la grandeur de l'entreprise et son opportunité pouvaient excuser une telle irruption, autant qu'une irruption est excusable.

Dans une pareille guerre, il n'y a pas de règles à donner: *savoir attendre et profiter est tout.* Les opérations offensives doivent être proportionnées au but proposé. La première est naturellement celle d'occuper les provinces revendiquées; on peut ensuite pousser l'offensive selon les circonstances et les forces respectives, afin d'obtenir la cession désirée en menaçant l'adversaire chez lui; tout dépend des alliances qu'on aura su se ménager, et des moyens militaires des deux partis. L'essentiel dans une pareille offensive, c'est d'avoir un soin scrupuleux de ne pas éveiller la jalousie d'un tiers qui viendrait au secours de la puissance qu'on se propose d'attaquer. C'est à la politique à prévoir ce cas et à détourner une intervention, en donnant toutes les garanties nécessaires à ses voisins.

Art. II. *Des guerres défensives en politique et offensives militairement.*

Un état attaqué par son voisin, qui réclame de vieux droits sur une province, se décide rarement à la céder sans combattre, et par pure conviction de la réalité de ces droits; il préfère défendre le territoire qu'on lui demande, ce qui est toujours plus honorable et plus naturel. Mais au lieu de demeurer passivement sur la frontière en attendant son agresseur, il peut lui convenir de prendre l'initiative ou l'offensive; tout dépend alors des positions militaires réciproques.

Il y a souvent de l'avantage à faire la guerre d'invasion; il y en a souvent aussi à attendre l'ennemi chez soi. Une puissance fortement constituée chez elle, qui n'a point de motifs de divisions, ni de craintes d'une agression tierce sur son propre territoire, trouvera toujours un avantage réel à porter les hostilités sur le sol ennemi. D'abord, elle évitera le ravage de ses provinces, ensuite, elle fera la guerre aux dépens de son adversaire, puis elle mettra toutes les chances morales de son côté, en excitant l'ardeur des siens, et frappant au contraire l'ennemi de stupeur dès le début de la guerre.

Cependant, sous le point de vue purement militaire, il est certain qu'une armée opérant dans son propre pays, sur un échiquier dont tous les obstacles naturels ou artificiels sont en sa faveur et en son pouvoir, où toutes ses manœuvres sont libres et secondées par le pays, par ses habitans et ses autorités, peut en espérer de grands avantages.

Ces vérités, qui semblent incontestables, sont susceptibles d'être appliquées à toute espèce de guerre; mais si les principes de la stratégie sont immuables, il n'en est pas de même des vérités de la politique de la guerre, qui subissent des modifications par l'état moral des peuples, les localités, les hommes qui sont à la tête des armées et des états. Ce sont ces nuances diverses qui ont accrédité l'erreur grossière qu'il n'y a pas de règles fixes à la guerre. Nous espérons prouver que la science militaire a des principes, qu'on ne saurait violer sans être battu, lorsqu'on a affaire à un ennemi habile: c'est la partie politique et morale de la guerre qui seule offre des différences qu'on ne saurait soumettre à aucun calcul positif, mais qui sont susceptibles d'être soumises néanmoins à des calculs de probabilités. Il faut donc modifier les plans d'opérations selon les circonstances, bien que pour exécuter ces plans, il faille rester fidèle aux principes de l'art. On conviendra, par exemple, qu'on ne saurait combiner une guerre contre la France, l'Autriche ou la Russie, comme

une guerre contre les Turcs, ou toute nation orientale dont les hordes braves, mais indisciplinées, ne sont susceptibles d'aucun ordre, d'aucune manœuvre raisonnable, ni d'aucune tenue dans les revers.

Art. III. *Des guerres de convenance.*

L'invasion de la Silésie par Frédéric II fut une guerre de convenance; celle de la succession d'Espagne également.

Il y a deux sortes de guerres de convenance, celles qu'un état puissant peut entreprendre pour se donner des limites naturelles, pour obtenir un avantage politique ou commercial extrêmement important; celles qu'il peut faire pour diminuer la puissance d'un rival dangereux, ou empêcher son accroissement. Ces dernières rentrent, il est vrai, dans les guerres d'intervention; il n'est pas probable qu'un état attaque seul un rival dangereux; il ne le fera guère que par coalition, à la suite de conflits provenant de relations avec un tiers.

Toutes ces combinaisons étant du ressort de la politique plutôt que de la guerre, et les opérations militaires rentrant dans les autres catégories que

nous traiterons, nous passerons sous silence le peu que l'on aurait à dire sur ce sujet.

Art. IV. *Des guerres avec ou sans alliés.*

Il est naturel que toute guerre avec un allié soit préférable à une guerre sans alliés, en supposant d'ailleurs toutes les autres chances égales. Sans doute un grand état sera plus sûr de réussir que deux états moins forts qui s'allieraient contre lui; mais encore vaut-il mieux avoir le renfort d'un de ses voisins que de lutter seul; non seulement on se trouve renforcé de tout le contingent qu'il vous fournit, mais on affaiblit l'ennemi dans une proportion plus grande encore, car celui-ci n'aura pas seulement besoin d'un corps considérable pour l'opposer à ce contingent, il devra encore surveiller des portions de son territoire, qui sans cela eussent été à l'abri d'insulte. On s'assurera dans le paragraphe suivant qu'il n'y a pas de petits ennemis, ni de petits alliés, qu'un grand état, tel redoutable qu'il soit, puisse impunément dédaigner : vérité que du reste l'on ne saurait mettre en doute, sans dénier tous les enseignemens de l'histoire.

Art. V. *Des guerres d'intervention* (*).

De toutes les guerres qu'un état puisse entreprendre, la plus convenable, la plus avantageuse pour lui, est certainement la guerre d'intervention dans une lutte déjà engagée. La cause en sera facile à comprendre : un état qui intervient de la sorte, met dans la balance tout le poids de sa puissance en commun avec la puissance pour laquelle il intervient; il y entre quand il veut, et lorsque le moment est le plus opportun pour donner une action décisive aux moyens qu'il y apporte.

Il est deux sortes d'interventions; la première est celle qu'un état cherche à introduire dans les affaires intérieures de ses voisins; la seconde est d'intervenir à propos dans ses relations extérieures.

Les publicistes n'ont jamais été bien d'accord sur le droit d'intervention intérieure; nous ne disputerons pas avec eux sur le point de droit, mais nous dirons que le fait est souvent arrivé. Les Romains durent une partie de leur grandeur à ces interventions, et l'empire de la compagnie anglaise dans

(*) Cet article a été écrit en 1829.

l'Inde ne s'explique pas autrement. Les interventions *intérieures* ne réussissent pas toujours : la Russie doit en partie le développement de sa grandeur à celle que ses souverains surent apporter dans les affaires de Pologne ; l'Autriche, au contraire, faillit périr pour avoir voulu intervenir dans les affaires intérieures de la révolution française. Ces sortes de combinaisons ne sont pas de notre ressort.

L'intervention dans les *relations extérieures* de ses voisins est plus légitime, plus naturelle et plus avantageuse peut-être. En effet, autant il est douteux qu'un état ait le droit de se mêler de ce qui se passe dans le *for* intérieur de ses voisins, autant on lui accordera le droit de s'opposer à ce que ceux-ci portent au-dehors le trouble et le désordre, qui pourraient bientôt s'étendre jusqu'à lui.

Trois motifs peuvent engager à intervenir dans les guerres extérieures de ses voisins. Le premier, c'est un traité d'alliance offensive et défensive qui vous engage à soutenir un allié. Le second, c'est le maintien de ce qu'on nomme l'équilibre politique, combinaison des siècles modernes, aussi admirable qu'elle paraît simple, et qui fut néanmoins trop souvent méconnue par ceux-là même qui auraient dû en être les apôtres les plus fervens (*). Le troisième

(*) Croire à la possibilité d'un équilibre parfait, serait chose absurde. Il ne peut être question que d'une balance relative et

motif, c'est de profiter d'une guerre engagée, non seulement dans le but d'en détourner des conséquences fâcheuses, mais aussi pour en faire tourner les avantages au profit de celui qui intervient.

L'histoire offre mille exemples de puissances qui ont déchu pour avoir oublié ces vérités : «qu'un état «décline lorsqu'il souffre l'agrandissement démesuré «d'un état rival, et qu'un état, fût-il même du «second ordre, peut devenir l'arbitre de la balance «politique lorsqu'il sait mettre à propos un poids «dans cette balance». C'en est assez pour démontrer l'avantage des guerres d'intervention sous le point de vue de haute politique.

Quant au point de vue militaire, il est simple qu'une armée, apparaissant en tiers dans une lutte déjà établie, devienne prépondérante. Son influence sera d'autant plus décisive, à proportion que sa situation géographique aura d'importance relativement aux positions des deux armées déjà en guerre. Citons un exemple. Dans l'hiver de 1807, Napoléon franchit la Vistule et s'aventura jusque sous les murs de Königsberg, ayant l'Autriche derrière lui, et toute

---

approximative. Le principe du maintien de l'équilibre doit être la base de la politique, comme l'art de mettre en action le plus de forces possibles au point décisif est le principe régulateur de la guerre. Il va sans dire que l'équilibre maritime est une portion essentielle de la balance politique européenne.

la masse de l'empire Russe devant lui. Si l'Autriche avait fait déboucher 100 mille hommes de la Bohême sur l'Oder, c'en eût été fait, selon les plus grandes probabilités, de la toute-puissance de Napoléon; son armée eût été trop heureuse de se faire jour pour regagner le Rhin, et tout porte à croire qu'elle n'y eût pas réussi. L'Autriche aima mieux attendre d'avoir porté son armée à 400 mille hommes; elle prit alors l'offensive deux ans après avec cette masse formidable, et fut vaincue; tandis qu'avec 100 mille hommes engagés à propos, elle eût décidé plus sûrement et plus facilement du sort de l'Europe.

Si les interventions sont de deux natures différentes, les guerres qui en résultent sont aussi de plusieurs espèces.

1° On intervient comme auxiliaire par suite de traités antérieurs et au moyen de corps secondaires dont la force est déterminée.

2° On intervient comme partie principale pour soutenir un voisin plus faible dont on va défendre les états, ce qui transporte le théâtre de la guerre loin de vos frontières.

3° On intervient aussi comme partie principale lorsqu'on est voisin du théâtre de la guerre, ce qui suppose une coalition de plusieurs grandes puissances contre une.

4° Enfin on intervient dans une lutte déjà engagée, ou avant la déclaration de la guerre.

Lorsqu'on n'intervient qu'avec un contingent médiocre, par suite de traités stipulés, on n'est qu'un accessoire, et les opérations sont dirigées par la puissance principale. Lorsqu'on intervient par coalition et avec une armée imposante, le cas est différent.

Les chances militaires de ces guerres sont variées. L'armée russe, dans la guerre de sept ans, était au fond auxiliaire de l'Autriche et de la France; toutefois elle fut partie principale au nord jusqu'à l'occupation de la vieille Prusse par ses troupes: mais lorsque les généraux Fermor et Soltikoff conduisirent l'armée jusque dans le Brandenbourg, alors elle n'agissait plus que dans un intérêt autrichien: ces troupes, lancées loin de leur base, étaient à la merci d'une bonne ou mauvaise manœuvre de leurs alliés.

De pareilles excursions lointaines exposent à des dangers, et sont ordinairement très-délicates pour le général d'armée. Les campagnes de 1799 et 1805 en fournirent de tristes preuves que nous rappellerons en traitant ces expéditions sous le rapport militaire (art. 30).

Il résulte de ces exemples, que ces interventions lointaines peuvent souvent compromettre les armées qui en sont chargées; mais en échange on a l'avantage que le pays du moins ne saurait être aussi

facilement envahi, puisque le théâtre de la guerre est porté loin de ses frontières : ce qui fait le malheur du général, est ici un bien pour l'état.

Dans les guerres de cette nature, l'essentiel est *de choisir un chef d'armée à la fois politique et militaire; de bien stipuler avec ses alliés la part que chacun doit prendre aux opérations; enfin de déterminer un point objectif qui soit en harmonie avec les intérêts communs;* ce fut par l'oubli de ces précautions que la plupart des coalitions échouèrent, ou luttèrent avec peine contre une puissance moins forte au total mais plus unie.

La 3me espèce de guerre d'intervention ou d'à propos, indiquée ci-dessus, celle en un mot qui consiste à intervenir de toute sa puissance et à proximité de ses frontières, est plus favorable que les autres. C'est le cas où l'Autriche se fût trouvée en 1807, si elle avait su profiter de sa position; c'est aussi celui où elle se trouva en 1813. Voisine de la Saxe, où Napoléon venait de réunir ses forces, prenant même à revers le front d'opérations des Français sur l'Elbe, elle mettait 200 mille hommes dans la balance, avec presque certitude de succès : l'empire de l'Italie et l'influence sur l'Allemagne, perdus par quinze ans de revers, furent reconquis en deux mois. L'Autriche avait, dans cette intervention, non seulement les chances politiques, mais encore les chances militaires en sa faveur; double résultat qui indique le plus

haut degré d'avantages auquel les chefs d'un état puissent aspirer.

Le cabinet de Vienne réussit d'autant plus sûrement, que son intervention n'était pas seulement de la nature de celles mentionnées à l'article 3, c'est-à-dire assez voisine de ses frontières pour permettre le plus grand développement possible de ses forces; mais encore parce qu'il intervenait dans une lutte déjà engagée, dans laquelle il entrait de tout le poids de ses moyens et à l'instant qui lui convenait. Ce double avantage est tellement décisif que l'on a vu, non seulement les grandes monarchies, mais même de très-petits états, devenir prépondérans en sachant saisir cet à propos. Deux exemples suffiront pour le prouver. En 1552, l'électeur Maurice de Saxe osa se déclarer ouvertement contre Charles-Quint, maître de l'Espagne, de l'Italie et de l'empire Germanique; contre Charles, victorieux de François Ier et pressant la France dans ses serres. Cette levée de boucliers, qui transporta la guerre jusqu'au cœur du Tyrol, arrêta le grand homme qui menaçait de tout engloutir. En 1706, le duc de Savoie Victor Amédée, se déclarant contre Louis XIV, change la face des affaires en Italie, et ramène l'armée française des rives de l'Adige jusqu'aux murs de Turin, où elle éprouve la sanglante catastrophe qui immortalisa le prince Eugène. Combien d'hommes d'état paraîtront petits, à ceux qui ont médité

sur ces deux évènemens et sur les hautes questions auxquelles ils se rattachent !

Nous en avons assez dit sur l'importance et les avantages de ces interventions opportunes ; le nombre des exemples pourrait être multiplié à l'infini, mais cela ne saurait rien ajouter à la conviction de nos lecteurs.

Art. VI. *Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes ou autres causes.*

Il importe avant tout de remarquer qu'il y a deux espèces d'invasions bien différentes ; celles qui s'attaquent à des puissances limitrophes, et celles qui sont portées au loin, en traversant de vastes contrées dont les populations seraient plus ou moins neutres, douteuses, ou hostiles.

Les guerres d'invasion faites par esprit de conquêtes ne sont malheureusement pas toujours les plus désavantageuses: Alexandre, César, et Napoléon dans la moitié de sa carière, ne l'ont que trop prouvé. Toutefois, ces avantages ont des limites fixées par la nature même, et qu'il faut se garder de fran-

chir, parce qu'on tombe alors dans des extrêmes désastreux.

Cambyse en Nubie, Darius chez les Scythes, Crassus et l'empereur Julien chez les Parthes, enfin Napoléon en Russie, fournissent de sanglans témoignages de ces vérités. Il faut l'avouer néanmoins, la manie des conquêtes ne fut pas toujours le seul mobile du dernier : sa position personnelle et sa lutte avec l'Angleterre le poussèrent à des entreprises dont le but évident était de sortir victorieux de cette lutte : l'amour de la guerre et de ses hasards était manifeste chez lui, mais il y fut encore entraîné par la nécessité de plier sous l'Angleterre ou de triompher de ses efforts. On dirait qu'il fut envoyé dans ce monde pour apprendre aux généraux d'armées, comme aux chefs des états, tout ce qu'ils doivent éviter : ses victoires sont des leçons d'habileté, d'activité et d'audace ; ses désastres sont des exemples modérateurs imposés par la prudence.

La guerre d'invasion sans motifs plausibles, est un attentat contre l'humanité, c'est du Gengiskan ; mais lorsqu'elle peut être justifiée par un grand intérêt et un motif louable, elle est susceptible d'excuses, si ce n'est même d'approbation.

L'invasion de l'Espagne, exécutée en 1808, et celle qui eut lieu en 1823, diffèrent certainement autant dans leur but que dans leurs résultats : la première, dictée par l'esprit d'invasion et conduite

avec astuce, menaçait l'existence de la nation espagnole, et fut fatale à son auteur; la seconde ne combattant que des doctrines dangereuses et ménageant les intérêts généraux, réussit d'autant mieux qu'elle trouva un point d'appui décisif dans la majorité du peuple dont elle foulait momentanément le territoire. Nous n'entreprendrons point de les juger selon le droit naturel; de pareilles questions appartiennent au droit politique d'intervention. Loin de les discuter, nous les présentons ici simplement comme preuves qu'une invasion n'est pas toujours du Gengiskan. La première que nous venons de citer contribua à la perte de Napoléon; l'autre replaça la France dans la situation relative avec l'Espagne qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Adressons des vœux au ciel pour qu'il rende ces invasions aussi rares que possible; mais reconnaissons qu'un état fait mieux d'envahir ses voisins que de se laisser attaquer lui-même. Reconnaissons aussi que le moyen le plus sûr de ne pas protéger l'esprit de conquêtes et d'usurpation, c'est de savoir intervenir à propos pour lui mettre des digues.

En supposant donc une guerre d'invasion résolue et motivée, non sur l'espoir immodéré des conquêtes mais sur une saine raison d'état, il importe de mesurer cette invasion au but qu'on se propose et aux obstacles qu'on peut y rencontrer, soit du pays même, soit de ses alliés.

*

Une invasion contre un peuple exaspéré et prêt à tous les sacrifices, qui peut espérer d'être soutenu en hommes et en argent par un voisin puissant, est une entreprise épineuse ; la guerre de Napoléon en Espagne le prouve évidemment ; les guerres de la révolution de France en 1792, 1793, 1794, le démontrent mieux encore ; car si cette dernière puissance fut moins prise au dépourvu que l'Espagne, elle n'eut pas non plus une grande alliance pour concourir à sa défense ; elle fut assaillie par l'Europe entière et sur terre et sur mer.

Après de pareils exemples, quel intérêt pourraient avoir de sèches maximes ? C'est dans l'histoire de ces grands évènemens qu'il faut puiser des règles de conduite.

Les invasions des Russes en Turquie présentaient, sous quelques rapports, les mêmes symptômes de résistance nationale ; cependant il faut l'avouer, les conditions en étaient différentes : la haine religieuse des Ottomans pouvait les faire courir aux armes ; mais, campés au milieu d'une population grecque deux fois plus nombreuse qu'eux, les Turcs ne trouvaient pas, dans une insurrection générale, l'appui qu'ils y auraient trouvé si tout l'empire eût été musulman, ou s'ils eussent su fondre les intérêts des Grecs avec ceux des conquérans, comme la France sut faire, des Alsaciens, les meilleurs Français du

royaume : dans ce cas ils eussent été plus forts, mais il n'y aurait plus eu de fanatisme religieux.

La guerre de 1828 a prouvé que les Turcs n'étaient respectables que sur l'enceinte de leurs frontières, où se trouvaient réunies leurs milices les plus guerrières, tandis que l'intérieur tombe en ruines.

Lorsqu'une invasion n'a rien à craindre des peuples, et qu'elle s'applique à un état limitrophe, alors ce sont les loix de la stratégie qui en décident et qu'il faut surtout consulter : c'est ce qui rendit les invasions de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse, si promptes. Ces chances militaires seront traitée à l'article 30.

Mais lorsqu'au contraire une invasion est lointaine et doit traverser de vastes contrées pour arriver à son but, c'est à la politique bien plus qu'à la stratégie qu'il faut avoir recours pour en préparer le succès. En effet la première condition de ce succès sera toujours l'alliance sincère et dévouée d'une puissance voisine de celle que l'on voudrait attaquer, puisqu'on trouvera, dans son concours franc et intéressé, non seulement un surcroit de forces, mais encore une base solide pour établir ses dépôts à l'avance, et asseoir ses opérations, enfin un refuge assuré en cas de besoin. Or, pour espérer une telle alliance, il faut que la puissance sur laquelle on veut compter ait le même intérêt que vous au succès de l'entreprise.

Si la politique est surtout décisive dans les expéditions lointaines, ce n'est pas à dire qu'elle soit sans influence même sur les invasions limitrophes, car une intervention hostile peut arrêter le cours des plus brillans succès. Les invasions de l'Autriche en 1805 et 1809 auraient probablement pris une autre tournure si la Prusse y fût intervenue : celle du Nord de l'Allemagne en 1807 dépendit également beaucoup du cabinet de Vienne. Enfin celle de la Romélie en 1829, assurée par les démarches d'une politique sage et modérée, aurait pu avoir de fâcheux résultats si l'on n'eut pas eu soin d'écarter toute chance d'intervention par ces négociations.

Art. VII. *Des guerres d'opinions.*

Quoique les guerres d'opinions, les luttes nationales et les guerres civiles se confondent quelquefois dans un même conflit, elles diffèrent cependant assez entr'elles pour que nous devions les traiter séparément.

Les guerres d'opinions se présentent sous trois faces ; elles se borneront à une lutte intestine, c'est-

à-dire à la guerre civile, ou elles seront à la fois une lutte intérieure et extérieure; il peut arriver aussi, mais rarement, qu'elles se bornent à un conflit avec l'étranger.

Les guerres d'opinions ou de doctrines entre deux états (*) appartiennent aussi à la classe des guerres d'intervention, car elles résulteront toujours, ou de doctrines qu'un parti voudra imposer à ses voisins par propagande, ou de doctrines que l'on voudra combattre et comprimer; ce qui amène en tout cas l'intervention.

Ces guerres, soit qu'elles proviennent de dogmes religieux ou de dogmes politiques, n'en sont pas moins déplorables, car ainsi que les guerres nationales, elles excitent toujours des passions violentes qui les rendent haineuses, cruelles, terribles.

Les guerres de l'islamisme, celles des croisades, la guerre de trente ans, celles de la Ligue, offrent toutes, avec plus ou moins de force, les symptômes de leur espèce. Sans doute, la religion fut quelques fois un pretexte politique ou un moyen, plutôt qu'une affaire de dogmes. Il est probable que les successeurs de Mahomet s'inquiétaient plus d'étendre leur empire, que de prêcher l'alcoran, et ce ne fut sans doute pas pour faire triompher l'église ro-

(*) Je parle ici de guerres entre deux puissances et non de guerres intestines qui font un article à part.

maine, que Philippe II soutint la Ligue en France. Nous accorderons même à Mr Ancelot, que Louis IX, lorsqu'il fit sa croisade en Egypte, pensait plus au commerce de l'Inde qu'à conquérir le St.-Sépulcre.

Lorsqu'il en est ainsi, le dogme n'est pas seulement le prétexte, c'est aussi quelquefois un puissant moyen, car il remplit le double but d'exciter l'ardeur des siens, et de se créer un parti. Par exemple les Suédois, dans la guerre de trente ans, et Philippe II en France, avaient dans le pays un auxiliaire plus puissant que leurs propres armées. Mais il arrive aussi que le dogme pour lequel on combat n'a que des ennemis, et alors la lutte est terrible. Ce fut le cas des luttes de l'islamisme et des croisades.

Les guerres d'opinions politiques présentent à peu près les mêmes catégories. Il est vrai qu'en 1792, on a vu des sociétés d'extravagans qui pensaient réellement à promener la fameuse déclaration des droits de l'homme dans toute l'Europe, et les gouvernemens, justement alarmés, ne prirent sans doute les armes que dans l'idée de repousser la lave de ce volcan dans son cratère et de l'y étouffer.

Mais le moyen n'était pas heureux, car la guerre et l'agression sont de mauvaises mesures pour arrêter un mal qui gît tout entier dans des passions exaltées par un paroxisme instantané, d'autant moins durable qu'il est plus violent. Le temps, voilà le

vrai remède contre toutes les mauvaises passions, contre les doctrines anarchiques ! Une nation éclairée peut subir un instant le joug d'une multitude déchaînée par des factieux, mais ces orages passent et la raison revient. Vouloir arrêter une pareille multitude par une force étrangère, c'est à peu près comme si l'on voulait arrêter une mine au moment où la mèche vient d'atteindre aux poudres et d'y causer l'explosion. N'est-il-pas plus sage de laisser partir la mine et d'en combler ensuite l'entonnoir que de s'exposer à sauter avec elle ? (*)

Une étude approfondie de la révolution française m'a convaincu, que si l'on n'avait pas menacé les Girondins et l'Assemblée nationale par des armemens, jamais ils n'auraient osé porter une main sacrilège sur le faible mais vénérable Louis XVI. Jamais la Gironde n'eut été écrasée par la Montagne sans les revers de Dumouriez et les menaces de l'invasion. Et si l'on eut laissé les partis se heurter à leur aise, il est probable que l'Assemblée nationale, au lieu de faire place à la terrible Convention, fut revenue peu à peu à la restauration des bonnes doctrines monarchiques tempérées, selon les besoins et l'usage immémorial de la France.

Considérées sous le rapport militaire, ces guerres sont terribles, parce que l'armée envahissante ne

(*) On pense bien que je n'applique ceci qu'aux grands états.

s'attaque pas seulement aux forces militaires de l'ennemi, mais à des masses exaspérées. On peut objecter, il est vrai, que la violence d'un parti procurera précisément un appui par la création d'un parti contraire : il est incontestable que ce résultat est plus sûr encore que dans les luttes religieuses ; mais si le parti exaspéré tient toutes les ressources de la force publique, les armées, les places, les arsenaux, et s'il s'appuye sur les masses les plus nombreuses, que pourrait alors l'appui d'un parti dénué de tous ces moyens? que purent cent mille Vendéens et cent mille fédéralistes pour la coalition en 1793 ! !

L'histoire n'offre qu'un seul exemple d'une lutte pareille à celle de la révolution française, et elle semble démontrer tout le danger de s'attaquer à une nation exaltée. Cependant la mauvaise conduite des opérations militaires a pu aussi contribuer à ce résultat, et pour pouvoir déduire des maximes certaines de cette guerre, il faudrait savoir ce qui serait arrivé si, après la fuite de Dumouriez, les alliés, au lieu de détruire les forteresses à coup de canon et d'en prendre possession en leur nom, eussent écrit aux commandans de ces forteresses, qu'ils n'en voulaient ni à la France, ni à ses places, ni à sa brave armée, et qu'ils eussent marché avec 200 mille hommes sur Paris. Peut-être y eussent-ils relevé la monarchie, mais peut-être aussi n'en seraient-ils pas revenus, à moins qu'une force égale n'eût protégé leur retour

sur le Rhin. C'est ce qu'il serait difficile de décider, puisque jamais l'épreuve n'en fut faite, et que tout eût dépendu dans ce cas du parti qu'aurait pris l'armée française.

Le problême présente donc deux hypothèses également graves; la campagne de 1793 ne l'a résolu que dans un sens; il serait difficile de le résoudre dans l'autre; c'est à l'expérience seule qu'appartiennent de semblables solutions. Quant aux règles militaires à donner pour ces guerres, elles sont à peu près les mêmes que celles pour les luttes nationales; elles diffèrent cependant dans un point capital: c'est que dans les dernières, on doit occuper et soumettre le pays, assiéger et réduire ses places, détruire ses armées, subjuguer toutes les provinces; tandis que dans les affaires d'opinions il s'agit moins de soumettre le pays et de s'occuper d'accessoires; il faut des moyens suffisans pour aller droit au but, sans s'arrêter à aucune considération de détail, et en s'appliquant sur toute chose à éviter ce qui pourrait alarmer la nation sur son indépendance et l'intégrité de son territoire.

La guerre faite à l'Espagne en 1823, et dont nous avons parlé à l'article précédent, est un exemple à citer en faveur de ces vérités et en opposition à celui de la révolution française. Sans doute les conditions étaient un peu différentes, car l'armée française de 1792 était composée d'élémens plus solides

que celle des radicaux de l'île de Léon. La guerre de la révolution fut à la fois guerre d'opinions, guerre nationale et guerre civile, tandis que si la première guerre d'Espagne, en 1808, fut tout nationale, celle de 1823 fut une lutte partielle d'opinions sans nationalité, de-là l'énorme différence des résultats.

L'expédition du duc d'Angoulême fut du reste bien conduite quant à l'exécution (*). Loin de s'amuser à prendre des places, son armée agit conformément aux maximes susmentionnées : après avoir poussé vivement jusqu'à l'Ebre, elle se divisa ici pour couper dans leurs sources tous les élémens de force des ennemis, parce qu'elle savait bien que, secondée par la majorité des habitans du pays, elle pouvait se diviser sans danger. Si elle avait suivi les instructions du ministère, qui lui prescrivaient de soumettre méthodiquement tout le pays et les places situés entre les Pyrenées et l'Ebre, afin de se baser militairement, elle aurait peut être manqué son but, ou rendu du moins la lutte longue et sanglante, en soulevant l'orgueil national par l'idée d'une occupa-

(*) Il y eut bien quelques fautes commises, sous le triple rapport politique, militaire et administratif, mais elles furent dit-on l'ouvrage de ces coteries qui ne manquent jamais à tous les quartiers-généraux. Du reste l'ensemble des opérations fit honneur au général Guilleminot qui les dirigeait sous le prince et qui, après le peuple Espagnol put revendiquer la principale part au succès.

tion pareille à celle de 1807. Mais, enhardie par le bon accueil de toutes les populations, elle comprit que c'était une opération plus politique que militaire, et qu'il s'agissait de mener rapidement à fin. Sa conduite, bien différente de celle des coalisés en 1793, mérite d'être murie par tous ceux qui auraient de pareilles expéditions à diriger. Aussi en moins de trois mois était-elle sous les murs de Cadix.

Si ce qui se passe aujourd'hui dans la péninsule atteste que la politique ne sut pas profiter de ses succès et fonder un ordre de choses convenable et solide, la faute n'en fut ni à l'armée ni à ses chefs, mais au gouvernement espagnol qui, livré aux conseils de violens réactionnaires, ne fut point à la hauteur de sa mission. Arbitre entre deux grands intérêts hostiles, Ferdinand se jeta à corps perdu dans les bras de celui des partis qui affectait une grande vénération pour le trône, mais qui comptait bien exploiter l'autorité royale à son profit sans s'inquiéter des suites pour l'avenir. La société resta scindée en deux camps ennemis, qu'il n'eut peut-être pas été impossible de calmer et de rapprocher avec le temps. Ces camps en sont venus de nouveau aux prises, comme je l'avais prédit à Véronne en 1823; grande leçon, dont il paraît du reste que personne n'est disposé à profiter dans ce beau et trop malheureux pays! bien que l'histoire ne manque pas d'exemples pour attester que les ré-

actions violentes ne sont pas plus que les révolutions, des élémens propres à construire et à consolider. Dieu veuille qu'il sorte, de cet effroyable conflit, un trône fort et respecté, également affranchi de toutes les factions, et appuyé sur une armée disciplinée, aussi bien que sur les intérêts généraux du pays: un trône enfin, capable de rallier cette inconcevable nation espagnole qui, par des qualités non moins extraordinaires que ses défauts, fut toujours un problème pour ceux mêmes que l'on aurait cru le mieux en état de la juger.

Art. VIII. *Des guerres nationales.*

Les guerres nationales, dont nous avons déjà été forcés de dire quelques mots en parlant de celles d'invasion, sont les plus redoutables de toutes; on ne peut donner ce nom qu'à celles qui se font contre une population entière, ou du moins contre la majorité de cette population, animée d'un noble feu pour son indépendance; alors chaque pas est disputé par un combat; l'armée qui entre dans un tel pays n'y possède que le champ où elle campe; ses appro-

visionnemens ne peuvent se faire qu'à la pointe de l'épée; ses convois sont partout menacés ou enlevés.

Ce spectacle du mouvement spontané de toute une nation se voit rarement, et s'il présente quelque chose de grand et de généreux qui commande l'admiration, les suites en sont si terribles que, dans l'intérêt de l'humanité, on doit désirer de ne le voir jamais. (*)

Un tel mouvement peut être produit par les causes les plus opposées : un peuple serf se lève en masse à la voix de son gouvernement, et ses maîtres mêmes lui en donnent l'exemple en se mettant à sa tête, lorsqu'ils sont animés d'un noble amour pour leur souverain et pour la patrie : de même un peuple fanatique s'arme à la voix de ses moines, et un peuple exalté par des opinions politiques, ou par l'amour sacré qu'il porte à ses institutions, se précipite au devant de l'ennemi pour défendre ce qu'il a de plus cher.

La domination de la mer entre pour beaucoup dans les résultats d'une invasion nationale : si le peuple soulevé a une grande étendue de côtes, et s'il est maître de la mer, ou allié d'une puissance

(*) On verra plus loin qu'il ne faut pas confondre ce vœu contre les levées en masses, avec les défenses nationales prescrites par les institutions, et réglées par les gouvernemens.

qui la domine, alors sa résistance est centuplée, non seulement par la facilité qu'on a d'alimenter le feu de l'insurrection, d'alarmer l'ennemi sur tous les points du pays qu'il occupe, mais encore par les difficultés qu'on opposera à ses approvisionnemens par la voie maritime.

La nature du pays contribue beaucoup aussi à la facilité d'une défense nationale; les pays de montagnes sont toujours ceux où un peuple est plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts.

La lutte des Suisses contre l'Autriche et contre le duc de Bourgogne; celles des Catalans en 1712 et en 1809; les difficultés que les Russes éprouvent à soumettre les peuples du Caucase; enfin les efforts réitérés des Tyroliens, démontrent assez que les peuples des montagnes ont toujours résisté plus longtemps que ceux des plaines, tant par leur caractère et leurs mœurs, que par la nature des lieux. Les défilés et les grandes forêts favorisent, aussi bien que les rochers, ce genre de défense partielle: et le Boccage de la Vendée, devenu si justement célèbre, prouve que tout pays de chicane, même s'il n'est coupé que de hayes, de fossés, de canaux, produit un pareil résultat quand il est bravement défendu. (*)

(*) Les hayes et les fossés qui séparent les propriétés dans la Vendée, sont si grands qu'ils font de chaque ferme une véritable

Les obstacles qu'une armée régulière rencontre, dans les guerres d'opinions comme dans les guerres nationales, sont immenses et rendent très difficile la mission du général chargé de la conduire. Les évènemens que nous venons de citer, ainsi que la lutte des Pays-Bas contre Philippe II, et celle des Américains contre les Anglais, en fournissent des preuves évidentes : mais la lutte bien plus extraordinaire de la Vendée contre la République victorieuse; celles de l'Espagne, du Portugal et du Tyrol contre Napoléon ; enfin celles toutes palpitantes de la Morée contre les Turcs, et de la Navarre contre les forces de la reine Christine, sont des exemples plus frappans encore.

C'est surtout lorsque les populations ennemies sont appuyées d'un noyau considérable de troupes disciplinées, qu'une pareille guerre offre d'immenses difficultés. (*) Vous n'avez qu'une armée, vos adversaires ont une armée et un peuple entier levé en masse ou du moins en bonne partie ; un peuple faisant arme de tout, dont chaque individu conspire

---

redoute dont les habitans du pays sont seuls exercés à franchir les obstacles. Les hayes et fossés ordinaires, quoique utiles, ne sauraient avoir la même importance.

(*) Sans l'appui d'une armée régulière disciplinée, les soulèvemens populaires seraient toujours facilement comprimés, ils pourraient traîner en longueur comme les débris de la Vendée, mais ils n'empêcheraient ni l'invasion ni la conquête.

votre perte, dont tous les membres, même les non combattans, prennent intérêt à votre ruine et la favorisent par tous les moyens. Vous n'occupez guère que le sol sur lequel vous campez; hors des limites de ce camp, tout vous devient hostile, et multiplie, par mille moyens, les difficultés que vous rencontrez à chaque pas.

Ces difficultés deviennent surtout sans mesure lorsque le pays est fortement coupé d'accidens naturels: chaque habitant armé connaît les moindres sentiers et leurs aboutissans; partout il trouve un parent, un frère, un ami, qui le seconde: les chefs connaissant de même le pays et apprenant à l'instant le moindre de vos mouvemens, peuvent prendre les mesures les plus efficaces pour déjouer vos projets, tandis que, privés de tous renseignemens, hors d'état de risquer des détachemens d'éclaireurs pour en recevoir, n'ayant d'autre appui que dans vos bayonnettes, et de sûreté que dans la concentration de vos colonnes, vous agissez en aveugles: chacune de vos combinaisons devient une déception, et lorsqu'après les mouvemens les mieux concertés, les marches les plus rapides et les plus fatigantes, vous croyez toucher au terme de vos efforts et frapper un coup de foudre, vous ne trouvez plus d'autres traces de l'ennemi que la fumée de ses bivouacs. Assez semblables à Don Quichotte, vous courez ainsi contre des moulins à vent, lorsque votre adversaire se jette lui-

même sur vos communications, écrase les détachemens laissés pour les garder, surprend vos convois, vos dépôts, et vous fait une guerre désastreuse dans laquelle il faut nécessairement succomber à la longue.

J'ai eu par moi-même dans la guerre d'Espagne deux terribles exemples de cette nature. Lorsque le corps de Ney remplaça celui de Soult à la Corogne, j'avais cantonné les compagnies du train d'artillerie entre Betanzos et la Corogne, au milieu de quatre brigades qui en étaient distantes de 2 à 3 lieues, aucune troupe espagnole ne se montrait à 20 lieues à la ronde, Soult occupait encore St.-Jaques de Compostelle, la division Maurice Mathieu était au Ferrol et à Lugo, celle de Marchand à la Corogne et Betanzos; cependant une belle nuit ces compagnies du train disparurent, hommes et chevaux, sans que nous ayons jamais pu même apprendre ce qu'elles étaient devenues; un seul caporal blessé se sauva, et nous assura que c'étaient les paysans, conduits par des prêtres ou des moines, qui les avaient égorgées.

Quatre mois après le maréchal Ney marchait, avec une seule division, à la conquête des Asturies, et descendait par la vallée de la Navia, tandis que Kellermann debouchait de Léon par la route d'Oviedo. Une partie du corps de la Romana qui gardait les Asturies, fila par le revers même des

hauteurs qui encaissent la vallée de la Navia, à une lieue au plus de nos colonnes, sans que le maréchal en sut un mot; au moment où celui-ci entrait à Gijon, l'armée de la Romana vint tomber au milieu des régimens isolés de la division Marchand qui, dispersés pour garder toute la Galice, faillirent être enlevés séparément, et ne se sauvèrent que par le prompt retour du maréchal à Lugo. La guerre d'Espagne offrit mille scènes aussi piquantes que celle-ci. Tout l'or du Mexique n'aurait pu suffire pour procurer quelques renseignemens aux Français, et tous ceux qu'on leur donnait n'étaient que des leurres pour les faire tomber plus facilement dans des piéges.

Aucune armée, quelque aguerrie qu'elle soit, ne pourrait lutter avec succès contre un pareil système appliqué à un grand peuple, à moins qu'elle n'eût des forces tellement formidables qu'elle pût occuper fortement tous les points essentiels du pays, couvrir ses propres communications, et fournir encore des corps actifs assez considérables pour battre l'ennemi partout où il se présenterait. Mais lorsque cet ennemi a lui-même une armée régulière un peu respectable pour servir de noyau à la résistance des populations, quelles forces ne faudrait-il pas pour être à la fois supérieur partout et assurer les communications lointaines contre des corps nombreux?

C'est particulièrement la guerre dans la Péninsule Ibérique qu'il importe de bien étudier, pour apprécier toutes les entraves qu'un général et de braves troupes peuvent rencontrer dans la conquête ou l'occupation d'un pays ainsi soulevé. Quels efforts de patience, de courage et de résignation ne fallût-il pas aux phalanges de Napoléon, de Masséna, de Soult, de Ney et de Suchet, pour tenir tête durant six années entières à 3 ou 400 mille Espagnols et Portugais armés, secondés par les armées régulières des Wellingtons, des Beresford, des Blake, la Romana, Cuesta, Castagnos, Reding et Ballasteros.

Les moyens de réussir dans une telle guerre sont assez difficiles : déployer d'abord une masse de forces proportionnée à la résistance et aux obstacles qu'on doit rencontrer ; calmer les passions populaires par tous les moyens possibles ; les user par le temps ; déployer un grand mélange de politique, de douceur et de sévérité, surtout une grande justice ; tels sont les premiers élémens de succès. Les exemples de Henri IV dans les guerres de la ligue, du maréchal de Berwick en Catalogne, de Suchet en Arragon et à Valence, de Hoche en Vendée, sont des modèles d'un genre différent, mais qui peuvent être employés selon les circonstances avec le même succès. L'ordre et la discipline admirables, maintenus par les armées des généraux Diebitsch et Paskévitch dans la dernière guerre, sont aussi des modèles à citer, et

ne contribuèrent pas peu à la réussite de leurs entreprises.

Les obstacles inouïs que présente une lutte nationale, à l'armée qui veut envahir un pays, ont porté quelques esprit spéculatifs à désirer qu'il n'y eût jamais d'autres guerres, parce qu'alors elles deviendraient plus rares, et que les conquêtes devenant ainsi plus difficiles, offriraient moins d'appât à des chefs ambitieux.

Ce raisonnement est plus spécieux que juste, car pour en admettre les conséquences il faudrait pouvoir toujours inspirer aux populations la volonté de courir aux armes, ensuite il faudrait être sûr qu'il n'y aurait désormais que des guerres de conquête, et que toutes ces guerres légitimes mais secondaires, qui n'ont pour but que de maintenir l'équilibre politique ou de défendre des intérêts publics, fussent bannies à tout jamais. Autrement quel moyen existerait-il de savoir quand et comment il serait convenable d'exciter une guerre nationale? Par exemple, si 100 mille Allemands passaient le Rhin et pénétraient en France dans le but primitif de s'opposer à la conquête de la Belgique par cette puissance, mais sans autre projet d'ambition contre elle, faudrait-il lever en masse toute la population de l'Alsace, de la Lorraine, de la Champagne, de la Bourgogne, hommes, femmes et enfans? faire une Saragosse de chaque petite ville murée, amener ainsi

par représailles le meurtre, le pillage et l'incendie de tout le pays? Si on ne le fait pas, et que l'armée allemande occupe ces provinces à la suite de quelques succès, qui répondra qu'elle ne cherche pas alors à s'en approprier une partie, quoique dans le principe elle n'en eût pas le projet?

La difficulté de répondre à ces deux questions ainsi posées semblerait bien militer en faveur des guerres nationales; mais n'y a-t-il pas moyen de repousser une pareille aggression sans recourir aux levées en masse et à la guerre d'extermination? n'existe-t-il pas un milieu entre ces luttes de populations, et les anciennes guerres régulières faites uniquement par les armées permanentes? Ne suffit-il pas pour bien défendre un pays, d'organiser des milices ou landwehr qui, revêtues d'uniformes et appelées par les gouvernemens à intervenir dans la lutte, régleraient ainsi la part que les populations devraient prendre aux hostilités, ne les mettraient pas tout entières en dehors du droit des gens, et poseraient de justes limites à la guerre d'extermination.

Pour mon compte je répondrai affirmativement, et en appliquant ce système mixte aux questions posées ci-dessus, je garantirais que 50 mille Français de troupes régulières, appuyés des gardes nationales de l'Est, auraient bon marché de cette armée allemande qui aurait franchi les Vosges; car,

réduite à 50 mille hommes par une foule de détachemens, elle aurait en arrivant vers la Meuse ou dans l'Argonne plus de 100 mille hommes sur les bras. C'est précisément pour parvenir à ce juste milieu que nous avons présenté comme une maxime indispensable, la nécessité de préparer à l'armée de bonnes réserves nationales: système qui offre l'avantage de diminuer les charges en temps de paix, et d'assurer la défense du pays en cas de guerre. Ce système n'est autre chose que celui employé par la France en 1792, imité par l'Autriche en 1809 et par l'Allemagne entière en 1813. Je ne devais pas m'attendre d'après cela aux attaques déplacées dont il a été l'objet.

Je résume cette discussion par affirmer que sans être un Utopien-philanthrope ni un Condottieri, on peut souhaiter que les guerres d'extermination soient bannies du code des nations, et que les défenses nationales, par les milices régularisées, puissent suffire désormais, avec de bonnes alliances politiques, pour assurer l'indépendance des états.

Comme militaire, préférant la guerre loyale et chevaleresque à l'assassinat organisé, j'avoue que s'il faillait choisir, j'aimerais toujours mieux le bon temps où les gardes-françaises et anglaises s'invitaient poliment à faire feu les premières, comme cela eut lieu à Fontenoi, que l'époque effroyable où les curés, les femmes et les enfans organisaient,

sur tout le sol de l'Espagne, le meurtre de soldats isolés.

Si aux yeux de Mr le général R..., cette opinion est encore un blasphème, je m'en consolerai sans peine, tout en reconnaissant néanmoins qu'entre ces deux extrêmes il est un terme moyen plus convenable, qui répond à tous les besoins, et qui est précisément le système qui m'a valu tant d'injustes critiques.

Art. IX. *Des guerres civiles et de religion.*

Les guerres intestines, lorsqu'elles ne sont pas liées à une querelle étrangère, sont ordinairement le résultat d'une lutte d'opinions, d'esprit de parti politique ou religieux. Dans le moyen-âge, elles furent plus souvent des chocs de coteries féodales. Les guerres les plus déplorables sont sans doute celles de religion. On comprend qu'un état combatte ses propres enfans pour empêcher des factions politiques qui affaiblissent l'autorité du trône et la force nationale; mais qu'il fasse mitrailler ses sujets pour les forcer à prier en français ou en latin, et pour reconnaître la suprématie d'un pontife étranger,

voilà ce que la raison a peine à concevoir. — De tous les rois, le plus à plaindre fut sans contredit Louis XIV, chassant un million de protestans industrieux, qui avaient mis sur le trône son aïeul, protestant comme eux. Les guerres de fanatisme sont horribles lorsqu'elles sont mêlées à celles de l'extérieur; elles sont affreuses, même lorsqu'elles ne sont que des querelles de famille. L'histoire de France du temps de la Ligue, sera une leçon éternelle pour les nations et les rois : on a peine à croire que ce peuple, encore si noble et si chevaleresque sous François Ier, soit tombé en vingt ans dans un excès d'abrutissement aussi déplorable.

Vouloir donner des maximes pour ces sortes de guerres serait absurde; il n'y en a qu'une sur laquelle les hommes sensés devraient être d'accord, c'est de réunir les deux sectes ou les deux partis pour chasser l'étranger qui voudrait se mêler de la querelle, puis de s'expliquer ensuite avec modération pour fondre les droits des deux partis dans un pacte de réconciliation. En effet, l'intervention d'une puissance tierce dans une dispute religieuse ne saurait jamais être qu'un acte d'ambition. (*)

(*) M. le colonel Wagner, en traduisant la première édition de mon Tableau, a trouvé mon assertion trop absolue, se fondant sur l'appui donné par Gustave Adolphe aux protestans d'Allemagne, et par Elisabeth à ceux de France; appui motivé selon lui par une sage politique. Peut-être a-t-il raison, car la prétention de

On conçoit que les gouvernemens interviennent de bonne foi contre un accès de fièvre politique, dont les dogmes peuvent menacer l'ordre social: bien qu'ordinairement ces craintes soient exagérées et qu'elles servent souvent de prétexte, il est possible qu'un état croie vraiment en être menacé jusque chez lui. Mais en fait de disputes théologiques, ce n'est jamais le cas, et l'intervention de Philippe II dans les affaires de la Ligue ne pouvait avoir d'autre but que de diviser ou soumettre la France à son influence, afin de la démembrer peu à peu.

ART. X. *Des guerres doubles, et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois.*

La célèbre maxime des Romains, de ne jamais entreprendre deux grandes guerres à la fois, est trop connue et trop appréciée pour qu'il faille s'efforcer d'en démontrer la sagesse.

Rome et de son église, à la domination universelle, était assez flagrante pour faire peur aux Suédois, et même aux Anglais; mais ce n'était pas le cas avec Philippe II: d'ailleurs l'ambition a bien pu entrer aussi dans les calculs de Gustave et d'Elisabeth.

Un état peut être contraint à faire la guerre contre deux peuples voisins; mais il faut des circonstances bien malheureuses pour que, dans ce cas, il ne trouve pas aussi un allié qui vienne à son secours, par le sentiment de sa propre conservation et du maintien de l'équilibre politique. Il est rare aussi que ces deux peuples ligués contre lui aient le même intérêt à la guerre et y engagent tous leurs moyens; or, si l'un d'eux n'est qu'auxiliaire, ce ne sera déjà plus qu'une guerre ordinaire.

Louis XIV, Frédéric-le-Grand, l'Empereur Alexandre et Napoléon soutinrent des luttes gigantesques contre l'Europe coalisée. Lorsque de pareilles luttes proviennent d'agressions volontaires, qu'on pourrait éviter, elles signalent une faute capitale de la part de celui qui les engage; mais si elles proviennent de circonstances impérieuses et inévitables, il faut du moins y remédier, en cherchant à opposer des moyens ou des alliances capables d'établir une certaine pondération des forces respectives.

La grande coalition contre Louis XIV, motivée ainsi que nous l'avons dit par ses projets sur l'Espagne, prit néanmoins son origine dans les précédentes agressions qui avait alarmé tous ses voisins. Il ne put opposer à l'Europe conjurée que la fidèle alliance de l'Electeur de Bavière, et celle plus équivoque du duc de Savoye, qui ne tarda même pas à grossir le nombre des coalisés. Frédéric soutint la

guerre contre les trois plus puissantes monarchies du continent, avec le seul appui des subsides de l'Angleterre et de 50 mille auxiliaires de six petits états différens : mais la division et la faiblesse de ses adversaires furent ses meilleurs alliés.

Ces deux guerres, comme celles soutenues par l'Empereur Alexandre en 1812, étaient presque impossibles à éviter.

La France eut toute l'Europe sur les bras en 1793, par suite des provocations extravagantes des Jacobins, de l'exaltation des deux partis, et des utopies des Girondins qui bravaient, disaient-ils, tous les rois de la terre en comptant sur l'appui des escadres anglaises ! ! Le résultat de ces absurdes calculs fut un effroyable bouleversement, dont la France se tira comme par miracle.

Napoléon est donc en quelque sorte le seul des souverains modernes qui ait entreprit volontairement deux, et même trois effroyables guerres à la fois, celles d'Espagne, d'Angleterre et de Russie ; mais encore s'appuyait-il, dans la dernière, du concours de l'Autriche et de la Prusse, sans parler même de celui de Turquie dt de la Suède sur lequel il compta avec trop de complaisance, en sorte que cette entreprise ne fut pas aussi aventurée de sa part qu'on l'a cru généralement d'après la tournure des affaires.

On voit par ce qui précède, qu'il y a une grande distinction à faire entre une guerre entreprise contre

un seul état, à laquelle un tiers viendrait prendre part au moyen d'un corps auxiliaire, et deux guerres conduites simultanément aux extrémités les plus opposées d'un pays, contre deux nations puissantes, qui engageraient toutes leurs forces et leurs ressources pour accabler celui qui les aurait menacées. Par exemple, la double lutte de Napoléon, engagé corps à corps en 1809, avec l'Autriche et l'Espagne, soutenues de l'Angleterre, était bien autrement grave pour lui, que s'il n'avait eu à faire qu'avec l'Autriche assistée d'un corps auxiliaire quelconque, fixé par des traités connus. Les luttes de cette dernière espèce rentrent dans la catégorie des guerres ordinaires.

Il faut donc conclure en général, que des guerres doubles doivent être évitées autant qu'on le peut; et que le cas arrivant, il vaut même mieux dissimuler les torts de l'un de ses voisins, jusqu'à ce que le moment opportun soit venu d'exiger le redressement des justes griefs dont on aurait à se plaindre. Toutefois cette règle ne saurait être absolue; les forces respectives, les localités, la possibilité de trouver aussi des alliés de son côté pour rétablir une sorte d'équilibre entre les partis, sont autant de circonstances qui influeront sur les résolutions d'un état qui serait menacé d'une pareille guerre. Nous aurons rempli notre tâche, en signalant à la fois le danger et les remèdes qu'on peut lui opposer.

CHAPITRE II.

DE LA POLITIQUE MILITAIRE,

ou

de la philosophie de la guerre.

Nous avons déjà expliqué ce que nous entendons sous cette dénomiation. Ce sont toutes les combinaisons morales qui se rattachent aux opérations des armées. Si les combinaisons politiques dont nous venons de parler sont aussi des causes morales qui influent sur la conduite de la guerre, il en est d'autres qui, sans tenir à la diplomatie, ne sont pas non plus des combinaisons de stratégie ou de tactique. On ne saurait donc leur donner une dénomination

plus rationelle que celle de politique militaire ou de philosophie de la guerre. (*)

Nous nous arrêterons à la première, car bien que la véritable acception du mot de philosophie puisse s'appliquer à la guerre, aussi bien qu'aux spéculations de la métaphysique, on a donné une étendue si vague à cette acception, que nous éprouvons une sorte d'embarras à réunir ces deux mots. On se rappellera donc que par *politique de la guerre* j'entends tous les rapports de la diplomatie avec la guerre, tandis que la *politique militaire* ne désigne que les combinaisons militaires d'un état ou d'un général.

La politique militaire peut embrasser toutes les combinaisons d'un projet de guerre, autres que celles de la politique diplomatique et de la stratégie; comme le nombre en est assez considérable, nous ne saurions affecter un article particulier à chacune d'elles, sans dépasser les bornes de ce tableau, et sans dévier de notre but, qui n'est point de donner un traité complet de ces matières, mais de signaler

(*) Lloyd a bien traité ce sujet dans les 2me et 3me parties de ses mémoires; ses chapitres du général et des passions sont remarquables: la 4me partie offre aussi de l'intérêt; mais il s'en faut qu'elle soit complète, et que ses points de vue soient toujours justes. Le Mis de Chambray a aussi traité ce sujet, et ne l'a pas fait sans quelque succès, bien qu'il ait trouvé des contradicteurs; au surplus il n'a fait que marcher sur les traces de M. Tranchant de Laverne.

seulement leurs rapports avec les opérations militaires.

En effet, on peut ranger dans cette catégorie les passions des peuples contre lesquels on va combattre; leur système militaire; leurs moyens de première ligne et de réserve; les ressources de leurs finances; l'attachement qu'ils portent à leur gouvernement ou à leurs institutions. Outre cela le caractère du chef de l'état; celui des chefs de l'armée et leurs talens militaires; l'influence que le cabinet ou les conseils de guerre exercent sur les opérations, du fond de la capitale; le système de guerre qui domine dans l'état-major ennemi; la différence dans la force constitutive des armées et dans leur armement; la géographie et la statistique militaires du pays où l'on doit pénétrer; enfin les ressources et les obstacles de toute nature que l'on peut y rencontrer, sont autant de points importans à considérer, et qui ne sont néanmoins ni de la diplomatie, ni de la stratégie.

Il n'y a pas de règles fixes à donner sur de pareilles matières, sinon qu'un gouvernement doit ne rien négliger pour arriver à la connaissance de ces détails, et qu'il est indispensable de les prendre en considération dans les plans d'opérations qu'il se proposera. Nous allons esquisser toutefois les principaux points qui doivent guider dans ces sortes de combinaisons.

ARTICLE XI.

De la statistique et géographie militaires.

On doit entendre, par la première de ces sciences, la connaissance aussi parfaite que possible de tous les élémens de puissance, et de tous les moyens de guerre de l'ennemi que l'on est appelé à combattre: la seconde consiste dans la description topographique et stratégique du théâtre de la guerre, avec tous les obstacles que l'art et la nature peuvent offrir aux entreprises; l'examen des points décisifs permanens que présente une frontière ou même toute l'étendue d'un pays. Non seulement le ministère public, mais le chef de l'armée et l'état-major doivent être initiés dans ces connaissances, sous peine de trouver de cruels mécomptes dans leurs calculs, comme cela arrive si souvent, même de nos jours, malgré les progrès immenses que les nations civilisées ont faits dans toutes les sciences statistique, politique, géographique et topographique. J'en cite-

rai deux exemples dont je fus témoin : en 1796, l'armée de Moreau, pénétrant dans la Forêt-Noire, s'attendait à trouver des montagnes terribles, des défilés et des forêts dont l'antique Hercinie rappelait le souvenir avec des circonstances effrayantes : on fut fort surpris après avoir gravi les berges de ce vaste plateau qui versent sur le Rhin, de voir que ces versans et leurs contreforts seuls forment des montagnes, et que le pays, depuis les sources du Danube jusqu'à Donawert, présente des plaines aussi riches que fertiles.

Le second exemple plus récent encore date de 1813 ; toute l'armée de Napoléon, et ce grand capitaine lui-même, regardaient l'intérieur de la Bohême comme un pays coupé de montagnes, tandis qu'il n'en existe guère de plus plat en Europe, dès qu'on a franchi la ceinture de montagnes secondaires dont il est entouré, ce qui est l'affaire d'une marche.

Tous les militaires européens avaient à peu près les mêmes opinions erronnées sur le Balkan et sur la force réelle des Ottomans dans leur intérieur. Il semblait que le mot d'ordre fut donné de Constantinople pour faire regarder cette enceinte comme une barrière presque inexpugnable, et comme le palladium de l'empire, erreur qu'en ma qualité d'habitant des Alpes je n'ai jamais partagée. Des préjugés non moins enracinés portaient à croire qu'un peuple,

dont tous les individus marchent sans cesse armés, formerait une milice redoutable et se défendrait à toute extrémité. L'expérience a prouvé que les anciennes institutions qui plaçaient l'élite des janissaires dans les villes frontières du Danube, avaient rendu la population de ces villes plus belliqueuse que les habitans de l'intérieur, qui ne font la guerre qu'aux Rajas désarmés : cette fantasmagorie a été appréciée à sa juste valeur ; ce n'était qu'un rideau imposant que rien ne soutenait, et la première enceinte forcée, le prestige a disparu. A la vérité les projets de réforme du sultan Mahmoud avaient exigé le renversement de l'ancien système sans donner le temps d'en substituer un nouveau, en sorte que l'empire se trouva pris au dépourvu : toutefois l'expérience a prouvé qu'une multitude de braves gens armés jusqu'aux dents, ne constitue pas encore une bonne armée, ni une défense nationale.

Revenons à la nécessité de bien connaître la géographie et la statistique militaires d'un empire. Ces sciences manquent, il est vrai, de traités élémentaires et restent encore à développer. Lloyd, qui en a fait un essai dans la 5me partie de ses mémoires, en décrivant les frontières des grands états de l'Europe, n'a pas été heureux dans ses sentences et ses prédictions : il voit des obstacles partout, il présente entr'autres comme inexpugnable la frontière d'Autriche sur l'Inn, entre le Tyrol et Passau, où nous

avons vu Moreau et Napoléon manœuvrer et triompher avec des armées de 150 mille hommes en 1800, 1805 et 1809. La plupart de ses raisonnemens offrent la même critique; il a vu les choses trop matériellement.

Mais si ces sciences ne sont pas publiquement professées, les archives des états-majors européens devraient être riches de documens précieux pour les enseigner, du moins dans les écoles spéciales de ce corps.

En attendant que quelque officier studieux profite de ces documens publiés ou inédits pour doter le public d'une bonne géographie militaire et stratégique, on peut, graces aux immenses progrès que la topographie a fait de nos jours, y suppléer en partie, au moyen des exellentes cartes publiées depuis 20 ans dans tous les pays. A l'époque où la révolution française commença, la topographie était encore à son enfance, excepté la carte semi-topographique de Cassi, il n'y avait guère que les ouvrages de Bakenberg, qui méritassent ce nom. Les état-majors autrichien et prussien avaient cependant déjà de bonnes écoles qui dèslors ont porté leurs fruits: les cartes récemment publiées à Vienne, à Berlin, à Munich, à Stutgardt, à Paris de même que celles de l'intéressant institut de Herder à Fribourg en Brisgau, assurent aux généraux à venir des ressources immenses, inconnues à leurs devanciers.

La statistique militaire n'est guère mieux connue que la géographie ; on n'en a que des tableaux vagues et superficiels, où l'on jette au hasard le nombre d'hommes armés et de vaisseaux qu'un état possède, ainsi que les revenus qu'on lui suppose, ce qui est loin de constituer entièrement une science nécessaire pour combiner des opérations. Notre but n'est pas d'approfondir ici ces importans objets, mais de les indiquer comme moyens de succès dans les entreprises que l'on voudrait former.

ARTICLE XII.

De diverses autres causes qui influent sur les succès d'une guerre.

Si les passions exaltées du peuple que l'on doit combattre sont un grand ennemi à vaincre, un général et un gouvernement doivent employer tous leurs efforts pour calmer ces passions. Nous ne saurions rien ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet en parlant des guerres nationales.

En échange, un général doit tout faire pour électriser ses soldats, et leur donner ce même élan qu'il lui importe de comprimer dans ses adversaires. Toutes les armées sont susceptibles du même enthousiasme, les mobiles et les moyens seul diffèrent selon l'esprit des nations. L'éloquence militaire a fait l'objet de plus d'un ouvrage; nous ne l'indiquerons que comme un moyen. Les proclamations de Napoléon; celles du général Paskévitsch; les allocu-

tions des anciens à leurs soldats ; celles de Souwaroff à des hommes encore plus simples ; sont des modèles de genres différens. L'éloquence des juntes d'Espagne et les miracles de la Madone del Pilar ont mené aux mêmes résultats par des chemins bien opposés. En général, une cause chérie et un chef qui inspire la confiance par d'anciennes victoires, sont de grands moyens pour électriser une armée et faciliter ses succès.

Quelques militaires ont contesté les avantages de l'enthousiasme, et lui préfèrent le sang-froid imperturbable dans les combats. L'un et l'autre ont des avantages et des inconvéniens qu'il est impossible de méconnaître ; l'enthousiasme porte à de plus grandes actions, la difficulté est de le soutenir constamment ; et lorsqu'une troupe exaltée se décourage, le désordre s'y introduit plus rapidement.

Le plus ou moins d'activité et d'audace dans les chefs des armées respectives est un élément de succès ou de revers qu'on ne saurait soumettre à des règles.

Un cabinet et un chef d'armée doivent prendre en considération la valeur intrinsèque des troupes et leur force constitutive comparée à celle de l'ennemi. Un général russe, commandant aux troupes les plus solidement constituées de l'Europe, peut tout entreprendre en rase campagne contre des masses indisciplinées et désordonnées, quelques braves que les

individus qui les composent puissent être d'ailleurs. L'ensemble fait la force, l'ordre procure l'ensemble, la discipline amène l'ordre; sans discipline et sans ordre point de succès possibles. (*)

Le même général russe, avec les mêmes troupes, ne pourra pas tout oser contre des armées européennes, ayant la même instruction et à peu de chose près la même discipline que la sienne. Enfin on peut oser devant un Mack ce qu'on n'osera pas devant un Napoléon.

L'action du cabinet sur les armées influe aussi sur l'audace des entreprises. Un général dont le génie et le bras sont enchaînés par un conseil aulique à 400 lieues du théâtre de la guerre, luttera avec désavantage contre celui qui aura toute liberté d'agir.

Quant à la supériorité d'habileté dans les généraux, on ne contestera pas qu'elle ne soit un des gages les plus certains de la victoire, surtout lorsque

(*) Si les troupes irrégulières ne sont rien lorsqu'elles composent seules tout l'armée, et si elles ne sauraient gagner des batailles, il faut avouer qu'appuyées de bonnes troupes elles sont un auxiliaire de la plus haute importance: lorsqu'elles sont nombreuses, elles réduisent l'ennemi au désespoir en détruisant ses convois, interceptant toutes ses communications, et le tenant comme investi dans ses camps; elles rendent surtout les retraites désastreuses, ainsi que les Français en firent l'épreuve en 1812. (Voyez art. 45.)

toutes les autres chances seront supposées égales. Sans doute, on a vu maintes fois de grands capitaines battus par des hommes médiocres; mais une exception ne fait pas règle. Un ordre mal compris, un évènement fortuit, peuvent faire passer dans le camp ennemi toutes les chances de succès qu'un habile général aurait préparées par ses manœuvres: c'est un de ces hasards qu'on ne saurait ni prévoir ni éviter. Serait-il juste, pour cela, de nier l'influence des principes et de la science dans les circonstances ordinaires? Non, sans doute, car ce hasard même produit le plus beau triomphe des principes, puisqu'ils se trouveront appliqués par l'armée contre laquelle on voulait les employer, et qu'elle vaincra par leur ascendant. Mais en se rendant à l'évidence de ces raisons, on en infèrera peut-être qu'elles prouvent contre la science... Cela ne serait pas mieux fondé, puisque la science consiste à mettre de son côté toutes les chances possibles à prévoir, et qu'elle ne peut s'étendre aux caprices du destin: or, sur cent batailles gagnées par d'habiles manœuvres, il y en a deux ou trois gagnées par des accidens fortuits.

Si l'habileté du général en chef est un des plus sûrs élémens de victoire, on jugera aisément que le choix des généraux est un des points les plus délicats de la science du gouvernement et une des parties les plus essentielles de la politique militaire d'un

état : malheureusement ce choix est soumis à tant de petites passions, que le hasard, l'ancienneté, la faveur, l'esprit de coterie, la jalousie, y auront souvent autant de part que l'intérêt public et la justice. Cet objet est d'ailleurs si important, que nous y consacrerons un article spécial.

ARTICLE XIII.

Des institutions militaires.

Un des points les plus importans de la politique militaire d'un état, est celui qui concerne les institutions qui régissent son armée. Une excellente armée, commandée par un homme médiocre, peut effectuer de grandes choses: une mauvaise armée commandée par un grand capitaine en fera peut-être autant; mais elle en ferait bien d'avantage encore, si elle joignait la qualité des troupes aux talens de leur chef.

Douze conditions essentielles concourent à la perfection d'une armée.

La 1re c'est d'avoir un bon système de recrutement.

La 2me une bonne formation.

La 3me un système de réserves nationales bien organisé.

La 4me des troupes et des officiers bien instruits aux manœuvres et aux services d'intérieur et de campagne.

La 5me une discipline forte sans être humiliante.

La 6me un système de recompenses et d'émulation bien combiné.

La 7me des armes spéciales (génie et artillerie) ayant une instruction satisfaisante.

La 8me un armement bien entendu et supérieur, s'il est possible, à celui de l'ennemi, en appliquant ceci non seulement aux armes offensives, mais aux armes défensives.

La 9me un état-major général capable de bien utiliser tous ces élémens, et dont la bonne organisation réponde à l'instruction classique de ses officiers.

La 10me sera un bon système pour les approvisionnemens, les hôpitaux et l'administration en général. (*)

(*) A ces différentes conditions on peut ajouter un bon système d'habillement et d'équipement, car si ces articles intéressent moins directement les opérations du champ de bataille que l'armement, ils contribuent néanmoins à la conservation des troupes; or, à la longue, une armée solide qui conservera mieux ses anciens soldats, peut espérer une supériorité notable sur de jeunes levées sans cesse renouvelées. On a cité l'armée anglaise pour modèle dans ce genre; mais s'il est facile avec les trésors de l'Angleterre de bien pourvoir des petites armées de 50 à 60 mille hommes, la chose

La 11me est un bon système pour organiser le commandement des armées, et la haute direction des opérations.

La 12me consiste dans l'excitation de l'esprit militaire.

Il faut le dire, aucune de ces conditions ne saurait être négligée sans de graves inconvéniens.

Une belle armée bien manœuvrière, bien disciplinée, mais sans conducteurs habiles et sans réserves nationales, laissa tomber la Prusse en quinze jours sous les coups de Napoléon. En échange, on a vu dans bien des circonstances, combien un état devait s'applaudir d'avoir une bonne armée : ce furent les soins et l'habileté de Philippe et d'Alexandre à former et à instruire leurs phalanges, qui rendirent ces masses si mobiles et si propres à exécuter les manœuvres les plus rapides, et qui permirent aux Macédoniens de subjuguer la Perse et l'Inde avec cette poignée de soldats d'élite. Ce fut l'amour excessif du père de Frédéric pour les soldats, qui procura à ce grand roi une armée capable d'exécuter toutes ses entreprises.

Un gouvernement qui néglige son armée, sous quelque prétexte que ce soit, est donc un gouvernement coupable aux yeux de la postérité, puisqu'il

---

est plus difficile pour les puissances du continent avec leurs grandes armées.

prépare des humiliations à ses drapeaux et à son pays, au lieu de leur préparer des succès en suivant une marche contraire. Loin de nous la pensée qu'un gouvernement doive tout sacrifier à l'armée! ce serait une absurdité. Mais elle doit faire l'objet constant de ses soins, et si le prince n'a pas lui-même une éducation militaire, il est difficile qu'il atteigne ce but. Dans ce cas, qui malheureusement n'arrive que trop souvent, il faut y suppléer par de sages et prévoyantes institutions, à la tête desquelles on placera, sans contredit, un bon système d'état-major un bon système de recrutement, et un bon système de reserves nationales. C'est surtout au milieu de longues paix qu'il importe de veiller à la conservation des armées, car c'est alors qu'elles peuvent plus facilement dégénérer, et qu'il importe d'y maintenir un bon esprit, et de les exercer à de grandes manœuvres, simulacres sans doute fort incomplets des guerres effectives, mais qui y préparent incontestablement les troupes. Il n'est pas moins intéressant d'empêcher celles-ci de tomber dans la mollesse, en les employant aux travaux utiles à la défense du pays.

L'isolément des troupes par régimens dans les garnisons est un des plus mauvais systèmes que l'on puisse suivre, et la formation russe et prussienne par divisions et corps d'armée permanens semble bien préférable. En général l'armée russe pourrait au-

jourd'hui être offerte pour modèle sous beaucoup de rapports, et si en bien des points ce qui s'y pratique deviendrait inutile et impraticable ailleurs, on doit reconnaître qu'en général on pourrait lui emprunter beaucoup de bonnes institutions.

Quant aux récompenses et à l'avancement, il est essentiel de protéger l'ancienneté des services, tout en ouvrant une porte au mérite; les trois quarts de chaque promotion devraient être selon l'ordre du tableau, et l'autre quart réservé aux hommes qui se feraient remarquer par leur mérite et leur zèle. En temps de guerre, l'ordre du tableau devrait au contraire être suspendu, ou réduit du moins au tiers des promotions, en laissant les deux autres tiers aux actions d'éclat, et aux services bien constatés.

La supériorité d'armement peut augmenter les chances de succès à la guerre; elle ne gagne pas seule les batailles mais elle y contribue : chacun se rappelle combien la grande infériorité des Français en artillerie, faillit leur devenir fatale à Eylau et à Marengo. On se rappelle aussi ce que la grosse cavalerie française a gagné en adoptant la cuirasse, qu'elle a si long-temps repoussée; chacun sait enfin de quel avantage est la lance; sans doute des lanciers en fourageurs ne valent pas mieux que des hussards; mais chargeant en ligne c'est bien une autre affaire : combien de milliers de braves cavaliers ont été victimes du préjugé qu'ils avaient contre

la lance, parce qu'elle gêne un peu plus à porter qu'un sabre !

L'armement des armées est encore susceptible de beaucoup de perfectionnemens, et celle qui prendra l'initiative de ces améliorations, s'assurera de grands avantages. L'artillerie laisse peu à désirer, mais les armes offensives et défensives de l'infanterie et de la cavalerie méritent l'attention d'un gouvernement prévoyant.

Les nouvelles inventions qui ont eu lieu depuis vingt ans, semblent nous menacer d'une grande révolution dans l'organisation, l'armement et même la tactique des armées. La stratégie seule restera avec ses principes, qui furent les mêmes sous les Scipions et les César, comme sous Frédéric, Pierre-le-Grand et Napoléon, car ils sont indépendans de la nature des armes et de l'organisation des troupes.

Les moyens de destruction se perfectionnent avec une progression effrayante; les fusées à la la Congrève, dont les Autrichiens sont parvenus, dit-on, à régulariser l'effet et la direction; les obusiers de Schrapnell, qui lancent des flots de mitraille à la portée du boulet; les fusils à vapeur de Perkins, qui vomissent autant de balles qu'un bataillon; vont centupler peut-être les chances de carnage, comme si les hécatombes de l'espèce d'Eylau, de Borodino, de Leipzig et de Waterloo n'étaient pas suffisantes pour décimer les populations européennes.

Si les souverains ne se réunissent pas en congrès pour proscrire ces inventions de mort et de destruction, il ne restera d'autre parti à prendre qu'à composer la moitié des armées de cavalerie cuirassée, pour pouvoir enlever avec plus de rapidité toutes les machines; et l'infanterie même devra reprendre ses armures de fer du moyen âge, sans lesquelles un bataillon serait couché par terre avant d'aborder l'ennemi. Nous pourrons donc revoir la fameuse gendarmerie toute bardée de fer, même les chevaux.

En attendant ces circonstances, encore reléguées dans les éventualités à peine probables, il est certain que l'artillerie, et toute la pyrotechnie meurtrière, ont fait des progrès qui doivent faire penser à modifier l'ordre profond dont Napoléon avait abusé. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre de la tactique.

Résumons donc enfin en peu de mots les bases essentielles de la politique militaire qu'un gouvernement sage doit adopter.

1° C'est de donner au prince une éducation à la fois politique et militaire; il trouvera plutôt dans ses conseils de bons administrateurs que des hommes d'état et d'épée; il doit donc chercher à l'être lui-même.

2° Si le prince ne conduit pas en personne ses armées, le plus important de ses devoirs et le plus cher de ses intérêts sera celui de se bien faire rem-

plaiter; c'est-à-dire, de confier la gloire de son règne et la sûreté de ses états, au général le plus capable de diriger ses armées.

3° L'armée permanente ne doit pas seulement se trouver toujours sur un pied respectable; il faut être en mesure de la doubler au besoin par des réserves sagement préparées. Son instruction et sa discipline doivent aller d'accord avec sa bonne organisation: enfin le système d'armement doit être perfectionné au moins à l'égal de ses voisins, si ce n'est même supérieur.

4° Le matériel doit être également sur le meilleur pied et avoir les réserves nécessaires.

5° Il importe que l'étude des sciences militaires soit protégée et récompensée, aussi bien que le courage et le zèle. Les corps auxquels ces sciences sont nécessaires doivent donc être estimés et honorés. C'est le seul moyen d'y appeler de toutes parts des hommes de mérite et de génie.

6° L'état-major général doit être employé en temps de paix aux travaux préparatoires pour toutes les éventualités de guerre possibles. Ses archives doivent se trouver pourvues de nombreux matériaux historiques pour le passé, et de tous les documens statistiques, géographiques, topographiques et stratégiques pour le présent et l'avenir. Il est donc essentiel que le chef de ce corps et une partie des officiers soient permanens dans la capitale en temps

de paix, et que le dépôt de la guerre ne soit autre chose que le dépôt de l'état-major général, sauf à lui donner une section secrète pour les documens qui devraient être cachés aux officiers subalternes du corps.

7° On doit ne rien négliger pour avoir la géographie et la statistique militaires des états voisins, afin de connaître leurs moyens matériels et moraux d'attaque et de défense ainsi que les chances stratégiques des deux partis; on doit employer à ces travaux scientifiques les officiers distingués, et les récompenser quand ils s'en acquittent d'une manière marquante.

8° La guerre une fois décidée, il faut arrêter sinon un plan entier d'opérations, ce qui est toujours impossible, du moins un système d'opérations dans lequel on se proposera un but, et s'assurera d'une base, ainsi que de tous les moyens matériels nécessaires pour garantir le succès de l'entreprise.

9° Le système d'opérations doit être en rapport avec le but de la guerre, avec l'espèce d'ennemis qu'on aura à combattre, avec la nature et les ressources du pays, avec le caractère des nations et celui des chefs qui les conduisent, soit à l'armée, soit dans l'intérieur de l'état. Il doit être calculé sur les moyens matériels et moraux d'attaque ou de défense que les ennemis peuvent avoir à opposer; enfin on doit y prendre en considération les alliances pro-

bables qui peuvent survenir pour ou contre les deux partis dans le cours de la guerre, et qui en compliqueraient les chances.

10° L'état des finances d'une nation ne saurait être omis dans la nomenclature des chances de guerres qu'on est appelé à peser. Néanmoins il serait dangereux de lui accorder constamment toute l'importance que Frédéric-le-Grand semble y attacher dans l'histoire de son temps. Ce grand roi pouvait avoir raison à une époque où les armées se recrutaient en majeure partie par enrôlement volontaire; alors le dernier écu donnait le dernier soldat; mais si les levées nationales sont bien organisées, l'argent n'aura plus la même influence, du moins pour une ou deux campagnes. Si l'Angleterre a prouvé que l'argent procurait des soldats et des auxiliaires, la France a prouvé que l'amour de la patrie et l'honneur donnaient également des soldats, et qu'au besoin la guerre nourrissait la guerre. Sans doute la France trouvait, dans la richesse de son sol et dans l'exaltation de ses chefs, des sources de puissance passagère qu'on ne saurait admettre comme base générale d'un système; mais les résultats de ses efforts n'en furent pas moins frappans. Chaque année les nombreux échos du cabinet de Londres, et Mr d'Yvernois surtout, annonçaient que la France allait succomber faute d'argent, tandis que Napoléon entassait 200 millions d'épargnes dans les caves des Tuilleries,

tout en acquittant régulièrement les dépenses de l'état et la solde de ses armées. (*)

Une puissance qui regorgerait d'or pourrait fort mal se défendre; l'histoire est là pour attester que les peuples les plus riches ne sont ni les plus forts ni les plus heureux. Le fer pèse au moins autant que l'or dans les balances de la force militaire. Cependant hâtons-nous d'en convenir : l'heureuse réunion de sages institutions militaires, de patriotisme, d'ordre dans les finances, de richesse intérieure et de crédit public, constituera la nation la plus forte et la plus capable de soutenir une longue guerre.

Il faudrait un volume pour discuter toutes les circonstances dans lesquelles une nation peut développer plus ou moins de puissance, soit par l'or soit par le fer, et pour déterminer les cas où l'on peut espérer de nourrir la guerre par la guerre. Ce résultat ne s'obtient qu'en portant ses armées chez les autres, et tous les pays ne sont pas également de nature à fournir des ressources à un assaillant.

Nous nous engagerions trop loin en traitant à fond ces matières; il suffira, pour le but que nous nous proposons, d'indiquer les rapports qu'elles ont avec un projet de guerre; c'est à l'homme d'état à saisir

(*) Il y eut un déficit à sa chute, mais il n'y en avait point en 1811 : il fut le résultat de ses désastres et des efforts inouïs qu'il fut appelé à faire.

les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans ces rapports.

Avant de passer au chapitre de la stratégie, nous terminerons cet aperçu de la politique militaire des états, par quelques observations sur le choix des généraux en chef, sur la direction supérieure des opérations de la guerre, et sur l'esprit militaire à imprimer aux armées.

ARTICLE XIV.

Du commandement des armées et de la direction supérieure des opérations.

On a beaucoup argumenté sur l'avantage et les inconvéniens qu'il y aurait pour un état à ce que le monarque marchât en personne à la tête des armées. Quoiqu'on en pense, il est certain que si le prince se sent les capacités et le génie d'un Frédéric, d'un Pierre-le-Grand ou d'un Napoléon, il se gardera bien de laisser, à ses généraux, l'honneur de faire de grandes choses qu'il pourrait faire lui-même, car ce serait manquer à sa propre gloire comme au bien du pays.

N'ayant pas la mission de débattre si les rois guerriers sont plus heureux pour les peuples que les rois pacifiques, question philantropique étrangère à notre sujet, il faut nous borner à reconnaître, qu'à égalité de mérite et de chances, un Souverain

aura toujours l'avantage sur un général qui ne serait pas lui-même chef de l'état. Sans compter qu'il n'est responsable qu'à lui-seul des entreprises hardies qu'il formerait, il pourra encore beaucoup faire par la certitude qu'il aura de disposer de toutes les ressources publiques pour arriver au but qu'il se proposera. Il aura de plus le puissant véhicule des grâces, des récompenses et des punitions : tous les dévouemens seront là à ses ordres pour le plus grand bien de ses entreprises ; aucune jalousie ne pourra troubler l'exécution de ses projets, ou du moins cela sera fort rare et n'arrivera que loin de sa présence, sur des points secondaires.

Voilà sans doute assez de motifs pour décider un prince à se mettre lui-même à la tête de ses armées, dès qu'il aura une vocation prononcée à cet effet, et que la lutte sera digne de lui. Mais si, loin d'avoir le génie de la guerre, il est d'un caractère faible et facile à circonvenir, alors sa présence à l'armée, au lieu de produire aucun bien, ouvrirait la carrière à toutes les intrigues : chacun lui offrirait ses projets, et comme il n'aurait pas l'expérience nécessaire pour juger les meilleurs, il s'abandonnerait aux conseils de ses familiers. Le général qui commanderait sous lui, gêné et contrarié dans toutes ses entreprises, serait hors d'état de rien faire de bon, lors même qu'il aurait tout le talent nécessaire pour conduire une guerre. On objectera

que le prince pourrait bien être présent à l'armée, sans gêner le généralissime, en plaçant au contraire toute sa confiance en lui-seul, et l'aidant de son pouvoir souverain. Dans ce cas, cette présence produirait quelque bien, mais causerait souvent de grands embarras : si l'armée était jamais tournée, coupée de ses communications et obligée à se faire jour l'épée à la main, quels tristes résultats ne produirait pas cette position du monarque au quartier-général !

Lorsque le prince se sentira la force de se mettre en personne à la tête de ses armées, mais sans posséder encore la confiance en lui-même nécessaire pour tout diriger de son propre mouvement, le meilleur système qu'il pourra adopter sera d'imiter précisément ce que le gouvernement prussien fit avec Blücher ; c'est-à-dire, de s'entourer de deux généraux les mieux famés pour leur capacité, l'un pris parmi les hommes d'exécution reconnus, l'autre pris parmi les chefs d'état-major instruits. Cette trinité, si elle s'accorde bien, pourra donner d'excellents résultats, ainsi que cela eut lieu à l'armée de Silésie en 1813.

Le même système conviendrait aussi dans le cas où le monarque jugerait à propos de confier le commandement à un prince de sa maison, ainsi que cela s'est vu fréquemment depuis Louis XIV. Souvent le prince n'était décoré que du commandement titu-

laire, tandis qu'on lui imposait un conseiller qui commandait en réalité. Ce fut le cas avec le duc d'Orléans et Marsin à la fameuse bataille de Turin, puis avec le duc de Bourgogne et Vendôme à la bataille d'Oudenarde : je crois même qu'il en fut ainsi à Ulm entre l'archiduc Ferdinand et Mack.

Ce dernier mode est déplorable, car alors personne n'est responsable de fait. Chacun sait qu'à Turin le duc d'Orléans jugea avec plus de sagacité que le maréchal Marsin, et il fallut l'exhibition des pleins pouvoirs secrets du roi, pour faire perdre la bataille contre les avis du prince qui commandait. De même à Ulm, l'archiduc Ferdinand déploya plus d'habileté et de courage que Mack, qui devait lui servir de mentor.

Si le prince a le génie et l'expérience d'un archiduc Charles, il faut lui donner le commandement avec carte blanche et avec le choix de ses instrumens. S'il n'a pas encore les mêmes titres acquis, on peut alors l'entourer, comme Blücher, d'un chef d'état-major instruit, et d'un conseiller pris parmi les hommes d'exécution éprouvés. Mais en aucun cas il ne serait sage de donner à ces conseillers d'autre pouvoir qu'une voix consultative.

Nous avons dit plus haut que, si le prince ne conduit pas lui-même ses armées, le plus important de ses devoirs sera celui de se bien faire remplacer, et

c'est malheureusement ce qui n'arrive pas toujours. Sans remonter jusqu'aux temps de l'antiquité, il suffit de se rappeler les exemples plus récens que nous ont fourni les siècles de Louis XIV et de Louis XV. Le mérite du prince Eugène, mesuré d'après sa taille contrefaite, porta le plus grand capitaine de son temps dans les rangs ennemis; et après la mort de Louvois on vit les Tallard, les Marsin, les Villeroi, succéder aux Turenne, aux Condé, et aux Luxembourg; on vit plus tard les Soubise et les Clermont succéder au maréchal de Saxe. Depuis les choix musqués, faits dans les boudoirs des Pompadour et des Dubarry, jusqu'à l'amour de Napoléon pour les sabreurs, il y a sans doute bien des échelons de nature diverse à parcourir, et la marge est assez grande pour offrir à un gouvernement tant soit peu éclairé tous les moyens d'arriver à un résultat rationel: mais en tout temps les faiblesses humaines signaleront leur influence ou d'une manière ou de l'autre, et la ruse ou la souplesse l'emporteront souvent sur le mérite modeste qui attendra qu'on sache l'employer.

En mettant même à part toutes ces chances, prises dans la nature du cœur humain, il est juste de reconnaître à quel point les choix sont difficiles, même pour les chefs de gouvernement les plus ardens à désirer le bien. D'abord pour choisir un général habile, il faut être militaire soi-même et en état de

juger, ou bien s'en rapporter aux jugemens d'autrui, ce qui fait tomber nécessairement dans les inconvéniens des coteries. L'embarras est sans doute moins grand lorsqu'on a sous la main un général déjà illustré par maintes victoires; mais outre que tout général n'est pas un grand capitaine pour avoir gagné une bataille (témoins Jourdan, Scherer et tant d'autres), il n'arrive pas toujours qu'un état ait un général victorieux à sa disposition. Aprés de longues paix, il pourrait arriver qu'aucun général européen n'eût commandé en chef. Dans ce cas il serait difficile de savoir à quel titre on préférerait un général à un autre : ceux qui par de longs services de paix seront les premiers en tête du tableau et auront le grade requis pour commander l'armée, seront-ils toujours les plus capables de le faire?

Outre cela les communications des chefs de l'état avec leurs subordonnés sont si rares et si passagères, qu'il ne faut pas s'étonner de la difficulté de mettre les hommes à leur place. La religion du prince séduite par les apparences, sera donc quelquefois surprise, et avec les sentimens les plus élevés, il pourra se tromper dans ses choix sans qu'on puisse lui en faire un reproche.

Un des moyens les plus sûrs pour éviter ce malheur, semblerait être de réaliser la belle fiction de Fénélon dans Télémaque, et de chercher le Philo-

clès fidèle, sincère et généreux qui, placé entre le prince et tous les aspirans au commandement, pourrait, par ses rapports plus directs avec le public, éclairer le monarque sur le choix des individus les mieux recommandés par leurs talens comme par leur caractère. Mais cet ami fidèle ne cèdera-t-il jamais lui-même aux affections personnelles? Saura-t-il se défendre de préventions? Souwaroff ne fut-il pas repoussé par Potemkin à cause de son physique, et ne fallut-il pas toute l'habileté de Catherine pour faire donner un régiment à l'homme qui jeta ensuite tant d'éclat sur ses armes?

On a pensé qu'en consultant l'opinion publique ce serait le meilleur guide; rien n'est plus hasardé: l'opinion publique n'a-t-elle pas fait un César de Dumouriez, qui n'entendait rien à la grande guerre? Eût-elle mis Bonaparte à la tête de l'armée d'Italie, alors qu'il n'était connu de personne que de deux directeurs? Cependant il faut le reconnaître, cette opinion, si elle n'est pas toujours infaillible, n'est pas non plus à dédaigner, lorsqu'elle survit surtout à de grandes crises et à l'expérience des évènemens.

Les qualités les plus essentielles pour un général d'armée, seront toujours: *Un grand caractère, ou courage moral qui mène aux grandes résolutions; puis le sang-froid, ou courage physique qui domine les dangers. Le savoir* n'apparaît qu'en troisième ligne, mais il sera un auxiliaire puissant, il faudrait

être aveugle pour le méconnaître; au surplus, comme je l'ai déjà dit ailleurs, on ne doit pas entendre par-là une vaste érudition, il faut savoir peu mais bien, et surtout se pénétrer fortement des principes régulateurs. A la suite de toutes ces qualités viendront celles du caractère personnel; un homme brave, juste, ferme, équitable, sachant estimer le mérite des autres au lieu de le jalouser, et habile à le faire servir à sa propre gloire, sera toujours un bon général, et pourra même passer pour un grand homme. Malheureusement cet empressement à rendre justice au mérite n'est pas la qualité la plus commune; les esprits médiocres sont toujours jaloux et enclins à se mal entourer, craignant de passer dans le monde pour être menés, et ne sachant pas comprendre que l'homme placé de nom à la tête des armées a toujours la gloire presqu'entière des succès, lors même qu'il y aurait la moindre part.

On a souvent agité la question si le commandement devait être donné de préférence au général habitué par une longue expérience à conduire des troupes, ou à des généraux sortis des états-majors ou des armes savantes, peu habitués à manier eux-mêmes des soldats. Il est incontestable que la grande guerre est une science tout-à-fait à part, et qu'on peut combiner très-bien des opérations sans avoir mené soi-même un régiment à l'ennemi; Pierre-le-Grand, Condé, Frédéric et Napoléon sont là pour

le prouver. On ne saurait donc nier qu'un homme sorti des états-majors puisse devenir un grand capitaine aussi bien que tout autre; mais ce ne sera pas pour avoir vieilli dans les fonctions de quartier-maître qu'il aura la capacité du commandement suprême, ce sera parce qu'il possède en lui-même le génie naturel de la guerre et le caractère requis. De même, un général sorti des rangs de l'infanterie ou de la cavalerie, sera aussi propre qu'un savant tacticien à conduire une armée.

La question semble donc difficile à résoudre d'une manière absolue, et ici encore les individualités seront tout. Pour arriver à une solution rationelle, il faudra prendre un juste milieu et reconnaître :

Qu'un général, sorti de l'état-major, de l'artillerie ou du génie, qui aura conduit aussi une division ou un corps d'armée, aura, à chances égales, une supériorité réelle sur celui qui ne connaîtra que le service d'une arme ou d'un corps spécial.

Qu'un général de troupes qui aura médité de lui-même sur la guerre, sera également propre au commandement.

Que le grand caractère passe avant toutes les qualités requises pour un général en chef.

Enfin, que la réunion d'une sage théorie avec un grand caractère constituera le grand capitaine.

La difficulté d'assurer constamment de bons choix, a fait imaginer d'y suppléer par un bon état-major, qui, placé comme conseil des généraux, aurait une influence réelle sur les opérations. Sans doute un excellent corps d'état-major, dans lequel se perpétueraient de bonnes traditions, sera toujours une institution des plus utiles et des plus heureuses; mais il faudra encore veiller à ce que de fausses doctrines ne s'y introduisent pas, car alors cette institution deviendrait fatale. Frédéric-le-Grand, en fondant son académie militaire de Potzdam, ne se doutait guère qu'elle aboutirait au *rechte Schulter vor*, du général Ruchel (*) et à présenter l'ordre oblique comme un talisman infaillible qui fait gagner toutes les batailles : tant il est vrai que du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas.

Outre cela, il faudra éviter avec grand soin d'exciter un conflit entre le généralissime et son chef d'état-major; et si celui-ci doit être pris dans les notabilités de ce corps les mieux reconnues, encore faudra-t-il laisser au général le choix des individus avec lesquels il sympathisera le mieux. Imposer un chef d'état-major au généralissime, ce serait amener

(*) Ce général crut, à la bataille de Jéna, qu'il sauverait l'armée en commandant à ses soldats d'avancer l'épaule droite pour former une ligne oblique !!!

l'anarchie des pouvoirs; lui laisser prendre un homme nul parmi ses chiens serait plus dangereux encore, car s'il est lui-même un homme médiocre, placé par la faveur ou le hasard, son choix s'en ressentira. Le terme moyen pour éviter ces maux sera de donner, au général en chef, le choix parmi plusieurs généraux d'une capacité incontestable qu'on lui désignera, mais en lui laissant prendre celui qui lui conviendra.

On a imaginé aussi dans presque toutes les armées successivement, de donner plus de solennité et de poids à la direction des opérations militaires, en réunissant souvent des conseils de guerre pour aider le généralissime de leurs avis. Sans doute si le chef de l'armée est un Soubise, un Clermont, un Mack, un homme médiocre en un mot, il pourra se trouver souvent dans le conseil de guerre des avis meilleurs que les siens; la majorité même pourra prendre de meilleures décisions que lui; mais quel succès peut-on attendre d'opérations conduites par d'autres que ceux qui les ont imaginées et combinées? A quoi mènera l'exécution d'un projet que le général en chef ne comprendra qu'à demi, puisqu'il ne sera pas sa propre pensée?

J'ai fait par moi-même une terrible expérience de ce pitoyable rôle de souffleur d'un quartier-général, et personne peut-être ne pourrait mieux que moi

l'apprécier à sa juste valeur. C'est surtout au milieu d'un conseil de guerre que ce rôle doit être absurde, et plus le conseil sera nombreux et composé de hautes dignités militaires, plus il sera difficile d'y faire triompher la vérité et la raison pour peu qu'il y ait de dissidence.

Qu'aurait fait un conseil de guerre dans lequel Napoléon eût proposé, en qualité de conseiller, le mouvement d'Arcole, le plan de Rivoli, la marche par le St.-Bernard, le mouvement d'Ulm, celui sur Géra et Jéna? Les timides auraient trouvé ces opérations téméraires jusqu'à la folie; d'autres y auraient vu mille difficultés d'exécution; tous les eussent repoussées. Si au contraire le conseil les eût acceptées, et qu'un autre que Napoléon les eût conduites, n'auraient-elles pas certainement échoué?

Ainsi selon moi, c'est une déplorable ressource que celle des conseils de guerre; elle ne peut avoir qu'un seul côté favorable, c'est quand le conseil sera du même avis que le général en chef. Alors cela peut donner à celui-ci plus de confiance en ses propres résolutions, et il aura de plus la conviction que chacun de ses lieutenans, pénétré de la même idée que lui, fera de son mieux pour en assurer l'exécution. C'est le seul bien que puisse produire un conseil de guerre, qui d'ailleurs devra toujours être un conseil purement consultatif et rien de plus. Mais

si au lieu de ce parfait accord il y a dissidence, alors un tel conseil ne peut avoir que de fâcheux résultats.

D'après ce qui précède, je crois pouvoir conclure, que la meilleure manière d'organiser le commandement d'une armée, lorsqu'on n'aura pas un grand capitaine qui ait déjà donné de nombreuses preuves, sera :

1° de confier ce commandement à un brave éprouvé, hardi dans le combat, inébranlable dans le danger.

2° de lui donner pour chef d'état-major un homme de haute capacité, d'un caractère franc et loyal, avec lequel le généralissime vive en bonne harmonie ; la gloire est assez grande pour en céder une parcelle à un ami qui aurait concouru à préparer les succès. Ce fut ainsi que Blücher, assisté des Gneisenau, et des Muffling, sut se couvrir d'une gloire que probablement il n'eût jamais acquise tout seul. Sans doute cette espèce de double commandement ne vaudra jamais celui d'un Frédéric, d'un Napoléon, d'un Souwaroff, mais à défaut de cette unité d'un grand capitaine, c'est certainement le mode préférable.

Avant de terminer sur ces importantes matières, il me reste encore quelques mots à dire sur une autre manière d'influencer les opérations militaires:

c'est celle des conseils de guerre établis dans la capitale près du gouvernement.

Louvois dirigea long-temps de Paris, les armées de Louis XIV, et le fit avec succès. Carnot dirigea aussi de Paris les armées de la république : en 1793, il fit très-bien et sauva la France : en 1794, il fit d'abord très-mal, puis répara ses fautes par hasard : en 1796 il fit décidément fort mal. Mais Louvois et Carnot dirigeaient seuls les opérations sans réunir de conseil.

Le conseil aulique de guerre, établi à Vienne, eut souvent la mission de diriger les opérations des armées ; il n'y eut jamais qu'une voix en Europe sur les funestes effets qui en sont résultés : est-ce à tort ou à raison? c'est ce que les généraux autrichiens peuvent seuls décider.

Pour ce qui me concerne, je pense que la seule attribution que puisse avoir un tel conseil se réduit à l'adoption d'un plan général d'opérations. On sait déjà que je n'entends point par-là un plan qui tracerait toute une campagne, enchaînerait les généraux et les ferait battre inévitablement ; mais j'entends le plan qui doit déterminer le but de la campagne, la nature offensive ou défensive des opérations, puis les moyens matériels qu'il faudra disposer d'abord pour les premières entreprises, ensuite pour les réserves, finalement pour les levées possibles en cas d'invasion. On ne saurait nier que toutes ces choses

peuvent et doivent même être discutées dans un conseil de gouvernement, composé de généraux et de ministres; mais là doit se borner l'action d'un pareil conseil, car s'il a la prétention de dire au généralissime, non seulement de marcher à Vienne ou à Paris, mais de lui indiquer encore la manière dont il doit manœuvrer pour y arriver, alors le pauvre général sera certainement battu, et toute la responsabilité de ses revers pèsera sur ceux qui, à 200 lieues de l'ennemi, prétendent diriger une armée, qu'il est déjà si difficile de bien diriger quand on est sur les lieux.

ARTICLE XV.

De l'esprit militaire des nations et du moral des armées.

Un gouvernement adopterait en vain les meilleurs règlemens pour organiser une armée, s'il ne s'appliquait aussi à exciter l'esprit militaire dans le pays, Si dans la cité de Londres on préfère le titre du plus riche caissier à la décoration militaire, cela peut aller à un pays insulaire, protégé par ses escadres innombrables; mais une nation continentale qui adopterait les mœurs de la cité de Londres ou de la bourse de Paris, serait tôt ou tard la proie de ses voisins. Ce fut à l'assemblage des vertus civiques et de l'esprit militaire passé des institutions dans les mœurs, que les Romains furent redevables de leur grandeur: lorsqu'il perdirent ces vertus et que, cessant de regarder le service militaire comme un honneur autant que comme un devoir, on l'abandonna à des mercenaires Goths, Herules et Gaulois, la

perte de l'empire devint inévitable. Sans doute tout ce qui peut augmenter la prospérité d'un pays ne doit être ni oublié ni méprisé; il faut honorer même les hommes habiles et industriels qui sont les premiers instrumens de cette prospérité, mais il faut toujours que ce soit subordonné aux grandes institutions qui font la force des états en encourageant les vertus mâles et héroïques. La politique et la justice seront d'accord en cela car, quoiqu'en dise Boileau, il sera toujours plus glorieux *d'affronter le trépas sur les pas des Césars,* que de s'engraisser des misères publiques en jouant sur les vicissitudes du crédit de l'état. Malheur aux pays où le luxe du traitant et de l'agioteur insatiable d'or, sera placé au-dessus de la livrée du brave qui aura sacrifié sa vie, sa santé ou sa fortune, à la défense du pays.

Le premier moyen d'encourager l'esprit militaire, c'est d'entourer l'armée de toute la considération publique et sociale. Le second, c'est d'assurer aux services rendus à l'état la préférence dans tous les emplois administratifs qui viendraient à vaquer, ou d'exiger même un temps donné de service militaire pour certains emplois. Ce serait un sujet digne des plus sérieuses méditations, que de comparer les anciennes institutions militaires de Rome avec celles de la Russie et de la Prusse, et de les mettre ensuite en parallèle avec les doctrines des utopistes modernes qui, tonnant contre toute participation des officiers

de l'armée aux autres fonctions publiques, ne veulent plus que des rhéteurs dans toutes les grandes administrations. (*)

Sans doute il est beaucoup d'emplois qui exigent des études spéciales; mais ne serait-il pas possible au militaire de se livrer, dans les nombreux loisirs de la paix, à l'étude de la carrière qu'il voudrait embrasser après avoir payé sa dette au pays dans celle des armes? Et si les places administratives étaient données de préférence aux officiers retirés du service avec le grade de capitaine aux moins, ne serait-ce pas un grand stimulant pour chercher à arriver à ce grade? ne serait-ce pas aussi un stimulant pour que les officiers songeassent, dans leurs garnisons, à chercher leurs récréations ailleurs que dans les théâtres et les cafés publics?

Peut-être trouvera-t-on pue cette facilité de passer du service militaire aux places de l'administration civile serait plutôt nuisible que favorable à l'esprit militaire, et que pour fortifier celui-ci il conviendrait au contraire de placer l'état de soldat tout-à-fait en dehors des autres carrières. C'est ainsi que procédaient les Mamelloucks et les Janissaires dans

(*) Par exemple en France, au lieu d'exclure les militaires des élections, on devrait donner le droit d'électeur à tous les colonels et celui d'éligible à tous les généraux; les plus vénaux des députés ne seront pas les militaires.

leur origine. On achetait ces soldats à l'âge de 7 ou 8 ans et on les élevait dans l'idée qu'ils devaient mourir sous les drapeaux. Les Anglais même, ces hommes si fiers de leurs droits, contractent en devenant soldats l'obligation de l'être toute leur vie; et le soldat russe doit l'être pour vingt cinq ans, ce qui équivaut presque à un enrôlement éternel comme celui des Anglais.

Avec de pareilles armées, ainsi que dans celles qui se recruteraient par enrôlemens volontaires, peut-être serait-il effectivement plus convenable de ne pas admettre de fusion entre les charges d'officiers militaires et les places civiles. Mais partout où le service militaire sera un devoir temporaire imposé aux populations, le cas semble différent, et les institutions romaines, qui exigeaient un service de dix ans dans les légions avant de pouvoir prétendre aux diverses fonctions publiques, paraissent bien en effet le meilleur moyen de conserver l'esprit martial, surtout à une époque où la tendance générale vers le bien-être matériel semble devenir la passion dominante des sociétés.

Quoiqu'il en soit, je pense que sous tous les régimes possibles, le but permanent d'un gouvernement sage sera de relever le service militaire afin d'entretenir l'amour de la gloire et toutes les vertus guerrières, sous peine d'encourir le blâme de la postérité et d'éprouver le sort du Bas-Empire.

Ce ne sera pas tout que d'inspirer l'esprit militaire aux populations, il faudra encore l'encourager dans l'armée. A quoi servirait en effet que l'uniforme fût honoré dans la cité et imposé comme un devoir civique, si l'on n'apportait pas sous les drapeaux toutes les vertus guerrières? On aurait des milices nombreuses mais sans valeur.

L'exaltation morale d'une armée et l'esprit militaire sont deux choses bien différentes, qu'il faut avoir garde de confondre, et qui produisent néanmoins le même effet. La première est, comme on l'a dit, produite par des passions plus ou moins passagères, telles que les opinions politiques ou religieuses, un grand amour de la patrie : tandis que l'esprit militaire pouvant être inspiré par l'habileté d'un chef ou par de sages institutions, dépend moins des circonstances et doit être l'ouvrage d'un gouvernement prévoyant. (*)

Que le courage soit récompensé et honoré, que les grades soient respectés, la discipline passée dans les sentimens et dans les convictions plus encore que dans les formes.

Que les corps d'officiers et les cadres en général soient convaincus que la résignation, la bravoure et

(*) Il importe surtout que cet esprit anime les cadres d'officiers et de sous-officiers; les soldats vont toujours bien quand les cadres sont bons et que la nation est brave.

le sentiment des devoirs, sont des vertus sans lesquelles il n'est pas d'armée respectable, pas de gloire possible : que tous sachent bien que la fermeté dans les revers est plus honorable que l'enthousiasme dans les succès, car il ne faut que du courage pour enlever une position, il faut de l'héroïsme pour faire une retraite difficile devant un ennemi victorieux et entreprenant, sans se laisser déconcerter et en lui opposant un front d'airin. Il est du devoir du prince de récompenser une belle retraite à l'égal de la plus belle victoire.

Endurcir les armées aux travaux et aux fatigues; ne pas les laisser chômer dans la mollesse des garnisons en temps de paix; leur inculquer le sentiment de leur supériorité sur les ennemis, sans néanmoins rabaisser trop ceux-ci; inspirer l'amour des grandes actions, exciter en un mot l'enthousiasme par des inspirations en harmonie avec l'esprit qui domine les masses; décorer la valeur et punir la faiblesse, enfin flétrir la lâcheté : voilà les moyens de former un bon esprit militaire.

Ce fut la molesse surtout qui perdit les légions romaines : ces redoutables soldats, qui portaient casque, bouclier et cuirasse sous le ciel brûlant de l'Afrique du temps des Scipions, les trouvèrent trop lourds sous le ciel froid de la Gaule et de la Germanie; alors l'Empire fut perdu.

J'ai dit qu'il ne fallait jamais trop inspirer le mépris de ses adversaires parce que, dans les cas où l'on trouverait une résitance opiniâtre, le moral du soldat pourrait en être ébranlé. Napoléon, s'adressant à Jéna au corps de Lannes, lui vantait la cavalerie prussienne, mais promettait qu'elle ne pourrai trien contre les bayonnettes de ses Egyptiens!

Il faut savoir aussi prémunir les officiers, et par eux les soldats, contre ces terreurs subites qui s'emparent souvent des armées les plus braves, quand elles ne sont pas retenues par le frein de la discipline et par la conviction que l'ordre dans une troupe est le gage de sa sûreté. Ce ne fut pas faute de courage que cent mille Turcs se firent battre à Péterwardin par le prince Eugène et à Kagoul par Roumanzoff: Ce fut parce qu'une fois repoussés dans leurs charges désordonnées, chacun d'eux se trouva livré à ses inspirations personnelles, combattant tous individuellement sans aucun ordre dans les masses. Une troupe saisie de panique se trouve dans le même état de démoralisation, parce que le désordre étant une fois introduit, tout concert et tout ensemble dans les volontés individuelles devient impossible; la voix des chefs ne peut plus se faire entendre; toute manœuvre pour rétablir le combat devient inexécutable, et alors il ne reste de salut que dans une fuite honteuse.

raient réussi à les rendre sourdes à toute espèce d'excitation, et où les chefs seraient eux-mêmes dans l'impossibilité de rien faire pour les réorganiser : c'est ce qui arriva dans la retraite de 1812. Mais hormis ces cas exceptionnels, de bonnes habitudes d'ordre, de bonnes précautions de logistique et une bonne discipline, réussiront le plus souvent, si non à prévenir toute panique, du moins à y porter prompt remède.

Il est temps de quitter ces matières dont je n'ai voulu tracer qu'un aperçu, et de passer enfin à l'examen des combinaisons purement militaires.

CHAPITRE III.

DE LA STRATÉGIE.

Définition et principe fondamental.

L'art de la guerre, indépendamment des parties que nous venons d'exposer succinctement, se compose encore, comme on l'a vu plus haut, de cinq branches principales : la stratégie, la grande tactique, la logistique, la tactique de détail, et l'art de l'ingénieur. Nous ne traiterons que les trois premières, pour les motifs déjà indiqués ; il est donc urgent de commencer par les définir.

Pour le faire plus sûrement, nous suivrons l'ordre dans lequel les combinaisons qu'une armée peut

avoir à faire, se présentent à ses chefs au moment où la guerre se déclare; commençant naturellement par les plus importantes, qui constituent en quelque sorte le plan d'opérations, et procèdant ainsi à l'inverse de la tactique, qui doit commencer par de petits détails pour arriver à la formation et à l'emploi d'une grande armée (*).

Nous supposons donc l'armée entrant en campagne : le premier soin de son chef sera de convenir avec le gouvernement de la nature de la guerre qu'il fera; ensuite il devra bien étudier le théâtre de ses entreprises; puis il choisira, de concert avec le chef de l'état, la base d'opérations la plus convenable, selon que ses frontières et celles de ses alliés s'y prèteront.

Le choix de cette base et plus encore le but qu'on se proposera d'atteindre, contribueront à déterminer la zône d'opérations qu'on adoptera. Le généralissime prendra un premier point objectif pour ses entreprises; il choisira la ligne d'opérations qui mènerait à ce point, soit comme ligne temporaire, soit comme ligne définitive.

(*) Pour apprendre la tactique il faut étudier d'abord l'école de peloton, puis celle de bataillon; enfin les évolutions de ligne; alors on passe aux petites opérations de la campagne, puis à la castramétation, ensuite les marches, enfin la formation des armées. Mais en stratégie le commencement part du sommet, c'est-à-dire, du plan de la campagne.

L'armée marchant sur cette ligne d'opérations, aura un front d'opérations ou un front stratégique : derrière ce front elle fera bien d'avoir une ligne de défense pour servir d'appui au besoin. Les positions passagères que ses corps d'armée prendront sur le front d'opérations ou sur la ligne de défense, seront des positions stratégiques.

Lorsque l'armée arrivera près de son premier objectif et que l'ennemi commencera à s'opposer à ses entreprises, elle l'attaquera ou manœuvrera pour le contraindre à la retraite ; elle adoptera à cet effet une ou deux lignes stratégiques de manœuvres, lesquelles étant temporaires pourront dévier, jusqu'à certain point, de la ligne générale d'opérations, avec laquelle il ne faut point les confondre.

Pour lier le front d'opérations à la base, on formera, à mesure qu'on avancera, la ligne d'étapes et les lignes d'approvisionnemens, dépôts, etc.

Si la ligne d'opérations est un peu étendue en profondeur et qu'il y ait des corps ennemis à portée de l'inquiéter, on aura à choisir entre l'attaque et l'expulsion de ces corps, ou bien à poursuivre l'entreprise contre l'armée ennemie, soit en ne s'inquiétant pas des corps secondaires, soit en se bornant à les observer : si l'on s'arrête à ce dernier parti, il en résultera un double front d'opérations et de grands détachemens.

L'armée étant près d'atteindre son point objectif et l'ennemi voulant s'y opposer, il y aura bataille; lorsque ce choc sera indécis on s'arrêtera pour recommencer la lutte; si l'on remporte la victoire on poursuivra ses entreprises pour atteindre ou dépasser le premier objectif et en adopter un second.

Lorsque le but de ce premier objectif sera la prise d une place d'armes importante, le siège commencera. Si l'armée n'est pas assez nombreuse pour continuer sa marche en laissant un corps de siège derrière soi, elle prendra une position stratégique pour le couvrir : c'est ainsi qu'en 1796 l'armée d'Italie ne comptant pas 50 mille combattans ne put dépasser Mantoue pour pénétrer au cœur de l'Autriche, en laissant 25 mille hommes dans cette place, et ayant en outre 40 mille hommes en face, sur la double ligne du Tyrol et du Frioul.

Dans le cas, au contraire, où l'armée aurait les forces suffisantes pour tirer un plus grand fruit de sa victoire, ou bien qu'il n'y aurait pas de siège à faire, elle marcherait à un second objectif plus important encore. Si ce point se trouve à une certaine distance il sera urgent de se procurer un point d'appui intermédiaire; on formera donc une base éventuelle au moyen d'une ou deux villes à l'abri d'insulte, qu'on aurait sans doute occupées; en cas contraire on formera une petite réserve stratégique qui couvrira les derrières et protégera les grands dépôts

par des ouvrages passagers. Lorsque l'armée passera des fleuves considérables on y construira à la hâte des têtes de ponts, et si les ponts sont dans des villes fermées de murailles, on élèvera quelques retranchemens pour augmenter la défense de ces postes et doubler ainsi la solidité de la base éventuelle ou de la réserve stratégique qu'on y placerait.

Si au contraire la bataille a été perdue, il y aura retraite, afin de se rapprocher de la base et d'y puiser de nouvelles forces, tant par les détachemens que l'on attirerait à soi, que par les places et camps retranchés qui arrêteraient l'ennemi ou l'obligeraient à diviser ses moyens.

Lorsque l'hiver approche, il y aura cantonnemens d'hiver, ou bien les opérations seront continuées par celle des deux armées qui, ayant obtenu une supériorité décidée et ne trouvant pas d'obstacles majeurs dans la ligne de défense ennemie, voudrait profiter de son ascendant : il y aurait alors campagne d'hiver ; cette résolution qui dans tous les cas devient également pénible pour les deux armées, ne présente pas de combinaisons particulières ; si ce n'est d'exiger un redoublement d'activité dans les entreprises pour obtenir le dénouement le plus prompt.

Telle est la marche ordinaire d'une guerre : telle sera aussi celle que nous suivrons pour procéder à

l'examen des différentes combinaisons que ces opérations amènent.

Toutes celles qui embrassent l'ensemble du théâtre de la guerre sont du domaine de la stratégie qui comprendra ainsi

1°. La définition de ce théâtre et des diverses combinaisons qu'il offrirait.

2°. Le choix et l'établissement de la base fixe, et de la zône d'opérations.

3°. La détermination du point objectif qu'on se propose, soit offensif, soit défensif.

4°. La détermination des points décisifs du théâtre de la guerre.

5°. Les fronts d'opérations, et lignes de défense.

6°. Le choix des lignes d'opérations qui mènent de la base audit point objectif ou au front d'opérations.

7°. Celui des meilleures lignes stratégiques à prendre pour une opération donnée; les manœuvres différentes pour embrasser ces lignes dans leurs diverses combinaisons.

8°. Les bases d'opérations éventuelles et les réserves stratégiques.

9°. Les marches d'armées considérées comme manœuvres.

10°. Les magasins considérés dans leurs rapports avec les marches des armées.

11°. Les forteresses envisagées comme moyens stratégiques, comme refuges d'une armée, ou obstacles à sa marche : les sièges à faire et à couvrir.

12°. Les camps retranchés ; têtes de ponts, etc.

13°. Les diversions et les grands détachemens.

Indépendamment de ces combinaisons qui entrent principalement dans la projection du plan général pour les premières entreprises de la campagne, il est d'autres opérations mixtes, qui participent de la stratégie pour la direction à leur donner, et de la tactique pour leur exécution comme : les passages de fleuves et rivières, les retraites, les quartiers d'hiver, les surprises, les descentes, les grands convois, etc.

La 2me branche est la tactique, c'est-à-dire les manœuvres d'une armée un jour de bataille, ou de combat, et les diverses formations pour mener les troupes à l'attaque.

La 3me branche est la logistique ou l'art pratique de mouvoir les armées, le détail matériel des marches et des formations, l'assiette des camps non retranchés et cantonnemens, en un mot l'exécution des combinaisons de la stratégie et de la tactique.

Plusieurs controverses futiles ont eu lieu pour déterminer, d'une manière absolue, la ligne de démarcation qui sépare ces diverses branches de la science ; j'ai dit que la stratégie est l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le

théâtre de la guerre; la tactique est l'art de combattre sur le terrain, d'y placer ses forces selon les localités et de les mettre en action sur divers point du champ de bataille, c'est-à-dire dans un espace de 4 ou 5 lieues, de manière que tous les corps agissans puissent recevoir des ordres et les exécuter dans le courant même de l'action; enfin la logistique n'est au fond que la science de préparer l'application des deux autres. On a critiqué ma définition sans en donner de meilleure; il est certain que beaucoup de batailles ont été décidées par des mouvemens stratégiques, et n'ont été même qu'une série de pareils mouvemens; mais cela n'a jamais eu lieu que contre des armées dispersées, cas qui fait exception; or la définition générale, ne s'appliquant qu'à des batailles rangées, n'en est pas moins exacte. (*)

Ainsi, indépendamment des mesures d'exécution locale qui sont de son ressort, la grande tactique, selon moi, comprendra les objets suivans:

(*) On pourrait dire que la tactique est le combat, et que la stratégie c'est toute la guerre avant le combat, et après le combat, les sièges seuls exceptés, encore appartiennent-ils à la stratégie pour décider ceux qu'il faut faire, et comment il faut les couvrir. La stratégie décide *où* l'on doit agir, la logistique, y amène et place les troupes; la tactique décide leur emploi et le mode d'exécution.

1° Le choix des positions et des lignes de bataille défensives.

2° La défense offensive dans le combat.

3° Les différentes ordres de batailles, ou grandes manœuvres propres à attaquer une ligne ennemie.

4° La rencontre de deux armées en marche et batailles imprévues.

5° Les surprises d'armées. (*)

6° Les dispositions pour conduire les troupes au combat.

7° L'attaque des positions et camps retranchés.

8° Les coups de main.

Toutes les autres opérations de la guerre rentreront dans le détail de la petite guerre, comme les convois, les fourrages, les combats partiels d'avant-garde ou d'arrière-garde, l'attaque même des petits postes, en un mot, tout ce qui doit être exécuté par une division ou détachement isolé.

Du principe fondamental de la guerre.

Le but essentiel de cet ouvrage est de démontrer qu'il existe un principe fondamental de toutes les opérations de la guerre, principe qui doit présider à

(*) Il s'agit des surprises d'armées en pleine campagne, et non de surprises de quartiers d'hiver.

toutes les combinaisons pour qu'elles soient bonnes. Il consiste :

1° A porter par des combinaisons stratégiques le gros des forces d'une armée successivement sur les points décisifs d'un théâtre de guerre et autant que possible sur les communications de l'ennemi ; sans compromettre les siennes.

2° A manœuvrer de manière à engager ce gros des forces contre des fractions seulement de l'armée ennemie.

3° Au jour de bataille, à diriger également, par des manœuvres tactiques, le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille, ou sur celui de la ligne ennemie qu'il importerait d'accabler.

4° A faire ensorte que ces masses ne soient pas seulement présentes sur le point décisif, mais qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble de manière à produire un effort simultané.

On a trouvé ce principe général si simple que les critiques ne lui ont pas manqué (*).

On a objecté qu'il était fort aisé de recommander de porter ses principales forces sur les points décisifs

(*) Pour aller au devant de ces critiques j'aurais dû peut être placer ici le chapitre entier des principes généraux de l'art de la guerre qui termine mon Traité des grandes opérations, (chap. XXXV de la 3e édition) : mais des motifs puissans m'ont empêché de dépouiller mon premier ouvrage du chapitre qui en fait le principal mérite, et que mes censeurs auraient dû au moins lire.

et de savoir les y engager; mais que l'art consistait précisement à bien reconnaître ces points.

Loin de contester une vérité si naïve, j'avoue qu'il serait au moins ridicule démettre un pareil principe général, sans l'accompagner de tous les développemens nécessaires pour faire saisir les différentes chances d'application; aussi n'ai-je rien négligé pour mettre chaque officier studieux en état de déterminer facilement les points décisifs d'un échiquier stratégique ou tactique. On trouvera à l'article 19 ci-après, la définition de ces divers points, et on reconnaîtra dans tous les articles 18 à 22, ceux qui s'appliquent aux diverses combinaisons d'une guerre. Les militaires qui après les avoir médités attentivement, croiraient encore que la détermination de ces points décisifs est un problême insoluble, doivent désespérer de jamais rien comprendre à la stratégie.

En effet un théâtre d'opérations ne présente jamais que trois zônes, une à droite, une à gauche, une au centre. De même chaque zône, chaque front d'opérations, chaque position stratégique et ligne de défense, comme chaque ligne tactique de bataille, n'a jamais que ces mêmes subdivisions, c'est-à-dire deux extrémités et un centre. Or il y aura toujours une de ces trois directions qui sera bonne pour aller au but important que l'on veut atteindre, une des deux autres s'en éloignera plus ou moins, et la troisième

lui sera tout à fait opposée. Dès lors en combinant les positions ennemies avec les points géographiques et avec les projets que l'on voudrait former, il semble que toute question de mouvement stratégique, comme de manœuvre tactique, se reduira toujours à savoir, si l'on doit manœuvrer à droite, à gauche, ou directement devant soi : le choix entre trois alternatives si simples ne saurait être une énigme digne d'un nouveau sphinx.

Je suis loin de prétendre, néanmoins, que tout l'art de la guerre ne consite que dans le choix d'une bonne direction à donner aux masses, mais on ne saurait nier que c'est du moins le point fondamental de la stratégie. Ce sera au talent d'exécution, au savoir-faire, à l'énergie, au coup-d'œil, à compléter ce que de bonnes combinaisons auront su préparer.

Nous allons donc d'abord appliquer le principe indiqué, aux différentes combinaisons de la stratégie et de la tactique, puis prouver, par l'histoire de vingt campagnes célèbres, que tous les succès ou les revers furent le résultat de l'application ou de l'oubli que l'on en fit. (*)

(*) On trouvera la relation de ces 20 campagnes avec 50 plans de batailles dans mon histoire de la guerre de 7 ans, dans celle des guerres de la révolution, et dans la vie politique et militaire de Napoléon.

DES COMBINAISONS STRATÉGIQUES.

ARTICLE XVI.

Du système des opérations offensives ou défensives.

La guerre une fois résolue, la première chose à décider, c'est de savoir si elle sera offensive ou défensive. Avant tout il convient de bien définir ce qu'on entend par ces mots :

L'offensive se présente sous plusieurs faces : si elle est dirigée contre un grand état, qu'elle embrasse en entier, c'est alors *une invasion*; si elle ne s'applique qu'à l'attaque d'une province, ou d'une ligne de défense plus ou moins bornée, ce n'est plus une invasion, mais une offensive ordinaire; enfin, si ce n'est qu'une attaque sur une

position quelconque de l'armée ennemie, et bornée à une seule opération, cela s'appelle *l'initiative des mouvemens* (*). Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, l'offensive, considérée moralement et politiquement, est presque toujours avantageuse, parce qu'elle porte la guerre sur le sol étranger, qu'elle ménage son propre pays, diminue les ressources de l'ennemi, et augmente les siennes : elle élève le moral de l'armée et impose souvent la crainte à son adversaire : cependant il arrive aussi qu'elle excite son ardeur, lorsqu'elle lui fait sentir qu'il s'agit de sauver la patrie menacée.

Sous le rapport militaire, l'offensive a son bon et son mauvais côté; en stratégie, si elle est poussée jusqu'à l'invasion, elle donne des lignes d'opérations *étendues en profondeur*, qui sont toujours dangereuses en pays ennemi. Tout le théâtre d'opérations, les montagnes, les fleuves, les défilés, les places de guerre, étant des obstacles favorables à la défense, sont ainsi contraires à l'offensive; les habitans et les autorités du pays lui seront hostiles au lieu d'être des instrumens. Mais si elle obtient un succès, elle frappe la puissance ennemie jus-

(*) Cette distinction paraîtra trop subtile; je la crois juste sans y attacher un grand prix; il est certain que l'on peut prendre l'initiative d'une attaque pour une demi heure, tout en suivant en général le système défensif.

qu'au cœur, la prive de ses moyens de guerre, et peut amener un prompt dénouement de la lutte.

Appliquée à une simple opération passagère, c'est-à-dire, considérée comme initiative des mouvemens, l'offensive est alors toujours avantageuse, surtout en stratégie. En effet, si l'art de la guerre consiste à porter ses forces au point décisif, on comprend que le premier moyen d'appliquer ce principe sera de prendre l'initiative des mouvemens. Celui qui a pris cette initiative, sait d'avance ce qu'il fait et ce qu'il veut; il arrive avec ses masses au point où il lui convient de frapper. Celui qui attend est prévenu partout; l'ennemi tombe sur des fractions de son armée; il ne sait ni où son adversaire veut porter ses efforts, ni les moyens qu'il doit lui opposer.

En tactique, l'offensive a aussi des avantages; mais ils sont moins positifs, parce que les opérations n'étant pas sur un rayon aussi vaste, celui qui a l'initiative ne peut pas les cacher à l'ennemi, qui, le découvrant à l'instant, peut, à l'aide de bonnes réserves, y remédier sur-le-champ. Outre cela, celui qui marche à l'ennemi a contre lui tous les désavantages résultant des obstacles du terrain qu'il devra franchir pour aborder la ligne de son adversaire, ce qui fait croire, qu'en tactique surtout, les chances des deux systèmes sont assez balancées. Au reste, quelques avantages que l'on puisse se

promettre de l'offensive stratégiquement et politiquement, il est constant qu'on ne saurait adopter ce système exclusivement pour toute la guerre, car il n'est pas même certain qu'une campagne commencée offensivement ne finisse par la défensive.

La guerre défensive, comme nous l'avons déjà dit, a aussi ses avantages lorsqu'elle est sagement combinée. Elle est de deux espèces : la défense inerte ou passive, ou la défense active avec des retours offensifs. La première est toujours pernicieuse ; la seconde peut procurer de grand succès. Le but d'une guerre défensive étant de couvrir le plus long-temps possible la portion de territoire menacé par l'ennemi, il est évident que toutes les opérations doivent avoir pour but de retarder ses progrès, de contrarier ses entreprises en multipliant les difficultés de sa marche, sans néanmoins laisser entamer sérieusement l'armée. Celui qui se décide à l'invasion le fait toujours par suite d'un ascendant quelconque, il doit viser à un dénouement aussi prompt que possible : le défenseur au contraire doit le reculer jusqu'à ce que son adversaire soit affaibli par des détachemens obligés, par les marches, les fatigues, etc.

Une armée ne se réduit guère à une défense positive que par suite de revers ou d'une infériorité flagrante. Dans ce cas elle cherche, sous l'appui des places et à la faveur des barrières naturelles ou

artificielles, les moyens de rétablir l'équilibre des chances, en multipliant les obstacles qu'elle peut opposer à l'ennemi.

Ce système, lorsqu'il n'est pas poussé trop loin, présente aussi d'heureuses chances, mais c'est dans le cas seulement où le général qui se croit obligé d'y recourir a le bon esprit de ne pas se réduire à une défense inerte; c'est-à-dire, qu'il se gardera d'attendre sans bouger, dans des postes fixes, tous les coups que l'ennemi voudrait lui porter. Il faudra qu'il s'applique au contraire à redoubler l'activité de ses opérations, et à saisir toutes les occasions qui se présenteront de tomber sur les points faibles de l'ennemi, en prenant l'initiative des mouvemens.

Ce genre de guerre, que j'ai nommé autrefois la défensive-offensive (*), peut être avantageux en stratégie comme en tactique. En agissant ainsi on se donne les avantages des deux systèmes, car on a celui de l'initiative, et l'on est plus maître de saisir l'instant où il convient de frapper, lorsqu'on se trouve au milieu d'un échiquier que l'on a préparé d'avance au centre des ressources et des appuis de son pays.

(*) D'autres l'ont nommée défense active, ce qui n'est pas aussi juste, puisque la défense pourrait être très active sans être offensive pour cela; on peut néanmoins adopter le mot, qui est plus grammatical.

Dans les trois premières campagnes de la guerre de sept ans, Frédéric-le-Grand fut agresseur; mais dans les quatre dernières il donna le vrai modèle d'une défense offensive. Il faut avouer aussi qu'il fut merveilleusement secondé par ses adversaires, qui lui donnèrent à l'envi tout le loisir et les occasions de prendre l'initiative avec succès.

Wellington a aussi joué ce rôle dans la majeure partie de sa carrière en Portugal, en Espagne et en Belgique, et c'était en effet le seul qui convînt à sa position. Il est toujours facile de faire le Fabius lorsqu'on le fait sur un territoire allié, que l'on n'a point à s'inquiéter du sort de la capitale ou des provinces menacées, en un mot lorsqu'on peut consulter uniquement les convenances militaires.

En définitive, il paraît incontestable qu'un des plus grands talens d'un général est de savoir employer tour à tour ces deux systèmes, et surtout de savoir ressaisir l'initiative au milieu même d'une lutte défensive.

ARTICLE XVII.

Du théâtre des opérations.

Le théâtre d'une guerre embrasse toutes les contrées où deux puissances peuvent s'attaquer, soit par leur propre territoire, soit par celui de leurs alliés ou des puissances secondaires qu'elles entraîneront dans le tourbillon par crainte ou par intérêt. Lorsqu'une guerre se complique d'opérations maritimes, alors le théâtre n'en est pas restreint aux frontières d'un état, mais il peut embrasser les deux hémisphères, comme cela est arrivé dans la lutte entre la France et l'Angleterre depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

Ainsi le théâtre général d'une guerre est une chose si vague et si dépendante des incidens, qu'il ne faut pas le confondre avec le théâtre des opérations que chaque armée peut embrasser indépendamment de toute complication.

Le théâtre d'une guerre continentale entre la France et l'Autriche peut embrasser l'Italie seule, ou l'Allemagne et l'Italie si les princes allemands y prennent part.

Il peut arriver que les opérations soient combinées, ou que chaque armée soit destinée à agir séparément. Dans le premier cas, le théâtre général des opérations ne doit être considéré que comme un même échiquier, sur lequel la stratégie doit faire mouvoir les armées dans le but commun qui aura été arrêté. Dans le second cas, chaque armée aura son théâtre d'opérations particulier, indépendant l'un de l'autre.

Le théâtre d'opérations d'une armée comprend tout le terrain qu'elle chercherait à envahir, et tout celui qu'elle peut avoir à défendre. Si elle doit opérer isolément, ce théâtre forme tout son échiquier, hors duquel elle pourrait bien chercher une issue dans le cas où elle s'y trouverait investie de trois côtés, mais hors duquel elle ne doit combiner aucune manœuvre, puisque rien ne serait prévu pour une action commune avec l'armée secondaire.

Si, au contraire, les opérations sont concertées, alors le théâtre des opérations de chaque armée prise isolément, ne devient, en quelque sorte, qu'une des zônes d'opérations de l'échiquier géné-

ral où les masses belligérantes doivent opérer dans un même but.

Indépendamment des accidens topographiques dont il est parsemé, chaque théâtre ou échiquier, sur lequel on doit opérer avec une ou plusieurs armées, se compose pour les deux partis :

1°. D'une base d'opérations fixe.

2°. D'un but objectif.

3°. De fronts d'opérations et de lignes de défense.

4°. De zônes et de lignes d'opérations.

5°. De lignes stratégiques et de lignes de communications.

6°. D'obstacles naturels ou artificiels à vaincre ou à opposer à l'ennemi.

7°. De points stratégiques géographiques importans à occuper dans l'offensive, ou à couvrir défensivement.

8°. De bases d'opérations accidentelles et intermédiaires entre le but objectif et la base positive.

9°. De points de réfuge en cas de revers.

Pour rendre la démonstration plus intelligible, je suppose la France voulant envahir l'Autriche avec deux ou trois armées, destinées à se réunir sous un chef et partant de Mayence, du Haut-Rhin,

de la Savoie, ou des Alpes maritimes. Chaque contrée que l'une ou l'autre de ces trois armées aurait à parcourir, sera en quelque sorte une zône d'opérations de l'échiquier général. Mais si l'armée d'Italie ne doit agir que jusqu'à l'Adige, sans rien concerter avec l'armée du Rhin, alors ce qui n'était considéré que comme une zône d'opérations dans le plan général, devient l'unique échiquier de cette armée et son théâtre d'opérations.

Dès lors chaque échiquier doit avoir sa base particulière, son point objectif, ses zônes et ses lignes d'opérations qui mènent de la base au but objectif dans l'offensive, ou du but objectif à la base dans la défensive.

Quant aux points matériels ou topographiques dont un théâtre d'opérations se trouve plus ou moins silloné en tout sens, l'art ne manque pas d'ouvrages qui ont discuté leurs différentes propriétés stratégiques ou tactiques : les routes, les fleuves, les montagnes, les forêts, les villes offrant des ressources ou à l'abri d'un coup de main, les places de guerre, ont été l'objet de maints débats, dans lesquels les plus érudits n'ont pas toujours été les plus lumineux.

Les uns ont donné aux noms des significations étranges; on a imprimé et professé que les fleuves

étaient les lignes d'opérations par excellence!! or, comme une telle ligne ne saurait exister sans posséder deux ou trois chemins pour mouvoir l'armée dans la sphère de ses entreprises, et au moins une ligne de retraite, ces nouveaux Moïses prétendaient ainsi transformer les fleuves en lignes de retraites! même en lignes de manœuvres! Il paraissait bien plus naturel et plus juste de dire que les fleuves sont d'excellentes lignes d'approvisionnement, de puissans auxiliaires pour l'établissement d'une bonne ligne d'opérations, mais jamais cette ligne elle-même.

Ce n'est pas avec un moindre étonnement que l'on a vu affirmer, par un écrivain grave, que, *si l'on avait un pays à créer pour en faire un bon théâtre de guerre, il faudrait éviter d'y construire des routes convergentes parce qu'elles facilitent l'invasion!!* Comme si un pays pouvait exister sans capitale, sans villes riches et industrieuses, et si les routes n'allaient pas forcément converger vers ces points où les intérêts de toute une contrée se concentrent naturellement et par la force des choses. Lors même qu'on ferait une steppe de toute l'Allemagne pour y reconstruire un théâtre de guerre au gré de l'auteur, des villes commerçantes se relèveraient, des chefs-lieux se rétabliraient, et tous les chemins iraient de nouveau converger vers ces artères vivificateurs. Dailleurs ne fut ce pas à des

routes convergentes que l'archiduc Charles dut la facilité de battre Jourdan en 1796? Et dans le fait ces routes ne favorisent elles pas la défense autant que l'attaque, puisque deux masses, se repliant sur deux rayons convergens, peuvent se réunir plus vîte que les deux masses qui les suivraient et les battre ainsi séparément.

D'autres auteurs ont voulu que les pays de montagnes fourmillent de points stratégiques, et les antagonistes de cette opinion ont affirmé que les points stratégiques étaient au contraire plus rares dans les Alpes que dans les plaines, mais qu'en échange s'ils étaient moins nombreux ils n'en étaient que plus importans et plus décisifs.

Quelques écrivains ont présenté aussi les hautes montagnes comme autant de murailles de la Chine inaccessibles pour tous; tandis que Napoléon, en parlant des Alpes Rhétiennes disait, «*qu'une armée devait passer par tout où un homme pouvait poser le pied*».

Des généraux aussi expérimentés dans la guerre de montagnes ont reconnu de même la grande difficulté d'y mener une guerre défensive, à moins d'y réunir les avantages d'une levée en masse des populations à ceux d'une armée régulière, les premières pour garder les cimes et harceler l'ennemi, la dernière pour lui livrer bataille sur les points décisifs à la jonction des grandes vallées.

En relevant ces contradictions nous ne cédons point à un futile esprit de critique, mais seulement à l'envie de démontrer à nos lecteurs que, loin d'avoir porté l'art jusqu'à ses dernières limites, il existe encore une multitude de points à discuter :

Nous n'entreprendrons pas de démontrer ici la valeur stratégique des divers accidens topographiques ou artificiels qui composent un théâtre de guerre, car les plus importans seront examinés dans les différens articles de ce chapitre auxquels ils se rapportent ; mais on peut dire en général que cette valeur dépend beaucoup de l'habileté des chefs, et de l'esprit dont ils sont animés ; le grand capitaine qui avait franchi le St.-Bernard et ordonné le passage du Splugen, était loin de croire à l'*inexpugnabilité* de ces chaînes, et il ne se doutait guère qu'un misérable ruisseau bourbeux et un enclos de murs pussent changer ses destinées à Waterloo.

ARTICLE XVIII.

Des bases d'opérations.

Le premier point d'un plan d'opérations est de s'assurer d'une bonne base ; on nomme ainsi l'étendue des frontières d'un état d'où une armée tirera ses ressources et renforts ; celle d'où elle devra partir pour une expédition offensive, et où elle trouvera un refuge au besoin ; celle enfin sur laquelle elle devra s'appuyer si elle couvre son pays défensivement.

Quoique la base des opérations soit aussi ordinairement celle des ressources, cependant toute ligne par laquelle viendrait une partie de ces ressources, ne serait pas pour cela une ligne d'opérations mais une ligne d'approvisionnement.

Chaque armée peut avoir plusieurs bases successives : une armée française opérant en Allemagne a pour premier base le Rhin ; mais si elle est ra-

menée derrière le fleuve, elle a une nouvelle base sur la Moselle; elle peut en avoir une troisième sur la Seine, une quatrième sur la Loire.

Lorsqu'une armée se trouve repoussée sur sa première base, celle-ci devient alors une ligne de défense, surtout si elle est fortifiée : dans ce cas, il faut que l'armée ait une nouvelle base en seconde ligne.

Une base appuyée sur un fleuve large et impétueux, dont on tiendrait les rives par de bonnes forteresses situées à cheval sur ce fleuve, serait sans contredit la plus favorable qu'on pût désirer.

Plus la base est large, moins elle est facile à couvrir, mais moins il sera facile aussi d'en couper l'armée.

Un état, dont la capitale ou le centre de puissance est trop près de la première frontière, offre moins d'avantages pour baser ses défenseurs, qu'un état dont la capitale est plus éloignée.

Toute base, pour être parfaite, doit offrir deux ou trois places d'une capacité suffisante pour y établir des magasins, des dépôts, etc. Elle doit avoir au moins une tête de pont retranchée sur chacune des rivières inguéables qui s'y trouvent.

Jusqu'à ce jour on a été assez généralement d'accord sur toutes les qualités que nous venons d'énumérer; mais il est d'autres points sur lesquels les avis ont été plus divisés. Plusieurs écrivains ont

voulu que, pour être parfaite, une base fut parallèle avec celle de l'adversaire; tandis qu'au contraire j'ai émis l'opinion que les bases perpendiculaires à celles de l'ennemi sont les plus avantageuses, notamment celles qui, présentant deux faces à-peu-près perpendiculaires l'une à l'autre et figurant un angle rentrant, assureraient une double base au besoin, rendraient maître de deux cotés de l'échiquier stratégique, procureraient deux lignes de retraite fort distantes l'une de l'autre, enfin faciliteraient tout changement de ligne d'opérations que la tournure imprévue des chances de la guerre pourrait nécessiter.

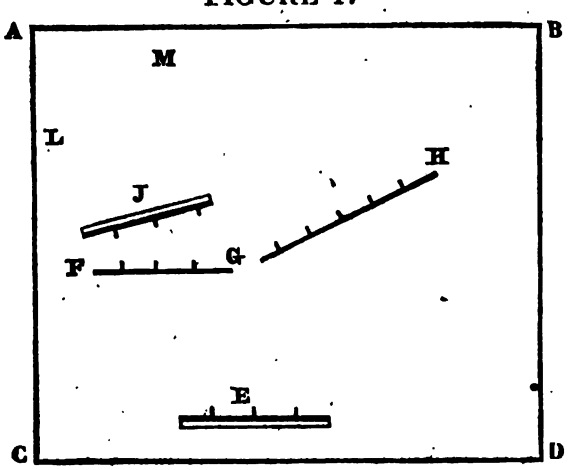
J'ai démontré, il y a près de trente ans, dans mon traité des grandes opérations militaires, l'influence que la direction des frontières devait exercer sur celle de la base et des lignes d'opérations. On se rappelle, qu'appliquant ces vérités à divers théâtres de guerre, je comparais ceux-ci à un échiquier toujours borné d'un coté ou de l'autre par une mer ou par une grande puissance neutre, qui formeraient également un obstacle insurmontable. Voici comment je m'exprimais.

« La configuration générale du théâtre de la «guerre peut avoir aussi une grande influence sur «la direction à donner aux lignes d'opérations (et «par conséquent aux bases).

« En effet si tout théâtre de guerre forme un «échiquier ou figure présentant quatre faces plus «ou moins régulières, il peut arriver qu'une des «armées, au début de la campagne, occupe une «seule de ces faces, comme il est possible qu'elle «en tienne deux, tandis que l'ennemi n'en occu-«perait qu'une seule et que la quatrième formerait «un obstacle insurmontable. La manière dont on «embrasserait ce théâtre de guerre présenterait «donc des combinaisons bien différentes dans cha-«cune de ces hypothèses.

« Pour faire mieux comprendre cette idée, je «citerai le théâtre de la guerre des armées fran-«çaises en Westphalie depuis 1757 jusqu'à 1762 «et celui de Napoléon en 1806.» (Voyez fig. 1.)

FIGURE 1.



«Dans le premier de ces théâtres de guerre, le «côté AB était formé par la mer du Nord, le «côté BD par la ligne du Wéser, base de l'armée «du duc Ferdinand : la ligne du Meyn formait le «côté CD, base de l'armée française, et la face AC «était formée par la ligne du Rhin, également gar«dée par les armées de Louis XV.

«On voit donc que les armées françaises, opé«rant offensivement, et tenant deux faces, avaient «en leur faveur la mer du Nord formant le troi«sième côté, et que par conséquent elles n'avaient «qu'a gagner le côté BD par des manœuvres, pour «être maîtresses des quatre faces, c'est-à-dire de la «base et de toutes les communications de l'ennemi «comme le montre la figure ci-dessus.

«L'armée française E partant de la base CD pour «gagner le front d'opération FGH, coupait l'armée «alliée J, du côté BD, qui formait sa base; cette «dernière aurait donc été rejetée sur l'angle L, A, «M, formé vers Embden par les lignes du Rhin, de «l'Ems et de la mer du Nord; tandis que l'armée «française E pouvait toujours communiquer avec ses «bases du Méin et du Rhin.

«La manœuvre de Napoléon sur la Saale en «1806 fut combinée absolument de même; il vint «occuper à Jéna et à Naumbourg la ligne FGH «et marcha ensuite par Halle et Dessau pour «rejeter l'armée prussienne J sur le côté AB,

«formé par la mer. On sait assez quel en fut le «résultat.

«Le grand art de bien diriger ses lignes d'opéra«tions consiste donc à combiner ses marches de ma«nière à s'emparer des communications de l'ennemi «sans perdre les siennes : on voit aisément que la «ligne FGH, par sa position prolongée et le cro«chet laissé sur l'extrémité de l'ennemi, conserve «toujours ses communications avec la base CD; «c'est l'application exacte des manœuvres de Ma«rengo, d'Ulm et de Jéna.

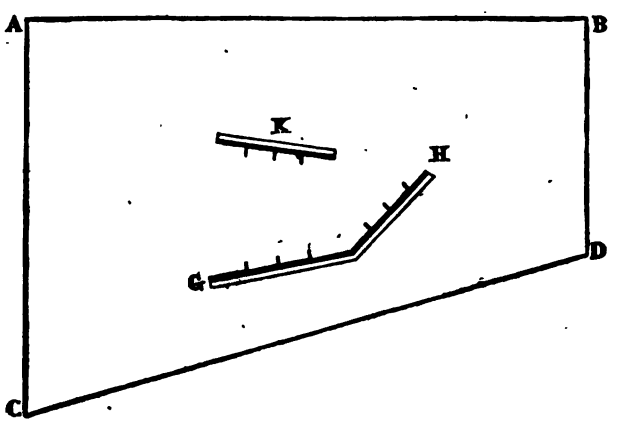
«Lorsque le théâtre de la guerre ne sera pas voi«sin d'une mer, il sera toujours borné par une «grande puissance neutre qui gardera ses frontières «et fermera un des côtés du carré : sans doute «ce ne sera pas une barrière aussi insurmontable «qu'une mer; mais en thèse générale on peut «toujours la considérer comme un obstacle sur «lequel il serait dangereux de se replier après une «défaite, et avantageux par-là même de refou«ler son ennemi. On ne viole pas impunément «le territoire d'une puissance qui aurait 150 à «200 mille hommes, et si une armée battue pre«nait ce parti, elle n'en serait pas moins coupée «de sa base.

«Si c'était une petite puissance qui bornât le «théâtre de la guerre, il est probable qu'elle y se«rait bientôt englobée, et la face du carré se trou-

«verait seulement un peu plus reculée, jusqu'aux «frontières d'une grande puissance ou jusqu'à une «mer.

«Pour s'assurer de la justesse de ces idées, il «suffit de jeter les yeux sur le théâtre de la cam-«pagne de 1806 et 1807. La mer Baltique et les «frontières de la Galicie autrichienne formaient «les deux faces AB et CD du carré. Je crois qu'il «importait beaucoup aux deux partis de ne se «laisser rejeter ni sur l'un ni sur l'autre de ces «obstacles.

«La configuration des frontières modifiera quel-«quefois la forme des faces du carré ou pour mieux «dire des faces de l'échiquier.» Il pourra avoir la forme d'un trapèze comme dans la figure suivante.



«Dans ce dernier cas l'armée GH qui serait maî-«tresse des faces AC et CD, aurait encore bien plus «d'avantages, puisque la base de son adversaire «se retrécissant vers BD, celui-ci aurait bien plus «de difficultés à regagner ses communications; le «front de cette base offrant moins de développe-«ment présenterait aussi moins de ressources pour «manœuvrer, et il donnerait au contraire à l'armée «GH les moyens d'opérer avec plus de succès, puis-«que la direction de sa ligne CD la mènerait natu-«rellement sur les communications de son adver-«saire, et que l'espace dont elle aurait à s'emparer «pour les couper serait moins étendu, par con-«séquent plus facile à intercepter dès qu'on y se-«rait arrivé.

«Le théâtre de la guerre de Prusse et de Pologne, «dont nous venons de parler, était absolument pa-«reil à cette figure, car les frontières de la Galicie, «prolongées jusqu'à la Narew formaient, avec la «ligne de la Vistule, le côté rétréci BD. La manière «dont Napoléon manœuvra avant la bataille d'Ey-«lau, fut absolument la même que celle qui se «trouve tracée; un incident fortuit l'empêcha d'en «obtenir tout le succès qu'il en attendait, mais sa «manœuvre n'en était pas moins sage. Cependant «cette opération offrait aussi ses chances défavo-«rables à cause des antécédens politiques; la pre-«mière était fondée sur le peu de confiance que l'on

«pouvait accorder à la neutralité Autrichienne ; la «seconde, sur le grand éloignement de la base de «l'armée française qui livrait ses communications «avec l'Elbe à la merci du cabinet de Vienne : il «n'eût tenu qu'à celui-ci de mettre, dès cette épo-«que, un terme à ces invasions démesurées : la ma-«nœuvre du général français pouvait être straté-«giquement bonne, tandis que l'opération de l'homme «d'état n'était qu'audacieuse.»

La base de la Bohème en 1813 prouve, aussi bien que tout ce qui précède, en faveur de mon opinion, car ce fut par la direction perpendiculaire de cette base avec celle de l'armée française, que les alliés parvinrent à paralyser les avantages immenses que la ligne de l'Elbe eut procurés sans cela à Napoléon ; circonstance qui fit tourner toutes les chances de la campagne en leur faveur. De même en 1812 ce fut en se basant perpendiculairement sur l'Oka et Kalouga que les Russes purent exécuter leur marche de flanc sur Wiazma et Krasnoï.

Au surplus pour s'en convaicre il suffit de refléchir que le front d'opérations d'une armée, dont la base serait perpendiculaire à celle des ennemis, se trouverait etabli parallèlement à la ligne d'opérations de ses adversaires, et qu'il lui deviendrait ainsi très facile d'opérer sur leurs communications et leur ligne de retraite.

J'ai dit plus haut que les bases perpendiculaires seraient surtout favorables lorsqu'elles présenteraient une double frontière, ainsi qu'on le verra aux figures susmentionnées; or les critiques ne manqueront pas d'objecter que ceci ne s'accorde guère avec ce que j'ai dit en faveur des frontières saillantes du côté de l'ennemi, ou contre les lignes d'opérations doubles à égalité de forces.

L'objection serait plus spécieuse que juste, car le plus grand avantage d'une base perpendiculaire résulte précisément de ce qu'elle forme un saillant qui prend à revers une partie du théâtre des opérations. D'un autre côté, la possession d'une base à deux faces n'emporte nullement l'obligation de les occuper en forces toutes les deux; il suffit au contraire d'avoir, sur l'une d'elles, quelques points fortifiés avec un petit corps d'observation, tandis que l'on porterait tout le poids de ses forces sur l'autre face, ainsi que cela eut lieu dans les campagnes de 1800 et 1806. L'angle presque droit, formé par le Rhin depuis Constance à Basle, et de là à Kehl, offrait au général Moreau une base parallèle, et une autre perpendiculaire à celle de son antagoniste. Il poussa deux divisions par sa gauche sur la première de ces bases, vers Kehl, pour y attirer l'attention de l'ennemi, tandis qu'il fila avec neuf divisions sur l'extrêmité de la face perpendiculaire du côté de Schaffhouse, ce qui l'amena en

peu de marches jusqu'aux portes d'Augsbourg, après que les deux divisions détachées l'eurent déjà rejoint.

Napoléon en 1806 avait aussi la double base du Mein et du Rhin, formant presque un angle droit rentrant; il se contenta de laisser Mortier sur la face parallèle, c. à d., sur celle du Rhin, pendant qu'avec toute la masse de ses forces, il gagnait l'extrêmité de la face perpendiculaire, et prévenait ainsi les Prussiens à Gera et à Naumbourg sur leur ligne de retraite.

Voilà j'espère assez de preuves pour démontrer qu'il faut se défier un peu de la stratégie traitée trop géométriquement, et pour s'assurer que si cette science a fait de grands progrés, on peut la perfectionner encore en modifiant les *systèmes géométriques* au moyen de ceux fondés sur les principes et l'expérience de la guerre, lesquels conseillent de s'écarter un peu des premiers.

Une autre question non moins importante sur la meilleure direction à donner aux bases d'opérations, est celle qui se rattache aux bases établies sur les rives de la mer et qui ont aussi donné lieu à de graves erreurs; car autant elles sont favorables pour les uns, autant elles seraient redoutables pour les autres, ainsi qu'on a pu s'en assurer par tout ce qui précède. Après avoir signalé le danger qu'il

y aurait pour une armée continentale à être refoulée sur la mer, il a du paraître étonnant que l'on ait pu vanter les avantages des bases établies sur ses rivages et qui ne sauraient convenir qu'à une armée insulaire. En effet Wellington, venant avec sa flotte au secours du Portugal et de l'Espagne, ne pouvait adopter de meilleure base que celle de Lisbonne, ou pour mieux dire celle de la presqu'île de Torrés-Vedras qui couvre les seules avenues de cette capitale du côté de terre. Ici les rives du Tage et celles de la mer ne couvraient pas seulement ses deux flancs, mais elles assuraient encore sa ligne de retraite qui ne pouvait avoir lieu que sur ses vaisseaux.

Séduits par les avantages que ce fameux camp retranché de Torrés-Vedras avait procurés au général anglais, et ne jugeant que les effets sans remonter aux causes, bien des généraux, fort savans d'ailleurs, ne voulurent plus voir de bonnes bases hormis celles qui, placées sur les rives de la mer, procureraient à l'armée de faciles approvisionnemens, et des refuges avec des flancs à l'abri de toute insulte. L'aveuglement fut poussé à tel point, que le général Pfuhl soutenait, en 1812, que la base naturelle des Russes était à Riga, blasphème stratégique qui fut également proféré en ma présence par un des généraux français les plus renommés.

Fasciné par de semblables idées le colonel Carion-Nizas osa même imprimer, qu'en 1813 Napoléon aurait dû placer la moitié de son armée en Bohème et jeter 150 mille hommes *aux bouches de l'Elbe* vers Hambourg!!! oubliant que la première règle pour toutes les bases d'une armée continentale est de s'appuyer sur le front le plus opposé à la mer; c'est-à-dire sur celui qui placerait l'armée au centre de tous les élémens de sa puissance militaire et de sa population, dont elle se trouverait séparée et coupée si elle commettait la faute grave de s'appuyer à la mer.

Une puissance insulaire, agissant sur le continent, doit naturellement faire le calcul diamétralement opposé et cela pour appliquer néanmoins le même axiome, qui prescrit à chacun, *de chercher sa base sur les points où il peut être soutenu de tous ses moyens de guerre et trouver en même temps un refuge certain.*

Une puissance, forte à la fois sur terre comme sur mer, et dont les escadres nombreuses domineraient une mer voisine du théâtre des opérations, pourrait bien encore baser une petite armée de 40 à 50 mille hommes sur le rivage, en lui assurant un refuge bien protégé et des approvisionnemens de toute espèce : mais donner une pareille base à des masses continentales de 150 mille hommes, engagées contre

des forces disciplinées et à peu près égales en nombre, ce serait toujours un acte de folie.

Cependant comme toute maxime a ses exceptions, il est un cas dans lequel il peut être convenable de dévier à ce que nous venons de dire, et de porter ses opérations du côté de la mer : c'est lorsqu'on aurait affaire à un adversaire peu redoutable en campagne, et qu'étant maître décidé de cette mer, on pourrait s'approvisionner aisément de ce côté, tandis qu'il serait difficile de le faire dans l'intérieur des terres. Quoiqu'il soit fort rare de voir ces trois conditions réunies, ce fut néanmoins ce qui arriva dans la guerre de Turquie en 1828 et 1829. Toute l'attention fut fixée sur Warna et Bourgas en se bornant à observer Schumla, système qu'on n'eût pas pu suivre en face d'une armée européenne, lors même qu'on eût tenu la mer, sans s'exposer à une ruine probable.

Malgré tout ce qu'en ont dit les oisifs qui décident du sort des empires, cette guerre fut bien conduite, à quelques fautes près : on eut soin de se couvrir en s'assurant des forteresses de Braïlof, Warna et Silistrie, puis en se préparant un dépôt à Sizipoli. Dès qu'on fut suffisamment basé on poussa droit sur Andrinople, ce qui auparavant eût été folie. Si l'on n'était pas venu de si loin en 1828, ou que l'on eût eu deux mois de bonne sai-

son de plus, tout eût été terminé dès cette première campagne.

Outre les bases permanentes, qui se trouveront ordinairement établies sur ses propres frontières, ou du moins dans le pays d'un allié sur lequel on pourrait compter, il en est aussi d'éventuelles ou temporaires; qui dépendent des opérations entreprises en pays ennemi : mais comme celles-ci sont plutôt des points d'appui passagers, nous en dirons quelques mots dans un article particulier afin d'éviter la confusion qui pourrait résulter d'une simitude de dénomination (voyez Art. 23).

ARTICLE XIX.

Des points et lignes stratégiques, des points décisifs du théâtre de la guerre, et des objectifs d'opérations.

Il y a des points et des lignes stratégiques de diverse nature. Les uns reçoivent ce nom par le fait seul de leur site, duquel résulte toute leur importance sur l'échiquier des opérations; ils sont donc des points stratégiques géographiques permanens. D'autres acquièrent leur valeur par les rapports qu'ils ont avec le placement des forces ennemies et avec les entreprises que l'on voudrait former contre elles : *ce sont donc des points stratégiques de manœuvres*, et tout à fait éventuels. Enfin il y a des points et lignes stratégiques qui n'ont qu'une importance secondaire, et d'autres dont l'importance est à la fois immense et incessante : ceux-ci je les ai nommés points *stratégiques décisifs*.

Je vais m'efforcer d'expliquer ces rapports aussi nettement que je les conçois moi-même, ce qui n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit en pareille matière.

Tout point du théâtre de la guerre qui aurait une importance militaire, soit par son site au centre des communications, soit par des établissement militaires et travaux de fortifications quelconques, qui auraient une influence sur l'échiquier stratégique, sera de fait un point stratégique territorial ou géographique.

Un illustre général affirme, au contraire, que tout point qui réunirait les conditions susmentionnées ne serait pas pour cela un point stratégique, s'il ne se trouvait sur une direction convenable relativement à l'opération qu'on aurait en vue. On me pardonnera de professer une opinion différente, car un point stratégique est toujours tel par sa nature, et celui même qui sera le plus éloigné de la sphère des premières entreprises, pourra y être entraîné par la tournure imprévue des événemens et acquérir ainsi toute l'importance dont il serait susceptible. Il eût donc été plus exact, à mon avis, de dire que tous les points stratégiques n'étaient pas des points décisifs.

Les lignes stratégiques sont également ou géographiques ou relatives seulement aux manœuvres temporaires ; les premières peuvent être subdivisées

en deux classes, savoir, les lignes géographiques qui par leur importance permanente appartiennent aux points décisifs du théâtre de la guerre (*) et celles qui n'ont de valeur que parce qu'elles lient deux points stratégiques entr'eux.

De crainte d'embrouiller ces différens sujets nous traiterons séparément des lignes stratégiques qui se rapportent à une manœuvre combinée, pour nous borner ici à ce qui concerne *les points décisifs et objectifs* de la zône d'opérations sur laquelle les entreprises seront dirigées.

Quoiqu'il existe des rapports intimes entre ces deux espèces de points, vû que tout objectif devra être nécessairement un des points décisifs du théâtre de la guerre, il y a cependant une distinction à faire, car tous les points décisifs ne sauraient être à la fois le but objectif des opérations. Occupons nous donc d'abord de bien définir les premiers, ce qui conduira plus facilement au bon choix des seconds.

(*) On me reprochera peut être encore un barbarisme parce que je donne le nom de point décisif ou objectif à des lignes, et qu'un point ne saurait être une ligne. Il est inutile d'observer à mes lecteurs que les points objectifs ne sont pas des points géométriques, mais une formule grammaticale exprimant le but qu'une armée se propose. Et si l'on dispute aussi sur le mot décisif, vu qu'un point par lui-même est rarement décisif, on peut y substituer le mot *important*, bien qu'il n'exprime pas aussi fortement la pensée que j'y rattache.

Je crois qu'on peut donner le nom de *point stratégique décisif*, à tous ceux qui sont susceptibles d'exercer une influence notable, soit sur l'ensemble d'une campagne, soit sur une seule entreprise. Tout les points dont le site géographique et les avantages artificiels favoriseraient l'attaque ou la défense d'un front d'opérations, ou d'une ligne de défense, sont de ce nombre, et les grandes places d'armes bien situées tiennent le premier rang parmi eux.

Les points décisifs d'un théâtre de guerre sont donc de plusieurs espèces. Les premiers sont les points ou lignes geographiques dont l'importance est permanente, et dérive de la configuration même de cet échiquier : prenons, par exemple, le théâtre de la guerre des Français en Belgique ; il est tout simple que celui des deux partis qui sera maître du cours de la Meuse, sera maître du pays ; car son adversaire, débordé et enfermé entre la Meuse et la mer du Nord, ne pourrait recevoir bataille parallèlement à cette mer, sans courir risque d'une perte totale. De même, la vallée du Danube présente une série de points importans qui l'ont faite regarder comme la clef de l'Allemagne méridionale.

Les points décisifs géographiques sont aussi ceux qui rendraient maître du nœud de plusieurs vallées et du centre des grandes communications qui coupent un pays. Par exemple, Lyon est un point

stratégique important, parce qu'il domine les deux vallées du Rhône et de la Saône, et qu'il se trouve au centre des communications de la France avec l'Italie et du midi avec l'Est : mais il ne serait décisif qu'autant qu'il s'y trouverait une place forte ou un camp retranché avec tête de ponts.

Leipzig est incontestablement un point stratégique parce qu'il se trouve à la jonction de toutes les communications du nord de l'Allemagne. Si cette ville était fortifiée, et située à cheval sur un fleuve, elle serait presque la clef du pays (si un pays a une clef, et si cette expression figurée veut dire autre chose qu'un point décisif).

Toutes les capitales, étant au centre des routes d'un pays, seraient ainsi des points stratégiques décisifs, non seulement par cette raison, mais encore par les autres motifs qui ajoutent à cette importance.

Outre ces points il existe, dans les pays de montagnes, des défilés qui sont les seules issues praticables pour une armée : ces points géographiques peuvent être décisifs dans une entreprise sur le pays : on sait ce que le defilé de Bard, couvert d'un petit fort, eut d'importance en 1800.

La seconde espèce de points décisifs est celle des points éventuels de manœuvres, qui sont relatifs et résultent de l'emplacement des troupes des deux partis ; par exemple, Mack se trouvant concentré

en 1805 vers Ulm, et attendant l'armée Russe par la Moravie, le point décisif pour l'attaquer était Donawerth ou le Bas-Lech, car en le gagnant avant lui, on coupait sa ligne de retraite sur l'Autriche et sur l'armée destinée à le seconder. Au contraire, en 1800, Kray se trouvant dans la même position d'Ulm, n'attendait le concours d'aucune armée du côté de la Bohême, mais bien du Tyrol et de l'armée victorieuse de Mélas en Italie; dès lors le point décisif pour l'attaquer n'était plus Donawerth, mais bien du côté opposé, c'est-à-dire par Schaffhouse, puisque c'était le moyen de prendre à revers son front d'opérations, de le couper de sa retraite, et de l'isoler de l'armée secondaire, aussi bien que de sa base, en le rejetant sur le Mein. Dans la même campagne de 1800, le premier point objectif de Bonaparte était de fondre sur la droite de Mélas par le St.-Bernard pour s'emparer de ses communications: on juge que le St.-Bernard et Aoste n'étaient pas des points décisifs géographiques, mais bien de manœuvres, puisque leur importance dépendait de la marche de Mélas sur Nice.

On peut poser comme principe général, que les points décisifs de manœuvres, sont sur celle des extrémités de l'ennemi d'où l'on pourrait le séparer plus facilement de sa base et de ses armées secondaires, sans s'exposer soi-même à courir ce risque.

On doit toujours préférer l'extrémité opposée à la mer, parce qu'il est aussi avantageux de refouler l'ennemi sur la mer, que dangereux de s'exposer à pareille chance; à moins que l'on n'ait affaire à une armée insulaire et inférieure: dans ce cas on peut chercher à la couper de ses vaisseaux.

Si l'armée ennemie est morcelée, ou étendue sur une ligne très-longue, alors le point décisif sera le centre; car en y pénétrant on augmentera la division des forces ennemies, c'est-à-dire on doublera leur faiblesse, et ces troupes accablées isolément seront sans doute perdues.

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine :

1°. Par la configuration du terrain.

2°. Par la combinaison des localités avec le but stratégique qu'une armée se propose.

3°. Par l'emplacement des forces respectives.

Mais pour ne pas anticiper sur les combinaisons de la tactique, nous traiterons de ces points au chapitre des batailles.

Des points objectifs.

Il en est de ces points comme de ceux qui précèdent, c'est-à-dire qu'il y a des points objectifs de manœuvres, et d'autres qui sont géographiques,

tels qu'une forteresse importante, la ligne d'un fleuve, un front d'opérations qui offrirait de bonnes lignes de défense ou de bons points d'appui pour des entreprises ultérieures.

En stratégie, le but d'une campagne détermine le point objectif. Si ce but est offensif, le point sera l'occupation de la capitale ennemie, ou celle d'une province militaire dont la perte pourrait déterminer l'ennemi à la paix. Dans la guerre d'invasion, la capitale est ordinairement le point objectif que se propose l'assaillant. Toutefois, la situation géographique de cette capitale, les rapports politiques des puissances belligérantes avec les puissances voisines, les ressources réciproques, soit positives soit fédératives, forment autant de combinaisons, étrangères au fond à la science des combats, mais très-intimément liées néanmoins avec les plans d'opérations, et qui peuvent décider si une armée doit désirer ou craindre de pousser jusqu'à la capitale ennemie.

A défaut de cette capitale, le point objectif sera un front quelconque d'opérations, qui servirait de première base à l'ennemi, et où se trouveraient quelques places importantes dont la possession assurerait, à l'armée, celle du territoire occupé : par exemple, dans une guerre contre l'Autriche, si la France envahissait l'Italie, son premier objectif serait d'atteindre la ligne du Tessin et du Pô ; le se-

cond point objectif serait Mantoue et la ligne de l'Adige ; le troisième serait déjà sur les Alpes Noriques, etc.

Dans la défensive, le point objectif, au lieu d'être celui que l'on veut conquérir, sera celui que l'on cherche à couvrir. La capitale étant censée le foyer de la puissance, devient le point objectif principal de la défensive ; mais il peut y avoir des points plus rapprochés, comme par exemple, la défense du premier front et de la première base d'opérations ; ainsi une armée française, réduite à la défensive derrière le Rhin, aura pour premier point objectif d'empêcher le passage du fleuve ; elle cherchera à secourir les places d'Alsace si l'ennemi parvenait à effectuer son passage et à les assiéger ; le second objectif sera de couvrir la première base d'opérations qui se trouvera sur la Meuse ou la Moselle.

Quant aux points objectifs *de manœuvres*, on jugera de toute leur importance par ce que nous avons déjà dit plus haut des points décisifs de la même espèce. C'est en quelque sorte dans le bon choix de ces points de manœuvres que consiste le talent le plus précieux pour un général, et le gage le plus sûr de grands succès. Du moins est-il certain que ce fut le mérite le plus incontestable de Napoléon.

Rejetant les vieilles routines qui ne s'attachaient qu'à la prise d'une ou deux places, ou à l'occupa-

tion d'une petite province limitrophe, il parut convaincu que le premier moyen de faire de grandes choses était de s'appliquer surtout à disloquer et ruiner l'armée ennemie; certain que les états ou les provinces tombent d'eux-mêmes quand ils n'ont plus de forces organisées pour les couvrir (*). Mesurer d'un coup-d'œil sûr les chances qu'offriraient les différentes zônes d'un théâtre de guerre; diriger ses masses concentriquement sur celle de ses zônes qui serait évidemment la plus avantageuse; ne rien négliger pour s'instruire de la position approximative des forces ennemies; puis fondre alors avec la rapidité de l'éclair sur le centre de cette armée si elle était divisée, ou sur celle des deux extrémités qui conduirait plus directement sur ses communications, la déborder, la couper, l'entamer, la poursuivre à outrance en lui imprimant des directions divergentes; enfin ne la quitter qu'après l'avoir anéantie ou dispersée: voilà ce que toutes les premières campagnes de Napoléon indiquent comme un des meilleurs systèmes, ou du moins comme les bases de celui qu'il préférait

(*) La guerre d'Espagne et toutes les guerres nationales, pourraient être citées comme exception: cependant sans le secours d'une armée organisée, soit étrangère soit nationale, toute lutte partielle des populations succomberait à la longue.

Appliquées plus tard aux immenses distances et aux contrées inhospitalières de la Russie, ces manœuvres n'eurent pas à la vérité le même succès qu'en Allemagne ; toutefois on doit reconnaître que, si ce genre de guerre ne convient ni à toutes les capacités, ni à toutes les contrées, ni à toutes les circonstances, ses chances n'en sont pas moins les plus vastes, et qu'elles sont réellement fondées sur l'application des principes : l'abus outré que Napoléon fit de ce système, ne saurait détruire les avantages réels qu'on pourrait en attendre, lorsqu'on saurait imposer une limite à ses succès, et mettre ses entreprises en harmonie avec l'état respectif des armées et des nations voisines.

Les maximes que l'on pourrait donner sur ces importantes opérations stratégiques, sont presque tout entières dans ce que nous venons de dire sur les points décisifs, et dans ce que nous exposerons plus loin en parlant du choix des lignes d'opérations (Art. 21).

Pour ce qui concerne le choix des points objectifs de manœuvres, tout dépendra ordinairement du but de la guerre, du caractère que les circonstances ou la volonté des cabinets lui imprimeraient, enfin des moyens de guerre réciproques. Dans maintes occasions les points objectifs seront principalement géographiques, car on ne viserait alors qu'à la prise de quelques villes, ou à obtenir l'évacuation

de petites provinces limitrophes : dans d'autres ce sera, comme Napoléon, à la déstruction de l'armée ennemie qu'il faudra songer. On ne pourrait conseiller les manœuvres d'Ulm et de Jéna à l'armée qui marcherait uniquement pour assiéger Anvers. Par des motifs tout différens il n'eût pas été prudent de les conseiller à l'armée française au-delà du Niémen, à 500 lieues de ses frontières.

Il est encore une sorte particulière de points objectifs qu'on ne saurait passer sous silence ; ce sont ceux, qui ayant pour but un point militaire quelconque, se rattachent néanmoins aux combinaisons de la politique, bien plus qu'à celles de la stratégie ; dans les coalitions surtout il est rare qu'ils ne jouent pas un très grand rôle, en influant sur les opérations et les combinaisons des cabinets : on pourrait donc les nommer *des points objectifs politiques* sans être accusé de manie technologique.

En effet outre les rapports intimes qui existent entre la politique et la guerre pour la préparation de celle-ci, il y a dans presque toutes les campagnes des entreprises militaires formées pour satisfaire à des vues politiques, souvent fort importantes, mais souvent fort peu raisonnables et qui, stratégiquement parlant, seraient des fautes graves plutôt que des opérations utiles. Nous nous bornerons à en citer deux exemples : l'expédition du Duc de York sur

Dunkerque, en 1793, inspirée aux Anglais par d'anciennes vues maritimes et commerciales, donnèrent aux opérations des coalisés une direction divergente qui causa leur perte, et ce point objectif n'était bon ni en stratégie ni en tactique.

L'expédition du même prince sur la Hollande en 1799, également dictée par les mêmes vues du cabinet de Londres corroborées par les arrières pensées de l'Autriche sur la Belgique, ne fut pas moins funeste, en motivant la marche de l'archiduc Charles de Zurich sur Manheim, opération fort contraire aux intérêts manifestes des armées coalisées à l'époque où elle fut résolue.

Ces vérités prouvent que le choix des points objectifs politiques doit être subordonné à ceux de la stratégie, du moins jusqu'à ce que les grandes questions militaires soient décidées par les armes.

Au demeurant, ce sujet est si vaste et si compliqué qu'il serait absurde de vouloir le soumettre à des règles : la seule que l'on puisse proposer est celle que nous venons d'indiquer : pour la mettre en pratique il faut, ou que les points objectifs politiques adoptés dans le cours d'une campagne soient d'accord avec les principes de la stratégie, ou dans le cas contraire, qu'ils soient ajournés jusqu'après une victoire décisive.

En appliquant cette maxime aux deux évènemens précités, on reconnaîtra que c'était à Cambray,

ou au cœur de la France, qu'il fallait conquérir Dunkerque en 1793, et délivrer la Hollande en 1799: c'est-à-dire en réunissant les efforts de la coalition sur un point décisif des frontières, et en y frappant de grands coups. Du reste les expéditions de cette nature rentrent presque toutes dans la classe des grandes diversions auxquelles nous consacrons un article spécial.

ARTICLE XX.

Des fronts d'opérations, des lignes de défense et positions stratégiques.

Il est certains points de la science militaire qui ont tant d'affinité entr'eux, que l'on est souvent tenté de les prendre pour une seule et même chose, bien qu'ils diffèrent au fond.

De ce nombre sont les fronts d'opérations, les lignes de défense et les positions stratégiques. On pourra s'assurer par les observations suivantes des rapports intimes et de la différence qui existent entr'eux, et apprécier les motifs qui nous ont décidé à les réunir dans un même article.

Des lignes de défense.

Les lignes de défense sont de plusieurs natures; il y en a de stratégiques et de tactiques. Dans les

premières il y en a qui sont permanentes et tiennent au système de défense de l'état, comme les lignes de frontières fortifiées, etc.; d'autres qui ne sont qu'éventuelles et se rapportent seulement à la position passagère où se trouve une armée.

Les lignes de frontières sont des lignes de défense permanentes, lorsqu'elles présentent un mélange d'obstacles naturels et artificiels, tels que des chaînes de montagnes, des grands fleuves et des forteresses, formant entr'eux un système bien lié. Ainsi la chaîne des Alpes, entre le Piémont et la France, est une ligne de défense, puisque les passages praticables sont garnis de forts qui mettraient de grandes entraves aux entreprises d'une armée, et qu'au sortir des gorges, de grandes places d'armes couvrent encore les différentes vallées du Piémont. De même le Rhin, l'Oder, l'Elbe peuvent à quelques égards être aussi considérés comme des lignes de défense permanentes, à cause des places importantes qui les couvrent.

Toutes ces combinaisons se rapportant plutôt au système des places qu'aux opérations d'une campagne, nous les traiterons à l'article des forteresses. (Art. 26.)

Quant aux *lignes de défense éventuelles*, on peut dire que toute rivière un peu large, toute chaîne de montagnes et tout grand défilé, ayant sur leurs points accessibles quelques retranchemens passa-

gers, peuvent être regardés comme des lignes de défense à la fois stratégiques et tactiques, puisqu'elles servent à suspendre, durant quelques jours, la marche de l'ennemi, et l'obligent souvent à dévier de sa marche directe pour chercher un passage moins difficile : dans ce cas, elles procurent un avantage stratégique évident; mais si l'ennemi les attaque de front et de vive force, alors il est constant qu'elles ont aussi un avantage tactique, puisqu'il est toujours plus difficile de forcer une armée derrière une rivière, ou dans un poste fort par la nature et par l'art, que de l'attaquer en plaine découverte.

Toutefois il ne faut pas s'exagérer cet avantage tactique, puisqu'on tomberait dans le système des positions (starke Positionen), qui a causé la ruine de tant d'armées ; car quelles que soient les difficultés de l'abord d'un camp défensif, il est certain que celui qui y attendra passivement les coups de son adversaire, finira par sucomber (*). D'ailleurs, toute position très-forte par la nature étant d'un accès difficile (**), il est aussi difficile d'en sortir

(*) Il faut observer qu'il n'est pas question ici de camps fortifiés, qui font une grande différence et seront traités à l'article 11.

(**) Il est question ici de positions pour camper et non de champs de bataille, nous traiterons des positions de bataille au chapitre de la grande tactique (Art. 31).

que d'y arriver, et l'ennemi pourra avec peu de monde en garder les issues et bloquer pour ainsi dire l'armée dans sa position avec des forces inférieures à ses défenseurs ; c'est ce qui arriva aux Saxons dans le camp de Pirna ; et à Wurmser dans Mantoue.

Des fronts d'opérations.

Un front d'opérations est l'étendue d'une ligne qu'occupe l'armée en avant de sa base et dans la sphère de laquelle elle agit momentanément, soit en pays ennemi, soit dans son propre pays.

Le front d'opérations semble donc n'être au fond que ce que l'on nomme aussi une ligne de défense passagère ; toutefois ce sont deux choses qu'il est utile de distinguer.

En général, la ligne de défense implique avec elle une idée défensive, car une armée qui envahit une contrée s'occupe rarement d'y choisir une ligne de défense à moins d'y être contrainte par la tournure inattendue des évènemens ; mais bien qu'elle ne songeât pas à cette précaution, cela n'empêcherait point qu'elle eût toujours un front d'opérations, même lorsqu'elle marcherait en avant, de succès en succès.

Selon moi le front général d'opérations doit se dire de tout le front que l'armée présente à l'enne-

mi dans l'étendue de la zône adoptée, et que l'on peut nommer aussi le front stratégique; tandis que la ligne de défense ne sera plus souvent que la partie de ce front où l'armée aura rassemblé ses principales forces lorsqu'elle attendra l'ennemi dans ses positions; d'où l'on peut conclure : 1° que le front d'opérations est un tout dont la ligne de défense ne formera qu'une partie; 2° que celle-ci se trouvera ordinairement en arrière ou comme en seconde ligne du premier; 3° que l'un s'applique surtout à une armée sur la défensive, tandis que l'autre s'applique également à toutes les armées agissantes.

Par exemple, lors de la reprise des hostilités, à la fin de 1813, le front général d'opérations de Napoléon s'étendait d'abord depuis Hambourg jusqu'à Wittenberg, d'où il longeait la ligne des alliés jusque vers Glogau et Breslau, puisque sa droite était à Löwenberg; enfin il se rabattait en arrière sur la frontière de Bohême jusqu'à Dresde. Ses forces étaient reparties sur ce grand front en quatre masses, dont les positions stratégiques étaient intérieures ou centrales. Ramené plus tard derrière l'Elbe, sa ligne réelle de défense ne s'étendait alors qu'entre Wittenberg et Dresde, avec un crochet en arrière sur Marienberg; car Hambourg, et Magdebourg même, se trouvaient déjà en-dehors de son échiquier stratégique, et il

eût été perdu s'il eût songé à y porter ses opérations.

Comme autre exemple, je citerai sa position autour de Mantoue en 1796. Son front d'opérations s'étendait en réalité depuis les montagnes de Bergame jusqu'à la mer Adriatique, tandis qu'au besoin sa ligne réelle de défense était sur l'Adige entre le lac de Garda et Legnago, ensuite sur le Mincio entre Peschiera et Mantoue.

Dans une première édition de ce chapitre, je citais pour exemple les lignes du Lech, de l'Iser ou de l'Inn comme des fronts d'opérations d'une armée française agissant en Bavière, d'où l'on conclura peut-être que je confondais ici la ligne de défense avec le front d'opérations. Mais je prenais la chose au figuré, en ne regardant la Bavière que comme un échiquier isolé qu'il s'agirait de couvrir défensivement; en réalité, si l'on attachait aux opérations de cette armée française une idée plus générale et basée sur les leçons de l'histoire, il est certain que ces rivières seraient de véritables lignes de défense; tandis que par suite des combinaisons des Autrichiens, le front d'opérations embrasserait peut-être les deux rives du Danube et la partie du Tyrol la plus voisine du théâtre de la guerre, c'est-à-dire, le Tyrol septentrional jusqu'au Brenner; non que tout cet espace dût être à la fois le théâtre de manœuvres simultanées, mais par cela

seul qu'on pourrait d'un moment à l'autre y signaler la présence de l'ennemi, qui obligerait à y porter des forces considérables.

Comme les fronts d'opérations et les lignes de défense sont déterminés par les circonstances et les localités, il est peu d'axiomes à donner. Pour l'un comme pour l'autre il importe d'avoir des liens de communications sûrs avec divers points de la ligne d'opérations : il est avantageux aussi d'avoir sur les flancs, de même que sur le front, de grands obstacles naturels ou artificiels qui puissent servir de points d'appui. Les points d'appui que doit offrir un front d'opérations se nomment aussi des *pivots d'opérations*, ce sont des bases partielles pour un temps donné, et qu'il ne faut pas confondre avec les pivots d'une manœuvre. Par exemple, dans la campagne de 1796, Véronne fut un excellent pivot d'opérations pour toutes les entreprises que fit Napoléon autour de Mantoue pendant huit mois entiers. Dresde était de même en 1813 le pivot de tous ses mouvemens. Ces points sont des places d'armes passagères ou éventuelles.

Les pivots de manœuvres sont des corps mobiles qu'on laisse sur un point dont l'occupation est essentielle, pendant que le gros de l'armée marche à de grandes entreprises ; ainsi le corps de Ney était le pivot de la manœuvre que Napoléon fit par Donnvert et Augsbourg pour couper Mack de sa

ligne de retraite; ce corps, porté à cinq divisions, masquait Ulm et gardait la rive gauche du Danube. La manœuvre finie, le pivot cesse d'exister, tandis qu'un pivot d'opérations est un point matériel, avantageux sous le double rapport stratégique et tactique, et qui sert d'appui pour toute une période de la campagne.

Quant à la ligne de défense, la qualité la plus désirable selon moi est, que cette ligne soit aussi peu étendue que possible, car plus elle sera rétrécie, plus facilement l'armée la couvrira si elle est rejetée sur la défensive. Pour le front d'opérations il n'en est pas tout-à-fait de même, car si ce front était trop retréci, il serait difficile à une armée offensive de faire des manœuvres stratégiques qui pussent amener de grands résultats, vu que ce front retréci offrirait à l'armée défensive les moyens de le couvrir plus aisément. Toutefois un trop grand front d'opérations ne convient pas non plus aux succès des opérations stratégiques offensives; car une étendue trop immense donnerait à l'ennemi, si non une bonne ligne de défense, du moins des espaces assez vastes pour se soustraire aux résultats d'une manœuvre stratégique bien combinée. Ainsi les belles opérations de Marengo, d'Ulm, de Jéna, n'auraient pas eu de pareils résultats sur un théâtre aussi étendu que celui de la guerre de Russie en 1812, parce que l'armée, coupée de sa

principale ligne de retraite, aurait pu en trouver une autre en se rejetant sur une zône différente de celle qu'elle avait primitivement adoptée.

La direction que l'on donne au front d'opérations peut avoir une influence notable sur les mouvemens stratégiques d'une armée, et mérite sous ce rapport une attention particulière. En thèse générale ce front semble devoir être parallèle à la base primitive, et traverser la ligne d'opérations de manière à la dépasser des deux côtés afin de la mieux couvrir; il est néanmoins des circonstances où il serait fort avantageux au contraire de présenter à l'ennemi un front d'opérations perpendiculaire à la base générale, et parallèle à la ligne principale d'opérations. Cette direction pourrait former ainsi comme une espèce de nouvelle base transitoire ou éventuelle, qui placerait l'armée dans une situation presque aussi favorable que celle tracée à la figure de la page 155, pour l'armée F G, puisqu'elle procurerait la possession de deux côtés de l'échiquier stratégique. Le front d'opérations que Napoléon adopta dans sa marche sur Eylau présentait toutes ces particularités: ses pivots d'opérations étaient à Varsovie et à Thorn, ce qui faisait de la Vistule une sorte de base temporaire, le front d'opérations était parallèle à la Narew, d'où Napoléon partit en s'appuyant sur Sierock, Pultusk et Ostrolenka, afin de manœuvrer par sa droite pour jeter les Russes sur

Elbing et la mer Baltique. Dans de pareils cas le front d'opérations pour peu qu'on trouvât un point d'appui sur sa nouvelle direction, produirait le même avantage que nous avons signalé à l'article 18 pour les bases d'opérations perpendiculaires à celles de l'ennemi. Il faut seulement ne pas perdre de vue que, dans une semblable opération, l'armée doit être sûre de pouvoir au besoin regagner sa base temporaire; c'est à dire qu'il est indispensable que cette base se prolonge loin derrière le front stratégique et s'en trouve ainsi couverte : Napoléon marchant de la Narew par Allenstein sur Eylau, avait derrière sa gauche la place de Thorn et, plus loin encore du front de l'armée, la tête de pont de Praga et Varsowie; ensorte que ses communications étaient parfaitement sûres, tandis que Beningsen, forcé de lui faire face et de prendre sa ligne de combat parallèlement à la Baltique, pouvait être coupé de sa base et refoulé sur les bouches de la Vistule.

On peut donner à son front stratégique une pareille direction perpendiculaire à sa base, soit par un mouvement de conversion momentané, exécuté pour une opération de quelques jours seulement, soit en l'adoptant pour un temps indéfini, dans le but de mettre à profit les avantages que certaines localités pourraient offrir, en procurant à l'armée une bonne ligne de défense et de bons pivots d'opérations qui équivaudraient presque à une base réelle.

Il arrive souvent qu'une armée est forcée d'avoir des doubles fronts d'opérations, soit par la configuration de certains théâtres de guerre, soit parce que toute ligne d'opérations offensive, un peu étendue en profondeur, exige d'être bien assurée sur ses flancs. Dans le premier cas, on peut citer pour exemple la frontière de Turquie et celle d'Espagne. Des armées qui voudraient franchir le Balkan ou l'Ebre seraient forcées d'avoir un double front d'opérations, la première pour faire face à la vallée du Danube, l'autre pour faire face aux forces venant de Saragosse ou de Léon.

Toutes les contrées un peu vastes offrent plus ou moins cette même obligation, par exemple : une armée française marchant dans la vallée du Danube aura toujours, soit du côté de la Bohême, soit du côté du Tyrol, la nécessité d'un double front stratégique, dès que les Autrichiens auraient jeté dans ces provinces des corps assez nombreux pour lui donner des inquiétudes sérieuses. Les pays seuls, dont la frontière serait très étroite du côté de l'ennemi, feraient exception, attendu que les corps qu'on y laisserait en se retirant pour menacer les flancs de l'ennemi, seraient eux-mêmes aisément coupés et pris.

Cette nécessité des doubles fronts d'opérations est un des inconvéniens les plus graves pour une armée offensive, puisque cela oblige à de grands détache-

mens, toujours nuisibles comme nous le verrons plus loin. (Art. 28.)

Avant de quitter des sujets qui se confondent souvent dans les mêmes combinaisons, je dois dire encore deux mots sur les lignes de défense stratégiques. Il est incontestable que chacune de ces lignes doit avoir aussi sur son développement, un point particulier qui devra servir de ralliement pour la défense tactique lorsqu'il s'agira de combattre sérieusement l'ennemi qui serait parvenu à franchir le front de la position stratégique. Par exemple, toute armée gardant une portion considérable du cours d'une rivière, ne pouvant tenir en forces toute l'étendue de cette ligne, devra avoir, un peu en arrière du centre, un champ de bataille bien choisi d'avance pour y recueillir ses divisions d'observation, et opposer ainsi à l'ennemi toutes ses forces concentrées. Je n'observerai rien sur ces positions de combat qui, rentrant dans le domaine de la tactique, seront traitées à l'article 31, et je ne dois parler ici que des lignes de défense stratégiques, c'est-à-dire, celles qui font partie en quelque sorte du front d'opérations d'une armée agissante.

Une seule remarque nous reste à faire sur ces dernières, c'est qu'une armée offensive, entrant dans un pays avec l'intention de le soumettre ou même seulement de l'occuper temporairement, agira toujours avec prudence, quelque grands qu'aient été

ses succès antérieurs, en se préparant une bonne ligne de défense pour lui servir au besoin de refuge dans le cas où un revers de fortune viendrait à changer la face des affaires. Ces lignes rentrant du reste dans la combinaison des bases temporaires ou éventuelles dont nous parlerons à l'article 23, nous nous bornerons à les indiquer ici pour compléter l'aperçu que nous donnons. Dans une science où tout se lie si étroitement, ces répétitions sont un inconvénient inévitable.

Des positions stratégiques.

Il est une certaine disposition des armées à laquelle on peut donner le nom de position stratégique, pour la distinguer des positions tactiques ou de combat. Les premières sont celles que l'on prend pour un temps donné, afin d'embrasser le front d'opérations sur une plus grande étendue que cela n'aurait lieu pour combattre. Toutes les positions prises derrière un fleuve ou sur une ligne de défense, dont les divisions seraient à certaine distance, comptent dans ce nombre : celles que les armées de Napoléon avaient à Rivoli, Véronne et Legnago, pour surveiller l'Adige, celles qu'il avait en 1813 en Saxe et en Silésie en avant de sa ligne de défense, étaient des positions stratégiques, aussi bien que celles des armées Anglo-Prussiennes sur

la frontière de Belgique avant la bataille de Ligny (1814), et celle de Masséna sur l'Albis le long de la Limmat et de l'Aar en 1799. Même les quartiers d'hiver lorsqu'ils sont très serrés et placés en face de l'ennemi sans être garantis par un armistice, ne sont autre chose que des positions stratégiques; tels furent ceux de Napoléon sur la Passarge dans l'hiver de 1807.

On voit donc que cette dénomination peut s'appliquer également à toutes les situations dans lesquelles une armée se trouverait soit pour couvrir plusieurs points à la fois, soit pour former une ligne d'observation quelconque, enfin pour toute position d'attente. Ainsi les positions étendues sur une ligne de défense, un double front d'opérations, des corps couvrant un siège pendant que l'armée opère d'un autre côté; en un mot presque tous les grands détachemens composés de fractions considérables d'une armée, sont également à ranger dans cette catégorie, ou, pour mieux dire, constituent les différentes parties d'une position stratégique.

Les conditions essentielles pour toute position pareille sont, qu'elle soit plus concentrée que les forces de l'ennemi auquel elle serait opposée, et que toutes les parties de l'armée aient des communications faciles et sûres pour pouvoir se réunir sans que l'ennemi fût en état d'y mettre opposition : ainsi, à forces à peu près égales, toutes les positions cen-

trales ou intérieures seraient préférables aux positions extérieures, puisque ces dernières embrasseraient nécessairement un front beaucoup plus étendu et occasionneraient un morcellement de forces toujours dangereux. La grande mobilité des parties qui composent une position stratégique peut aussi contribuer à leur sécurité. Enfin une armée ne saurait occuper sûrement une position stratégique, sans prendre la précaution d'avoir une ou deux positions tactiques reconnues d'avance, à l'effet d'y réunir l'armée, de recevoir l'ennemi et de le combattre avec toutes les forces disponibles lorsque ses projets seraient bien démasqués : c'est ainsi que Napoléon avait préparé ses champs de bataille de Rivoli et d'Austerlitz, Wellington celui de Waterloo, et l'archiduc Charles celui de Wagram.

Comme d'ailleurs ces positions stratégiques tiennent à peu près à toutes les combinaisons d'une guerre, elles se représenteront dans la plupart des articles qui traitent de ces diverses combinaisons, et nous ne saurions rien ajouter de saillant sur cet objet sans tomber dans des répétitions.

On a pu se convaincre, par ce qui précède, que le front d'opérations est l'espace embrassé par les entreprises de l'armée, du côté où se trouve l'ennemi; que la ligne de défense est la partie de ce front où le gros des forces devrait se réunir si l'on était réduit à la défensive; enfin que les positions straté-

giques désignent la repartition provisoire des forces de l'armée, soit sur la ligne de défense, soit sur le front d'opérations. On en conclura donc avec moi que ces trois combinaisons, qui semblent se confondre tant elles ont d'anologie entr'elles, sont des objets distincts, mais que les mêmes règles peuvent s'appliquer à toutes les trois également; du moins en ce qui concerne la manière dont les troupes devront être disposées et mises en action.

ARTICLE XXI.

Des zônes et des lignes d'opérations.

On doit entendre, par zône d'opérations, une certaine fraction du théâtre général de la guerre, qui serait parcourue par une armée dans un but déterminé, et principalement lorsque ce but serait combiné avec celui d'une armée secondaire. Par exemple, dans l'ensemble du plan de campagne de 1796, l'Italie était la zône d'opérations de la droite; la Bavière était celle de l'armée du centre (Rhin-et-Moselle); enfin la Franconie était la zône de l'armée de gauche (Sambre-et-Meuse).

Une zône d'opérations peut quelquefois ne présenter qu'une seule ligne d'opérations, tant par la configuration même de la contrée, que par le petit nombre de routes praticables pour une armée qui s'y trouveraient. Mais ce cas est rare, et la zône présentera ordinairement plusieurs lignes d'opéra-

tions, dont le nombre dépendra en partie des projets du général, en partie du nombre des grandes communications qu'offrira le théâtre de ses entreprises.

On ne doit pas en conclure néanmoins que chaque chemin soit en lui-même une ligne d'opérations : sans doute, d'aprés la tournure que prendraient les évènemens de la guerre, chaque bonne route d'abord inoccupée pourrait devenir momentanément une ligne d'opérations; mais tant qu'elle ne serait suivie que par des détachemens de coureurs ou qu'elle se trouverait dans une direction hors de la sphère des principales entreprises, il serait absurde de la confondre avec la ligne réelle d'opérations. Outre cela trois ou quatre routes praticables, qui se trouveraient à une ou deux marches seulement l'une de l'autre et conduiraient à un même front d'opérations, ne formeraient pas trois lignes d'opérations.

En effet on ne saurait donner ce nom qu'à un espace suffisant pour que le centre et les deux ailes d'une armée puissent s'y mouvoir dans la sphère d'une ou deux marches de chacune de ces ailes ou extrémités, ce qui suppose au moins l'existence de trois ou quatre chemins menant au front d'opérations.

On peut inférer de là que, si les mots de zône et de lignes d'opérations ont été jusqu'àprésent

confondus et employés souvent l'un pour l'autre, il en a été de même pour les lignes d'opérations, les lignes stratégiques, et les chemins de communication éventuels.

Je crois donc que le mot de *zônes d'opérations* doit être employé pour désigner une grande fraction du théâtre général de la guerre; celui de *lignes d'opérations* désignera la partie de cette grande fraction que l'armée embrassera dans ses entreprises, soit qu'elle suive plusieurs routes, soit qu'elle n'en suive qu'une : le mot de *lignes stratégiques* désignerait alors les lignes importantes qui lient les divers points décisifs du théâtre de la guerre, soit entr'eux, soit avec le front d'opérations de l'armée : enfin par la même raison on donnerait aussi ce nom aux lignes que suivrait l'armée pour atteindre un de ces points, ou marcher à une manœuvre décisive. Enfin le nom de *lignes de communications* conviendra pour désigner les différentes routes praticables qui se trouveraient dans l'étendue de la zône d'opérations (*).

Citons encore un exemple pour rendre ces idées plus claires. En 1813, après que l'Autriche eut ac-

---

(*) Cette définition, qui diffère un peu de celle que j'avais d'abord donnée, me semble satisfaire à toutes les exigences; j'aurai occasion de la développer successivement dans le présent article et dans celui qui suit.

cédé à la grande coalition contre Napoléon, trois armées alliées durent envahir la Saxe, une autre la Bavière, une autre l'Italie : ainsi la Saxe, ou pour mieux dire le pays situé entre Dresde, Magdebourg et Breslau, formait donc la *zône d'opérations* de la masse principale. Cette zône avait *trois lignes d'opérations* conduisant au point objectif de Leipzig ; la première était celle de l'armée de Bohême, menant des montagnes de l'Erzgebirge par Dresde et Chemnitz sur Leipzig ; la seconde était la ligne d'opérations de l'armée de Silésie, allant de Breslau par Dresde ou par Wittenberg sur Leipzig ; enfin la troisième était la ligne d'opérations de l'armée du Prince de Suède, partant de Berlin pour aller par Dessau au même point objectif. Chacune de ces armées marchait sur deux ou trois routes parallèles et peu distantes l'une de l'autre, cependant on ne pourrait pas dire qu'elle avait trois lignes d'opérations.

Cet exemple suffira j'espère pour démontrer que cette désignation ne saurait convenir à chaque chemin qui se trouverait sur le théâtre de la guerre, mais bien à la portion de ce théâtre que les projets du général auront embrassée et où il aura dirigé tous ses moyens de guerre, ses colonnes agissantes, sa ligne d'étapes, ses parcs et ses dépôts.

Cette distinction étant bien établie, il nous reste à définir ce que l'on doit entendre par *lignes-*

manœuvres. Dans mon premier Traité j'avais cru pouvoir donner ce nom à toutes les combinaisons d'un général en chef qui se rapportent au choix des lignes d'opération territoriales, c'est-à-dire à la direction la plus convenable à donner à ses forces pour appliquer les principes généraux de la guerre. Cette expression figurée a été jugée diversement, parce qu'on s'est arreté à la lettre sans se donner la peine d'en pénétrer le sens. Il est vrai qu'on s'est servi souvent aussi du même mot pour désigner les diverses lignes stratégiques adoptées temporairement pour une entreprise quelconque, et qui ne sont pas néanmoins à confondre avec la ligne générale d'opérations. Afin de les distinguer on pourrait désigner les premières par le nom de combinaison stratégique des lignes d'opérations, et nommer les autres des lignes stratégiques éventuelles de manœuvre (*) : nous traiterons de ces dernières dans un article particulier.

Si le choix des zônes d'opérations offre des com-

(*) Je donnerai un exemple de ces deux combinaisons. En 1796, les armées de Moreau et de Jourdan formèrent deux lignes d'opérations extérieures contre l'archiduc Charles, qui opéra sur deux lignes intérieures ou centrales, réunies sous un même commandement. Voilà des combinaisons de lignes d'opérations-manœuvres.

Dans la même année Wurmser, débouchant du Tyrol au secours de Mantoue, n'avait d'abord que la ligne d'opérations simple de l'Adige, mais arrivé à Roveredo, il forma 3 colonnes séparées par de grands obstacles; il opéra donc sur *trois lignes stratégiques instantanées* qui n'étaient pas des lignes générales d'opérations.

binaisons peu nombreuses et dépend le plus souvent de la topographie du théâtre de la guerre, il n'en est pas toujours de même du choix des lignes d'opérations, car celui-ci se rapportant surtout à la position et à l'emploi des forces ennemies, il devra nécessairement offrir des complications plus variées et susceptibles d'être soumises à des règles. Ces diverses combinaisons constituant autant de manœuvres différentes et formant une des branches essentielles de la stratégie, elles exigent une définition aussi exacte que possible.

Des combinaisons des lignes d'opérations considérées comme manœuvres stratégiques.

Les rapports de ces lignes avec celles que la nature a tracées, avec les positions de l'ennemi et les vues d'un général en chef, forment autant de classes différentes qui reçoivent un nom du caractère de ces mêmes rapports.

La *ligne générale d'opérations* d'une armée est celle que suivra le gros de ses forces, et sur laquelle se trouveront échelonnés ses dépôts, ses moyens de transports, ses étapes : la ligne de retraite sera ordinairement aussi la même, mais dans des cas urgens l'armée pourra être forcée à prendre une ligne de retraite différente ; résolution toujours épineuse et qu'on ne saurait prendre sans se résigner à de grands sacrifices.

Nous appellerons *lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps indépendans les uns des autres.

Par *lignes d'opérations doubles*, j'entends celles que formeraient deux armées indépendantes l'une de l'autre sur une même frontière, ou aussi celles de deux masses à peu près égales en forces et obéissant néanmoins à un même chef, mais agissant séparément à de grandes distances et pour un long espace de temps. (*)

(*) On a critiqué cette définition, et comme elle a pu en effet donner lieu à des méprises je crois devoir l'expliquer.

D'abord il faut ne pas oublier qu'il s'agit de lignes-manœuvres, c'est-à-dire de combinaisons, et non de grands-chemins. Ensuite il faut admettre aussi qu'une armée marchant par deux ou trois routes peu distantes les unes des autres, de manière à se réunir en deux fois vingt-quatre heures, n'a pas pour cela trois lignes d'opérations-manœuvres. Lorsque Moreau et Jourdan entrèrent en Allemagne avec deux masses de 70 mille hommes indépendantes l'une de l'autre, ils formaient bien une ligne double; mais une armée française dont un détachement seulement partirait du Bas-Rhin pour marcher sur le Meyn, tandis que 5 ou 6 autres corps marcheraient du Haut-Rhin sur Ulm, ne formerait pas pour cela une double ligne d'opérations dans le sens que je donne à ce mot pour désigner une manœuvre. De même Napoléon, réunissant sept corps pour marcher par Bamberg sur Géra, pendant que Mortier avec un corps seulement marchait sur Cassel pour occuper la Hesse et flanquer l'entreprise principale, ne formait bien qu'une ligne générale d'opérations avec un détachement accessoire.

Les lignes d'opérations intérieures sont celles qu'une armée croirait devoir former pour s'opposer à plusieurs masses ennemies, mais auxqu'elles on donnerait une direction telle, que l'on pût rapprocher les différens corps et lier leurs mouvemens, avant que l'ennemi eût la possibilité de leur opposer une plus grande masse. (*)

Les lignes extérieures présentent le résultat opposé ; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

Les lignes d'opérations concentriques sont plusieurs lignes qui partent de points éloignés pour arriver sur un même point, en avant ou en arrière de leur base.

La ligne territoriale se composait de deux rayons, mais l'opération n'était pas double.

(*) Quelques écrivains allemands ont dit que je confondais les positions centrales (Central-Stellungen), avec la ligne d'opérations. En cela ils ont tort; une armée peut avoir une position centrale en présence de deux corps ennemis, et ne pas avoir des lignes d'opérations intérieures, ce sont deux choses fort différentes. D'autres ont prétendu que j'aurais pu aussi bien employer le nom de rayons d'opérations pour désigner ce que j'entends par lignes doubles, etc.; quant à ceux-ci, leur raisonnement est plus spécieux, surtout si l'on veut figurer le théâtre d'opérations par un cercle : mais comme tout rayon est une ligne, je crois que c'est une dispute de mots.

On entend par *lignes divergentes* celles que prendra une seule masse partant d'un point donné, et se divisant pour se porter sur plusieurs points divergens.

Les lignes profondes sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

J'emploierai le mot de *lignes secondaires* pour désigner les rapports de deux armées entr'elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières; ainsi l'armée de Sambre-et-Meuse était, en 1796, ligne secondaire de l'armée du Rhin; en 1812, l'armée de Bagration était secondaire de l'armée de Barclay.

Les lignes accidentelles sont celles amenées par des évènemens qui font changer le plan primitif de campagne, et donnent une nouvelle direction aux opérations. Ces dernières sont rares et d'une haute importance; elles ne sont ordinairement bien saisies que par un génie vaste et actif.

Enfin on pourrait même ajouter à cette nomenclature les *lignes d'opérations provisoires*, et *les lignes définitives :* les premières désigneraient celles qu'une armée suit pour marcher à une première entreprise décisive, sauf à en adopter une plus solide ou plus directe après les premiers succès : mais elles sem-

blent appartenir autant à la classe des lignes stratégiques éventuelles, qu'à celle des lignes d'opérations.

Ces définitions prouvent assez combien mes idées diffèrent de celles des auteurs qui m'ont dévancé. En effet, on a considéré ces lignes sous les rapports matériels seulement : Lloyd et Bulow ne leur ont donné qu'une valeur relative aux magasins et aux dépôts des armées; le dernier a même avancé, *qu'il n'y avait plus de lignes d'opérations lorsque l'armée campait près de ses magasins.* L'exemple suivant suffira pour détruire ce paradoxe. Je suppose deux armées campées, la première sur le Haut-Rhin, la seconde en avant de Dusseldorff ou tout autre point de cette frontière; j'admets que leurs grands dépôts soient immédiatement au-delà du fleuve, ce qui est sans contredit la position la plus sûre, la plus avantageuse et la plus rapprochée qu'il soit possible de leur supposer. Ces armées auront un but offensif ou défensif; dès-lors elles auront incontestablement des lignes territoriales et des lignes manœuvres.

1°. Leur ligne territoriale défensive partant du point où elles se trouvent, ira jusqu'à celui de seconde ligne qu'elles doivent couvrir; or, elles en seraient coupées l'une et l'autre, si l'ennemi venait à s'établir dans l'intervalle qui les en sépare. Mélas aurait eu pour un an de munitions dans Alexandrie, qu'il n'eût pas moins été coupé de sa

base du Mincio, dès que l'ennemi victorieux occupait la ligne du Pô (*).

2°. Leur ligne manœuvre serait double contre une simple, si l'ennemi concentrait ses forces pour accabler successivement ces armées; elle sera double extérieure contre double intérieure, si l'ennemi fait aussi deux corps, mais qu'il leur donne une direction telle qu'il puisse les réunir plus promptement.

On voit donc que Bulow est parti d'une base inexacte; son ouvrage a dû nécessairement s'en ressentir et renfermer des maximes parfois erronées. Nous allons essayer d'en tracer quelques-unes qui nous semblent plus conformes aux principes généraux de la guerre, et pour les appuyer d'une série de preuves qui ne laisse rien à désirer, nous reproduirons ici l'analyse déjà présentée des lignes d'opérations suivies dans les dernières guerres du 18e siècle, en nous bornant toutefois à celles de la révolution de France; (on pourra recourir pour celles de la guerre de sept ans au chap. 14, du traité des grandes opérations militaires). Cet ensemble complètera ce que nous avons à dire ici

(*) On a cru que ceci pouvait être sujet à contestation; je ne le pense pas: Mélas, privé de recrutement, resserré entre la Bormida, le Tanaro et le Pô, pouvant à peine recevoir des émissaires ou des courriers, aurait toujours dû finir par se faire jour ou par capituler, s'il n'était pas secouru.

sur l'article important qui fait à notre avis la base des premières combinaisons stratégiques.

Observations sur les lignes d'opérations des guerres de la révolution française.

Au commencement de cette lutte terrible, qui eût des chances si variées, la Prusse et l'Autriche étaient les seuls ennemis connus de la France, et le théâtre de la guerre ne s'étendait en Italie que pour s'observer réciproquement, attendu que ce pays était trop éloigné du but. Le développement de l'échiquier d'opérations, comprenant l'espace qui s'étend depuis Huningue jusqu'à Dunkerque, présentait trois zônes principales : celle de droite renfermait la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Landau, et de là à la Moselle ; celle du centre était formée de l'intervalle entre la Moselle et la Meuse ; celle de gauche comprenait l'étendue des frontières de Givet à Dunkerque.

Lorsque la France déclara la guerre, au mois d'Avril 1792, son intention était de prévenir la réunion de ses ennemis ; elle avait alors 100 mille hommes sur l'étendue des trois zônes dont nous venons de parler, et les Autrichiens n'en avaient pas au-delà de 35 mille dans la Belgique. Il est donc impossible de pénétrer le motif qui empêcha les Français de conquérir cette province, où rien

ne leur eût resisté. Il se passa quatre mois entre la déclaration de guerre et le rassemblement des forces alliées. N'était-il pas probable, néanmoins, que l'invasion de la Belgique eût empêché celle de la Champagne, en donnant au roi de Prusse la mesure des forces de la France, et l'engageant à ne pas sacrifier ses armées pour l'intérêt secondaire de lui imposer une forme de gouvernement? Et si cette invasion de la Champagne n'eût pas les suites que tout le monde s'en promettait, à quoi a-t-il tenu qu'elle ne changeât la face de l'Europe?

Lorsque les Prussiens arrivèrent vers la fin de Juillet à Coblentz, il est certain que les Français ne pouvaient plus faire la guerre d'invasion, et que ce rôle était destiné aux armées coalisées : on sait de quelle manière elles s'en acquittèrent.

Les forces des Français sur le développement des frontières dont nous avons parlé, s'élevaient alors à 115 mille hommes environ. Répandues sur un front de 140 lieues, divisées en cinq corps d'armée, il était impossible que ces forces pussent présenter une résistance bien efficace; car pour les empêcher d'agir, il suffisait d'opérer sur le centre et de s'opposer à leur jonction. A cette raison militaire venaient se réunir toutes les raisons d'état; le but qu'on se proposait était entièrement politique; on ne pouvait l'atteindre que par des opérations ra-

pides et vigoureuses : la ligne territoriale située entre la Moselle et la Meuse, qui formait celle du centre, moins fortifiée que le reste de cette frontière, présentait en outre aux alliés l'excellente place de Luxembourg pour base; elle fut donc choisie avec discernement, nous allons voir que l'exécution ne répondit pas au plan.

La cour de Vienne avait le plus grand intérêt à cette guerre, à cause de ses relations de famille et des dangers auxquels ses provinces eussent été exposées en cas de revers. Par une spéculation politique dont il serait difficile de se rendre compte, le rôle principal fut néanmoins abandonné aux Prussiens; la maison d'Autriche ne coopéra à l'invasion qu'avec une trentaine de bataillons; 45 mille hommes restèrent en observation dans le Brisgau, sur le Rhin et en Flandre. Où se tenaient donc cachées les forces imposantes que cette puissance déploya dans la suite? Quelle destination plus utile à leur assigner que celle d'assurer les flancs de l'armée d'invasion? Ce système étonnant, que l'Autriche paya d'ailleurs très-cher, n'expliquerait-il pas la résolution des Prussiens, de sortir plus tard de la scène, qu'ils quittèrent malheureusement à l'instant même où ils auraient dû y entrer.

Si je me suis laissé entraîner à cette observation étrangère à l'art, c'est qu'elle est étroitement liée avec l'existence d'un corps qui aurait dû couvrir,

non pas le Brisgau, mais le flanc des Prussiens, en faisant face à la Moselle et contenant Luckner au camp de Metz. Il faut néanmoins convenir que l'armée prussienne ne mit pas, dans ses opérations, toute l'activité nécessaire pour en assurer la réussite; elle resta huit jours dans son camp de Kons assez inutilement; si elle avait prévenu Dumouriez aux Islettes, ou qu'elle eût tenté plus sérieusement de l'en chasser, elle aurait eu encore tout l'avantage d'une masse concentrée contre plusieurs divisions isolées, pour les accabler successivement et rendre leur réunion impossible. Je crois que Frédéric, en pareil cas, eût justifié le propos de Dumouriez (celui-ci disait à Grandpré que s'il avait eu affaire au grand roi, il se trouverait déjà repoussé bien loin derrière Châlons).

Les Autrichiens prouvèrent, dans cette campagne, qu'ils étaient alors encore imbus du faux système de Daun et de Lascy, de tout couvrir pour tout garder. L'idée d'avoir 20 mille hommes dans le Brisgau, tandis que la Moselle et la Sarre restaient dégarnies, démontre qu'ils eurent peur de perdre un village, et que ce système les engagea à former ces grands détachemens qui ruinent les armées. Oubliant que les gros bataillons ont toujours raison; ils crurent qu'il fallait occuper tout le développement des frontières pour qu'elles ne fussent pas envahies, tandis que c'est

un moyen de les rendre accessibles sur tous les points.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur cette campagne. J'observerai seulement que Dumouriez abandonna sans motif la poursuite de l'armée alliée, pour transférer le théâtre de la guerre du centre à l'extrême gauche de l'échiquier général : d'ailleurs il ne sut pas donner un grand but à ce mouvement, et alla attaquer de front l'armée du duc de Saxe-Techen vers Mons, tandis qu'en descendant la Meuse sur Namur, avec sa masse, il aurait pu la refouler sur la mer du Nord, vers Nieuport ou Ostende, et l'anéantir entièrement par une bataille plus heureuse que celle de Jemmapes.

La campagne de 1793 offre un nouvel exemple de l'influence de la mauvaise direction d s opérations. Les Autrichiens remportèrent des victoires, et reprirent la Belgique, parce que Dumouriez étendit maladroitement le front de ses opérations jusqu'aux portes de Rotterdam. Jusque-là, on ne saurait donner que des éloges aux alliés ; le désir de reconquérir ces riches contrées, justifie cette entreprise, sagement dirigée contre l'extrême droite du grand front de Dumouriez. Mais lorsqu'ils eurent repoussé l'armée française sous le canon de Valenciennes; lorsque celle-ci, désorganisée, livrée à tous les ravages de l'anarchie qui désolait l'intérieur, se trouvait hors d'état de résister, pourquoi rester six

mois devant quelques places, et laisser au comité de salut public le temps de former de nouvelles armées? Lorsqu'on se rappelle la situation déplorable de la France et l'état de dénûment des débris de l'armée de Dampierre, peut-on concevoir quelque chose aux parades des alliés devant les places de la Flandre?

La guerre d'invasion est surtout avantageuse, lorsque l'empire qu'on attaque est tout entier dans la capitale. Sous le gouvernement d'un grand prince et dans les guerres ordinaires, le chef-lieu de l'empire est au quartier général; mais sous un prince faible, dans un état republicain, et plus encore dans une guerre d'opinions, la capitale est ordinairement le centre de la puissance nationale (*).

Si cette vérité avait pu être mise en doute, elle eût été justifiée dans cette occasion. La France était tellement dans Paris, que les deux tiers de la nation avaient levé l'étendard contre le gouvernement qui l'opprimait. Si, après avoir battu l'armée

(*) La prise de Paris par les alliés décida du sort de Napoléon, mais cette circonstance ne détruit pas mon assertion. Napoléon, sans armée, avait toute l'Europe sur les bras et la nation elle-même avait séparé sa cause de la sienne. S'il avait eu 50 mille vieux soldats de plus, on eût bien vu que sa capitale était vraiment au quartier général.

française à Famars, on eût laissé les Hollandais et les Hanovriens en observation devant ses débris, que les Anglais et la grande armée autrichienne eussent dirigé leurs opérations sur la Meuse, la Sarre et la Moselle, de concert avec l'armée prussienne et une partie de l'armée inutile du Haut-Rhin, il est certain qu'une masse de 120 mille hommes aurait pu agir avec deux corps de flancs pour couvrir sa ligne d'invasion. Je pense même que sans changer la direction de la guerre, ni courir de grands risques, on aurait pu laisser aux Hollandais et Hanovriens, le soin de masquer Maubeuge et Valenciennes, afin de poursuivre, avec le gros de l'armée, les débris de celle de Dampierre. *Mais après plusieurs victoires 200 mille hommes furent occupés à faire des sièges sans gagner un pouce de terrain.* Au moment où ils menaçaient d'envahir la France, ils établirent 15 ou 16 corps dans des positions défensives pour couvrir leur propre frontière ! Lorsque Valenciennes et Mayence eurent succombé au lieu de fondre de toutes leurs forces sur le camp de Cambray, ils coururent excentriquement, à Dunkerque d'un côté, et à Landau de l'autre.

Il n'est pas moins étonnant qu'après avoir fait, au commencement de la campagne, les plus grands efforts sur la droite de l'échiquier général, on les ait portés ensuite sur l'extrême gauche ; ainsi,

tandis que les alliés agissaient en Flandre, les forces imposantes qui étaient sur le Rhin ne les secondaient point, et lorsque ces forces opérèrent offensivement à leur tour, les alliés restèrent dans l'inaction sur la Sambre. Ces fausses combinaisons ne ressemblent-elles pas à celles de Soubise et de Broglie en 1761, ainsi qu'à toutes les lignes de la guerre de sept ans?

En 1794, la scène change totalement de face. Les Français passent d'une défensive pénible à une offensive brillante. Les combinaisons de cette campagne ont été sans doute bien établies ; mais on les a exagérées en les présentant comme un nouveau système de guerre. Pour s'assurer de la justesse de mon assertion, jetons les yeux sur la position respective des armées dans cette campagne et dans celle de 1757 ; on voit qu'elle était à peu près la même et que la direction des opérations se ressemble absolument. Les Français avaient quatre corps qui se réunirent en deux grandes armées ; comme le roi de Prusse avait quatre divisions qui formèrent deux armées aux débouchés des montagnes. Les deux grands corps prirent à leur tour une direction concentrique en 1794 sur Bruxelles, comme Frédéric et Schwérin l'avaient prise en 1757 sur Prague. La seule différence qui existe entre ces deux plans, c'est que les troupes autrichiennes, moins disséminées, avaient en Flandre une position

moins étendue que celle de Brown en Bohême; mais cette différence n'est certainement pas en faveur du plan de 1794. Ce dernier avait de plus contre lui la position de la mer du Nord: pour déborder la droite des Autrichiens, on osa faire filer le général Pichegru entre les rives de cette mer et la masse des forces ennemies; direction la plus dangereuse et la plus fautive que l'on puisse donner aux grandes opérations. Ce mouvement est absolument le même que celui de Benningsen sur la Basse-Vistule, qui faillit compromettre l'armée russe en 1807. Le sort de l'armée prussienne, rejetée sur la Baltique après avoir été coupée de ses communications, est une autre preuve de cette vérité.

Si le prince de Cobourg avait opéré comme on l'a fait de nos jours, il eût aisément fait repentir Pichegru, qui exécuta cette manœuvre audacieuse un mois avant que Jourdan ne fût en mesure de le seconder. La grande armée autrichienne, destinée à l'offensive, était au centre, devant Landrecies; elle se composait de 106 bataillons et 150 escadrons; elle avait sur son flanc droit le corps de Clairfayt pour couvrir la Flandre, et à sa gauche le corps du prince de Kaunitz pour couvrir Charleroi. Le gain d'une bataille sous les murs de Landrecies lui en fit ouvrir les portes, on trouva sur le général Chapuis le plan de la diversion en Flandre,

et l'on envoya à Clairfayt *douze bataillons!* Longtemps après, et lorsqu'on eut connaissance des succès des Français, le corps du duc d'York marcha à son secours. Mais que faisait alors le reste de l'armée devant Landrecies, puisque le départ de ces forces l'obligeait à retarter son invasion? Le prince de Cobourg ne perdit-il pas tous les avantages de sa position centrale, en laissant battre successivement tous ses gros détachemens, et consolider les Français en Belgique? Enfin l'armée se mit en mouvement, après avoir envoyé une partie de ses forces au prince de Kaunitz à Charleroi, et laissé une division à Cateau. Si, au lieu de morceler cette grande armée, on l'eût dirigée de suite sur Turcoing, on pouvait y réunir 100 bataillons et 140 escadrons. Quel résultat eût alors obtenu la fameuse diversion de Pichegru, coupée de ses frontières et resserrée entre la mer du Nord et deux forteresses ennemies?

Le plan d'invasion des Français n'eût pas seulement le défaut radical de toutes les lignes extérieures, il pécha encore dans l'exécution : la diversion sur Courtray eût lieu le 26 Avril, et Jourdan n'arriva à Charleroi que le 3 Juin, plus d'un mois après. Quelle belle occasion pour les Autrichiens de profiter de leur position centrale. Je pense que si l'armée prussienne avait manœuvré par sa droite, et l'armée autriennne par sa gauche, c'est-à-dire

toutes deux sur la Meuse, les affaires auraient pris une tournure bien différente; en effet, s'établissant sur le centre d'une ligne disséminée, leur masse aurait certainement empêché la réunion de ses différentes parties. Il peut être dangereux d'attaquer, en bataille rangée, le centre d'une armée en ligne contiguë, qui a la facilité d'être soutenu simultanément par ses ailes et toutes les réserves; mais il en est bien autrement d'une ligne de 130 lieues.

En 1795, la Prusse et l'Espagne se retirèrent de la coalition; le théâtre de la guerre sur le Rhin se rétrécit, et l'Italie ouvrit aux armées françaises un nouveau champ de gloire. Leurs lignes d'opérations dans cette campagne furent encore doubles: on voulut opérer par Dusseldorff et Manheim; Clairfayt, plus sage que ses prédécesseurs, porta alternativement sa masse sur ces deux points, et remporta des victoires si décisives à Manheim et dans les lignes de Mayence, qu'elles forcèrent l'armée de Sambre-et-Meuse à repasser le Rhin pour couvrir la Moselle, et ramenèrent Pichegru sous Landau.

En 1796, les lignes d'opérations sur le Rhin sont calquées sur celles de 1757, et sur celles de Flandre en 1794; mais obtiennent, comme l'année précédente, un résultat bien différent. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse partent des deux extrémités de la base, pour prendre une direction

concentrique sur le Danube. Elles forment comme en 1794, deux lignes extérieures. L'archiduc Charles, plus habile que le prince de Cobourg, profite de la direction intérieure des siennes pour leur donner un point de concentration plus rapproché, puis il saisit l'instant où le Danube couvre le corps de Latour pour dérober quelques marches à Moreau, et jeter toutes ses forces sur la droite de Jourdan qu'il accable ; la bataille de Wurzbourg décide du sort de l'Allemagne, et contraint l'armée de Moreau, étendue sur une ligne immense, à faire sa retraite.

Bonaparte, en Italie, commence sa carrière extraordinaire. Son système est d'isoler les armées piémontaise et autrichienne ; il réussit, par la bataille de Millésimo, à leur faire prendre deux lignes stratégiques extérieures, et le bat ensuite successivement à Mondovi et à Lodi. Une armée formidable se rassemble dans le Tyrol, pour sauver Mantoue, qu'il assiège ; elle commet l'imprudence d'y marcher en deux corps *séparés par un lac.* L'éclair est moins prompt que le général français ; il lève le siège en abandonnant tout, se porte, avec la majeure partie de ses forces, sur la première colonne qui débouche par Brescia, la bat et la rejette dans les montagnes. La seconde colonne arrivée sur le même terrain, y est battue à son tour, et forcée à se retirer dans le Tyrol pour com-

muniquer avec sa droite. Wurmser, pour qui ces leçons sont perdues, veut couvrir les deux lignes de Roveredo et de Vicence; Bonaparte, après avoir accablé et repoussé la première sur le Lavis, change alors de direction à droite, débouche par les gorges de la Brenta sur la ligne de gauche, et force les débris de cette belle armée à se sauver dans Mantoue, où ils sont enfin contraints à capituler.

En 1799, les hostilités recommencent; les Français, punis pour avoir formé deux lignes extérieures en 1796, en ont néanmoins trois sur le Rhin et le Danube. Une armée de gauche observe le Bas-Rhin, celle du centre marche sur le Danube; la Suisse, qui flanque l'Italie et la Souabe, est occupée par une troisième armée aussi forte que les deux autres. *Les trois corps ne pouvaient être réunis que dans la vallée de l'Inn, à quatre-vingts lieues de leur base d'opérations!* L'archiduc a des forces égales, mais il les réunit contre le centre, qu'il accable à Stockach, et l'armée d'Helvétie est forcée d'évacuer les Grisons et la Suisse orientale.

Les coalisés commettent à leur tour la même faute que leurs adversaires, et au lieu de poursuivre la conquête de ce boulevard central, qui leur coûta si cher ensuite, ils forment une double ligne en Suisse et sur le Bas-Rhin. Leur armée de

Suisse est accablée à Zurich, tandis que celle du Rhin s'amuse à Manheim.

En Italie, les Français forment la double entreprise de Naples, où 32 mille hommes sont occupés inutilement, tandis que sur l'Adige, où doivent se porter les plus grands coups, l'armée trop faible essuie des revers accablans. Lorsque cette armée de Naples revient au Nord, elle commet encore la faute de prendre une direction stratégique opposée à celle de Moreau ; Souwaroff profite habilement de la position centrale qu'on lui laisse, marche à la première de ces armées, et la bat à quelques lieues de l'autre.

En 1800, tout change de face ; Bonaparte est revenu d'Egypte, et cette campagne présente une nouvelle combinaison des lignes d'opérations : 150 mille hommes filent sur les deux flancs de la Suisse, débouchent d'un côté sur le Danube, et de l'autre sur le Pô ; cette marche savante assura la conquête de contrées immenses ; l'histoire moderne n'avait offert jusqu'alors aucune combinaison semblable ; les armées françaises forment deux lignes intérieures qui se soutiennent réciproquement ; les Autrichiens sont forcés, au contraire, à prendre une direction extérieure qui les met hors d'état de communiquer. Par la combinaison habile de sa marche, l'armée de réserve coupe l'ennemi de sa ligne d'opérations, et conserve elle-même toutes ses relations

avec ses frontières et avec l'armée du Rhin, qui forme sa ligne secondaire.

La fig. III, ci contre, démontre cette vérité et présente la situation respective des deux partis; A et AA indiquent le front d'opérations des armées de reserve et du Rhin; B et BB celui de Mélas et de Kray; CCCC les passages du St.-Bernard, du Simplon, du St.-Gothard et du Splugen; D indique les deux lignes d'opérations de l'armée de reserve; E retrace les deux lignes de retraite de Mélas; LG marque le choc qui eût lieu à Marengo. On voit par cette figure, que Mélas est coupé de sa base, et que le général français, au contraire, ne court aucun risque, puisqu'il conserve toutes ses communications avec les frontières et avec sa ligne secondaire.

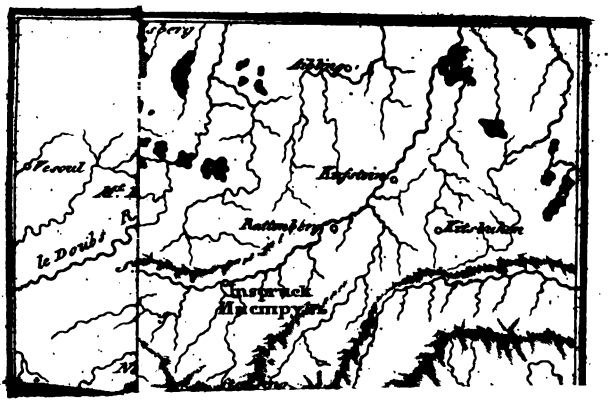
L'analyse des évènemens mémorables dont nous venons d'esquisser l'ensemble suffira pour convaincre de l'importance du choix des lignes-manœuvres dans les opérations militaires. En effet, il peut réparer les désastres d'une bataille perdue, rendre vaine une invasion, étendre les avantages d'une victoire, assurer la conquête d'un pays.

En comparant les combinaisons et les résultats des plus célèbres campagnes, on verra aussi que toutes les lignes d'opérations qui ont réussi, se rattachaient au principe fondamental que nous avons présenté à diverses reprises, *car les lignes simples*

Cd'Opérations.

Pl. d'opérations des Autrichiens 1800.

L. Lignes de retraite.



et les lignes intérieures ont pour but de mettre en action, au point le plus important, et par le moyen de mouvemens stratégiques, un plus grand nombre de divisions, et par conséquent une plus forte masse que l'ennemi. On se convaincra également que toutes celles qui échouèrent, renfermaient les vices opposés à ces principes, puisque toutes les lignes multipliées tendent à présenter des parties faibles et isolées, à la masse qui doit les accabler.

Maximes sur les lignes d'opérations.

De tous les évènemens analysés ci-dessus et plus encore de ceux qui suivirent de près la première publication de ce chapitre en 1805, je crois qu'on peut déduire les maximes suivantes.

1° Si l'art de la guerre consiste à mettre en action le plus de forces possible au point décisif du théâtre des opérations, le choix de la ligne d'opérations étant le premier moyen d'y parvenir, peut être considéré comme la base fondamentale d'un bon plan de campagne (*). Napoléon le prouva par la direction qu'il

(*) Je crois devoir répéter que je n'ai jamais admis la possibilité de tracer d'avance le plan de toute une campagne. Cela ne peut s'entendre que du projet primitif qui indique le point objectif que l'on se propose d'atteindre, le système général qu'on suivra pour y arriver, et la première entreprise que l'on formera à cet

sut assigner à ses masses en 1805 sur Donavert, et en 1806 sur Géra; manœuvres habiles, que les militaires ne sauraient trop méditer.

2° La direction qu'il convient de donner à cette ligne dépend non seulement de la situation géographique du théâtre des opérations, ainsi que nous le démontrerons plus bas, mais encore de l'emplacement des forces ennemies sur cet échiquier stratégique. *Toutefois on ne saurait la donner que sur le centre ou sur l'une des extrémités : dans le cas seulement où l'on aurait des forces infiniment supérieures, il serait possible d'agir sur le front et les extrémités en même temps; dans tout autre supposition, ce serait une faute capitale* (*).

En général on peut poser en principe, que la meilleure direction d'une *ligne-manœuvre* sera sur le centre de l'ennemi, si celui-ci commet la faute de diviser ses forces sur un front trop étendu; mais que, dans toute autre hypothèse, on devra donner cette direction sur l'une des extrémités, et de là sur

---

effet; le reste dépend naturellement du résultat de cette première opération, et des nouvelles chances qu'elle amènera.

(*) On ne calcule pas l'infériorité d'une armée d'après le chiffre exact du nombre des soldats; les talens du chef, le moral des troupes, leurs qualités constitutives, comptent aussi dans la balance, et la supériorité sera toujours relative, bien que les proportions numériques y entrent pour beaucoup.

les derrières de la ligne de défense ou du front d'opérations de l'ennemi.

L'avantage de cette direction ne provient pas seulement de ce qu'en attaquant une extrémité l'on n'a à combattre qu'une partie de l'armée ennemie; il en dérive un plus grand encore de ce que sa ligne de défense est menacée d'être prise à revers. C'est ainsi que l'armée du Rhin ayant gagné en 1800 l'extrême gauche de la ligne de défense de la Forêt Noire, la fit tomber presque sans combat, et livra sur la rive droite du Danube deux batailles qui, bien que peu décisives en elles-mêmes, eurent pour résultat l'invasion de la Souabe et de la Bavière, à cause de la bonne direction de la ligne d'opérations. Les suites de la marche qui porta l'armée de reserve par le Saint-Bernard et Milan sur l'extrême droite, et ensuite sur les derrières de Melas, furent bien plus brillantes encore; elles sont assez connues pour nous dispenser de les rappeler ici.

Cette manœuvre, entièrement semblable à celle que nous avons tracée sur la carte des Alpes annéxée ci-dessus, se trouve, il est vrai, en opposition flagrante avec certains systèmes un peu trop exclusifs, qui exigent des bases parallèles à celles de l'ennemi, et des lignes d'opérations doubles formant un angle droit dont le sommet serait dirigé sur le centre du front stratégique de l'adversaire. Mais nous avons déjà assez parlé de ces systèmes

pour démontrer que le nôtre est préférable. Toutefois lorsqu'il s'agirait d'opérer sur le centre de l'ennemi, rien ne s'opposerait à l'adoption du système à angles droits de Bulow, pourvu qu'on ne tint aucun compte des conditions exagérées dont ses commentateurs l'ont surchargé, et que les lignes doubles qu'il nécessite fussent intérieures comme on le verra ci-après.

3° Il ne faut pas croire néanmoins qu'il suffise de gagner l'extrémité d'un front d'opérations ennemi pour pouvoir se jeter impunément sur ses derrières, car il est des cas où en agissant de la sorte on se trouverait soi-même coupé de ses propres communications.

Pour éviter ce danger, il importe de donner à sa ligne d'opérations une direction géographique et stratégique telle, que l'armée conserve derrière elle une ligne de retraite assurée, ou qu'au besoin elle en trouve une d'un autre côté où elle pourrait se jeter pour regagner sa base par un de ces changemens de lignes d'opérations dont nous parlerons ci-après. (Voyez 12e maxime.)

Le choix d'une telle direction est si important, qu'il caractérise à lui seul une des plus grandes qualités d'un général en chef, et on me permettra d'en citer deux exemples pour me faire mieux comprendre.

Par exemple, si Napoléon, en 1800, après avoir passé le St.-Bernard, eût marché droit par Turin sur Asti ou Alexandrie, et qu'il eût reçu la bataille à Marengo sans être assuré auparavant de la Lombardie et de la rive gauche de Pô, il eût été coupé de sa ligne de retraite plus complètement que Mélas de la sienne; tandis qu'ayant au besoin les deux points secondaires de Casal et de Pavie du côté du St.-Bernard, et ceux de Savone et de Tende du côté de l'Apennin, il avait en cas de revers tous les moyens de regagner le Var ou le Valais.

De même, dans la campagne de 1806, s'il eût marché de Géra droit à Leipzig, et qu'il y eût attendu l'armée prussienne revenant de Weimar, il eût été coupé de sa base du Rhin, aussi bien que le duc de Brunswick de celle de l'Elbe; tandis qu'en se rabattant de Géra à l'ouest sur la direction de Weimar, il plaçait son front d'opérations en avant des trois routes de Saalfeld, Schleiz et Hof, qui lui servaient de lignes de communications, et qu'il couvrait ainsi parfaitement. Et si, à la rigueur même, les Prussiens avaient imaginé de lui couper ces lignes de retraite, en se jetant entre Géra et Bareith, alors ils lui eussent ouvert sa ligne la plus naturelle, la belle chaussées de Leipzig à Francfort, outre les dix chemins qui mènent de la Saxe par Cassel à Coblenz, Cologne et même Wesel. En voilà assez pour prouver l'importance de ces sortes de

combinaisons ; revenons à la suite des maximes annoncées

4° Pour manœuvrer sagement il faut éviter de former deux armées indépendantes sur une même frontière : un tel système ne pourrait guère convenir que dans les cas de grandes coalitions, ou lorsqu'on aurait des forces immenses qu'on ne saurait faire agir sur une même zône d'opérations sans s'exposer à un encombrement plus dangereux qu'utile. Encore, dans ce cas même, vaudrait-il toujours mieux subordonner ces deux armées à un même chef, qui aurait son quartier-général à l'armée principale.

5° Par suite du principe que nous venons d'énoncer, il est constant qu'à forces égales, une ligne d'opérations simple sur une même frontière aura l'avantage sur une ligne d'opérations double.

6° Il peut arriver néanmoins qu'une ligne double devienne nécessaire, d'abord par la configuration du théâtre de la guerre, ensuite parce que l'ennemi en aura formé une lui-même, et qu'il faudra bien opposer une partie de l'armée à chacune des deux ou trois masses qu'il aura formées.

7° Dans ce cas, la ligne intérieure ou centrale sera préférable à la ligne extérieure, puisque l'armée qui aura la ligne intérieure pourra faire coo-

pérer chacune de ses fractions à un plan combiné entr'elles, et qu'elle pourra ainsi rassembler le gros de ses forces avant l'ennemi, pour décider du succès de la campagne.

Une armée, dont les lignes d'opérations offriraient de tels avantages, serait donc à même, par un mouvement stratégique bien combiné, d'accabler successivement les fractions de l'adversaire qui viendraient s'offrir alternativement à ses coups. Pour assurer la réussite de ce mouvement, on laisserait un corps d'observation devant la partie de l'armée ennemie que l'on voudrait se borner à tenir en échec, en lui prescrivant de ne point accepter d'engagement sérieux, mais de se contenter de suspendre la marche de l'ennemi à la faveur des accidens du terrain et en se repliant sur l'armée principale.

8° Une ligne double peut convenir aussi lorsqu'on a une supériorité numérique si prononcée, que l'on puisse manœuvrer sur deux directions sans s'exposer à voir l'un de ses deux corps accablé par l'ennemi. Dans cette hypothèse ce serait une faute d'entasser ses forces sur un seul point, et de se priver ainsi des avantages de la supériorité, en reduisant une partie de ses forces à l'impossibilité d'agir. Néanmoins, en formant une double ligne, il sera toujours sage de renforcer convenablement la partie de l'armée qui par la nature de son théâtre et par les situations

respectives des deux partis serait appelée à jouer le rôle le plus important.

9° Les principaux évènemens des dernières guerres prouvent la justesse de deux autres maximes. La première, c'est que deux lignes intérieures, se soutenant réciproquement, et faisant face, à certaine distance, à deux masses supérieures en nombre, ne doivent pas se laisser resserrer par l'ennemi dans un espace trop retréci, où elles finiraient par être accablées simultanément, ainsi que cela arriva à Napoléon à la célèbre bataille de Leipzig. La seconde, c'est que les lignes intérieures ne doivent pas non plus donner dans l'excès contraire, en s'étendant à une trop grande distance, de peur de laisser à l'ennemi tous le temps de remporter des succès décisifs contre les corps secondaires laissés en observation. Cela pourrait se faire néanmoins lorsque le but principal que l'on poursuivrait serait tellement décisif, que le sort entier de la guerre en dépendrait; dans ce cas on pourrait voir avec indifférence ce qui arriverait sur les points secondaires.

10° Par la même raison, deux lignes concentriques valent mieux que deux lignes divergentes; les premières, plus conformes aux principes de la stratégie, procurent encore l'avantage de couvrir les lignes de communications et d'approvisionnement; mais pour qu'elles soient exemptes de danger, on doit les combiner de manière à ce que les

deux armées qui les parcourent, ne puissent rencontrer isolément les forces réunies de l'ennemi, avant d'être elles-mêmes en mesure d'opérer leur jonction.

11° Les lignes divergentes peuvent néanmoins convenir, soit après une bataille gagnée, soit après une opération stratégique par laquelle on aurait réussi à diviser les forces de son adversaire en rompant son centre. Alors il devient naturel de donner à ses masses des directions excentriques pour achever la dispersion des vaincus : mais quoique agissant sur des lignes divergentes, ces masses se trouveront néanmoins en lignes intérieures, c'est-à-dire plus rapprochées entr'elles et plus faciles à réunir que celles de l'ennemi.

12° Il arrive parfois qu'une armée se voit forcée de changer de ligne d'opérations au milieu d'une campagne, ce que nous avons désigné sous le nom de lignes accidentelles. C'est une manœuvre des plus délicates et des plus importantes, qui peut donner de grands résultats, mais amener aussi de grands revers, lorsqu'on ne la combine pas avec sagacité, car on ne s'en sert guère que pour tirer l'armée d'une situation embarrassante. Nous avons donné, au chapitre X du Traité des grandes opérations, un exemple d'un pareil changement, exécuté par Frédéric à la suite de la levée du siége d'Olmutz.

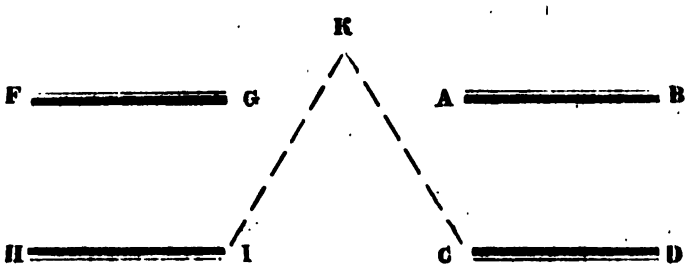
Napoléon en projeta plusieurs, car il avait l'habitude, dans ses invasions aventureuses, d'avoir un pareil projet prêt à parer aux évènemens imprévus. A l'époque de la bataille d'Austerlitz, il avait résolu, en cas d'échec, de prendre sa ligne d'opérations par la Bohême sur Passau ou Ratisbonne, qui lui offrait un pays neuf et plein de ressources, au lieu de reprendre celle de Vienne, qui n'offrait que des ruines, et où l'archiduc Charles aurait pu le prévenir.

En 1814, il commença l'exécution d'une manœuvre plus hardie, mais favorisée du moins par les localités, et qui consistait à se baser sur la ceinture des forteresses d'Alsace et de Lorraine, en ouvrant aux alliés le chemin de Paris. Il est certain que si Mortier et Marmont eussent pu le joindre, et s'il avait eu 50 mille hommes de plus, ce projet aurait pu entraîner les suites les plus décisives, et mettre le sceau à sa brillante carrière militaire.

13° Ainsi que nous l'avons dit plus haut (maxime 2me) la configuration des frontières et la nature géographique du théâtre des opérations, peuvent aussi exercer une grande influence sur la direction même à donner à ces lignes, comme sur les avantages que l'on peut en obtenir. Les positions centrales qui forment un angle saillant vers l'ennemi comme la Bohême et la Suisse (voyez figures 2 et 3 de la carte annexée ci-dessus) sont les plus avantageuses, parce

qu'elles mènent naturellement à l'adoption des lignes intérieures et facilitent les moyens de prendre l'ennemi à revers. Les côtés de cet angle saillant sont donc si importans, qu'il faut joindre toutes les ressources de l'art à celles de la nature pour les rendre inattaquables.

Au défaut de ces positions centrales on pourra y suppléer par la direction relative des lignes-manœuvres comme la figure ci-après l'explique.



C D manœuvrant sur le flanc droit de l'armée A B; et H I se portant sur le flanc gauche de F G, formeront les deux lignes intérieures C K et I K sur une extrémité de chacune des lignes extérieures A B, F G, qu'elles pourront accabler l'une après l'autre en y portant alternativement la masse de leurs forces. Cette combinaison présente les résultats des lignes d'opérations de 1796, de 1800 et 1809

14° La configuration générale des bases peut avoir aussi une grande influence sur la direction à donner

aux lignes d'opérations, laquelle devra naturellement être subordonnée à la situation des bases respectives, ainsi qu'on peut s'en assurer en se rappelant ce que nous avons dit plus haut sur cet article. En effet, au simple examen de la figure annexée audit article page 151, on voit que le plus grand avantage qui résulterait de la conformation des frontières et des bases, consisterait à prolonger celles-ci perpendiculairement à la base de l'ennemi, c'est-à-dire, parallèlement à sa ligne d'opérations, ce qui donnerait la facilité de s'emparer de cette ligne sur le point qui conduit à sa base, et d'en couper ainsi l'armée ennemie.

Mais si, au lieu de diriger ses propres opérations sur ce point décisif, on choisissait mal la direction de sa ligne, tout l'avantage de la base perpendiculaire deviendrait nul. Il est évident que l'armée E, qui posséderait la double base A C et C D, si elle marchait par la gauche vers le point F, au lieu de se prolonger par sa droite vers C H, perdrait tous les avantages stratégiques de sa base C D. (Voy. p. 151.)

Le grand art de bien diriger ses lignes d'opérations consiste donc, comme on vient de le voir, à combiner leurs rapports avec les bases et avec les marches de l'armée, de manière à pouvoir s'emparer des communications de l'ennemi sans s'exposer à perdre les siennes; problème de stratégie le plus important comme le plus difficile à résoudre.

15° Indépendamment des cas précités, il en est encore un qui exerce une influence manifeste sur la direction à donner aux lignes d'opérations : c'est celui où la principale entreprise de la campagne consisterait à effectuer le passage d'un grand fleuve en présence d'une armée ennemie nombreuse et intacte. On sent bien que, dans ce cas, le choix de la ligne d'opérations ne saurait dépendre seulement de la volonté du général en chef, ou de l'avantage qu'il trouverait à attaquer certaine partie de la ligne ennemie, car la première chose à considérer, c'est de savoir le point où l'on pourrait effectuer le passage plus sûrement, et celui sur lequel se trouveraient les moyens matériels nécessaires à cet effet. Le passage du Rhin par Jourdan, en 1795, s'exécuta vers Dusseldorf, par la même raison qui décida celui de la Vistule par le maréchal Paskiévitch vers Ossiek, en 1831, c'est-à-dire parce que l'armée n'ayant pas à sa suite des équipages de pontons suffisans, il fallut faire remonter des grandes barques du commerce achetées en Hollande par l'armée française, de même que l'armée russe avait fait acheter les siennes à Thorn et Dantzig. Le territoire neutre de la Prusse fournit, dans ces deux circonstances, la facilité de faire remonter le fleuve à ces barques, sans que l'ennemi put y mettre obstacle. Cette facilité d'un avantage incalculable en apparence, entraîna néanmoins les Français aux invasions doubles de 1795 et

de 1796, qui échouèrent précisement, parce que la double ligne d'opérations qui en résulta donna les moyens de les battre partiellement. Paskiévitch, mieux avisé, ne fit passer la haute Vistule qu'à un simple détachement secondaire, et après que l'armée principale fut déjà arrivée à Lowicz.

Lorsqu'on a des pontons militaires en suffisance, on est moins soumis aux vicissitudes du passage. Cependant il faut encore choisir le point qui offre le plus de chances de succès par les localités et la position des forces ennemies. La discution entre Napoléon et Moreau pour le passage du Rhin en 1800, que j'ai rapportée dans le tome XIII de l'histoire des guerres de la révolution, est un des exemples les plus curieux des différentes combinaisons que présente cette question à la fois stratégique et tactique.

L'emplacement choisi pour le passage exerce la même influence sur la direction qu'il convient de donner aux premières marches après qu'il est effectué, vû la nécessité où l'on se trouve forcément de couvrir les ponts contre l'ennemi, du moins jusqu'après une victoire; ce choix peut néanmoins en tout état de cause, présenter une juste application des principes, car en définitive il se bornera toujours à la seule alternative d'un passage sur le centre ou sur une des extrémités.

Une armée réunie, qui forcerait le passage sur

l'un des points du centre, contre un cordon un peu étendu, pourrait se diviser ensuite sur deux lignes divergentes afin de disperser les parties du cordon ennemi qui, se trouvant ainsi hors d'état de se réunir, ne songeraient guères à inquiéter les ponts.

Si la ligne du fleuve est assez courte pour que l'armée ennemie reste plus concentrée, et si l'on a les moyens de prendre après le passage un front d'opérations perpendiculaire au fleuve, alors le meilleur serait peut être de le passer sur une des extrémités, afin de rejeter toutes les forces ennemies en dehors de la direction des ponts. Au surplus nous traiterons ce sujet à l'article 37 sur les passages de fleuves.

16° Il est encore une combinaison des lignes d'opérations qui ne doit pas être passée sous silence. C'est la différence notable qui existe entre les chances d'une ligne d'opérations établie dans son propre pays ou celle établie en pays ennemi. La nature de ces contrées ennemies influera aussi sur ces chances. Une armée franchit les Alpes ou le Rhin pour porter la guerre en Italie ou en Allemagne; elle trouve d'abord des états du second ordre; en supposant même que leurs chefs soient alliés entr'eux, il y aura néanmoins dans les intérêts réels de ces petits états, ainsi que dans leurs populations, des rivalités qui empêcheront la même unité d'impulsion et de force qu'on rencontrerait dans un grand état.

Au contraire une armée allemande, qui passera les Alpes ou le Rhin pour pénétrer en France, aura une ligne d'opérations bien plus hasardée et plus exposée que celle des Français qui pénétrerait en Italie, car la première aurait à heurter contre toute la masse des forces de la France unie d'action et de volonté (*).

Une armée sur la défensive, qui a sa ligne d'opérations sur son propre sol, peut faire ressource de tout; les habitans du pays, les autorités, les productions, les places, les magasins publics et même particuliers, les arsenaux, tout la favorise : il n'en est pas de même chez les autres, du moins pas ordinairement; on ne trouve pas toujours des drapeaux d'une couleur à opposer au drapeau national, et même dans ce cas on aura encore contre soi tous les avantages que l'adversaire trouvera dans les élémens de la force publique.

J'ai dit que la nature des contrées influençait aussi les chances des lignes d'opérations; en effet, outre les modifications que nous venons d'exprimer, il est certain que l'établissement des lignes d'opérations dans les contrées fertiles, riches, indus-

(*) On comprend que je parle ici de chances ordinaires dans une guerre entre deux puissances seulement, et dans un état de calme intérieur. — Les chances des guerres de partis font des exceptions.

trielles, offrent aux assaillans bien plus d'avantages que celles dans des contrées plus arides et plus désertes, surtout lorsqu'on n'a pas à lutter contre les populations entières. On trouvera en effet dans ces contrées fertiles, industrielles et populeuses, mille choses nécessaires à toutes les armées, tandis que dans les autres on ne rencontrera que des huttes et de la paille; les chevaux seuls y trouveront pâture, mais pour tout le reste, il faudra le traîner avec soi, ensorte que les embarras de la guerre s'en accroîtront à l'infini, et que les opérations vives et hardies seront plus rares et plus hasardeuses. Les armées françaises, si bien accoutumées aux douceurs de la Souabe et de la riche Lombardie, faillirent périr en 1806 dans les boues de Pultusk, et périrent en 1812 dans les forêts marécageuses de la Lithuanie.

17° Il est encore une règle relative aux lignes d'opérations à laquelle plusieurs écrivains ont attaché une haute importance, qui semble fort juste quand elle est reduite en formules de géométrie, mais qui, dans l'application, pourrait être rangée dans la classe des utopies. Selon cette règle il faudrait, que les contrées latérales de chaque ligne d'opérations fussent débarrassées de tout ennemi, à une distance qui égalerait la profondeur de cette ligne, attendu que, sans cela, ces ennemis pourraient menacer la ligne de retraite; idée que l'on a traduite

si elle donne en outre des avantages réels dans tous les calculs d'application pratique, elle n'est que d'un faible secours dans les combinaisons de la stratégie et de la grande tactique, où les impulsions morales secondées des lois de la statique jouent le principal rôle (*). Ceux-même de ces respectables disciples d'Euclide, qui seraient les plus capables de bien commander une armée devront, pour le faire avec gloire et succès, oublier un peu leur trigonométrie : c'est du moins le parti qu'avait pris Napoléon, dont les opérations les plus brillantes semblent appartenir bien plus au domaine de la poésie qu'à celui des sciences exactes : la cause en est simple, *c'est que la guerre est un drame passionné* et nullement une opération mathématique.

On me pardonnera ces disgressions ; j'ai été attaqué sur de vaines formules, il est naturel que je me défende, et la seule grâce que je demande à mes

(*) On objectera que la stratégie surtout se combine au moyen de lignes ; cela est vrai, mais pour savoir si une de ces lignes mène à un point convenable ou à un gouffre, et pour calculer la distance la plus courte du point où l'on est à celui que l'on veut atteindre, il n'est aucun besoin de la géométrie, car une carte de poste serait en cela plus utile même qu'un compas. J'ai connu un général presque émule de Laplace à qui je n'ai jamais pu faire comprendre pourquoi telle ligne stratégique serait préférable à telle autre, ni comment celle de la Meuse était la clef des Pays-Bas, lorsqu'ils sont défendus surtout par une armée continentale.

critiques, c'est d'être aussi équitable envers moi que je le suis envers eux. Ils veulent la guerre trop méthodique, trop compassée, moi je la ferais vive, hardie, impétueuse, peut être même quelquefois audacieuse..... *Suum cuique.*

Loin de moi cependant la pensée de repousser toutes les précautions qui peuvent découler du principe même de ces règles compassées, car on ne saurait jamais les négliger entièrement; mais se réduire à faire la guerre géométriquement, ce serait imposer des fers au génie des plus grands capitaines, et se soumettre au joug d'un pédantisme exagéré. Pour mon compte je protesterai toujours contre de pareilles théories, aussi bien que contre l'apologie de l'ignorance.

Observations sur les lignes intérieures et les attaques dont elles ont été l'objet.

Je demande pardon à mes lecteurs si je détourne un moment leur attention pour ajouter ici quelques mots sur les controverses dont cet article a été le sujet. J'ai hésité si je renverrais ces observations à la fin du volume, mais comme elles renferment d'utiles éclaircissemens sur les doctrines qui précèdent, j'ai cru pouvoir les placer ici.

Les critiques ont été fort peu d'accord dans leurs reproches; les uns ont disputé sur le sens de quel-

ques mots et sur des définitions; d'autres ont blamé quelques points de vue qu'ils avaient mal saisis; les derniers enfin ont pris occasion de quelques évènemens importans, pour dénier mes dogmes fondamentaux, sans s'inquiéter si les conditions qui modifiaient ces dogmes étaient bien les mêmes que celles qu'ils supposaient (ce que je nie formellement), et sans réfléchir qu'en admettant même leurs applications comme exactes, une exception fortuite ne saurait détruire une règle consacrée pas l'expérience des siècles, et fondée sur les principes.

Plusieurs de ces écrivains militaires, voulant contester mes maximes sur les lignes intérieures ou centrales, leur ont opposé la fameuse marche des alliés sur Leipzig, qui réussit par un système contraire (*). Cet évènement mémorable semble, au premier abord,

(*) Il y a 33 ans que j'ai présenté ces maximes, pour la première fois, les évènemens tout récens qui viennent de se passer en Navarre prouvent combien elles sont justes, et combien les principes si simples sur lesquels elles reposent sont fréquemment méconnus. Les troupes de Don Carlos, attaquées par trois grands corps à des distances considérables, ont remporté une victoire complette à la faveur de leur position centrale bien mise à profit. Les ignorans crient à la trahison, quand les principes immuables ont seuls causé la perte d'Evans. Si les généraux qui se sont succédés en Espagne depuis dix ans avaient jamais songé à l'application des principes, pareille déroute ne serait pas arrivée: mais lire et méditer sont choses trop vulgaires pour des hommes qui se proclament sans cesse eux-mêmes comme invincibles.

fait pour ébranler la foi de ceux qui croient aux principes ; mais, outre qu'il présente un de ces cas exceptionnels rares dans l'histoire de tous les siècles, il est évident qu'on ne saurait rien en conclure contre des règles appuyées par des milliers d'autres exemples ; et il nous sera facile de démontrer que, loin de pouvoir tirer de ces faits le moindre argument contre les dogmes que nous avons présentés, ils en prouvent au contraire toute la solidité. En effet, mes critiques avaient oublié que, dans le cas d'une supériorité numérique considérable, je recommandais, pour l'armée supérieure, les lignes d'opérations doubles comme les plus avantageuses ; surtout lorsqu'elles étaient concentriques, et dirigées de manière à opérer un commun effort contre l'ennemi dès que le moment du choc décisif serait arrivé (*). Or, dans cette marche des armées de Schwarzenberg, de Blucher, du prince de Suède et de Benningsen, on retrouve précisément ce cas de supériorité numérique qui devait militer en faveur du système adopté. Quant à l'armée inférieure, pour qu'elle se conformât aux principes émis dans ce chapitre, il faudrait qu'elle portât ses efforts sur une extrémité de ses adversaires, et non sur le centre ; ensorte que les évène-

(*) Voyez chapitre 12 du traité des grandes opérations militaires, tome 2, page 158.

mens que l'on m'oppose prouvent doublement en faveur de mes maximes.

D'ailleurs, si la position centrale de Napoléon entre Dresde et l'Oder lui devint funeste, il faut l'attribuer aux désastres de Culm, de la Katzbach, de Dennevitz, en un mot, à des fautes d'exécution entièrement étrangères au fond du système. *Celui que je propose consiste à agir offensivement sur le point le plus important, avec la majeure partie de ses forces, en demeurant aux points secondaires sur la défensive, dans de fortes positions ou derrière un fleuve, jusqu'à ce que le coup décisif étant porté, et l'opération terminée par la défaite totale d'une partie essentielle de l'armée ennemie, on se trouve à même de diriger ses efforts sur un des autres points menacés.* Dès qu'on expose les armées secondaires à un échec décisif pendant l'absence du gros de l'armée, le système est mal compris, et ce fut précisément ce qui arriva en 1813.

En effet, si Napoléon, victorieux à Dresde, eût poursuivi l'armée des souverains en Bohême, loin d'essuyer le désastre de Culm, il se fût présenté menaçant devant Prague, et eût peut-être dissous la coalition. Il commit la faute de ne pas troubler sérieusement leur retraite; et à cette faute on en ajouta une autre non moins grave, celle d'engager des batailles décisives sur les points où il ne se trouvait pas en personne avec le gros de ses forces.

Il est vrai qu'à la Katzbach on ne suivit pas ses instructions, car elles prescrivaient d'attendre Blucher et de tomber sur lui quand il en fournirait l'occasion par des mouvemens hasardés; tandis que Macdonald courut au contraire au-devant des alliés, en franchissant, par corps isolés, des torrens que les pluies enflaient d'heure en heure.

En supposant que Macdonald eût fait ce qui lui était prescrit, et que Napoléon eût suivi sa victoire de Dresde, on sera forcé de convenir que son plan d'opérations, basé sur les lignes stratégiques intérieures et sur une ligne d'opérations à double rayons concentriques, eût été couronné du plus brillant succès. Il suffit de parcourir ses campagnes d'Italie en 1796, et de France en 1814, pour juger ce qu'il sut opérer par l'application de ce système.

A ces différentes considérations il faut ajouter une circonstance non moins importante, pour démontrer qu'il serait injuste de juger les lignes centrales d'après le sort qu'éprouvèrent celles de Napoléon en Saxe; *c'est que son front d'opérations se trouvait débordé sur la droite, et même pris à revers par la position géographique des frontières de la Bohême*, cas qui se présente rarement. Or, une position centrale qui a de pareils défauts, ne saurait être comparée à celle qui ne les aurait pas. Quand Napoléon appliqua ce système en Italie, en Pologne,

en Prusse, en France, il n'était pas ainsi exposé aux coups d'une armée ennemie établie sur son flanc et ses derrières : l'Autriche put le menacer de loin en 1807 ; mais elle était en état de paix avec lui, et désarmée.

Pour juger un système d'opérations, il est nécessaire d'admettre que les chances réciproques soient égales, et ce ne fut point le cas en 1813, ni par les positions géographiques, ni par l'état des forces respectives. Indépendamment de cette vérité, qui prouve la légèreté de mes Aristarques, il semble absurde de citer les revers de la Katzbach et de Dennewitz, essuyés par les lieutenans de Napoléon, comme des preuves capables de détruire un principe dont la plus simple application eût exigé que ces lieutenans n'acceptassent point d'engagement sérieux, au lieu d'aller chercher la bataille comme ils le firent. En effet, quel avantage pourrait-on se flatter d'obtenir du système des lignes centrales, si les parties de l'armée qu'on aurait affaiblies pour porter ses efforts sur d'autres points, commettaient la faute de courir elles-mêmes au-devant d'une lutte désastreuse, au lieu de se contenter du rôle de corps d'observation ? (*) Ce serait alors l'ennemi qui se

(*) Je sais bien qu'on ne peut pas toujours refuser le combat sans courir de plus grands dangers que celui d'un échec ; aussi Macdonald aurait-il pu accepter une bataille avec Blucher s'il eût

trouverait avoir appliqué le principe et non pas celui qui aurait pris la ligne intérieure. Au surplus la campagne qui suivit celle de Leipzig vint bientôt démontrer la justesse des maximes contestées ; la défensive de Napoléon en Champagne, depuis la bataille de Brienne jusqu'à celle de Paris, prouva jusqu'à l'évidence ce que j'avais pu dire en faveur des masses centrales.

Toutefois l'expérience de ces deux célèbres campagnes a fait naître un problème stratégique qu'il serait fort difficile de résoudre par de simples assertions fondées sur des théories : c'est de savoir si le système des masses centrales perd de ses avantages lorsque les masses qu'il s'agit de mettre en action sont trop considérables. Persuadé, comme Montesquieu, que les plus grandes entreprises périssent par la grandeur même des préparatifs qu'on fait pour en assurer la réussite, je serais fort enclin à me prononcer pour l'affirmative. Il me paraît incontestable qu'une masse de cent mille hommes, occupant une zône centrale contre trois armées isolées de 30 à 35 mille hommes chacune, serait plus sûre de les accabler successivement, que cela ne serait possible à une masse de 400 mille combattans contre

---

mieux compris les instructions de Napoléon au lieu de faire tout le contraire. (Voyez vie politique et militaire de Napoléon. Tome 4 aux pièces justificatives).

*

trois armées de 135 mille hommes, et cela par plusieurs raisons majeures.

1° Parce qu'avec une armée de 130 à 140 mille combattans on peut facilement résister à une force plus considérable, vu la difficulté de trouver le terrain et le temps nécessaires pour mettre de si grandes forces en action au jour de la bataille.

2° Parce que, si même on est repoussé du champ de bataille, on a encore au moins cent mille hommes pour assurer un bon système de retraite, sans se laisser trop entamer, en attendant la jonction avec l'une des deux autres armées secondaires.

3° Parce qu'une masse centrale de 400 mille hommes exige une telle quantité de vivres, de munitions, de chevaux, et de matériel de toute espèce, qu'elle aura bien moins de mobilité et de facilité pour transporter ses efforts d'une partie de la zône d'opérations sur l'autre; sans compter encore l'impossibilité de tirer des vivres d'une contrée naturellement trop circonscrite pour alimenter de pareilles masses.

4° Enfin il paraît certain que les deux fractions d'armée que la masse centrale devrait opposer aux deux lignes extérieures de l'ennemi, avec l'instruction de se borner à les contenir, exigeraient toujours des armées de 80 à 90 mille hommes, puisqu'il s'agit d'en tenir 135 mille en échec; ensorte que si les armées d'observation faisaient la sottise de

s'engager dans des combats sérieux, elles pourraient essuyer des revers dont les suites seraient si déplorables, qu'elles surpasseraient de beaucoup les avantages obtenus par l'armée principale.

Nonobstant tous ces doutes et toutes ces raisons atténuantes, si j'avais jamais à disposer d'une armée, je n'hésiterais point à lui donner une direction intérieure dans tous les cas où je les ai recommandées comme étant les plus favorables; ou bien je lui assignerais, dans toute autre hypothèse, sa direction sur l'extrémité du front d'opérations de l'ennemi, selon des maximes exposées ci-dessus; laissant à mes adversaires le plaisir de manœuvrer d'après les systèmes opposés. Jusqu'à ce que cette expérience puisse avoir lieu, ils me permettront de rester ferme dans mes croyances, justifiées par les campagnes d'Eugène de Savoie, de Marlborough, de Frédéric-le-Grand et de Napoléon.

Puisque j'ai entrepris de défendre des principes qui semblent incontestables, je saisirai cette occasion pour répondre à des objections moins fondées encore, que des écrivains distingués, mais souvent passionnés et injustes, ont élevées contre l'article susmentionné.

Les premières sont du colonel bavarois Xilander, qui, dans son cours de stratégie, a souvent méconnu les principes qui m'ont servi de base. Cet écrivain, d'ailleurs plein d'érudition, a

reconnu dans une brochure et un journal périodique plus récens, qu'il avait été injuste et amer dans sa manière de juger mon ouvrage. Il avoue même qu'il n'avait pas attendu la publication de ma réplique pour reconnaître son tort, bien qu'il l'ait répété dans une seconde édition.

Cet aveu, plein de naïveté, qui lui fait honneur, me dispense de revenir sur ce qui a été dit à ce sujet; mais comme son ouvrage est du nombre de ceux qui séduisent par les formes orthodoxes des sciences positives; je dois néanmoins, dans l'intérêt de l'art, maintenir ce que j'ai dit relativement au reproche qu'il me faisait *d'avoir élevé avec peine l'échaffaudage d'un système excentrique pour revenir finalement à un système opposé.*

Je le répète, cette contradiction qu'il me prêtait si gratuitement, et qui serait pour le moins une inconséquence, n'existe point. Je n'ai présenté exclusivement ni système concentrique, ni système excentrique; tout mon ouvrage tend à prouver l'influence éternelle des principes, et à démontrer que des opérations, pour être habiles et heureuses, doivent produire l'application de ces principes fondamentaux. Or, des opérations excentriques ou divergentes, aussi bien que les concentriques, peuvent être ou fort bonnes ou fort mauvaises; tout dépend de la situation des forces respectives. Les

excentriques, par exemple, sont bonnes lorsqu'elles s'appliquent à une masse partant d'un centre donné, et agissant dans une direction divergente, pour diviser et anéantir séparément deux fractions ennemies qui se trouveraient former deux lignes extérieures : telle fut la manœuvre de Frédéric, qui produisit, à la fin de la campagne de 1767, les belles batailles de Rosbach et de Leuthen : telles furent aussi presque toutes les opérations de Napoléon, dont la manœuvre favorite consistait à réunir, par des marches bien calculées, des masses imposantes au centre, pour les diviser ensuite excentriquement à la poursuite de l'ennemi, après avoir percé ou tourné son front d'opérations ; cette manœuvre avait pour but d'achever ainsi la dispersion des vaincus (*).

En échange, des opérations concentriques sont bonnes dans deux hypothèses : 1° Lorsqu'elles tendent à concentrer une armée divisée, sur un point où elle serait sûre d'arriver avant l'ennemi. 2° Lorsqu'elles tendent à faire agir, vers un but com-

(*) M. Xilander trouvera moins étonnant qu'on puisse tour-à-tour approuver des manœuvres concentriques et divergentes lorsqu'il réfléchira que, parmi les plus belles opérations de Napoléon, il y en a plusieurs où l'on trouve ces deux systèmes employés alternativement dans les 24 heures, comme par exemple les affaires autour de Ratisbonne en 1809.

mun, deux armées qui ne sauraient être prévenues et accablées séparément par aucun ennemi plus concentré.

Mais qu'on établisse la question à l'inverse; alors on aura la conséquence toute opposée; alors on s'assurera combien les principes sont immuables, et combien il faut se garder de les confondre avec des systèmes. En effet, ces mêmes opérations concentriques, si avantageuses dans les deux hypothèses susmentionnées, peuvent devenir des plus pernicieuses lorsqu'elles se trouvent appliquées à une position différente des forces respectives. Par exemple, si deux masses partaient d'un point éloigné, pour marcher concentriquement sur un ennemi dont les forces seraient en lignes intérieures et plus rapprochées l'une de l'autre, il en résulterait que cette marche produirait la réunion des forces ennemies avant les leurs, et les exposerait à une défaite inévitable. C'est ce qui arriva à Moreau et à Jourdan devant l'archiduc Charles en 1796. En partant même d'un point unique, ou de deux points beaucoup moins éloignés que ne l'étaient Dusseldorf et Strasbourg, on peut courir ce risque. Quel sort éprouvèrent les colonnes concentriques de Wurmser et de Quasdanovich, voulant se porter sur le Mincio par les deux rives du lac de Garda? Aurait-on oublié la catastrophe qui fut le résultat de la marche de Napoléon et de Grouchy sur Bruxelles?

Partis tous les deux de Sombref, ils voulaient marcher concentriquement sur cette ville, l'un par Quatre-Bras, l'autre par Wawre; Blucher et Wellington, prenant une ligne stratégique intérieure, se réunirent avant eux, et le terrible désastre de Waterloo attesta à l'univers qu'on ne viole pas impunément les principes immuables de la guerre.

De pareils évènemens prouvent mieux que tous les raisonnemens du monde, qu'aucun système d'opération n'est bon que lorsqu'il offre l'application des principes. Je n'ai point la prétention de croire que j'aie créé ces principes, puisqu'ils ont existé de tous temps; que César, Scipion et le consul Nérou (*) les ont appliqués aussi bien que Marlborough et Eugène, pour ne pas dire mieux. Mais je crois les avoir démontrés le premier, avec toutes les chances de leur application, dans un ouvrage où les préceptes émanent des preuves elles-mêmes, et où l'application se trouve constamment à la portée des lecteurs militaires. La forme dogmatique aurait mieux convenu aux professeurs, j'en conviens; mais je doute qu'elle eût été aussi claire et aussi fortement démonstrative pour les jeunes officiers, que

(*) Le beau mouvement stratégique de ce consul, qui donna le coup de mort à la puissance d'Annibal en Italie, n'a rien qui puisse être surpassé dans les plus beaux exploits des guerres modernes.

la forme historique adoptée dans mon traité des grandes opérations militaires.

Quelques-uns de mes critiques ont été jusqu'à blâmer le mot de lignes d'opérations que je donne à des surfaces, et à soutenir que les véritables lignes d'opérations étaient les fleuves; assertion qui est pour le moins bizarre. Personne ne s'avisera de penser que le Danube ou le Rhin soient des lignes d'opérations, sur lesquelles une armée puisse agir. Ces fleuves seraient tout au plus des lignes d'approvisionnement pour faciliter les arrivages, mais non pour faire manœuvrer une armée, à moins que son chef n'eût le pouvoir miraculeux de faire voyager une armée au milieu des eaux. Mon critique dira, peut-être, qu'il a voulu parler des vallées et non des fleuves; je lui ferai observer alors qu'une vallée et un fleuve sont cependant des choses fort différentes, et qu'une vallée est aussi une surface, et non une ligne.

Ainsi, dans le sens physique comme dans le sens didactique, la définition est doublement inexacte. Mais en la supposant même tolérable, encore faudrait-il qu'un fleuve, pour servir de ligne d'opérations à une armée, coulât toujours dans la direction où cette armée marcherait; et c'est presque toujours le contraire. La plupart des fleuves sont plutôt des barrières défensives ou des *fronts d'opérations*, qu'ils ne pourraient être considérés comme lignes

d'opérations. Le Rhin est une barrière pour la France comme pour l'Allemagne ; le Bas-Danube est une barrière pour la Turquie ou la Russie ; l'Ebre est une barrière pour l'Espagne, le Rhône est une barrière contre une armée qui viendrait d'Italie pour attaquer la France ; l'Elbe, l'Oder, la Vistule, sont des barrières contre des armées marchant de l'Ouest à l'Est, ou de l'Est à l'Ouest.

Quant aux routes, l'assertion n'est pas plus juste, car on ne dira pas que les cent chemins frayés à travers la Souabe soient cent lignes d'opérations. Il n'y a sans doute pas de lignes d'opérations sans chemin ; mais un chemin en lui-même ne saurait être une ligne d'opérations.

Je me suis un peu étendu sur cet article des lignes d'opérations parce que je le regarde comme la pierre fondamentale des mouvemens stratégiques, et qu'il importe pour l'art de ne pas laisser accréditer des sophismes. Le public prononcera sur ces controverses : quant à moi j'ai le sentiment intime d'avoir cherché de bonne foi à avancer la science, et sans être accusé d'amour propre, je crois pouvoir me flatter d'y avoir contribué.

ARTICLE XXII.

Des lignes stratégiques.

Nous avons fait mention, dans les articles 19 et 21, de lignes stratégiques de manœuvres, qui diffèrent essentiellement des lignes d'opérations; il ne sera pas inutile de les définir, car beaucoup de militaires les confondent souvent.

Les lignes stratégiques sont de plusieurs espèces, ainsi qu'on l'a vu à l'article 19. Nous n'avons pas à nous occuper de celles qui ont une importance générale et permanente par leur site et par leurs rapports avec la configuration du pays, telles que les lignes du Danube, ou de la Meuse, les chaînes des Alpes et du Balkan. Comme celles-ci figurent au nombre des points décisifs du théâtre de la guerre ou à celui des lignes de défense dont nous avons déjà parlé, et comme elles sont tracées par la nature, nous n'aurons rien à en dire, car on ne

saurait les soumettre à aucune autre investigation qu'à l'étude détaillée et approfondie de la géographie militaire de l'Europe, et à une description dont on pense bien que le cadre immense ne s'accorde pas avec celui de ce Précis : l'archiduc Charles a donné un excellent modèle de cette étude dans sa description de l'Allemagne méridionale.

Mais on nomme aussi lignes stratégiques, toutes les communications qui mènent par la voie la plus directe ou la plus avantageuse d'un point important à un autre, ainsi que du front d'opérations de l'armée à tous les points objectifs qu'elle peut avoir le projet d'atteindre.

On comprend dès lors que tout le théâtre de la guerre se trouve sillonné de pareilles lignes, mais que celles que l'on veut parcourir dans un but quelconque ont seules une importance réelle, du moins pour une période donnée. Ce fait suffira pour faire saisir la grande différence qui existe entre la ligne générale d'opérations adoptée pour toute une campagne, et ces lignes stratégiques éventuelles et changeantes comme les opérations des armées.

Enfin, indépendamment des lignes stratégiques matérielles ou territoriales, nous avons déjà dit qu'il existait une sorte de combinaisons dans la disposition et le choix de ces lignes, qui constituait autant de manœuvres différentes, et nous les avons nommées *lignes stratégiques de manœuvres*.

Une armée qui aurait l'Allemagne pour échiquier général, prendrait pour zône d'opérations l'espace entre les Alpes et le Danube, ou bien celui entre le Danube et le Mayn, enfin celui entre les montagnes de Franconie et la mer. Elle aurait sur la zône adoptée, une ligne d'opérations simple, ou au plus deux lignes d'opérations concentriques, elle aurait ces lignes intérieures et centrales, ou bien extérieures; tandis qu'elle embrasserait peut être vingt lignes stratégiques successivement, à mesure que ses entreprises se developperaient : elle en aurait d'abord une, pour chacune de ses ailes, qui aboutirait à la ligne générale d'opérations; ensuite si elle opère sur la zône entre le Danube et les Alpes, elle pourrait adopter selon les évènemens tantôt la ligne stratégique qui menerait d'Ulm sur Donavert et Ratisbonne, tantôt celle qui menerait d'Ulm vers le Tyrol; enfin celle qui conduirait d'Ulm sur Nuremberg ou sur Mayence, le tout selon ce qui serait nécessité par la tournure des évènemens.

On peut donc affirmer, sans encourir le blâme de faire confusion de mots, que toutes les définitions données à l'article précédent pour les lignes d'opérations, se reproduisent nécessairement pour les lignes stratégiques, de même que les maximes qui en dérivent. Ces lignes devront être *concentriques* quand il s'agira de préparer un choc décisif, puis

excentriques après la victoire : les lignes stratégiques seront rarement simples, car une armée ne marchera guères sur un seul chemin, mais quand elles seront doubles, triples, quadruples même, elles devront être aussi *intérieures* si les forces des armées sont égales, ou *extérieures* pour celles qui auraient une grande supériorité numérique. On pourrait, il est vrai, dévier parfois d'une application trop rigoureuse de cette maxime, en lançant un corps isolé en direction extérieure, même dans le cas d'égalité de forces, lorsqu'il s'agirait d'obtenir un grand résultat sans courir de grands risques, mais ceci rentre déjà dans la cathégorie des détachemens que nous traiterons séparément, et ne pourrait point s'appliquer aux masses principales.

Partant de là on voit que toutes les maximes que nous avons présentées sur les lignes d'opérations, seraient les seules que nous pussions reproduire, et nos lecteurs ne nous blâmeront pas de leur en épargner la répétition, ils sauront bien en faire eux-mêmes l'application.

Il en est cependant encore une qu'il est de notre devoir de signaler, c'est qu'il importe en général, dans le choix des lignes stratégiques instantanées, de s'attacher à ne point mettre la ligne d'opérations entièrement à découvert et en prise à l'ennemi. Cela peut être toléré lorsqu'il s'agit de se soustraire à un grand danger ou de chercher de grands resul-

tats, mais du moins faut-il, même dans ce cas, se préparer les moyens de se sauver, par un de ces changemens subits de lignes d'opérations que nous avons indiqués plus haut, et il importe que l'opération ne soit pas de longue durée.

Appliquons ces diverses combinaisons aux leçons de l'histoire, c'est le moyen de les mieux saisir; et prenons pour premier exemple la campagne de Waterloo. L'armée prussienne avait pour base le Rhin, sa ligne d'opérations courait de Cologne et de Coblentz sur Luxembourg et sur Namur : Wellington avait pour base Anvers et pour ligne d'opérations la courte route de Bruxelles. La brusque attaque de Napoléon sur Fleurus décida Blucher à recevoir bataille parallèlement à la base des Anglais, et non à la sienne dont il ne parut pas s'inquiéter. Cela était pardonnable, parcequ'à la rigueur il pouvait toujours espérer de regagner Wesel ou du moins Nimégue, et qu'à la dernière extrémité il eût pu même chercher un refuge à Anvers. Mais si une armée prussienne, privée de ses puissans alliés maritimes, avait commis une pareille faute, elle eût été anéantie.

Battu à Ligny et refugié à Gembloux, puis à Wawre, Blucher n'avait que trois lignes stratégiques à choisir, celle qui menait droit à Mastricht, celle qui allait plus au nord sur Venlo, ou bien celle qui menait à l'armée anglaise vers Mont St.-Jean. Il prit audacieusement la dernière et triompha par

l'application des lignes stratégiques intérieures, que Napoléon avait négligées pour la première fois peut être de sa vie. On conviendra que la ligne suivie, de Gembloux par Wawre sur Mont St.-Jean, n'était ni la ligne d'opérations de l'armée prussienne, ni une ligne de bataille, mais bien une ligne stratégique de manœuvres : ligne centrale ou intérieure, audacieusement choisie, en ce qu'on laissait la ligne naturelle d'opérations à découvert pour chercher son salut dans l'importante jonction des deux armées combinées, ce qui rendait au fond cette résolution conforme aux principes de la guerre.

Un exemple moins heureux fut celui de Ney à Dennewitz : débouchant de Wittenberg sur la direction de Berlin, il se prolongea à droite pour gagner l'extrême gauche des alliés ; mais par ce mouvement il laissait sa ligne primitive de retraite en bute à tous les coups d'un ennemi supérieur en nombre et en troupes aguerries. Il est vrai qu'il avait la mission de se mettre en liaison avec Napoléon, dont le projet était d'aller le joindre par Herzberg ou Luckau ; mais alors le maréchal devait du moins prendre, dès sa première marche, toutes les mesures de logistique et de tactique pour assurer ce changement de ligne stratégique, et en informer son armée. Il n'en fit rien, soit par oubli, soit par le sentiment qui lui faisait prendre en aversion toute supposition de retraite ; les pertes sanglantes

qu'il essuya à Dennewitz furent le triste résultat de cette imprudence.

Une des opérations qui retrace le mieux les diverses combinaisons des lignes stratégiques est celle de Napoléon par les gorges de la Brenta en 1796. Sa ligne générale d'opérations partant de l'Apennin aboutissait à Véronne où elle s'arrêtait. Lorsqu'il eût repoussé Wurmser sur Roveredo et qu'il résolut de pénétrer en Tyrol à sa poursuite, il poussa dans la vallée de l'Adige jusques sur Trente et le Lavis, où il apprit que Wurmser s'était jeté par la Brenta sur le Frioul, sans doute pour le prendre à revers. Il n'y avait que trois partis à choisir ; rester dans la vallée étroite de l'Adige au risque d'y être compromis ; rétrograder par Véronne au-devant de Wurmser ; ou bien, ce qui était grandiose, mais téméraire, se jeter à la suite de Wurmser dans cette vallée de la Brenta encaissée de montagnes rocailleuses, et dont les deux issues pourraient être barrées par les Autrichiens.

Napoléon n'était pas homme à hésiter entre trois alternatives pareilles : il laissa Vaubois sur le Lavis pour couvrir Trente, et se jetta avec le reste de ses forces sur Bassano ; on sait les brillantes résultats de cette marche hardie. Certes la route de Trente à Bassano n'était point la ligne d'opérations de l'armée française, mais une ligne stratégique plus audacieuse encore que celle de Blucher sur Wawre. Toutefois il ne s'agissait que d'une opération de 3 à

4 jours, au bout desquels Napoléon serait ou vainqueur ou battu à Bassano : dans le premier cas il ouvrait sa communication directe avec Véronne et avec sa ligne d'opérations, dans le cas contraire il regagnait en toute hâte Trente d'où, rallié à Vaubois, il se replierait également sur Véronne, ou Peschiera. Les difficultés du pays qui rendaient cette marche audacieuse sous un rapport, la favorisaient aussi sous l'autre, car Wurmser, lors même qu'il eût triomphé à Bassano, ne pouvait nullement inquiéter le retour sur Trente, aucun chemin ne lui permettant de prevenir Napoléon dans cette direction. Il n'y aurait eu que le cas où Davidovich, resté sur le Lavis, eût chassé Vaubois de Trente, qui eût un peu embarrassé Napoléon ; mais ce général autrichien, battu antérieurement à Roveredo, ignorant pendant plusieurs jours ce que faisait l'armée française, et croyant l'avoir toute entière sur les bras, aurait à peine songé à reprendre l'offensive quand Napoléon, repoussé de Bassano, eût été déjà de retour. Si même Davidovich se fut avancé jusqu'à Roveredo en poussant Vaubois, il y eût été entouré dans ce gouffre de l'Adige entre les deux masses françaises qui lui eûssent fait subir le sort de Vandamme à Culm.

Je me suis étendu sur cet incident pour montrer que le calcul du temps et des distances, joint à une grande activité, peut faire réussir bien des entre-

prises en apparence tout à fait imprudentes. J'en conclus qu'il est permis quelquefois de jeter momentanément une armée sur une direction qui découvrirait la ligne d'opérations, mais qu'il faut prendre toutes ses mesures pour que l'ennemi n'en profite point, tant par la rapidité de l'exécution, que par les démonstrations qui pourraient lui donner le change, et le laisser dans l'ignorance de ce qui se passe. Cependant c'est une manœuvre des plus hasardées et à laquelle on ne doit se résoudre que dans des cas urgens.

Nous croyons avoir suffisamment démontré les diverses combinaisons que présentent ces lignes stratégiques de manœuvre, pour que chacun de nos lecteurs puisse apprécier leurs différentes espèces et les maximes qui doivent présider à leur choix.

ARTICLE XXIII.

Des moyens d'assurer les lignes d'opérations par des bases passagères ou des reserves stratégiques.

Lorsqu'on pénètre offensivement dans un pays, on peut et l'on doit même se former *des bases éventuelles* qui, sans être ni aussi fortes ni aussi sûres que celles de ses propres frontières, peuvent néanmoins être considérées comme des bases passagères; une ligne de fleuve avec des têtes de ponts, avec une ou deux grandes villes à l'abri d'un coup de main pour couvrir les grands dépôts de l'armée et servir à la réunion des troupes de réserve, pourra être une excellente base de cette espèce.

Toutefois il va sans dire qu'une pareille ligne ne saurait point servir de base passagère, si une force hostile se trouvait à proximité de la ligne d'opérations qui conduirait de cette base supposée à la base réelle des frontières. — Ainsi Napoléon aurait eu une bonne base réelle sur l'Elbe en 1813 si l'Au-

triche était demeurée neutre, mais cette puissance s'étant déclarée contre lui, la ligne de l'Elbe étant prise à revers, n'était plus qu'un pivot d'opérations très bon pour favoriser une entreprise momentanée, mais dangereux à la longue si l'on venait à y essuyer un échec notable.

Or, comme toute armée battue en pays ennemi peut toujours être exposée à ce que son adversaire manœuvre de manière à la couper de ses frontières si elle persistait à teuir dans le pays, il faut bien reconnaître que ces bases temporaires lointaines seront aussi plutôt des points d'appui instantanés que des bases réelles, et qu'elles rentrent en quelque sorte dans la catégorie des lignes de défense éventuelles.

Quoiqu'il en soit on ne peut pas non plus se flatter de trouver toujours, dans une contrée envahie, des postes à l'abri d'insulte, propres à offrir des points d'appui convenables pour former une base même temporaire. Dans ce cas on pourra y suppléer par l'établissement d'une réserve stratégique, invention tout à fait particulière au système moderne, et dont les avantages comme les inconvéniens méritent d'être examinés.

Des réserves stratégiques.

Les réserves jouent un grand rôle dans les guerres modernes ; à peine en avait-on l'idée autrefois. De-

puis le gouvernement qui prépare les réserves nationales, jusqu'au chef d'un peloton de tirailleurs, chacun aujourd'hui veut avoir sa réserve.

Outre les réserves nationales dont nous avons parlé dans le chapitre de la politique militaire et qui ne se lèvent que dans les cas urgens, un gouvernement sage a soin d'assurer de bonnes réserves pour compléter les armées actives; c'est ensuite au général à savoir les disposer lorsqu'elles sont dans le rayon de son commandement. Un état aura ses réserves, l'armée aura les siennes, chaque corps d'armée et même chaque division ou détachement, ne manqueront pas non plus de s'en assurer une.

Les réserves d'une armée sont de deux espèces : celles qui sont dans la ligne de bataille, prêtes au combat; celles qui sont destinées à tenir l'armée au complet et qui, tout en s'organisant, peuvent occuper un point important du théâtre de la guerre, et servir même de réserves stratégiques. Sans doute beaucoup de campagnes ont été entreprises et menées à bonne fin sans qu'on ait songé à de pareilles réserves; aussi leur établissement dépend-il, non seulement de l'étendue des moyens dont on peut disposer, mais encore de la nature des frontières, et de la distance qui sépare le front d'opérations, ou le but objectif, de la base.

Toutefois, dès qu'on se décide à l'invasion d'une contrée, il est naturel qu'on songe à la possibilité

d'être rejeté sur la défensive; or l'établissement d'une réserve intermédiaire entre la base et le front d'opérations, offre le même avantage que la réserve de l'armée active procurera un jour de bataille; car elle peut voler sur les points importans que l'ennemi menacerait, sans pour cela affaiblir l'armée agissante. A la vérité la formation d'une telle réserve exigera certain nombre de régimens qu'on sera obligé de distraire de l'armée active : cependant on ne peut disconvenir qu'une armée un peu considérable a toujours des renforts à attendre de l'intérieur, des recrues à instruire, des milices mobilisées à exercer, des dépôts régimentaires et des convalescens à utiliser : en organisant donc un système de dépôts centraux pour les laboratoires de munitions et d'équipement, en faisant réunir à ces dépôts tous les détachemens allant et venant de l'armée, en y joignant seulement quelques bataillons de bonnes troupes pour leur donner un peu plus de consistance, on formerait ainsi une réserve dont on tirerait d'éminens services.

Dans toutes ses campagnes, Napoléon ne manqua pas d'en organiser : même en 1797, dans sa marche audacieuse sur les Alpes Noriques, il eut d'abord le corps de Joubert sur l'Adige, ensuite celui de Victor, revenant des États-romains aux environs de Véronne. En 1805, les corps de Ney et d'Augereau jouèrent alternativement ce rôle en

Tyrol et en Bavière, comme Mortier et Marmont autour de Vienne.

Napoléon marchant à la guerre de 1806 forma de pareilles réserves sur le Rhin ; Mortier s'en servit pour soumettre la Hesse. En même temps des secondes reserves se formaient à Mayence sous Kellermann et venaient, à mesure de leur formation, occuper le pays entre le Rhin et l'Elbe, tandis que Mortier était appellé en Poméranie. Lorsque Napoléon se décida à pousser sur la Vistule à la fin de la même année, il ordonna, avec beaucoup d'étalage, la réunion d'une armée de l'Elbe ; sa force devait être de 60 mille hommes, son but, de couvrir Hambourg contre les Anglais et d'imposer à l'Autriche dont les dispositions étaient aussi manifestes que les intérêts.

Les Prussiens en avaient formé une semblable à Halle en 1806 ; mais elle était mal placée : si on l'avait établie sur l'Elbe à Wittenberg ou Dessau, et qu'elle eût fait son devoir, elle eût peut être sauvé l'armée en donnant au prince de Hohenlohe et à Blucher le temps de gagner Berlin ou du moins Stettin.

Ces réserves seront surtout utiles dans les contrées qui présenteraient un double front d'opérations : elles pourront alors remplir la double destination d'observer le second front, et de pouvoir au besoin concourir aux opérations de l'armée princi-

pale, si l'ennemi venait à menacer ses flancs, ou si un revers la forçait à se rapprocher de la réserve. Il est inutile d'ajouter, qu'il faut néanmoins éviter de tomber dans des détachemens dangereux, et toutes les fois qu'on pourra se dispenser de ces réserves, il faudra le risquer, ou n'y employer du moins que les dépôts. Ce n'est guère que dans les invasions lointaines, ou dans l'intérieur de son propre pays lorsqu'il est menacé d'invasion, qu'elles semblent utiles, car si l'on fait la guerre à cinq ou six marches seulement au-delà de la frontière, pour se disputer une province limitrophe, ces réserves seraient un détachement tout-à-fait superflu. Dans son propre pays on pourra le plus souvent s'en dispenser: ce ne sera que dans les cas d'invasion sérieuse, lorsqu'on ordonnera de nouvelles levées, qu'une pareille réserve, dans un camp retranché, sous la protection d'une place servant de grand dépôt, sera même indispensable. C'est aux talens du général à juger de l'opportunité de ces réserves, d'après l'état du pays, la profondeur de la ligne d'opérations, la nature des points fortifiés qu'on y posséderait, enfin d'après la proximité de quelque province ennemie. Il décidera aussi de leur emplacement et des moyens d'y utiliser des détachemens qui affaibliraient moins l'armée active, que si on en tirait des divisions d'élite.

On me dispensera de démontrer que ces réserves

doivent occuper les points stratégiques les plus intéressans qui se trouveraient entre la base réelle des frontières et le front d'opérations, ou entre le point objectif et cette même base : elles garderont les places de guerre, s'il y en a déjà de soumises; elles observeront ou investiront celles qui ne le seraient pas; et si l'on n'en possède aucune pour servir de point d'appui, elles pourront travailler à tracer du moins quelques camps retranchés ou têtes de ponts, pour protéger les grands dépôts de l'armée, et doubler la force de leur propre position.

Du reste, tout ce que nous avons dit à l'article 20 sur les lignes de défense, relativement aux pivots d'opérations, peut s'appliquer aussi aux bases passagères, comme aux réserves stratégiques, qui seront doublement avantageuses lorsqu'elles posséderont de pareils pivots bien situés.

ARTICLE XXIV.

De l'ancien système des guerres de positions et du système actuel des marches.

On entend par le système de positions, cette ancienne manière de faire une guerre méthodique avec des armées campées sous la tente, vivant de leurs magasins et de leurs boulangeries, s'épiant réciproquement, l'une pour assiéger une place, l'autre pour la couvrir; l'une convoitant une petite province, l'autre s'opposant à ses desseins par des positions soi-disant inattaquables : système qui fut généralement en pratique depuis le moyen âge jusqu'à la révolution française.

Dans le cours de cette révolution de grands changemens survinrent; mais il y eut d'abord divers systèmes, et tous ne furent pas des perfectionnemens de l'art. En 1792, on commença la guerre comme on l'avait finie en 1762 : les armées françaises cam-

pèrent sous leurs places, et les alliés campèrent pour les assiéger. Ce ne fut qu'en 1793, lorsqu'elle se vit assaillie au-dedans et au-dehors, que la république jeta un million d'hommes et quatorze armées sur ses ennemis; force fut alors de prendre d'autres méthodes; ces armées n'ayant ni tentes, ni solde, ni magasins, marchèrent, bivouaquèrent ou cantonnèrent : leur mobilité s'en accrut et devint un instrument de succès. Leur tactique changea aussi; leurs chefs les tinrent en colonnes parcequ'elles sont plus faciles à manier que les lignes déployées, et grâces au pays coupé de la Flandre et des Voges, où ils combattaient, ils jetèrent une partie de leurs forces en tirailleurs pour couvrir leurs colonnes.

Ce système, qui naquit ainsi des circonstances, réussit d'abord au-delà de toute attente; il déconcerta les troupes méthodiques de la Prusse et de l'Autriche, aussi bien que leurs chefs : Mack, entr'autres, auquel on attribuait les succès du Prince de Cobourg, augmenta sa réputation en imprimant des instructions pour étendre les lignes afin d'opposer un ordre bien mince à ces tirailleurs ! ! Le pauvre homme ne s'était pas aperçu que les tirailleurs faisaient le bruit, mais que les colonnes enlevaient les positions !

Les premiers généraux de la républiqne furent des hommes de combat et rien de plus; la principale direction vint de Carnot et du comité de salut pu-

blic ; elle fut quelquefois bonne, mais aussi souvent mauvaise. Il faut l'avouer néanmoins, un des meilleurs mouvemens stratégiques de cette guerre vint de lui : ce fut celui qui porta, à la fin de 1793, une réserve d'élite successivement au secours de Dunkerque, de Maubeuge et de Landau ; ensorte que cette petite masse, transportée en poste, et secondée par les troupes déjà rassemblées sur les lieux, parvint à faire évacuer le territoire français.

La campagne de 1794 débuta mal, comme on l'a déjà dit ; ce fut la force des circonstances qui amena le mouvement stratégique de l'armée de la Moselle sur la Sambre, et non un plan prémédité ; au reste ce mouvement décida le succès de Fleurus et la conquête de la Belgique.

En 1795, les Français firent de si grandes fautes, qu'on les imputa à la trahison : les Autrichiens, au contraire, mieux dirigés par Clairfayt, Chateler et Schmidt, que par Mack et le prince de Cobourg, prouvèrent qu'ils concevaient la stratégie.

Chacun sait que l'archiduc triompha en 1796 de Jourdan et de Moreau, par une seule marche qui n'était que l'application des lignes intérieures.

Jusque-là les armées françaises avaient embrassé de grands fronts, soit pour mieux trouver des vivres, soit que les généraux imaginassent de bien faire en mettant toutes leurs divisions en ligne, laissant à leurs chefs le soin de les disposer au combat

comme ils l'entendaient, et ne gardant en réserve que de minces détachemens incapables de rien réparer si l'ennemi venait à culbuter une seule de ces divisions.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon débuta en Italie : la vivacité de ses marches dérouta Autrichiens et Piémontais dès ses premières opérations, car, dégagé de tout matériel inutile, il surpassa la mobilité de toutes les armées modernes. Il conquit la Péninsule par une série de marches et de combats stratégiques.

Sa course sur Vienne en 1797 fut une opération téméraire, mais légitimée peut être par la nécessité de vaincre l'archiduc Charles avant l'arrivée des renforts venant du Rhin.

La campagne de 1800, plus caractérisée encore, signala une ère nouvelle dans la projection des plans de guerre et dans la direction des lignes d'opérations; de là datèrent ces points objectifs hardis qui ne visaient à rien moins qu'à la capture ou à la destruction des armées, et dont nous avons parlé à l'art 19. Les ordres de bataille furent également moins étendus, l'organisation des armées en grands corps de deux ou trois divisions devint plus rationelle. Le système de stratégie moderne fut dès lors porté à son apogée, car les campagnes de 1805 et 1806 ne furent que des corolaires du grand problème résolu en 1800.

Quant à la tactique, celle des colonnes et des tirailleurs que Napoléon trouva tout établie, convenait trop au sol coupé de l'Italie pour qu'il ne l'adoptât pas.

Aujourd'hui se présente une question grave et capitale, c'est de décider si le système de Napoléon peut aller à toutes les tailles, à toutes les époques, à toutes les armées; ou si, en cas contraire, il serait possible que des gouvernemens et des généraux pussent revenir au système méthodique des guerres de position après avoir médité sur les évènemens de 1800 à 1809. Que l'on compare en effet les marches et les campemens de la guerre de sept ans avec ceux de la guerre de sept semaines (*), ou avec les trois mois qui s'écoulèrent depuis le départ du camp de Boulogne en 1805, jusqu'à l'arrivée dans les plaines de la Moravie, et que l'on décide ensuite si le système de Napoléon est préférable à l'ancien?

Ce système de l'Empereur des Français était *de faire dix lieues par jour, de combattre et de cantonner ensuite en repos.* Il m'a dit lui-même, qu'il ne connaissait pas d'autre guerre que celle-là.

On objectera que le caractère aventureux de ce grand capitaine se réunissait à sa position personnelle, et à la situation des esprits en France, pour l'exciter à faire ce qu'aucun autre chef n'aurait osé

(*) Epithète que Napoléon donnait à la campagne de 1806.

tenter à sa place, soit qu'il fut né sur le trône, soit qu'il fut simple général aux ordres de son gouvernement. Si cela est incontestable, il me paraît vrai aussi, qu'entre le système des invasions démesurées et celui des positions, il y a un milieu, ensorte que, sans imiter son audace impétueuse, il sera possible de suivre les routes qu'il a frayées, et que le système des guerres de position sera probablement proscrit pour long-temps, ou du moins considérablement modifié et perfectionné.

Sans doute si l'art se trouve agrandi par l'adoption du système des marches, l'humanité y perdra plus qu'elle n'y gagnera, car ces incursions rapides, et ces bivouacs de masses considérables se nourrissant au jour le jour des contrées mêmes qu'elles foulent, ne rappellent pas mal les dévastations des peuples qui se ruèrent sur l'Europe depuis le 4e jusqu'au 13e siècle. Toutefois il est peu probable qu'on y renonce de sitôt, car une grande vérité a été du moins démontrée par les guerres de Napoléon, c'est que les distances ne sauraient plus mettre un pays à l'abri d'invasion, et que les états qui veulent s'en garantir doivent avoir un bon système de forteresses et de lignes de défense, un bon système de réserves et d'institutions militaires, enfin un bon système de politique. Aussi partout les populations s'organisent-elles en milices pour servir de réserves aux armées actives, ce qui maintiendra la force des

armées sur un pied de plus en plus formidable; or plus les armées sont nombreuses, plus le système des opérations rapides et des prompts dénouemens devient une nécessité.

Si dans la suite l'ordre social reprend une assiette plus calme, si les nations, au lieu de combattre pour leur existence, ne se battent plus que pour des intérêts relatifs, pour arrondir leurs frontières ou maintenir l'équilibre européen; alors un nouveau droit des nations pourra être adopté, et il sera peut être possible de mettre les armées sur un pied réciproque qui soit moins exagéré. Alors aussi, dans une guerre de puissance à puissance, on pourra voir des armées de 80 à 100 mille hommes revenir à un système de guerre mixte, qui tiendrait le milieu entre les incursions volcaniques d'un Napoléon et l'impassible système des *starke Positionen* du siècle dernier. Jusque-là nous devons admettre ce système de marches qui a produit de si grands évènemens, car le premier qui oserait y renoncer en présence d'un ennemi capable et entreprenant, en deviendrait probablement la victime.

Par la science des marches, on n'entend pas seulement aujoud'hui ces minutieux détails de logistique qui consistent à bien combiner l'ordre des troupes dans les colonnes, le temps de leur départ et de leur arrivée, les précautions de leur itinéraire,

les moyens de communications soit entr'elles soit avec le point qui leur est assigné, toutes choses qui font une branche essentielle des fonctions de l'état-major. Mais outre ces détails tout matériels, il existe une combinaison des marches qui appartient aux grandes opérations de la stratégie. Par exemple, la marche de Napoléon par le St.-Bernard pour tomber sur les communications de Mélas; celles qu'il fit, en 1805 par Donawèrth pour couper Mack, et en 1806 par Géra pour tourner les Prussiens; la marche de Souworoff pour voler de Turin sur la Trebbia au-devant de Macdonald; celle de l'armée russe sur Taroutin, puis sur Krasnoï, furent des opérations décisives, non par leurs rapports avec la logistique, mais par leur rapports avec la stratégie.

Toutefois, à bien considérer, ces marches habiles ne sont jamais qu'un moyen de mettre en pratique les diverses applications du principe que nous avons indiqué et que nous développerons encore: faire une belle marche, n'est donc autre chose que porter la masse de ses forces sur un point décisif, or toute la science consistera à bien déterminer ce point d'après ce que nous avons essayé de démontrer à l'article 19. En effet, que fut la marche du St.-Bernard, si non une ligne d'opérations dirigée contre une extrémité du front stratégique de l'ennemi, et de là sur sa ligne de retraite? Que furent les marches d'Ulm et de Jéna, si ce n'est encore la même ma-

nœuvre ? Que fut la marche de Blucher à Waterloo, sinon l'application des lignes stratégiques intérieures recommandées dans l'article 22.

Delà on peut conclure que tous les mouvemens stratégiques qui tendent à porter les masses d'une armée successivement sur les différens points du front d'opérations de l'ennemi, seront des marches habiles, puisqu'elles appliqueront le principe général indiqué, page 138, en mettant en action le gros des forces sur des fractions seulement de l'armée ennemie. Les opérations des français à la fin de 1793, depuis Dunkerque à Landau, celles de Napoléon en 1796 et en 1809, sont à citer comme modèles en ce genre. Il serait inutile de s'étendre sur ces combinaisons, puisqu'elles rentrent par leur application dans la série des maximes déjà présentées.

Nous observerons néanmoins qu'il existe une espèce de marches qu'on a désignées sous le nom de marches de flanc, et que nous ne saurions passer sous silence. Dans tous les temps on les a présentées comme des manœuvres hasardées, sans avoir jamais rien écrit de bien satisfaisant sur ce sujet. Si l'on entend par là des manœuvres de tactique faites à la vue de la ligne de bataille ennemie, nul doute qu'un mouvement de flanc ne soit alors une opération fort délicate, bien qu'elle réussisse parfois; mais si l'on veut parler de marches stratégiques ordinaires, je ne conçois rien au danger d'une marche

de flanc, à moins que les plus vulgaires précautions de logistique n'aient été négligées. Dans un mouvement stratégique, les deux corps de bataille ennemis doivent toujours être séparés par un intervalle d'environ deux marches (en comptant la distance qui sépare les avant-gardes respectives, de l'ennemi et de leurs propres colonnes). En pareil cas il ne saurait exister aucun danger réel dans le trajet stratégique d'une position à une autre.

Il y a deux cas néanmoins où une marche de flanc semble tout à fait inadmissible : le premier est celui où le système de la ligne d'opérations, des lignes stratégiques et du front d'opérations, présenterait également le flanc à l'ennemi dans tout le cours d'une entreprise. Tel fut le fameux projet de marcher sur Leipzig sans s'inquiéter de Dresde et des 250 mille hommes de Napoléon, projet qui, arrêté à Trachenberg au mois d'août 1813, eut été probablement fatal aux armées alliées, si mes solicitations faites à Jungferteinitz n'eussent décidé à le modifier. Le second cas c'est l'orsqu'on aurait une ligne d'opérations lointaine ou profonde, comme celle de Napoléon à Borodino ; surtout si cette ligne d'opérations n'offrait encore qu'une seule ligne de retraite convenable : Alors tout mouvement de flanc qui la laisserait en prise, serait une faute grave.

Dans les contrées où les bonnes communications secondaires seraient nombreuses, les mouvemens de

flanc seront moins dangereux, parce qu'au besoin on pourrait recourir à un changement de ligne d'opérations si l'on était repoussé. L'état physique et moral des armées, le caractère plus ou moins énergique des chefs et des troupes, peuvent aussi influer sur l'opportunité de pareils mouvemens.

Au fait, les marches souvent citées de Jéna et d'Ulm furent de véritables manœuvres de flanc; tout comme celle sur Milan après le passage de la Chiusella, et comme celle du maréchal Paskiewicz pour aller franchir la Vistule à Ossiek; or chacun sait si elles réussirent.

Il en est autrement des mouvemens tactiques, faits par le flanc en présence de l'ennemi. Ney en fut puni à Dennewitz; Marmont à Salamanque et Frédéric-le-Grand à Kollin.

Cependant la manœuvre de Frédéric-le-Grand à Leuthen, devenue si célèbre dans les annales de l'art, fut un véritable mouvement de cette espèce (voyez chapitre 6 du traité des grandes opérations); mais habilement couvert par une masse de cavalerie, caché par les hauteurs, et opéré contre une armée qui demeurait immobile dans son camp, il eût un succès immense, parce qu'au moment du choc ce fut réellement l'armée de Daun qui prêta le flanc, et non celle du roi. Outre cela il faut convenir aussi qu'avec l'ancien système de se mouvoir par lignes, à distance de pelotons, pour se former,

sans déploiement par un à droite ou un à gauche en bataille, les mouvemens parallèles à la ligne ennemie ne sont pas des marches de flanc, puisqu'alors le flanc des colonnes n'est en réalité autre chose que le front de la ligne de bataille.

La fameuse marche du Prince Eugène en vue du camp français, pour tourner les lignes de Turin, fut bien plus extraordinaire encore que celle de Leuthen et ne réussit pas moins.

Dans ces différentes batailles, je le répète, ce furent des mouvemens tactiques et non stratégiques : la marche du prince Eugène, de Mantoue sur Turin, fut une des plus grandes opérations stratégiques du siècle; mais il s'agit ici du mouvement fait la veille de la bataille pour tourner le camp français. Au reste, la différence de résultats que présentent ces cinq journées est une preuve de plus qu'en ce point aussi la tactique est variable.

Quant à la partie logistique des marches, bien qu'elle ne forme qu'une des branches secondaires de l'art militaire, elle tient cependant de si près aux grandes opérations qu'elle peut en être regardée comme la partie exécutive; dès lors je crois devoir en dire deux mots, en la réunissant à l'article 41 avec quelques idées sur la logistique en général.

ARTICLE XXV.

Des magasins et de leurs rapports avec les marches.

Les combinaisons qui se lient de plus près au système des marches sont celles des magasins, car pour marcher vite et long-temps, il faut des vivres; or l'art de faire vivre une armée nombreuse, en pays ennemi surtout, est un des plus difficiles. La science d'un intendant-général a ses traités particuliers, auxquels nous renvoyons nos lecteurs, nous bornant à indiquer ce qu'elle a de commun avec la stratégie. (*)

Le système d'approvisionement des anciens n'a pas été bien connu, car tout ce que dit Végéce de l'administration des Romains, ne suffit point pour

(*) L'ouvrage du comte Cancrin, jadis intendant-général des armées russes, ne saurait être trop recommandé; il en existe peu d'aussi satisfaisant sur l'art d'administrer les subsistances.

nous dévoiler les ressorts d'une partie aussi compliquée. Un phénomène qui restera toujours difficile à concevoir, c'est que Darius et Xercès aient pu faire vivre des armées immenses dans la Thrace (la Romélie), tandis que de nos jours on aurait peine à y faire vivre 30 mille hommes. Au moyen âge, les empereurs grecs, les barbares, et plus tard les croisés, y entretinrent aussi des masses d'hommes considérables.

César a dit que la guerre devait nourrir la guerre, et on en a généralement conclu qu'il vivait toujours aux dépens du pays qu'il parcourait.

Le moyen âge fut remarquable par ses grandes migrations de toutes les espèces, il serait fort intéressant de savoir au juste le nombre de Huns, de Vandales, de Goths et de Mongols qui traversèrent successivement l'Europe, et comment ils vécurent dans leurs marches. L'administration des armées de croisés ne serait pas moins curieuse à connaître : manquant de toutes données à ce sujet, il faut bien se contenter de conjectures.

Dans les premiers temps de l'histoire moderne, on doit croire que les armées de François Ier, franchissant les Alpes pour entrer dans la fertile Italie, ne traînèrent pas de grands magasins à leur suite ; car elles n'étaient fortes que de 40 à 50 mille hommes, et une armée pareille n'est pas embarrassée de vivre dans les riches vallées du Tésin et du Pô.

Sous Louis XIV et Frédéric II, les armées plus considérables, et combattant sur leur propres frontières, vécurent réguliérement des magasins et boulangeries qui les suivaieut; ce qui gênait beaucoup les opérations, en ne permettant pas de s'éloigner des dépôts au-delà d'un espace proportionné aux moyens de transport, à la quantité de rations qu'ils pouvaient porter, et au nombre de jours qu'il fallait aux voitures pour aller et revenir des dépôts jusqu'au camp.

Dans la révolution, la nécessité fit mépriser les magasins: des armées nombreuses, envahissant la Belgique et l'Allemagne sans approvisionnemens, vécurent tantôt chez les habitans, tantôt de réquisitions frappées sur le pays, enfin de maraude et de pillage. Marcher en cantonnant chez les habitans est très possible en Belgique, en Italie, en Souabe, sur les riches bords du Rhin et du Danube, surtout si l'armée, marchant en plusieurs colonnes, n'excède pas 100 à 120 mille hommes; mais cela devient très difficile dans d'autres contrées, et impossible en Russie, en Suède, en Pologne, en Turquie. On conçoit combien une armée agit avec plus de vélocité et d'impétuosité, lorsqu'elle n'a d'autre calcul à faire que celui de la vigueur des jambes de ses soldats. Ce système donna de grands avantages à Napoléon; mais il en abusa, en l'étendant sur une échelle excessive, et dans des contrées où il était impraticable.

Un général d'armée doit savoir faire concourir à ses entreprises toutes les ressources existantes dans le pays qu'il envahit; il doit employer les autorités, lorsqu'elles y restent, à frapper des réquisitions uniformes et légales qu'il fera exactement payer s'il en a les moyens: lorsque les autorités ne restent pas, il doit en établir de provisoires, composées des notables, et revêtues de pouvoirs extraordinaires. On fera réunir ces provisions requises sur les points les plus sûrs et les plus favorables aux mouvemens de l'armée d'après les principes des lignes d'opérations. Afin de ménager les approvisionnemens, on pourra faire cantonner le plus de troupes possible dans les villes et villages, sauf à indemniser les habitans de la surcharge qui en résultera. L'armée, outre ses vivres et fourrages, aura des parcs de voitures auxiliaires fournies par le pays, pour que les approvionnemens puissent lui arriver partout où elle resterait stationnaire.

Il est aussi difficile d'établir des règles sur ce qu'il serait prudent d'entreprendre sans former à l'avance des magasins, que de tracer la démarcation exacte entre le possible et l'impossible. Les contrées, les saisons, la force des armées, l'esprit de la population, tout varie dans ces combinaisons; mais on peut établir comme maximes générales:

1° Que dans des contrées fertiles et peuplées, dont les habitans ne seraient pas hostiles, une armée peut

marcher durant tout le temps qu'exige une opération donnée, en tirant ses ressources du pays. Or, comme une première opération n'exige jamais au-delà d'un mois, pendant lequel le gros des masses sera en mouvement, il suffira de pourvoir, par des approvisionnemens de réserve, aux besoins eventuels de l'armée, et surtout à ceux des forces qui seraient obligées de stationner sur un même point. Par exemple, l'armée de Napoléon, à moitié réunie autour d'Ulm pour y bloquer Mack, pouvait avoir besoin de biscuit jusqu'à la reddition de la ville, et si elle en eût manqué, l'opération aurait pu échouer.

2° Pendant ce temps il faudra s'appliquer à réunir, avec toute l'activité possible, les ressources qu'offre le pays, pour former des magasins de réserve et subvenir aux besoins qu'éprouverait l'armée après la réussite de l'opération, soit pour se concentrer dans des positions de repos, soit pour partir de là et marcher à de nouvelles entreprises.

3° Les magasins qui auraient été rassemblés par des achats ou des requisitions sur le pays, doivent être échelonnés autant que possible sur trois différens rayons de communications, ce qui facilitera, d'un côté l'approvisionnement de chacune des ailes de l'armée, et de l'autre la plus grande extension possible de la sphère des requisitions successives, enfin le moyen de mieux couvrir, sinon la totalité, du moins une bonne partie de la ligne des dépôts. Dans

ce dernier but il ne ferait point inutile que les dépôts des deux ailes fussent établis sur des rayons convergens vers la ligne d'opération principale, qui se trouvera ordinairement être celle du centre. Par cette précaution on obtiendra deux avantages réels, le premier de mettre les magasins mieux à l'abri des insultes de l'ennemi, en augmentant la distance qui les sépare de lui; le second serait, de faciliter les mouvemens concentriques en arrière que l'armée pourrait exécuter pour se réunir sur un seul point de la ligne d'opération, dans le but de tomber à son tour sur l'ennemi et de lui arracher, en ressaisissant l'initiative d'attaque, l'ascendant momentané qu'il aurait aquis.

4° Dans les pays où la population est trop rare et le sol peu fertile, une armée manquera des ressources les plus essentielles; dès lors il sera prudent de ne pas l'éloigner à de trop grandes distances des magasins, et de traîner avec soi des approvisionnemens de réserve suffisans pour lui donner le temps, au besoin, de se replier sur la base de ses grands dépôts.

5° Dans les guerres nationales et dans les pays où la population entière fuit et détruit tout, comme cela est arrivé en Espagne, en Portugal, en Russie, en Turquie, il est impossible de marcher sans se faire suivre par des magasins reguliers, et sans avoir une base sûre d'approvisionnemens à proximité du front

d'opérations; ce qui rend la guerre d'invasion beaucoup plus difficile, pour ne pas dire impossible.

6° Il ne suffit pas d'assembler d'immenses provisions, il faut encore les moyens de leur faire suivre l'armée, et c'est en cela que consiste la plus grande difficulté, surtout lorsqu'on veut marcher à des entreprises vives et rapides. Pour faciliter la marche des magasins il faut, en premier lieu, les composer des denrées les plus portatives, telles que le biscuit, le riz, etc.; ensuite il faudra avoir des voitures d'équipages militaires qui réunissent la légèreté et la solidité, afin de pouvoir passer sur toutes sortes de routes. Il importera aussi, comme nous l'avons dit, de réunir le plus de voitures du pays qu'on le pourra, en veillant à ce que les propriétaires ou conducteurs soient bien traités et protégés par les troupes : on en formera des parcs échelonnés pour ne pas les éloigner trop de leurs foyers, et se ménager des ressources successives. Enfin il sera nécessaire d'habituer le soldat à porter pour quelques jours de biscuit, de riz, ou même de farine à défaut d'autres provisions.

7° Le voisinage de la mer offre de très grandes facilités pour les approvisionnemens d'une armée; celle qui est maîtresse de la mer, semble ne devoir jamais manquer de rien. Toutefois, cet avantage n'est pas sans inconvénient pour une grande armée continentale, car dans le but de rester en relations

sûres avec ses magasins, elle se laissera entraîner à porter ses opérations sur le rivage, ce qui pourrait l'exposer à de cruels désastres, si l'ennemi agissait avec la masse de ces forces sur l'extrémité opposée à la mer. (*) Si elle s'éloigne trop du rivage elle peut alors être exposée à voir ses communications menacées ou même interceptées, et les moyens matériels de toute espèce devront s'augmenter à mesure qu'elle s'éloignera.

8° L'armée continentale, qui emploiera la mer pour faciliter ses arrivages, ne doit pas négliger d'avoir sa base principale d'opérations par terre, avec une réserve d'approvisionnemens indépendante des moyens maritimes, et une ligne de retraite sur l'extrémité de son front stratégique opposée à la mer.

9° Les fleuves ou rivières navigables, dont le cours serait parallèle à peu près avec les routes qui serviraient de ligne d'opérations à l'armée, fourniraient, ainsi que les canaux, de grandes facilités pour les transports de vivres; et quoique ces moyens ne soient pas comparables à ceux que procure la grande navigation, ils n'en seraient pas moins très précieux.

(*) On comprend que je ne veux parler ici que des guerres entre nations européennes qui savent manœuvrer : on pourrait dévier de ces règles contre des hordes Asiatiques ou des Turcs, peu à craindre en campagne ; ils n'ont ni l'instruction militaire, ni des troupes capables de punir des fautes que l'on commettrait devant eux.

On en a conclu avec raison que les lignes d'opérations parallèles à un fleuve sont les plus favorables, surtout en ce qu'elles rendent les arrivages plus faciles, et permettent de diminuer de beaucoup l'embarras des voitures; mais, loin que le fleuve fut en lui-même la véritable ligne d'opérations, comme on l'a prétendu, il faudrait toujours avoir soin que la plus grande partie des troupes pût s'en tenir éloignée, afin d'éviter que l'ennemi, venant les attaquer en forces sur l'extrémité opposée au fleuve, ne les plaçât dans une position tout aussi fâcheuse que si elles étaient acculées à la mer.

Il faut observer encore, qu'en pays ennemi il est assez rare de pouvoir profiter d'un fleuve pour les arrivages de vivres, soit parce qu'on en détruit les barques, soit parce que des corps légers pourraient inquiéter la navigation. Pour la rendre sûre il faudrait porter des corps sur les deux rives, ce qui n'est pas sans danger, comme Mortier l'éprouva à Dirnstein. Dans un pays ami ou allié le cas est différent, et les avantages des fleuves sont plus réels.

10° A défaut de pain ou de biscuit, la viande sur pied a souvent suffi aux besoins pressans d'une armée; et, dans les contrées populeuses, les bestiaux sont toujours assez abondans pour y pourvoir durant quelque temps. Mais ces ressources sont aussi bientôt épuisées, et elles entraînent les troupes à la maraude; il importe donc de régulariser par tous les moyens

possibles les requisitions de bestiaux, de les payer si l'on peut, et surtout de faire suivre les colonnes par des bœufs achetés hors de la sphère des marches de l'armée.

Je ne saurais terminer cet article sans citer un propos de Napoléon qui paraîtra bizarre, mais qui a toutefois son bon côté. Je lui ai entendu dire que, dans ses premières campagnes, l'armée ennemie était toujours si bien pourvue que, lorsqu'il se trouvait embarrassé de nourrir la sienne, il n'avait qu'à la jeter sur les derrières de l'ennemi, où il était certain de trouver tout en abondance. Maxime sur laquelle il serait sans doute bien absurde d'asseoir un système, mais qui explique peut être le succès de plus d'une entreprise téméraire, et qui démontre combien la véritable guerre diffère des calculs trop compassés.

ARTICLE XXVI.

Des frontières et de leur défense par les forteresses ou par des lignes retranchées. De la guerre de sièges.

Les forteresses ont deux destinations capitales à remplir, la première, c'est de couvrir les frontières; la seconde, de favoriser les opérations de l'armée en campagne.

La défense des frontières d'un état par des places est en général une chose un peu vague; sans doute, comme nous l'avons dit à l'article des lignes de défense, il y a quelques contrées dont les abords, couverts par de grands obstacles naturels, offrent très peu de points accessibles qu'il serait possible de couvrir encore par des ouvrages de l'art; mais dans les pays ouverts la chose est plus difficile. Les chaînes des Alpes, des Pyrénées, celles moins élevées des Crapacks, du Riesengebirg, de l'Erzgebirg, du Böhmerwald, de la Forêt-Noire, des Vosges, du Jura, sont toutes plus au moins susceptibles d'être

couvertes par un bon système de places. (Je ne parle pas du Caucase, aussi élevé que les grandes Alpes, parce qu'il ne sera probablement jamais le théâtre de grandes opérations stratégiques.)

De toutes ces frontières, celle entre la France et le Piémont était la mieux couverte; les vallées de la Sture et de Suze, les passages de l'Argentière, du Mont-Genèvre, du Mont-Cenis, seuls réputés praticables, étaient couverts de forts en maçonnerie, puis des places considérables se trouvaient aux débouchés des vallées dans les plaines du Piémont; rien ne paraissait plus difficile à vaincre.

Toutefois, il faut bien l'avouer, ces belles défenses de l'art n'empêcheront jamais entièrement une armée de passer, d'abord parce que les petits forts qu'on peut construire dans les gorges, sont susceptibles d'être enlevés, ensuite parce qu'on trouve toujours quelque chemin jugé impraticable et où un ennemi audacieux parvient, à force de travail, à se frayer une issue. Le passage des Alpes par François Ier, si bien décrit par Gaillard, celui du St.-Bernard par Napoléon, enfin l'expédition du Splugen si bien racontée par Mathieu Dumas, prouvent de reste cette vérité : *une armée*, disait Napoléon, *passe partout où un homme peut poser le pied!!* Maxime peut être un peu exagérée, mais qui caractérise ce grand capitaine, et qu'il a appliquée lui-même avec tant de succès! Nous dirons

plus loin quelques mots sur cette guerre de montagnes.

D'autres contrées sont couvertes par de grands fleuves, si non immédiatement en première ligne, du moins en seconde. Il est étonnant cependant que ces lignes, qui semblent si bien faites pour séparer des nations, sans intercepter leurs rapports de commerce et de voisinage, ne forment nulle part la ligne réelle des frontières; car on ne pouvait pas dire que la ligne du Danube séparât la Bessarabie de l'empire Ottoman tant que les Turcs avaient pied dans la Moldavie. Et le Rhin ne fut jamais une frontière réelle entre la France et l'Allemagne, puisque les Français eurent long-temps des places à la rive droite, tandis que les Allemands avaient Mayence, Luxembourg et les têtes de pont de Manheim et de Wesel sur la rive gauche.

Toutefois si le Danube, le Rhin, le Rhône, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Pô et l'Adige ne sont nulle part des lignes de première frontière, cela n'empêche pas de les fortifier comme lignes de défense permanentes, sur tous les points où ils pourront offrir un système de défense satisfaisant, pour couvrir un front d'opérations.

Une des lignes de ce genre qu'on peut citer pour exemple est celle de l'Inn, qui séparait la Bavière de l'Autriche; flanqué au sud par les Alpes Tyroliennes, au nord par celles de Bohême et par le

Danube, son front, qui n'est pas étendu, se trouve couvert par les places de Passau, Braunau et Salzbourg. Lloyd compare, avec un peu de poésie, cette frontière à deux bastions inexpugnables, dont la courtine, formée de trois belles places, a pour fossé un des fleuves les plus impétueux; mais il s'est un peu exagéré ces avantages matériels, car l'épithète d'inexpugnables dont il les décore a reçu trois sanglans démentis dans les campagnes de 1800, 1805, 1809.

La plupart des états européens, loin d'avoir des frontières aussi formidables que celles des Alpes et de l'Inn, présentent des pays de plaines ouvertes, ou des montagnes accessibles sur un nombre considérables de points; notre projet n'étant pas d'offrir la géographie militaire de l'Europe, nous nous bornerons à présenter les maximes générales qui peuvent s'appliquer à toutes les contrées indistinctement.

Lorsqu'une frontière se trouve en pays ouvert, il faut bien renoncer à l'idée de vouloir en faire une ligne formelle et complète de défense en y multipliant des places trop nombreuses, qui exigent des armées pour en garnir les remparts, et en définitive n'empêchent jamais d'entrer dans le pays. Il sera plus sage de se contenter d'y établir quelques bonnes places habilement choisies, non plus pour empêcher l'ennemi de pénétrer, mais pour augmen-

ter les entraves de sa marche, tout en protégeant et favorisant au contraire les mouvemens des armées actives chargées de le repousser.

Les forteresses ont donc une influence manifeste sur les opérations militaires, mais l'art de les construire, de les attaquer et de les défendre tenant à l'arme spéciale du génie, il serait étranger à notre but de traiter ces matières, et nous nous bornerons à examiner les points par lesquels elles tiennent à la stratégie.

Le 1re est le choix du site où il convient d'en construire. Le 2me est la détermination des cas dans lesquels on peut mépriser les places pour passer outre, et ceux dans lesquels on est forcé de les assiéger. Le 3me consiste dans les rapports existans entre le siège de la place et l'armée active qui doit le couvrir.

Autant une place bien située favorise les opérations, autant les places établies hors des directions importantes sont funestes : c'est un fléau pour l'armée qui doit s'affaiblir à l'effet de les garder, et un fléau pour l'état qui dépense des soldats et de l'argent en pure perte. J'ose affirmer que beaucoup de places en Europe sont dans ce cas.

S'il est vrai qu'une place soit rarement par elle-même un obstacle absolu à la marche de l'armée ennemie, il est incontestable qu'elle la gêne, qu'elle la force à des détachemens, à des détours dans sa

marche ; d'un autre côté, elle favorise au contraire l'armée qui la possède, en lui donnant tous les avantages opposés ; elle assurera ses marches, favorisera le déboucher de ses colonnes si elle est sur un fleuve ; couvrira ses magazins ses flancs et ses mouvemens ; enfin lui donnera un refuge au besoin.

L'idée de ceindre toutes les frontières d'un état de places fortes très-rapprochées, est une calamité ; on a faussement imputé ce système à Vauban, qui loin de l'approuver, disputait avec Louvois sur le grand nombre de points inutiles que ce ministre voulait fortifier. On peut réduire les maximes de cette partie de l'art aux principes ci-après.

1° Un état doit avoir des places échelonnées sur trois lignes depuis la frontière jusque vers la capitale (*). Trois places en première ligne, autant en seconde, et une grande place d'armes en troisième ligne, près du centre de puissance, forment un système à peu près complet pour chaque partie des frontières d'un état. S'il y a quatre fronts pareils, cela fera de 24 à 30 places.

On objectera peut être que ce nombre est déjà très considérable, et que l'Autriche même n'en

(*) La campagne mémorable de 1829 a encore prouvé ces vérités. Si la Porte avait eu de bons forts en maçonnerie dans les défilés du Balkan, et une belle place vers Faki, nous ne serions pas arrivés à Andrinople, et les évènemens auraient pu se compliquer.

avait pas autant. Mais il faut considérer que la France en a plus de 40 sur un tiers seulement de sa frontière, (de Besançon à Dunkerque) sans que pour cela elle en ait suffisamment en troisième ligne, au centre de sa puissance. Un comité, réuni il y a quelques années pour statuer sur ces forteresses, a conclu qu'il fallait en ajouter encore. Cela ne prouve pas qu'il n'y en ait déjà trop, mais bien qu'il en manque sur des points importans, tandis que celles de première ligne, trop entassées, doivent être maintenues parce qu'elles existent. En comptant que la France a deux fronts de Dunkerque à Bâle, un de Bâle à la Savoie, un de la Savoie à Nice, outre la ligne tout à fait séparée des Pyrénées, et la ligne maritime des côtes de l'Océan, il en résulte, qu'elle a six fronts à couvrir, ce qui exigerait de 40 à 50 places. Tout militaire conviendra que c'est autant qu'il en faut, car le front de la Suisse et celui des côtes de l'Océan en exigent moins que ceux du Nord-Est. L'essentiel pour qu'elles atteignent leur but, et de les établir d'après un système bien combiné. Si l'Autriche eut un nombre de places moins considérable, c'est qu'elle était entourée des petits états de l'empire Germanique, qui, loin de la menacer, mettaient leurs propres forteresses à sa disposition.

Au surplus, le nombre indiqué n'exprime que celui qui paraît nécessaire à une puissance présen-

tant quatre fronts à peu près égaux en développement. La monarchie prussienne, formant une immense pointe de Kœnigsberg jusqu'aux portes de Metz, ne saurait être fortifiée sur le même système que la France, l'Espagne ou l'Autriche. Ainsi les dispositions géographiques, ou l'extrême étendue de quelques états, peuvent faire diminuer ou augmenter ce nombre, surtout lorsqu'il y a des places maritimes à y ajouter.

2° Les forteresses doivent toujours être construites sur des points stratégiques importans désignés à l'article 19. Sous le rapport tactique on doit s'attacher à les asseoir de préférence dans un site qui ne soit pas dominé, et qui, facilitant le déboucher, rendrait le blocus plus difficile.

3° Les places qui réuniront le plus d'avantages soit pour leur propre défense, soit pour favoriser les opérations des armées actives, sont incontestablement celles qui se trouvent à cheval sur de grands fleuves dont elles dominent les deux rives : Mayence, Coblentz, Strasbourg, en y comprenant Kehl, sont de vrais modèles en ce genre.

Cette vérité admise, on doit reconnaître aussi que les places établies au confluent de deux grandes rivières ont l'avantage de dominer trois fronts d'opérations différens, ce qui augmente leur importance (la place de Modlin est dans ce cas). Mayence, lorsqu'elle avait encore le fort de Gustavsbourg à la

rive gauche du Meyn, et Cassel à la droite, était la plus formidable place d'armes de l'Europe; mais comme elle exigerait une garnison de 25 mille hommes, un état ne saurait en avoir beaucoup de cette étendue.

4° Les grandes places ceignant des villes populeuses et commerçantes, offrent des ressources pour une armée; elles sont beaucoup préférables aux petites, surtout lorsqu'on peut encore compter sur l'aide des citoyens pour seconder la garnison : Metz arrêta toute la puissance de Charles-Quint; Lille suspendit toute une année les opérations d'Eugène et de Marlborough; Strasbourg fut maintes fois le boulevard des armées françaises. Dans les dernières guerres, on a dépassé ces places, parce que tous les flots de l'Europe en armes se précipitaient sur la France; mais une armée de 150 mille Allemands, qui aurait devant elle 100 mille Français, pourrait-elle impunément pénétrer sur la Seine en méprisant de pareilles places bien munies? C'est ce que je me garderai d'affirmer.

5° Jadis on faisait la guerre aux places, aux camps, aux posititions: dans les derniers temps, au contraire, on ne la faisait plus qu'aux forces organisées, sans s'inquiéter ni des obstacles matériels, ni de ceux de l'art. Suivre exclusivement l'un ou l'autre de ces systèmes serait également un abus. La véri-

table science de la guerre consiste à prendre un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Sans doute le plus important sera toujours de viser d'abord à battre complètement, et à dissoudre les masses organisées de l'ennemi qui tiendraient la campagne; pour atteindre ce but décisif on peut dépasser les forteresses; mais si l'on n'obtenait qu'un demi-succès, alors il deviendrait imprudent de poursuivre une invasion sans mesure. Au reste, tout dépend de la situation et de la force respective des armées, ainsi que de l'esprit des populations.

L'Autriche, guerroyant seule contre la France, ne pourrait pas répéter les opérations de la grande alliance de 1814. De même, il est probable que l'on ne reverra pas de si-tôt 50 mille Français se hasarder au-delà des Alpes Noriques, au cœur de la monarchie autrichienne, comme Napoléon le fit en 1797 (*). De pareils évènemens dépendent d'un concours de circonstances qui font exception aux règles communes.

6° On conclura de ce qui précède : que des places

(*) Je ne blâme pas Napoléon d'avoir pris l'offensive dans le Frioul; il avait devant lui 35 mille Autrichiens, qui en attendaient 20 mille venant du Rhin; le général français attaqua l'Archiduc avant l'arrivée de ces renforts, et poussa vivement ses succès, parce qu'il n'y avait rien devant lui qui pût compromettre sa pointe. Il opéra dans les règles à cause des antécédens et de la position respective des deux partis.

sont un appui essentiel, mais que l'abus en serait nuisible, puisqu'au lieu d'ajouter aux forces de l'armée active, il les énerverait en les divisant: qu'une armée, voulant avec raison chercher à détruire les forces ennemies en campagne, peut sans danger se glisser entre plusieurs places pour atteindre ce but, en ayant soin toutefois de les faire observer: qu'elle ne saurait cependant envahir un pays ennemi en passant un grand fleuve, comme le Danube, le Rhin, l'Elbe, sans réduire au moins une des places situées sur ce fleuve, afin d'avoir une ligne de retraite assurée: maîtresse d'une telle place, l'armée pourra alors continuer l'offensive tout en employant son matériel de siège à réduire successivement d'autres forteresses; car plus l'armée agissante avancera, plus le corps de siège pourra se flatter de terminer l'entreprise sans être entravé par l'ennemi.

7° Si les grandes places sont bien plus avantageuses que les petites, lorsque la population est amie, il faut convenir aussi que ces dernières peuvent avoir cependant leur degré d'importance, non pour arrêter l'ennemi qui les masquerait facilement, mais pour favoriser les opérations de l'armée en campagne; le fort de Kœnigstein fut aussi utile aux Français en 1813, que la vaste place de Dresde, parce qu'il procurait une tête de pont sur l'Elbe.

Dans les pays de montagnes, de petits forts bien situés valent des places, car il ne s'agit que de fer-

mer des passages, et non de servir de réfuge à une armée; le petit fort de Bard faillit arrêter l'armée de Bonaparte dans la vallée d'Aoste en 1800.

8° Il faut déduire de là que chaque partie des frontières d'un état doit être entremêlée d'une ou de deux grandes places de réfuge, de places secondaires, et même de petits postes propres à faciliter les opérations des armées agissantes. Des villes ceintes de murailles avec un mince fossé, peuvent même être fort utiles dans l'intérieur du pays, pour y placer des dépôts, étapes, magasins, hopitaux, etc., à l'abri des corps légers qui battraient le pays; surtout si la garde en était confiée aux milices mobilisées, pour ne pas affaiblir l'armée.

9° Les grandes places situées hors des directions stratégiques, sont un malheur réel pour l'état et l'armée.

10° Celles qui sont sur les rives de la mer ne peuvent avoir d'importance que dans des combinaisons de guerre maritime, ou pour des magasins: elles peuvent devenir désastreuses pour une armée continentale, en lui offrant la perspective trompeuse d'un appui. Beningsen faillit compromettre les armées russes en se basant, en 1807, sur Kœnigsberg, à cause de la facilité que cette ville donnait pour ses approvisionnemens. Si l'armée russe, au lieu de se concentrer en 1812 sur Smolensk, avait voulu s'appuyer sur Dunabourg et Riga, elle aurait couru risque

Bonaparte, devant Mantoue en 1796, a offert le modèle des opérations les plus sages et les plus habiles qu'une armée d'observation puisse entreprendre; nous renvoyons donc nos lecteurs à ce que nous en avons dit dans l'histoire des guerres de la révolution.

Des lignes retranchées.

Outre les lignes de circonvallation et de contre-vallation, dont nous avons parlé plus haut, il en existe d'une autre espèce, qui, plus vastes et plus étendues encore, tiennent en quelque sorte à la fortification permanente, puisqu'elles doivent mettre à couvert une partie des frontières d'un état.

Autant une forteresse ou un camp retranché construit pour servir de refuge momentané à une armée offrent d'avantages, autant le système de pareilles lignes retranchées est absurde.

On conçoit qu'il n'est pas question ici d'une ligne de retranchemens peu étendue, qui fermerait une gorge étroite; ceci rentre dans le système des forts, comme celui de Fussen ou de Scharnitz, dont nous avons parlé; mais il s'agit de lignes étendues de plusieurs lieues et destinées à fermer toute une partie de frontières, comme par exemple celles de Wissembourg: couvertes par la Lautern qui coule devant le front, appuyées au Rhin à droite et aux Vosges à

gauche, ces lignes semblaient remplir toutes les conditions nécessaires pour être à l'abri d'attaque, et cependant elles furent forcées aussi souvent qu'assaillies.

Les lignes de Stollhofen, qui jouaient sur la droite du Rhin le même rôle que celles de Wissembourg sur la gauche, ne furent pas plus heureuses. Celles de la Queich et de la Kinzig eurent le même sort.

Les lignes de Turin (1706) et celles de Mayence (1795), quoique destinées à servir de circonvallation, offrent une analogie complète avec toutes les lignes possibles, sinon par leur force, du moins par leur étendue, et par le sort qu'elles éprouvèrent.

Quelque bien appuyées par des obstacles naturels que soient ces lignes, il est certain qu'indépendamment de leur grande étendue, qui paralyse leurs défenseurs, elles seront presque toujours susceptibles d'être tournées. S'enterrer ainsi dans des retranchemens où l'on peut être débordé, enveloppé et compromis, et où l'on est toujours forcé de front lors même qu'on serait à l'abri d'être tourné, c'est donc une sottise manifeste, dans laquelle il faut espérer qu'on ne retombera plus.

Quoiqu'il en soit nous donnerons, au chapitre de la tactique (art. 36), quelques notions sur la manière de les attaquer ou de les défendre.

En attendant il ne sera pas inutile d'ajouter ici, qu'autant il semblerait ridicule aujourd'hui de s'enterrer dans des lignes contiguës, autant il serait absurde de négliger l'usage des ouvrages détachés, pour augmenter la force d'un corps de siége, la sûreté d'une position, ou la défense d'un défilé, ce qui rentre du reste dans les catégories que nous traiterons plus loin.

ARTICLE XXVII.

Rapports des camps retranchés et têtes de ponts avec la stratégie.

Il serait déplacé de donner ici des détails sur l'assiette des camps ordinaires, sur la disposition et la formation des avant-gardes, aussi bien que sur les ressources qu'offre la fortification passagère pour la défense des postes. Les camps retranchés seuls appartiennent aux combinaisons de la grande tactique, et même de la stratégie, par l'appui qu'ils prêtent momentanément à une armée.

On verra, par l'exemple du camp de Buntzelwitz, qui sauva Frédéric en 1761, par ceux de Kehl et de Dusseldorf en 1796, qu'un tel refuge peut avoir une grande importance. En 1800, le camp retranché d'Ulm donna à Kray le moyen d'arrêter un mois entier l'armée de Moreau sur le Danube. On sait tous les avantages que Wellington tira de celui de

Torrès-Védras, et ceux que Schoumla procure aux Turcs pour défendre le pays entre le Danube et le Balkan.

La principale règle à donner sur cette matière, c'est que les camps soient établis sur un point à la fois stratégique et tactique; si celui de Drissa fut inutile aux Russes en 1812, c'est qu'il était placé hors de la véritable direction de leur système défensif, qui devait pivoter sur Smolensk et Moscou; aussi fallut-il l'abandonner au bout de quelques jours.

Les maximes que nous avons données pour la détermination des grands points décisifs en stratégie, peuvent s'appliquer à tous les camps retranchés, car c'est sur de pareils points seulement qu'il est convenable de les placer. La destination de ces camps varie; ils peuvent également servir de points de départ pour une opération offensive, de têtes de pont pour déboucher au-delà d'un grand fleuve, d'appuis pour des cantonnemens d'hiver, enfin de refuges pour une armée battue.

Cependant, quelque bon que soit le site d'un camp retranché, on peut assurer, qu'à moins d'être, comme celui de Torrès-Védras, dans une presqu'île adossée à la mer et destinée à protéger le rembarquement d'une armée insulaire, il est bien difficile de trouver un point stratégique à l'abri d'être tourné par l'ennemi. Dès qu'un tel poste peut être

dépassé à droite ou à gauche, l'armée qui l'occupe sera forcée de l'abandonner, ou courra risque d'y être investie ; le camp retranché de Dresde offrit en 1813 un appui important à Napoléon pendant deux mois ; dès qu'il fut débordé par les masses alliées, il n'eut pas même les avantages qu'une place ordinaire aurait procurés, car son étendue y fit sacrifier deux corps d'armée qui furent perdus en peu de jours, faute de vivres.

Malgré ces vérités, il faut avouer que les camps retranchés, n'étant guère destinés qu'à procurer un point d'appui passager à une armée défensive, ils peuvent toujours remplir leur but, lors même que l'ennemi pourrait les dépasser stratégiquement ; l'essentiel est qu'ils ne puissent pas être battus de revers, c'est-à-dire que toutes les faces en soient également à l'abri d'une attaque d'emblée, et outre cela qu'ils soient à proximité d'une forteresse, soit pour que les magasins s'y trouvent en sûreté, soit pour qu'elle couvre la partie ou front de ce camp la plus voisine de la ligne de retraite.

En thèse générale un pareil camp, assis sur un fleuve, avec une vaste tête de pont de l'autre côté pour dominer les deux rives, et placé près d'une grande ville fortifiée offrant des ressources, comme Mayence ou Strasbourg, assurera à une armée des avantages incontestables ; mais cela ne sera jamais qu'un refuge passager, un moyen de gagner du

temps et de rassembler des renforts ; lorsqu'il s'agira de chasser l'ennemi, il faudra toujours en venir aux opérations en rase campagne.

La seconde maxime qu'on peut donner sur ces camps, c'est qu'ils sont surtout favorables pour une armée qui est chez elle, ou près de sa base d'opérations. Si une armée française se jetait dans un camp retranché sur l'Elbe, elle n'en serait pas moins perdue dès que l'espace entre le Rhin et l'Elbe serait occupé par l'ennemi. Mais si elle se trouvait même momentanément investie dans un camp retranché sous Strasbourg, elle pourrait au moindre secours reprendre sa supériorité et tenir la campagne : l'armée ennemie qui l'aurait investie, placée elle-même au milieu de la France, entre le corps de secours et celui du camp retranché, aurait fort à faire à repasser le Rhin.

Jusqu'ici nous avons considéré ces camps sous le point de vue exclusivement stratégique. Cependant, plusieurs généraux allemands ont prétendu que les camps retranchés étaient faits pour couvrir les places où en empêcher le siége, ce qui me paraît tant soit peu sophistique. Sans doute une place sera moins facile à assiéger tant que l'armée restera campée sur ses glacis, et on peut dire que ces camps et les places se prêtent un mutuel appui. Mais selon moi la véritable et principale destination des camps retranchés sera toujours d'être au besoin un refuge

passager pour l'armée, ou un moyen offensif pour déboucher sur un point décisif et au-delà d'un grand fleuve. Enterrer son armée sous une place, l'exposer à être débordée et coupée, uniquement pour retarder un siége, me paraîtrait un acte de folie. On citera l'exemple de Wurmser qui prolongea dit-on de plusieurs mois la résistance de Mantoue : mais son armée n'y périt-elle pas ? Ce sacrifice fut-il réellement bien utile ? Je ne le pense pas, car la place ayant été délivrée et ravitaillée une fois, et le parc de siége étant tombé au pouvoir des Autrichiens, l'attaque dût se changer en blocus : or la place ne pouvant être prise que par famine Wurmser dût plutôt hâter sa reddition que la retarder.

Le camp retranché que les Autrichiens avaient établi devant Mayence en 1795 aurait empêché, il est vrai, le siége de cette ville si les Français avaient eu les moyens de le faire, du moins tant que le Rhin n'aurait pas été franchi. Mais dès qu'au mépris de ce camp Jourdan se montra sur la Lahn et Moreau dans la Forêt-Noire, force fut de le lever et d'abandonner la place à sa propre défense. Ce ne serait donc que dans le cas où une forteresse se trouverait située sur un point tellement extraordinaire qu'il devint impossible de passer outre sans la prendre, que l'on pourrait y construire un camp retranché avec la destination spéciale d'en empêcher l'attaque.

Quelle place en Europe peut se flatter d'occuper un tel site?

Loin donc de partager l'idée de ces auteurs allemands, il me paraît au contraire qu'une question assez importante pour l'établissement de ces camps retranchés en fortification passagère, sous des places à la portée d'un fleuve, serait de décider, s'il vaut mieux que le camp soit assis sur la même rive que la place, ou bien si celle-ci doit se trouver sur la rive opposée. Dans le cas où il serait indispensable d'opter entre ces deux propositions, faute de pouvoir asseoir la place de manière à embrasser les deux rives en même temps, je n'hésiterais par à me prononcer pour le dernier parti.

En effet, pour servir de refuge ou favoriser un déboucher, il faut bien que le camp soit au-delà du fleuve du côté de l'ennemi : dans ce cas le principal danger que l'on pourrait craindre serait que l'ennemi prît le camp à revers en passant le fleuve quelques lieues plus loin : or si la place se trouvait du même côté que le camp, elle ne lui servirait à rien, tandis que si elle se trouvait construite sur la rive opposée en face du camp, il serait presque impossible de le prendre à revers. Ainsi l'armée russe, qui ne put tenir 24 heures le camp de Drissa (en 1812), aurait pu y braver long-temps l'ennemi, si une place eût existé sur la rive droite de la Duina pour mettre les derrières du camp à l'abri. Ainsi

Moreau brava trois mois entiers tous les efforts de l'archiduc Charles à Kehl, tandis que si Strasbourg n'eût pas été là, à la rive opposée, le camp aurait pu être facilement tourné par un passage du Rhin.

A la vérité il serait désirable que le camp eût aussi sa protection sur la même rive, et sous ce rapport une place tenant les deux rives remplirait bien la double destination. Celle de Coblentz, construite récemment, semble faire époque comme nouveau système : celui que les Prussiens ont adopté pour cette place, qui participe à la fois des avantages des camps retranchés et des places permanentes, mériterait un profond examen; mais si ce vaste établissement offre quelques défauts, on peut affirmer néanmoins qu'il offrirait aussi d'immenses avantages à une armée destinée à opérer sur le Rhin.

En effet, l'inconvénient des camps retranchés passagers établis sur de grands fleuves, c'est qu'ils ne sont guère utiles que lorsqu'ils se trouvent au-delà du fleuve, comme nous l'avons dit. Or dans ce cas, ils sont exposés à tous les dangers résultans d'une rupture des ponts, qui placerait l'armée dans la même position que celle de Napoléon à Essling, et la laisserait en prise au manque total de vivres ou de munitions, de même qu'aux périls d'une attaque de vive force dont des ouvrages passagers ne garantiraient pas toujours. Le système des forts détachés

en fortification permanente, tel qu'il a été appliqué à Coblentz, offre l'avantage de parer à ces dangers, en mettant à l'abri les magasins de la ville situés sur la même rive que l'armée, et en garantissant celle-ci contre une attaque, du moins jusqu'au rétablissement des ponts. Si la ville était à la rive droite du Rhin, et qu'il n'existât qu'un camp retranché en ouvrages passagers à la gauche du fleuve, il n'y aurait au contraire aucune sûreté positive, ni pour les magasins ni pour l'armée.

De même si Coblentz était une bonne forteresse ordinaire, sans forts détachés, une armée considérable n'y trouverait pas un asile aussi aisément, et surtout elle aurait beaucoup moins de facilité pour en déboucher en présence de l'ennemi. Toutefois si Coblentz est un établissement formidable, on peut reprocher à la forteresse d'Ehrenbreitstein qui doit le protéger à la rive droite, d'être d'un accès si difficile, que le blocus en serait d'autant plus aisé et que le déboucher pour une armée considérable pourrait être fortement disputé.

On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, d'un nouveau système employé par l'archiduc Maximilien pour fortifier le camp retranché de Linz au moyen de tours en maçonnerie. Comme je ne le connais que par ouï-dire, je ne pourrais en raisonner pertinemment. Je sais seulement que le système des tours que j'ai vu employer à Gênes par l'habile

colonel Andreïs, m'a paru susceptible d'être utilisé et perfectionné. On m'a assuré que les tours construites à Linz, enterrées dans des fossés et couvertes par des glacis, avaient l'avantage de donner des feux rasans et croisés, et d'être dérobées aux coups directs du canon ennemi. De pareilles tours, bien flanquées et liées par un parapet, peuvent faire un camp très avantageux, mais toujours soumis néanmoins aux inconvéniens des lignes fermées. Si les tours sont isolées et couvertes avec soin dans les intervalles par des ouvrages passagers qu'on élèverait au moment de la guerre, elles vaudront sans doute mieux qu'un camp couvert seulement par des flèches ou des redoutes ordinaires, mais elles ne semblent pas offrir autant d'avantages que les grands forts détachés de Coblentz. Ces tours sont au nombre de 40, armées chacune de dix pièces que l'on peut concentrer de quelque côté que l'on désire; leur feu peut se croiser; elles sont liées par un chemin couvert palissadé, et par un large fossé. Il y a en outre un fort ou citadelle et trois grandes tours à la rive gauche du Danube. Quelque défaut que l'on puisse reprocher à un tel établissement, il n'est aucun doute qu'il eût exercé une grande influence sur les événemens de 1805 et 1809 s'il eût existé à cette époque, car le point stratégique est des mieux choisis, de même que tous ceux des autres établissemens que l'Autriche a faits depuis 1814.

Au demeurant, les localités entrent pour beaucoup dans le choix des divers systèmes, et le problème essentiel à résoudre pour de pareils établissemens «c'est de donner avec le moins de frais possible un abri passager à une armée, avec toute «sûreté pour ses dépôts et toute facilité pour déboucher offensivement, lorsque le moment opportun en sera venu». Or un système peut remplir ce but, quels que soient d'ailleurs ses défauts contre une attaque régulière.

****

Des têtes de ponts.

De tous les ouvrages de fortification passagère il n'en est aucun d'aussi important que les têtes de ponts. Les difficultés que les passages de rivières et surtout des grands fleuves offrent lorsqu'ils ont lieu en face de l'ennemi, suffisent pour démontrer l'immense utilité des têtes de ponts; on peut en effet bien plutôt se passer de camps retranchés que de ces ouvrages, car en mettant vos ponts à l'abri d'insulte ils vous assurent contre toutes les chances désastreuses qui pourraient résulter d'une retraite forcée sur les rives d'un fleuve.

Lorsque ces têtes de ponts servent de reduit à un camp retranché plus vaste, elles sont alors doublement avantageuses; elles le seront triplement si elles embrassent aussi la rive opposée à celle où le

camp serait assis, puisqu'alors ces deux établissemens se préteront un mutuel appui et assureront les deux rives également. Il serait inutile d'ajouter que ces ouvrages sont surtout importans en pays ennemi, et sur tous les fronts où il n'existerait pas de place permanente qui put en dispenser. J'observerai encore, que la principale différence entre le système des camps retranchés et celui des têtes de ponts, c'est que les premiers sont préférables quand ils se composent d'ouvrages détachés et fermés, tandis que les têtes de ponts seront plus souvent des ouvrages contigûs non fermés. Les camps retranchés contigûs ne pourraient être défendus que par une force assez considérable pour les garnir dans toute leur étendue : mais s'ils sont en ouvrages détachés un faible corps suffirait pour les mettre à l'abri d'insulte.

Comme du reste ces retranchemens rentrent dans la même classe que ceux des camps, et que leur attaque ou leur défense tient plus particulièrement à la tactique nous en parlerons au chapitre IV, article 36; il suffit d'avoir signalé ici leur importance stratégique.

ARTICLE XXVIII.

Des diversions et grands détachemens (*).

Les détachemens qu'une armée peut être appelée à faire dans le cours d'une campagne se lient si étroitement avec le succès de toutes ses entreprises, qu'on doit les regarder comme une des branches les plus importantes, mais aussi les plus délicates de la guerre.

En effet, si rien n'est plus utile qu'un grand détachement lorsqu'il est fait à propos et bien combi-

(*) M. le colonel Wagner, dans sa traduction déjà citée, a bien voulu faire sur cet article des observations dont j'ai apprécié la justesse, et qui m'ont décidé à lui donner une rédaction toute nouvelle. Si nous différons encore de manière de voir en quelques points, je me plais à croire qu'ils seront peu importans.

J'ai hésité à placer cet article dans le chapitre de la stratégie, ou dans celui des opérations mixtes (chap. V), mais il m'a paru en définitive appartenir plus particulièrement aux opérations stratégiques.

né, rien n'est plus dangereux quand il est fait d'une manière inconsidérée. Frédéric-le-Grand comptait même au nombre des qualités les plus essentielles d'un général, de savoir engager ses adversaires à des détachemens, soit pour aller les enlever, soit pour attaquer l'armée pendant leur absence.

On a tant abusé de la manie des détachemens que, par un excès contraire, beaucoup de gens ont cru à la possibilité de s'en passer. Sans doute il serait beaucoup plus sûr et plus agréable de tenir toujours son armée réunie en une seule masse; mais comme c'est chose tout-à-fait impraticable, il faut bien se résigner à faire des détachemens lorsque cela devient indispensable au succès même des entreprises que l'on voudrait former. L'essentiel est d'en faire le moins possible.

Il y en a de plusieurs sortes.

1° Les grands corps lancés au loin hors de la zône des opérations, pour effectuer des diversions sur des points plus ou moins essentiels.

2° Les grands détachemens faits dans la zône des opérations pour couvrir des points importans de cette zône, former une siége, garder une base secondaire, protéger la ligne d'opérations si elle est menacée.

3° Les grands détachemens faits sur les front d'opérations, en face de l'ennemi, pour concourir directement à une entreprise concertée.

4° Les petits détachemens lancés au loin pour tenter des coups de main sur des postes dont la prise pourrait agir favorablement.

J'entends par diversions, ces entreprises secondaires formées loin de la zône principale des opérations, aux extrémités d'un théâtre de guerre, et sur le concours desquelles on aurait la folie de calculer le succès d'une campagne. De pareilles diversions ne sont utiles que dans deux cas, celui où le corps qui y serait employé se trouverait hors d'état, par son éloignement, d'être mis en action ailleurs; ou bien lorsqu'il serait jeté sur un point où il trouverait un grand appui parmi les populations, ce qui rentre dans le domaine des combinaisons politiques plus que dans celles de l'art militaire. Quelques exemples ne seront pas de trop pour en juger.

Les funestes résultats que l'expédition de Hollande par les Anglo-Russes, et celle de l'Archiduc Charles, avaient eus sur les affaires des coalisés à la fin de 1799, et que nous avons signalés à l'article 19, sont encore présens à la mémoire de tout le monde.

En 1805, Napoléon occupait Naples et le Hanovre; les alliés imaginent de porter des corps anglo-russes pour le chasser d'Italie, et des corps anglo-russes et suédois pour l'expulser du Hanovre; près de 60 mille hommes sont destinés à ces deux expéditions centrifuges. Mais, tandis que leurs troupes

se rassemblent aux deux extrémités de l'Europe, Napoléon a ordonné l'évacuation de Naples et du Hanovre ; St.-Cyr vient joindre Masséna dans le Frioul, et Bernadotte quittant le Hanovre vient prendre une part active aux évènemens d'Ulm et d'Austerlitz : après ces étonnans succès, on reprit aisément Naples, et le Hanovre. Voilà qui prouve contre les diversions : citons un exemple des circonstances où elles seraient convenables.

Dans les guerres civiles de 1793, si les alliés avaient détaché de leurs armées 20 mille hommes de troupes aguerries pour les débarquer en Vendée, ils eussent produit bien plus d'effet qu'en augmentant les masses qui guerroyaient sans succès à Toulon, sur le Rhin et en Belgique. Voilà un cas ou une diversion pouvait être non seulement très utile, mais décisive.

Nous avons dit qu'indépendamment des diversions lointaines et des corps légers, on employait aussi souvent des grands détachemens dans la zône des opérations de l'armée.

Si l'abus de ces grands corps détachés pour des buts plus ou moins secondaires, présente plus de dangers encore que l'abus des diversions, il est juste néanmoins de reconnaître qu'il en est souvent d'avantageux, par fois même d'indispensables.

Ces détachemens sont de deux espèces principales : la première consiste dans les corps permanens qu'on est obligé d'établir quelquefois dans une direction opposée à celle où l'on opère, et qui doivent y manœuvrer durant toute la campagne. Les autres sont des corps détachés temporairement pour exercer une influence salutaire sur une entreprise quelconque.

Au nombre des premiers on doit placer, avant tout, les fractions d'armée détachées, soit pour former la réserve stratégique dont nous avons parlé, soit pour couvrir les lignes d'opérations et de retraite, lorsque la configuration du théâtre de la guerre peut les laisser en prise aux coups de l'ennemi. Par exemple, une armée russe, voulant franchir le Balkan, est forcée de laisser une partie de ses forces pour observer Schoumla, Roustschouk et la vallée du Danube, dont la direction est telle qu'elle vient tomber perpendiculairement sur la ligne d'opérations : quelques succès que l'on obtienne, il faudra toujours laisser une force respectable soit vers Giurgewo, soit vers Crajowa, et même à la droite du fleuve vers Roustschouk.

Ce seul exemple suffit pour prouver qu'il est des cas où l'on ne peut se dispenser d'avoir un double front d'opérations, ce qui forcera dès lors à détacher un corps considérable pour faire face à une portion de l'armée ennemie qu'on laisserait derrière soi.

Nous pourrions citer d'autres localités et d'autres circonstances où cette mesure ne serait pas moins nécessaire ; l'une est le double front d'opérations du Tyrol et du Frioul pour une armée française qui passe l'Adige ; de quelque côté qu'elle veuille diriger son effort principal, elle ne peut le faire sans laisser, sur l'autre front, un corps proportionné aux forces ennemies qui pourraient s'y trouver, autrement elle abandonnerait toutes ses communications. Le troisième exemple est la frontière d'Espagne, qui présente aussi la facilité aux Espagnols d'établir un double front d'opérations ; l'un en couvrant le chemin direct de Madrid, l'autre se basant soit sur Saragosse, soit sur la Galice ; de quelque côté que l'on veuille agir, il faut laisser vers l'autre un détachement proportionné à l'ennemi.

Tout ce que l'on peut dire sur cette matière, c'est qu'il est avantageux d'élargir autant que possible le champ d'opérations, et de rendre mobiles ces forces laissées en observation, toutes les fois qu'on pourra le faire et qu'il s'agira de frapper des coups décisifs. Une des preuves les plus remarquables de cette vérité fut donnée par Napoléon dans la campagne de 1797. Obligé de laisser un corps de 15 mille hommes dans la vallée de l'Adige, pour contenir le Tyrol pendant qu'il se portait sur les Alpes Noriques, il préféra attirer ce corps à lui, au risque de compromettre un moment sa ligne de retraite,

plutôt que de laisser les deux fractions de son armée désunies et exposées à être accablées en détail. Persuadé qu'il vaincrait avec son armée s'il la réunissait, il jugea que la présence momentanée de quelques détachemens ennemis sur ses communications serait dès lors sans danger.

Les grands détachemens mobiles et temporaires se font pour les motifs suivans :

1° Contraindre l'ennemi à la retraite en menaçant sa ligne d'opérations, ou couvrir la sienne propre.

2° Marcher au-devant d'un corps ennemi et empêcher sa jonction, ou bien faciliter la jonction d'un renfort attendu.

3° Observer et contenir une grande fraction de l'armée ennemie, tandis que l'on projette de frapper un coup sur l'autre portion de cette armée.

4° Enlever un convoi considérable de vivres ou de munitions, duquel dépendrait la continuation d'un siége ou le succès d'une entreprise stratégique : protéger l'arrivée d'un convoi qu'on attend soi-même.

5° Opérer une démonstration à l'effet d'attirer l'ennemi dans une direction où l'on désire qu'il marche pour faciliter une opération entreprise d'un autre côté.

6° Masquer et même investir une ou plusieurs grandes places pendant un temps donné, soit qu'on

veuille les attaquer, soit qu'on veuille se borner à enfermer la garnison dans ses remparts.

7° Enlever un point important sur les communications d'un ennemi déjà en retraite.

Quelque séduisant qu'il puisse paraître d'obtenir les divers buts indiqués dans cette nomenclature, il faut avouer néanmoins que ce sont toujours des objets plus ou moins secondaires, et que l'essentiel étant de triompher sur les points décisifs, il faut se garder de s'abandonner à l'entraînement des détachemens multipliés, car on a vu bien des armées succomber pour n'avoir pas su rester concentrées.

Nous rappellerons ici plusieurs de ces entreprises pour prouver que leur succès ou leur perte dépend, tantôt de l'à-propos, tantôt du génie de celui qui les dirige; plus souvent encore des fautes d'exécution. Chacun sait comment Pierre-le-Grand préluda à la destruction de Charles XII en faisant enlever, par un corps considérable, le fameux convoi qu'amenait Löwenhaupt. On se rappelle également comment Villars battit complètement à Denain le grand détachement que le Prince Eugène avait fait sous d'Albermale.

La destruction du grand convoi que Laudon enleva à Frédéric pendant le siége d'Olmütz, obligea le roi à évacuer la Moravie. Le sort des deux détachemens de Fouquet à Landshut en 1760, et de

Fink à Maxen en 1759, attestent également combien il est difficile de se soustraire à la nécessité de faire des détachemens et au danger qui en résulte.

Plus près de nous, le désastre de Vandamme à Culm fut une sanglante leçon contre les corps aventurés trop audacieusement; toutefois il en faut convenir, dans cette dernière occasion la manœuvre était habilement méditée, et la faute fut moins d'avoir poussé le détachement que de ne l'avoir pas soutenu comme on le pouvait facilement. Celui de Fink fut détruit à Maxen presque sur le même terrain et par la même raison.

Quant aux diversions démonstratives faites dans le rayon même de l'armée, elles ont un avantage positif, c'est lorsqu'elles sont combinées dans le but de faire arriver l'ennemi sur un point où il convient de fixer son attention, tandis qu'on rassemble le gros de ses forces sur un point tout opposé où l'on désire frapper un coup important. Alors il faut non seulement éviter d'engager le corps qui est employé à cette démonstration, mais le rappeler promptement vers le corps de bataille; nous citerons deux exemples, qui prouveront l'opportunité de cette précaution.

En 1800, Moreau voulant tromper Kray sur la vraie direction de sa marche, fit porter son aile gauche de Kehl vers Rastadt, tandis qu'il filait avec son armée sur Stockach: sa gauche, après une

simple apparition, se rabattit alors vers son centre par Fribourg en Brisgau.

En 1805, Napoléon, maître de Vienne, lance le corps de Bernadotte sur Iglau, pour semer la terreur en Bohème et paralyser l'archiduc Ferdinand qui y rassemblait un corps; il lance d'un autre côté Davoust sur Presbourg pour imposer à la Hongrie; mais il les rabat aussitôt sur Brunn, afin d'y venir prendre part à l'évènement qui devait décider de toute la campagne, et une victoire signalée devient le résultat de ces sages manœuvres. Ces sortes d'opérations loin d'être contraires aux principes sont nécessaires pour en favoriser l'application.

On se convaincra aisément, par tout ce qui précède, qu'on ne saurait donner des maximes absolues sur des opérations aussi variées et dont le succès tient à tant de particularités si difficiles à saisir. Ce sera aux talens et au coup-d'œil des généraux à juger quand ils devront risquer des détachemens; les seuls préceptes admissibles, nous les avons déjà présentés; c'est d'en faire le moins possible et de les rappeler à soi dès qu'ils ont rempli leur destination.

Au surplus on pourra remédier en partie à leurs inconvéniens, en donnant de bonnes instructions à ceux qui les commandent; c'est en cela que consiste le plus grand talent d'un général d'état-major.

Puisque nous avons cité les petits détachemens destinés à des coups de main, au nombre de ceux qui pouvaient être utiles, nous en indiquerons quelques-uns de cette nature qui pourront en faire juger. On se rappelle celui qui fut exécuté par les Russes à la fin de 1828 pour s'emparer de Sizepoli dans le golfe de Burgas. La prise de ce poste faiblement retranché et qu'on se hâta de mettre à couvert, procurait en cas de réussite un point d'appui essentiel au-delà du Balkan, pour y établir d'avance les dépôts de l'armée qui devait franchir ces montagnes ; en cas de non-succès cela ne compromettait rien, pas même le petit corps qui avait une retraite assurée sur ses vaisseaux.

De même dans la campagne de 1796, le coup de main tenté par les Autrichiens pour s'emparer de Kehl, et en détruire le pont tandis que Moreau revenait de la Bavière, aurait pu avoir d'importans résultats s'il n'eût pas échoué.

Dans ces sortes d'entreprises on risque peu pour gagner beaucoup, et comme elles ne sauraient compromettre en aucune manière le gros de l'armée, on ne peut que les approuver.

Des corps légers lancés au milieu de la zône d'opérations de l'ennemi, sont à classer dans la même catégorie ; quelques centaines de cavaliers ainsi hasardés ne sont jamais une perte grave, et peuvent causer un dommage souvent considérable à l'ennemi.

Les détachemens légers faits par les Russes en 1807, 1812 et 1813 ont fortement inquiété les opérations de Napoléon, et parfois les ont fait manquer en interceptant ses ordres et toutes ses communications.

On emploie de préférence à ces sortes d'expédiditions des officiers à la fois rusés et hardis, connus sous le nom de partisans : véritables enfans perdus, ils doivent faire tout le mal possible à l'ennemi sans trop se compromettre : sans doute quand l'occasion de frapper un coup important se présente, ils doivent aussi savoir donner tête baissée sur l'ennemi ; mais, en général, l'adresse et la présence d'esprit pour éviter tout danger inutile, sont, plus encore que l'audace calculée, les véritables qualités nécessaires à un partisan. Je me réfère du reste à ce que j'en ai dit au chapitre XXXV du traité des grandes opérations, et à l'article 45 ci-après, sur la cavalerie légère.

les Pyrénées, dont la chaîne moins élevée est toutefois aussi étendue en profondeur, sont également dans la même catégorie; en Catalogne seulement elles règnent sur toute la surface du pays jusqu'à l'Ebre, et si la guerre se borne à cette province, tout l'échiquier étant montagneux amène nécessairement d'autres combinaisons que là où il n'existe qu'une ceinture.

La Hongrie diffère peu, sous ce rapport, de la Lombardie et de la Castille, car si même les Crapacks présentent dans leur partie orientale et septentrionale une ceinture aussi forte que les Pyrénées, il faut avouer cependant que ce n'est qu'un obstacle passager, et que l'armée qui le franchirait, débouchant, soit dans les bassins du Waag, de la Neytra ou de la Theiss, soit dans les champs de Mongatsch, aurait à décider les grandes questions dans les vastes plaines entre le Danube et la Theiss. La seule chose qui diffère ce sont les routes qui, rares mais superbes dans les Alpes et les Pyrénées, manquent dans la Hongrie, ou y sont très peu praticables. (*)

Dans sa partie septentrionale cette chaîne, moins

(*) Je parle de l'état du pays en 1810, j'ignore si postérieurement il a participé au grand mouvement qui a eu lieu dans toute la monarchie Autrichienne pour l'amélioration des routes, et l'ouverture de grandes communications stratégiques.

élevée peut être, mais plus étendue en profondeur, semblerait bien appartenir en quelque sorte à la classe des échiquiers entièrement montagneux ; cependant comme elle ne forme qu'une partie de l'échiquier général, et que son évacuation pourrait être nécessitée par les opérations décisives qui seraient portées dans les vallées de la Theiss ou du Waag, on peut la ranger au nombre des barrières passagères. Du reste on ne saurait le dissimuler, l'attaque et la défense de ce pays serait une double étude stratégique des plus intéressantes.

Les chaînes de la Bohême, des Vosges, de la Forêt-Noire, quoique beaucoup moins importantes, sont aussi à placer dans la catégorie des ceintures montagneuses.

Lorsqu'un pays entièrement montagneux, comme le Tyrol et la Suisse, ne forme qu'une zône du théâtre d'opérations, alors l'importance de ses montagnes n'est que relative, et on pourra plus ou moins se borner à les masquer comme une forteresse, pour aller décider les grandes questions dans les vallées. Il en est autrement si ce pays forme l'échiquier principal.

Long-temps on a mis en doute si la possession des montagnes rendait maître des vallées, ou si la possession des vallées rendait maître des montagnes. L'archiduc Charles, ce juge si éclairé et si compétent, a penché pour la dernière assertion et dé-

montré que la vallée du Danube était la clef de l'Allemagne méridionale. Cependant il faut en convenir, tout doit dépendre dans ces sortes de questions des forces relatives et des dispositions du pays. Si 60 mille Français s'avançaient en Bavière, ayant en présence une armée autrichienne égale en forces qui jeterait 30 mille hommes en Tyrol, avec espoir de les remplacer par des renforts à son arrivée sur l'Inn, il serait assez difficile aux Français de pousser jusqu'à cette ligne, en laissant, sur leurs flancs, une pareille force maîtresse des débouchés de Scharnitz, de Fussen, de Kufstein et de Lofers. Mais si cette armée française avait jusqu'à 120 mille combattans et qu'elle eût remporté assez de succès pour s'assurer la supériorité sur l'armée qui serait devant elle, alors elle pourrait toujours former un détachement suffisant pour masquer les débouchés du Tyrol et pousser sa marche jusque sur Linz, comme Moreau le fit en 1800.

Jusqu'à présent nous n'avons considéré les pays de montagnes que comme des zônes accessoires. Si nous les considérons comme l'échiquier principal de toute la guerre, les questions changent un peu de face, et les combinaisons stratégiques semblent se compliquer. La campagne de 1799 et celle de 1800 sont également riches en leçons intéressantes sur cette branche de l'art. Dans la relation que j'en ai

publiée, je me suis appliqué à les faire saisir par l'exposition historique même des évènemens; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer mes lecteurs.

Si l'on se rappelle la dissertation que j'y ai faite sur les résultats de l'imprudente invasion de la Suisse par le directoire français, et sur l'influence funeste qu'elle exerça en doublant l'étendue du théâtre des opérations et en faisant un seul échiquier depuis le Texel jusqu'à Naples, on ne peut trop applaudir au génie qui inspira les cabinets de Vienne et de Paris dans les transactions qui, durant trois siècles, avaient garanti la neutralité de la Suisse. Chacun se convaincra de cette vérité, en lisant avec quelque attention les campagnes intéressantes de l'Archiduc, de Souvaroff et de Masséna en 1799, ainsi que celles de Napoléon et de Moreau en 1800. La première est un modèle pour les opérations sur un échiquier entièrement montagneux; la seconde en est un pour les guerres où le sort des contrées montagneuses doit se décider en plaine.

Je vais essayer de résumer ici quelques-unes des vérités qui m'ont paru naître de cet examen.

Lorsqu'un pays coupé de montagnes sur toute sa surface devient l'échiquier principal des opérations de deux armées, les combinaisons de la stratégie ne peuvent être entièrement calquées sur les maximes applicables aux pays ouverts.

En effet, les manœuvres transversales pour gagner les extrémités du front d'opérations de l'ennemi y deviennent d'une exécution plus difficile, et souvent même impossible : dans un pays pareil on ne peut opérer avec une armée considérable que dans un petit nombre de vallées, où l'ennemi aura eu soin de faire placer des avant-gardes suffisantes, afin de suspendre la marche aussi long-temps que cela serait nécessaire pour aviser aux moyens de déjouer l'entreprise ; et comme dans les contreforts qui séparent ces vallées il n'existe ordinairement que des sentiers insuffisans pour des mouvemens d'armées, aucune marche transversale ne saurait y avoir lieu que pour des divisions légères.

Les points stratégiques importans, marqués par la nature au confluent des vallées principales, ou si l'on veut au confluent des rivières qu'elles encaissent, sont si clairement tracés, qu'il faudrait être aveugle pour les méconnaître ; or comme ils sont peu nombreux, l'armée défensive les occupant avec le gros de ses troupes, l'agresseur sera le plus souvent réduit, pour l'en déloger, à recourir aux attaques directes ou de vive force.

Toutefois si les grands mouvemens stratégiques y sont plus rares et plus difficiles, cela ne veut pas dire qu'ils y soient moins importans ; au contraire, car si l'on parvient à se saisir d'un de ces nœuds de communications des grandes vallées, sur la ligne de

retraite de l'ennemi, sa perte est encore plus certaine que dans les pays de plaines, attendu qu'en occupant sur cette ligne un ou deux défilés d'un accès difficile, cela suffirait souvent pour causer la ruine d'une armée entière.

Mais si l'attaquant a des difficultés à vaincre, il faut avouer aussi que l'armée défensive n'en a pas moins, par la nécessité où elle croit être de couvrir toutes les issues par lesquelles on pourrait arriver en masse sur ces points décisifs. Pour mieux faire saisir ce que je viens de dire sur les marches transversales, et sur la difficulté de les diriger dans les montagnes aussi bien que dans la plaine, on me permettra de rappeler celle que fit Napoléon en 1805 pour couper Mack d'Ulm : si elle fut facilitée par les cent chemins qui sillonnent la Souabe dans tous les sens ; si elle eût été inexécutable dans un pays de montagnes, faute de routes transversales pour faire le long tour de Donavert par Augsbourg sur Memmingen ; il faut convenir aussi que, grâces à ces cent chemins, Mack aurait pu également faire sa retraite plus facilement, que s'il eût été tourné dans une de ces vallées de la Suisse et du Tyrol d'où l'on ne peut sortir que par un seul chemin.

D'un autre côté, le général qui est réduit à la défensive peut, dans un pays de plaines, conserver une très grande partie de ses forces réunies, car si l'ennemi se divise pour occuper tous les chemins

que ce général serait à même de prendre dans sa retraite, il lui sera facile de passer sur le corps à cette multitude de divisions isolées; mais dans un pays très montagneux, où une armée n'a ordinairement qu'une ou deux issues principales, auxquelles plusieurs autres vallées viennent aboutir dans la direction même de la contrée occupée par l'ennemi, la concentration des forces est plus difficile, vu que, si l'on néglige une seule de ces importantes vallées, il pourrait en résulter de graves inconvéniens.

Rien, en effet, ne saurait mieux démontrer la difficulté de la défense stratégique des montagnes, que l'embarras où l'on se trouve en voulant donner, non pas des règles, mais même des conseils à un général chargé de pareille tâche. S'il ne s'agissait que de la défense d'un front d'opérations déterminé, d'une étendue peu considérable, et formé de quatre à cinq vallées ou rayons convergens qui aboutiraient au nœud central de ces vallées à deux ou trois petites marches des sommités de la chaîne, sans doute la chose serait plus facile. Il suffirait alors de recommander la construction d'un bon fort sur chacun de ces rayons, au point du défilé le plus rétréci et le plus difficile à tourner; ensuite on placerait, sous la protection de ces forts, quelques brigades d'infanterie pour disputer le passage, tandis qu'une réserve de la moitié de l'armée, postée

à ce nœud central de la réunion des vallées, serait en mesure, ou de soutenir ces avant-gardes les plus sérieusement menacées, ou de tomber en masse sur l'ennemi lorsqu'il voudrait déboucher et qu'on aurait réuni toutes les colonnes pour le recevoir. En ajoutant, à ces dispositions, de bonnes instructions aux généraux de ces avant-gardes, soit pour leur assigner le meilleur rassemblement dès que le fatal cordon viendrait à être percé, soit pour leur prescrire de continuer à agir dans les montagnes sur les flancs de l'ennemi, alors on pourrait se croire invincible, grâces aux mille difficultés que les localités présentent à l'assaillant. Mais quand, à côté d'un pareil front d'opérations, il s'en trouve encore un autre à-peu-près pareil sur la droite, puis un troisième sur la gauche; quand il s'agit de défendre à la fois tous ces fronts, sous peine de voir tomber celui qu'on négligerait, à la première approche de l'ennemi; alors la thèse change, l'embarras du défenseur redouble à mesure de l'étendue de la ligne de défense, et le système des cordons apparaît avec tous ses dangers, sans qu'il soit aisé d'en adopter un autre.

On ne saurait mieux se convaincre de ces vérités qu'en se retraçant la position de Masséna en Suisse en 1799. Après la perte de la bataille de Stockach par Jourdan, il tenait depuis Basle par Schaffhouse et Rheineck jusqu'au St.-Gothard, et de là par la

Furca jusqu'au Montblanc. Il avait des ennemis en face de Basle, il en avait à Waldshut, à Schaffhouse, à Feldkirch, à Coire; le corps de Bellegarde menaçait le St.-Gothard, et l'armée d'Italie en voulait au Simplon et au St.-Bernard. Comment défendre la périphérie d'un pareil cercle; comment laisser une des grandes vallées à découvert, au risque de tout perdre? De Rhinfeld au Jura, vers Soleure, il n'y a que deux faibles marches, et là était la gorge de la souricière dans laquelle l'armée française se trouvait engagée. C'était donc là le pivôt de la défense; mais comment laisser Schaffhouse à découvert, comment abandonner Rheineck et le St.-Gothard, comment ouvrir le Valais et l'accès de Berne, sans livrer l'Helvétie entière à la coalition? Et si l'on voulait tout couvrir, même par de simples brigades, où serait l'armée quand il s'agirait de livrer une bataille décisive à une masse ennemie qui se présenterait? Concentrer ses forces dans les plaines est un système naturel, mais dans des pays de gorges difficiles c'est livrer les clefs du pays à l'ennemi, et alors on ne sait plus sur quel point il serait possible de réunir une armée inférieure sans la compromettre.

Dans la situation où se trouvait Masséna après l'évacuation forcée de la ligne du Rhin et de Zurich, il semblait que le seul point stratégique à défendre pour lui, fut la ligne du Jura; il eut la témérité de

tenir ferme dans celle de l'Albis, plus courte que celle du Rhin, mais qui le laissait encore en prise, sur une ligne immense, aux coups que les Autrichiens voudraient bien lui porter. Et si au lieu de pousser Bellegarde sur la Lombardie par la Valteline, le conseil aulique l'eût fait marcher sur Berne ou réunir à l'archiduc, c'en était fait de Masséna. Ces évènemens semblent donc prouver que, si les pays de hautes montagnes sont favorables à la défense tactique, il n'en est pas de même pour la défense stratégique qui, obligée de se disséminer, doit chercher un remède à cet inconvénient en augmentant sa mobilité, et en passant souvent à l'offensive.

Le général Clausewitz, dont la logique est fréquemment en défaut, prétend, au contraire, que, le mouvement étant la partie difficile de la guerre de montagnes, le défenseur doit éviter le moindre mouvement, sous peine de perdre l'avantage des défenses locales. Cependant il finit par démontrer lui-même, que la défense passive doit tôt ou tard succomber sous une attaque active, ce qui tend à prouver que l'initiative n'est pas moins favorable dans les montagnes que dans les plaines. Si l'on pouvait en douter, la campagne de Masséna le prouverait de reste, car s'il se maintint en Suisse, ce fut en attaquant l'ennemi chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, bien qu'il fallût aller le chercher

jusque sur le Grimsel et le St.-Gothard. Napoléon en avait fait autant dans le Tyrol en 1796, contre Wurmser et Alvinzi.

Quant aux manœuvres stratégiques de détail, on pourra s'en faire une idée en lisant les évènemens inconcevables qui ont accompagné l'expédition de Souvaroff par le St.-Gothard sur le Muttenthal. En applaudissant aux manœuvres prescrites par le maréchal russe pour enlever Lecourbe dans la vallée de la Reuss, on admirera la présence d'esprit, l'activité, la fermeté inébranlable qui sauvèrent ce général et sa division; ensuite on verra Souvaroff dans le Schachenthal, et le Muttenthal, placé dans la même situation que Lecourbe, et s'en tirer avec la même habileté. Non moins extraordinaire apparaîtra la belle campagne de dix jours du général Molitor, qui, entouré avec quatre mille hommes dans le canton de Glaris par plus de trente mille alliés, parvint à se maintenir derrière la Linth après quatre combats admirables. C'est dans l'étude de ces faits que l'on peut reconnaître *toute la vanité des théories de détail*, et s'assurer qu'une volonté forte et héroïque peut, dans la guerre de montagnes principalement, plus que tous les préceptes du monde. Après de telles leçons, oserais-je dire qu'une des principales règles de cette guerre est de ne pas se risquer dans les vallées sans s'assurer des hauteurs! maxime un peu niaise, que tout capitaine de volti-

geurs doit ne pas ignorer. Pourrai-je dire aussi, que dans cette guerre plus que partout ailleurs, il faut chercher à la faire aux communications de l'ennemi; enfin que, dans ces contrées difficiles, de bonnes bases temporaires ou lignes de défense, établies au centre des grands confluens et couvertes par des réserves stratégiques, seront, avec une grande mobilité et de fréquens retours offensifs, les meilleurs moyens pour défendre le pays.

Je ne saurais néanmoins terminer cet article sans faire observer, que les pays de montagnes sont surtout favorables à la defensive quand la guerre est vraiment nationale, et quand les populations soulevées défendent leurs foyers avec l'opiniâtreté que donne l'enthousiasme pour une sainte cause; alors chaque pas de l'assaillant est acheté au prix des plus grands sacrifices. Mais pour que la lutte soit couronnée de succès il faut toujours que ces populations soient soutenues par une armée disciplinée plus ou moins nombreuse, sans l'appui de laquelle de braves habitans succomberaient bientôt comme les héros de Stanz et du Tyrol.

****

L'offensive contre un pays de montagnes présente aussi une double hypothèse : sera-t-elle dirigée contre une ceinture de montagnes aboutissant à un vaste échiquier de plaines, ou le sera-t-elle contre un théâtre particulier entièrement montagneux?

Dans le premier cas il n'y a guère qu'un précepte à donner : c'est de faire des démonstrations sur toute la périphérie de la frontière pour obliger l'ennemi à étendre sa défensive, et forcer ensuite le passage sur le point décisif qui promettra les plus grands résultats. C'est un cordon, faible numériquement, mais fort par les localités, qu'il s'agit de rompre, et s'il est forcé sur un seul point, il l'est sur toute la ligne. En lisant l'histoire du fort de Bard en 1800, ou la prise de Leutasch et Scharnitz en 1805 par Ney, qui se jeta avec 14 mille hommes sur Inspruck au milieu de 30 mille Autrichiens, et parvint, en s'emparant de ce point central, à les obliger à la retraite dans toutes les directions, on peut juger qu'avec une brave infanterie et des chefs hardis, ces fameuses ceintures de montagnes seront ordinairement forcées.

L'histoire du passages des Alpes, où François Ier tourna l'armée qui l'attendait à Suze, en passant par les montagnes escarpées entre le Mont-Cénis et la vallée de Queyras, est un exemple *de ces obstacles insurmontables qu'on surmonte toujours.* Pour s'y opposer il aurait fallu recourir au système de cordon, et nous avons déjà dit ce qu'on pouvait s'en prometrre. La position des Suisses et des Italiens à Suze, engagés dans une seule vallée, n'était pas plus sage qu'un cordon, elle l'était même moins puisqu'elle enfermait l'armée dans un coupe-gorge

sans garder les vallées latérales. Pousser des corps légers dans ces vallées pour disputer les gouffres qui s'y trouvent, et placer le gros de l'armée vers Turin ou Carignan, voilà ce que la stratégie conseillait.

Quand on considère les difficultés tactiques d'une guerre de montagnes, et les avantages immenses qu'elle semble assurer à la défense, on serait tenté de considérer comme une manœuvre de la plus haute témérité, de rassembler une armée considérable en une seule masse pour pénétrer par une seule vallée, et on serait tout enclin à la diviser aussi en autant de colonnes qu'il y aurait de passages praticables.

C'est selon moi une des illusions les plus dangereuses; il n'y a qu'à voir le sort des colonnes de Championnet à la bataille de Fossano, pour s'en assurer. S'il existe cinq ou six chemins praticables sur le front menacé d'invasion, les inquiéter tous est une chose nécessaire, mais il faut franchir la chaîne au plus en deux masses; encore faut-il que les vallées qu'elles doivent parcourir ne soient pas en direction divergente, car elles échoueront si l'ennemi est tant soit peu en mesure de les recevoir au déboucher. Le système suivi par Napoléon au passage du St.-Bernard semble le plus sage; il forma la plus forte masse au centre avec deux divisions de droite et de gauche par le Mont-Cénis

et le Simplon, pour diviser l'attention de l'ennemi et flanquer la marche.

L'invasion des pays qui n'ont pas seulement une ceinture montagneuse, mais dont l'intérieur est encore une série continuelle de montagnes, est plus longue et plus difficile que celle où l'on peut espérer un dénouement prochain par une bataille décisive livrée dans la plaine; car les champs de bataille pour y déployer de grandes masses ne s'y trouvant presque jamais, la guerre y est une affaire de combats partiels. Là il serait imprudent peut-être de pénétrer sur un seul point par une vallée étroite et profonde, dont l'ennemi pourrait fermer les issues et placer l'armée dans une fausse position; mais on peut pénétrer par ailes, sur deux ou trois lignes latérales dont les issues ne seraient pas éloignées à de trop grandes distances, en combinant les marches de manière à déboucher à la jonction des vallées à peu près au même instant, et en ayant soin d'expulser l'ennemi de tous les contreforts qui les séparaient entr'elles. De tous ces pays entièrement montagneux la Suisse est incontestablement celui dont la défense tactique serait la plus aisée, si ses milices étaient animées d'un seul et même esprit : grâces à l'appui de telles milices une armée disciplinée et regulière pourrait tenir tête à des forces triples.

Donner des préceptes fixes pour des compli-

cations qui se multiplient à l'infini par celles des localités, des ressources de l'art, de l'état des populations et des armées, serait une absurdité; l'histoire..... mais l'histoire bien raisonnée et bien présentée, voilà la véritable école de la guerre de montagnes. La relation de la campagne de 1799 par l'archiduc Charles, celle des mêmes compagnes que j'ai donnée dans mon histoire critique des gnerres de la révolution; la relation de la campagne des Grisons par Ségur et Mathieu Dumas; celle de Catalogne par St.-Cyr et Suchet; la campagne du duc de Rohan en Valteline; le passage des Alpes par Gaillard (Hist. de François Ier) sont de bons guides pour cette étude.

ARTICLE XXX.

Quelques mots sur les grandes invasions et les expéditions lointaines.

Ayant déjà fait mention des guerres lointaines et des invasions, sous le rapport de la politique des états, il nous reste à les examiner succinctement sous le rapport militaire. Nous éprouvons quelqu'embarras à leur assigner leur véritable place dans ce Précis, car, si d'un côté elles semblent appartenir à l'épopée et aux fictions homériques bien plus qu'aux combinaisons stratégiques, on peut dire de l'autre, qu'à part les grandes distances qui en multiplient les difficultés et les chances funèstes, ces expéditions aventureuses offrent néanmoins toutes les opérations que l'on retrouve dans les autres guerres; en effet elles ont leurs batailles, leurs combats, leurs sièges et même leurs lignes d'opérations; en sorte qu'elles rentrent plus ou moins dans les différentes branches

de l'art qui font le sujet de cet ouvrage. Toutefois comme il ne s'agit ici que de les considérer dans leur ensemble, et qu'elles diffèrent surtout des autres guerres sous le point de vue des lignes d'opérations, nous les placerons à la suite du chapitre qui les renferme.

Il y a plusieurs espèces d'expéditions lointaines: les premières sont celles exécutées à travers le continent comme auxiliaire seulement, et dont nous avons parlé à l'art. 5, sur les guerres d'intervention. Les secondes sont les grandes invasions continentales qui ont lieu au travers de vastes contrées plus ou moins amies, neutres, douteuses ou hostiles. Les troisièmes sont les expéditions de même nature, mais exécutées en partie par terre, en partie par mer avec le concours de nombreuses flottes. Les quatrièmes sont les expéditions d'outre mer, pour fonder, défendre, ou attaquer des colonies lointaines. Les cinquièmes enfin sont les grandes descentes moins éloignées, mais s'attaquant à de grands états.

Nous avons déjà signalé, à l'art. 5, quelques-uns des inconvéniens auxquels sont exposés les corps auxiliaires envoyés au loin pour sécourir des puissances auxquelles on est lié par des traités défensifs ou des coalitions. Sans doute, sous le point de vue stratégique, une armée russe, envoyée sur le Rhin ou en Italie pour agir de concert avec les puissances Germaniques, sera dans une situation bien plus favora-

ble et plus forte, que si elle avait pénétré jusques là en traversant des contrées ennemies ou même neutres; sa base, ses lignes d'opérations, ses points d'appui éventuels, seront les mêmes que ceux de ses alliés; elle trouvera un refuge sur leurs lignes de défense, des vivres dans leurs magasins, des munitions dans leurs arsénaux; tandis que dans le cas contraire elle ne trouverait ces ressources que sur la Vistule ou le Niemen, et pourrait bien essuyer le sort de toutes les invasions gigantesques qui ont mal réussi.

Toutefois, malgré la différence capitale qui existe entre une telle guerre d'auxiliaire et une incursion lointaine entreprise dans son propre intérêt, et avec ses propres moyens, on ne saurait se dissimuler non plus tous les dangers auxquels ces corps auxiliaires sont exposés, et l'embarras qu'éprouve surtout le généralissime, quand il appartient à la puissance qui joue le rôle d'auxiliaire. La campagne de 1805 en fournit une forte preuve: le général Koutousof s'avance jusque sur l'Inn aux confins de la Bavière, avec 30 mille Russes; l'armée de Mack, à laquelle il devait se réunir, est entièrement détruite, à l'exception de 18 mille hommes que Kienmayer ramène de Donawerth; le général russe se trouve ainsi exposé, avec moins de 50 mille combattans, à toute l'impétueuse activité de Napoléon qui en a 150 mille; et pour comble de malheur un espace de 300 lieues sépare Koutousoff de ses frontières. Une telle posi-

tion eût été désespérée si une seconde armée de 50 mille hommes ne fût arrivée à Olmutz pour le recueillir. Cependant la bataille d'Austerlitz, résultat d'une faute du chef d'état-major Weyrother, compromit de nouveau l'armée russe loin de sa base; elle faillit devenir ainsi victime d'une alliance lointaine, et la paix seule lui donna le temps de regagner sa frontière.

Le sort de Souwaroff après sa victoire de Novi et surtout à l'expédition de Suisse, celui du corps de Hermann à Bergen en Hollande, sont des leçons que tout chef appelé à un commandement pareil doit bien méditer. Le général Benningsen eut moins de désavantage en 1807, parceque, combattant entre la Vistule et le Niemen, il s'appuyait sur sa propre base, et que les opérations ne dépendaient en rien de ses alliés. On se rapelle aussi le sort qu'essuyèrent les Français en Bohême et en Bavière en 1742, lorsque Frédéric-le-Grand les abandonna à leur sort pour faire une paix séparée. A la vérité ces derniers guerroyaient comme alliés et non comme auxiliaires, mais, même dans ce dernier cas, les liens politiques ne sont jamais assez étroitement serrés pour ne pas offrir des points de dissention, qui peuvent compromettre les opérations militaires; nous en avons déjà cité des exemples, à l'art. 19, sur les points objectifs politiques.

Quant aux invasions lointaines, à travers de vastes continens, c'est à l'histoire seule que l'on peut demander des leçons.

Lorsque l'Europe était à moitié couverte de forêts, de pâturages et de troupeaux; lorsqu'il ne fallait que des chevaux et du fer pour transplanter des nations entières d'une extrémité de l'Europe à l'autre, on vit les Goths, Visigoths, Huns, Vandales, Alains, Varègues, Francs, Normands, Arabes et Tartares, gagner des empires à la course. Mais depuis l'invention de la poudre et de l'artillerie, depuis l'organisation des formidables armées permanentes, depuis surtout que la civilisation et la politique ont rapproché davantage les états, en les éclairant sur la nécessité de se soutenir reciproquement, ces évènemens ne sauraient plus se représenter.

Indépendamment des grandes migrations de peuples, le moyen-âge fut encore signalé par des expéditions un peu plus militaires. Celles de Charlemagne presque contemporaines des invasions d'Oleg et Igor jusqu'aux portes de Constantinople, et des courses des Arabes jusqu'aux rives de la Loire, donnent à cette époque du 9e et 10e siècle une physionomie particulière: comme ces évènemens sont aussi loin de nous par leur date que par les élémens qui constituaient les armées et les nations: comme il y a d'ailleurs plus de leçons morales que de préceptes stratégiques à en déduire, nous nous contenterons

d'en tracer une courte esquisse à la fin de cet ouvrage, si nous en avons le loisir.

Depuis l'invention de la poudre, il n'y eut guères que les courses de Charles VIII à Naples, et de Charles XII en Ukraine, qui aient compté au nombre des invasions lointaines, car les campagnes des Espagnols en Flandre et des Suédois en Allemagne étaient d'une nature particulière, les premières appartenant aux guerres civiles, et les derniers n'ayant apparu sur la scène que comme auxiliaires des protestans. D'ailleurs toutes ces expéditions s'exécutèrent avec des forces peu considérables.

Dans les temps modernes il n'y eut donc que Napoléon qui osa transporter les armées régulières de la moitié de l'Europe, des bords du Rhin aux rives du Volga ; l'envie de l'imiter ne prendra pas de sitôt. Il faudrait un nouvel Alexandre et de nouveaux Macédoniens, contre les bandes de Darius, pour réussir dans de telles entreprises : à la vérité la tendre affection des sociétés modernes pour les jouissances du luxe pourrait bien nous ramener des armées comme celles de Darius; mais alors où trouvera-t-on Alexandre et ses phalanges? . . . . .

. . . . . .

Quelques Utopiens ont imaginé que Napoléon eût atteint son but si, comme un nouveau Mahomet, il se fut mis à la tête d'une armée de dogmes politiques, et si, à la place du paradis des Musulmans, il eût

promis aux masses ces douces libertés, si belles dans les discours et les livres, si difficiles et si voisines de la licence, lorsqu'il s'agit de les appliquer. Bien qu'il soit permis de croire que l'appui des dogmes politiques soit parfois un excellent auxiliaire, il ne faut pas oublier que le Coran même ne gagnerait plus une province aujourd'hui, car pour cela il faut des canons, des bombes, des boulets, de la poudre, des fusils; qu'avec pareil attirail les distances comptent pour beaucoup dans les combinaisons, et que les promenades nomades ne seraient plus de saison.

Une invasion à 200 lieues de sa base, devient aujourd'hui une rude entreprise: celles de Napoléon en Allemagne réussirent sans le secours des doctrines, parce que dirigées contre des puissances limitrophes, et basées sur la formidable barrière du Rhin, elles trouvèrent en première ligne des états secondaires qui, peu unis entr'eux, se rangeaient sous ses bannières; ensorte que sa base se trouva tout-à-coup transportée du Rhin jusque sur l'Inn. Dans celle de Prusse il prit l'Allemagne au défaut de la cuirasse, après les évènemens d'Ulm, d'Austerlitz et la paix de Schönbrunn, qui laissèrent Berlin exposé à tout le poids de sa puissance. Pour ce qui touche la première guerre de Pologne, déjà comptée au nombre des excursions lointaines, nous avons dit ailleurs qu'il fut redevable de son succès aux

hésitations de ses adversaires, plus encore qu'à ses propres combinaisons, bien qu'elles fussent aussi habiles qu'audacieuses.

Les invasions de l'Espagne et de la Russie furent moins heureuses, mais ce ne fut pas le manque de belles promesses politiques qui fit échouer ces entreprises: le discours remarquable de Napoléon à la députation de Madrid en 1808, et ses proclamations au peuple russe en font également foi.

Quant à l'Allemagne, tout plein de confiance dans le nouvel ordre politique qu'il y avait fondé, il se garda bien d'en ébranler l'ordre social pour plaire aux masses populaires, dont il perdit du reste l'affection par les ravages inséparables des grandes guerres, et par les sacrifices du système continental, bien plus encore que par son antipathie pour les doctrines radicales.

Pour ce qui concerne la France, il apprit à ses dépens, en 1815, qu'il est dangereux de compter sur les théories politiques comme sur un élément certain de succès; car si elles sont propres à soulever des orages, elles ne sauraient en diriger l'effet: ses homélies libérales, insuffisantes pour déchaîner les masses populaires, n'eurent d'autre résultat que de fournir aux idéologues et aux déclamateurs des armes pour le terrasser, car Lanjuinais, Lafayette et leurs journaux, n'eurent pas moins de part à sa chute que les bayonnettes de ses ennemis.

*

On lui rapprochera peut-être de n'avoir pas assez fait pour assouvir les prétentions populaires, mais il avait trop d'expérience des hommes et des affaires pour ignorer, que le déchaînement des passions politiques mène toujours au désordre et à l'anarchie, et que les doctrines qui produisent la licence, amènent tôt ou tard ce déchaînement. Il crût avoir assez fait en assurant et fixant les intérêts de la démocratie, sans livrer le vaisseau de l'état, tout desemparé, au gré des flots soulevés. Partant de ce point de vue, au lieu de lui reprocher de n'avoir pas assez fait, on pourrait dire, avec plus de raison, qu'il ne sut pas, comme le cardinal de Richelieu, se servir dans les pays voisins, des armes dangereuses dont il redoutait l'usage pour son propre pays. Mais c'est trop nous écarter de notre sujet, revenons aux combinaisons militaires des invasions.

Au demeurant, à part les chances qui résultent des grandes distances, toutes les invasions, lorsque l'armée est une fois arrivée sur le théâtre où elle doit agir, n'offrent plus que des opérations comme les autres. La grande difficulté consistant donc dans les distances, on peut recommander les maximes sur les lignes d'opérations étendues en profondeur, et celles sur les réserves stratégiques ou les bases éventuelles, comme les seules utiles, et c'est surtout dans ces occasions que leur application devient indispensable, bien qu'elles soient loin de parer à tous les dangers.

La campagne de 1812, si fatale à Napoléon, fut néanmoins un modèle à citer en ce genre : le soin qu'il eut de laisser le prince de Schwartzenberg et Reynier sur le Bug, tandis que Macdonald, Oudinot et Wrede gardaient la Duina, que Bellune venait couvrir Smolensk, et qu'Augereau venait le relever entre l'Oder et la Vistule, prouve qu'il n'avait négligé aucune des précautions humainement possibles, pour se baser convenablement : mais cela prouve aussi que les plus grandes entreprises périssent par la grandeur même des préparatifs que l'on fait pour en assurer la réussite.

Si Napoléon commit des fautes dans cette lutte gigantesque, ce fut celles d'avoir trop négligé les précautions politiques ; de n'avoir pas réuni sous un seul chef les divers corps laissés sur la Duina et le Dnieper ; d'être resté dix jours de trop à Wilna ; d'avoir donné le commandement de sa droite à un frère incapable de porter un tel fardeau ; enfin d'avoir confié, au prince de Schwartzenberg, une mission que celui-ci ne pouvait pas remplir avec le même dévouement qu'un général français. Je ne parle pas de la faute d'être resté à Moscou après l'incendie, car alors le mal était peut-être sans remède, bien qu'il eût été moins grand si la retraite se fût effectuée de suite. On l'a accusé aussi d'avoir trop méprisé les distances, les difficultés et les hommes, en poussant une pointe aussi folle jusqu'aux

remparts du Kremlin. Pour le condamner ou l'absoudre, il faudrait bien connaître les vrais motifs qui le déterminèrent ou le contraignirent à dépasser Smolensk, au lieu de s'y arrêter et d'y passer l'hiver, comme il en avait hautement annoncé le projet; enfin il faudrait pouvoir s'assurer s'il était dans les choses possibles de rester en position entre cette ville et Witebsk, sans avoir au préalable défait l'armée russe.

Loin de vouloir m'ériger en juge d'un si grand procès, je reconnais que tous ceux qui s'en arrogent le droit ne sont pas toujours à la hauteur d'une pareille mission, et manquent même des renseignemens nécessaires pour la remplir. Ce qu'il y a de plus vrai dans toute l'affaire, c'est que Napoléon oublia trop les ressentimens dont l'Autriche, la Prusse, la Suède, étaient animées contre lui; il compta trop sur un dénouement entre Wilna et la Duina. Juste appréciateur de la bravoure des armées russes, il ne le fut pas de même de l'esprit national, et de l'énergie du peuple. Enfin par dessus tout, au lieu de s'assurer le concours intéressé et sincère d'une grande puissance militaire, dont les états limitrophes eussent procuré une base sûre pour s'attaquer au colosse qu'il voulait ébranler; il fonda toute son entreprise sur le concours d'un peuple brave et enthousiaste, mais léger et dénué de tous les élémens qui constituent une puissance solide; puis, loin de tirer de

cet enthousiasme éphémère tout le parti dont il était susceptible, il le paralysa encore par d'intempestives réticences.

Le sort de toutes les entreprises de cette nature, atteste en effet que le point capital pour assurer leur réussite, et même la seule maxime efficace que l'on puisse donner, c'est, comme nous l'avons dit au chapitre Ier, art. 6, «de ne jamais les tenter sans le «concours assuré, et par conséquent intéressé, d'une «puissance respectable, assez voisine du théâtre des «opérations pour offrir sur la frontière une base con«venable, tant pour y rassembler d'avance les appro«visionnemens de toute espèce que pour procurer un «refuge en cas de revers, et de nouveaux moyens «pour reprendre l'offensive au besoin.»

Quand aux règles de conduite que l'on voudrait chercher dans les préceptes de la stratégie, il serait d'autant plus téméraire d'y compter que, sans la précaution politique susmentionnée, l'entreprise en elle-même ne serait qu'une violation flagrante de toutes les lois stratégiques. Du reste les diverses précautions indiquées aux articles 21 et 22 pour la sûreté des lignes d'opérations profondes, et pour la formation des bases intermédiaires sont, nous le réïtérons, les seuls moyens militaires propres à atténuer les dangers de l'entreprise, nous y ajouterons une juste appréciation des distances, des difficultés, des saisons, des contrées, en un un mot assez de

justesse dans les calculs et de modération dans la victoire pour savoir s'arrêter à temps.

D'ailleurs, loin de nous la pensée qu'il soit possible de tracer des préceptes capables d'assurer la réussite des grandes invasions lointaines : dans l'espace de quatre mille ans elles ont fait la gloire de cinq ou six conquérans, et ont été cent fois le fléau des nations et des armées.

Après avoir épuisé à peu près tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur ces invasions continentales, il nous restera peu de remarques à faire sur les expéditions moitié continentales, moitié maritimes, formant la troisième série de celles que nous avons indiquées.

Ces sortes d'entreprises sont devenues fort rares depuis l'invention de l'artillerie, et les croisades furent, je crois, le dernier exemple que l'on en ait vu : peut être faut-il en attribuer la cause à ce que l'empire des mers, après avoir été successivement entre les mains de deux ou trois puissances secondaires, est passé dans celles d'une puissance insulaire, qui possède bien les escadres, mais non les armées de terre nécessaires pour ces sortes d'expéditions.

Quoiqu'il en soit, de ces deux causes réunies il résulte évidemment, que nous ne sommes plus au temps où Xerxès marchait par terre à la conquête de la Grèce en se faisant suivre par quatre mille

bâtimens de toute dimension, et où Alexandre-le-Grand courait de la Macédoine par l'Asie mineure jusqu'à Tyr tandis que sa flotte cotoyait le rivage.

Toutefois, si ces incursions ne se font plus, il n'en est pas moins certain que l'appui d'une escadre de guerre et d'une flotte de transport, serait toujours d'un immense secours, lorsqu'une grande expédition continentale pourrait s'effectuer de concert avec un si puissant auxiliaire (*).

Cependant il ne faudrait pas y compter trop exclusivement, les vents sont capricieux; or il suffirait quelquefois d'une bourasque pour disperser, et même anéantir, cette flotte sur laquelle on aurait fondé toutes ses espérances. Des transports successifs seraient moins hasardeux sans être cependant une ressource toujours certaine.

Je ne crois pas devoir faire mention ici des invasions exécutées contre une puissance limitrophe, telles que celles de Napoléon contre l'Autriche et l'Espagne, ce sont des guerres ordinaires poussées plus ou moins loin, mais qui n'ont rien de particulier, et dont les combinaisons se trouvent suffisamment indiquées dans les différens articles de cet ouvrage.

(*) On dira peut-être qu'après avoir blâmé ceux qui veulent baser une armée sur la mer je semble recommander cette opération : il s'agit de moyens d'approvisionner les bases intermédiaires, qu'une armée prendrait et nullement de porter ses opérations militaires sur les côtes.

L'esprit plus ou moins hostile des populations, le plus ou moins de profondeur de la ligne d'opérations, et le grand éloignement du point objectif principal, sont les seules variantes qui peuvent exiger des modifications à un système d'opérations ordinaire.

En effet, pour être moins dangereuse qu'une invasion lointaine, celle qui s'attaque à une puissance limitrophe n'en a pas moins aussi ses chances funestes. Une armée française qui irait attaquer Cadix pourrait, quoique bien basée sur les Pyrenées, avec des bases intermédiaires sur l'Ebre et le Tage, trouver un tombeau sur le Guadalquivir. De même celle qui en 1809 assiégeait Komorn au centre de la Hongrie, pendant que d'autres guerroyaient depuis Barcelonne jusqu'à Oporto, aurait pu succomber dans les plaines de Wagram, sans qu'elle eût besoin de courir jusqu'à la Bérésina. Les antécédens, le nombre des troupes disponibles, les succès déjà remportés, l'état du pays, tout influe sur la latitude que l'on peut donner à ses entreprises ; le grand talent du général sera de les proportionner à ses moyens et aux circonstances. Quant à la part que la politique pourrait exercer dans ces invasions limitrophes, s'il est vrai qu'elle soit moins indispensable que dans les incursions lointaines, il ne faut cependant pas oublier la maxime que nous avons émise à l'article 6, qu'il n'y a pas d'ennemi, tel petit qu'il soit, dont il

ne fut utile de se faire un allié : l'influence que le changement de politique du duc de Savoie en 1706, exerça sur les évènemens de cette époque, de même que la déclaration de Maurice de Saxe en 1551, et de la Bavière en 1813, prouve assez qu'il est important de s'attacher tous les états voisins d'un théâtre de la guerre, de manière à compter, si non sur leur coopération, du moins sur leur stricte neutralité.

Il ne nous resterait plus qu'à parler des expéditions d'outre-mer, mais l'embarquement et le débarquement étant des opérations de logistique et de tactique plutôt que de stratégie, nous renvoyons à l'article 40 qui traite spécialement des descentes.

RÉSUMÉ DE LA STRATÉGIE.

La tâche que je m'étais imposée, me semble passablement remplie par l'exposé que nous venons de faire de toutes les combinaisons stratégiques qui constituent ordinairement un plan d'opérations.

Cependant, comme nous l'avons vu dans la définition placée en tête de ce chapitre, la plupart des opérations importantes de la guerre, participent à la fois de la stratégie pour la direction dans laquelle il convient d'agir, et de la tactique pour la conduite de l'action elle-même. Avant de traiter de ces opérations mixtes, il convient donc de présenter ici les combinaisons de la grande tactique et des batailles, ainsi que les maximes à l'aide desquelles on peut obtenir l'application du principe fondamental de la guerre. Par ce moyen on saisira mieux l'ensemble de ces opérations, moitié stratégiques, moitié tactiques : on me permettra seulement de resumer au préalable le contenu du chapitre qu'on vient de lire.

Des quinze articles qui le composent on peut conclure selon moi, que la manière d'appliquer le

principe général de la guerre à tous les théâtres d'opérations possibles consiste en ce qui suit :

1° A savoir tirer parti des avantages que pourrait procurer la direction reciproque des deux bases d'opérations, selon ce qui a été developpé à l'article 18 en faveur des lignes saillantes et perpendiculaires à la base ennemie.

2° A choisir, entre les trois zônes que présente un échiquier stratégique, celle sur laquelle on peut porter les coups les plus funestes à l'ennemi, et où l'on court soi-même le moins de risques.

3° A bien établir et bien diriger ses lignes d'opérations en adoptant, pour la défensive, les exemples concentriques donnés par l'archiduc Charles en 1796 et par Napoléon en 1814; ou bien celui du maréchal Soult en 1814 pour les retraites parallèles aux frontières.

Dans l'offensive, au contraire, on aura à suivre le système qui assura les succès de Napoléon en 1800, 1805, 1806, par la direction donnée à ses forces sur une extrémité du front stratégique de l'ennemi, ou bien celui de la direction sur le centre, qui lui réussit si bien en 1796, 1809, 1814. Le tout selon les positions respectives des armées, et selon les diverses maximes données à l'article 21.

4° A bien choisir ses lignes stratégiques éventuelles de manœuvre, en leur donnant la direction convenable pour pouvoir toujours agir avec la ma-

jeure partie de ses divisions, et pour empêcher au contraire les parties de l'armée ennemies de se concentrer ou de se soutenir reciproquement.

5° A bien combiner, *dans le même esprit d'ensemble et de centralisation*, toutes les positions stratégiques, ainsi que tous les grands détachemens qu'on serait appelé à faire pour embrasser les parties indispensables de l'échiquier stratégique.

6° Enfin à imprimer à ses masses, la plus grande activité et la plus grande mobilité possibles, afin que par leur emploi successif et alternatif sur les points où il importe de frapper, on atteigne le but capital de mettre en action des forces supérieures contre des fractions seulement de l'armée ennemie.

C'est par la vivacité des marches qu'on multiplie l'action de ses forces, en neutralisant au contraire une grande partie de celles de son adversaire : mais si cette vivacité suffit souvent pour procurer des succès, ses effets sont centuplés si l'on donne une direction habile aux efforts qu'elle amènerait, c'est-à-dire lorsque ces efforts seraient dirigés sur les points stratégiques décisifs de la zône d'opérations, où ils pourraient porter les coups les plus funestes à l'ennemi.

Cependant, comme l'on n'est pas toujours en mesure d'adopter ce point décisif, exclusivement à tout autre ; on pourra se contenter parfois d'atteindre en bonne partie le but de toute entreprise,

en sachant combiner l'emploi rapide et successif de ses forces sur des parties isolées, dont la défaite serait inévitable : lorsqu'on réunira la double condition de la rapidité et de la vivacité dans l'emploi des masses, avec la bonne direction, on ne sera que plus assuré de la victoire et de ses grands résultats.

Les opérations qui prouvent le mieux ces vérités sont celles si souvent citées de 1809, 1814, comme aussi celle ordonnée à la fin de 1793 par Carnot, déjà mentionnée à l'article 24, et dont on trouve le détail au tome IV de mon histoire des guerres de la révolution. Une quarantaine de bataillons transportés successivement de Dunkerque à Menin, à Maubeuge et à Landau, en renforçant les armées qui s'y trouvaient déjà, décidèrent quatre victoires qui sauvèrent la France.

Toute la science stratégique se trouverait renfermée dans cette sage opération, si à cette combinaison on pouvait ajouter le mérite de l'application au point stratégique décisif du théâtre de la guerre : mais il n'en fut pas ainsi, car l'armée autrichienne étant alors la partie principale de la coalition et ayant sa retraite sur Cologne, c'était sur la Meuse qu'un effort général eût porté les plus grands coups. Le comité pourvut au danger le plus immédiat, et l'observation que je me permets ne saurait diminuer en rien le mérite de sa manœuvre : elle renferme la moitié du principe stratégique, l'autre

moitié consiste précisément à donner, à de pareils efforts, la direction la plus décisive, comme Napoléon le fit à Ulm, à Jéna, à Ratisbonne. – Tout l'art de la guerre stratégique est dans ces trois applications différentes. On me pardonnera de répéter si souvent ces mêmes citations, j'en ai déjà déduit les motifs.

Il serait inutile je pense d'ajouter, qu'un des grands buts de la stratégie est de pouvoir assurer des avantages à l'armée, en lui préparant le théâtre le plus favorable à ses opérations si elles ont lieu dans son propre pays; l'assiette des places, des camps retranchés, des têtes de ponts; l'ouverture des communications sur les grandes directions décisives, ne forment pas la partie la moins intéressante de cette science : nous avons indiqué tous les signes auxquels on peut facilement reconnaître ces lignes et ces points décisifs, soit permanens, soit éventuels.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS

DE L'ART DE LA GUERRE,

OU

NOUVEAU TABLEAU ANALYTIQUE.

IIe PARTIE.

PRÉCIS

DE

L'ART DE LA GUERRE,

OU

NOUVEAU TABLEAU ANALYTIQUE

DES PRINCIPALES COMBINAISONS DE LA STRATÉGIE, DE LA GRANDE TACTIQUE ET DE LA POLITIQUE MILITAIRE,

PAR

LE BARON DE JOMINI,

GÉNÉRAL EN CHEF,

Aide-de-camp Général de S. M. L'EMPEREUR de toutes les Russies.

—

NOUVELLE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

—

IIe PARTIE.

A PARIS,

Chez ANSELIN, libraire, rue Dauphine.

A PÉTERSBOURG, chez tous les Libraires.

A LEIPZIG, chez LÉOPOLD VOSS.

A AMSTERDAM, chez DELACHAUX.

—

1837.

PERMIS D'IMPRIMER,
à la charge de présenter trois exemplaires de cet ouvrage au comité de censure. St.-Pétersbourg, le 21 Novembre 1836.

Pierre Korsakoff, censeur.

IMPRIMERIE DE E. PRATZ & Cie.

CHAPITRE IV.

DE LA GRANDE TACTIQUE,

et des batailles.

Les batailles sont le choc définitif de deux armées qui se disputent de grandes questions de politique et de stratégie. La stratégie amène les armées sur les points décisifs de la zône d'opérations, prépare les chances de la bataille, et influe d'avance sur ses résultats ; mais c'est à la tactique réunie au courage, au génie et à la fortune, à les faire gagner.

La grande tactique est donc l'art de bien combiner et bien conduire les batailles : le principe directeur des combinaisons de la tactique est le même que celui de la stratégie, c'est de porter le gros de ses forces sur une partie seulement de l'armée en-

nemie et sur le point qui promet le plus de résultats.

On a dit que les batailles étaient en définitive l'action principale et décisive de la guerre; cette assertion n'est pas toujours exacte, car on a vu des armées détruites par des opérations stratégiques sans qu'il y eut de batailles, mais seulement une série de petits combats. Il est vrai aussi qu'une victoire complète et décisive peut donner les mêmes résultats sans qu'il y ait eu de grandes combinaisons stratégiques.

Les résultats d'une bataille dépendent ordinairement d'un ensemble de causes qui ne sont pas toujours du domaine de l'art militaire : l'espèce d'ordre de bataille adopté, la sagesse des mesures d'exécution, le concours plus ou moins loyal et plus ou moins éclairé des lieutenans du généralissime, la cause de la lutte, l'élan, les proportions et la qualité des troupes, la supériorité en artillerie ou en cavalerie et leur bon emploi, mais par dessus tout l'état moral des armées et même des nations, voilà ce qui donne des victoires plus ou moins décisives et détermine leurs résultats. Aussi M. le général Clausewitz avance-t-il un gros sophisme en nous disant que, sans manœuvres tournantes, une bataille ne saurait procurer de victoire complète. Celle de Zama vit périr en quelques heures le fruit de vingt ans de gloire et de succès d'Annibal, sans que personne

eût songé à le tourner. A Rivoli les tourneurs furent complètement battus, et ils ne furent plus heureux ni à Stockach en 1799, ni à Austerlitz en 1805. Comme on le verra à l'article 33, je suis loin de repousser les manœuvres tendant à déborder et tourner une aile, car je les ai constamment prônées, mais il importe de savoir tourner à propos et habilement, et je crois que les manœuvres stratégiques pour s'emparer des communications sans perdre les siennes, sont plus sûres que celles de tactique.

Il y a trois sortes de batailles : les premières sont les batailles défensives, c'est-à-dire, celles que livre une armée dans une position avantageuse où elle attend l'ennemi ; les secondes sont les batailles offensives, livrées par une armée pour attaquer l'ennemi dans une position reconnue ; les troisièmes sont les batailles imprévues, ou livrées par les deux partis en marche. Nous allons examiner successivement les diverses combinaisons qu'elles présentent.

ARTICLE XXXI.

Des positions et batailles défensives

Lorsqu'une armée s'attend à un combat, elle prend position et forme sa ligne de bataille. On a vu par la définition générale des opérations donnée au commencement de cet ouvrage, que j'ai fait une distinction entre les lignes de bataille et les ordres de bataille, objets que l'on a confondus jusqu'à ce jour.

Je nommerai ligne de bataille, la position déployée, ou composée de bataillons en colonnes d'attaque, qu'une armée prendra pour occuper un camp et un terrain où elle recevra le combat sans but déterminé : c'est la dénomination propre à une troupe formée selon l'ordonnance d'exercice, sur une ou plusieurs lignes, et qui fera l'objet plus particulier de l'article 43. Je nommerai, au contraire, ordre de bataille, la disposition des troupes indiquant une manœuvre déterminée ; par exemple, l'ordre pa-

rallèle, l'ordre oblique, l'ordre perpendiculaire sur les ailes.

Cette dénomination, quoique neuve, paraît indispensable pour bien désigner deux objets qu'il faut se garder de confondre (*). Par la nature de ces deux choses, on voit que la ligne de bataille appartient plus particulièrement au système défensif, puisque l'armée qui attend l'ennemi, sans savoir ce qu'il va faire, forme vraiment une ligne de bataille vague et sans but. L'ordre de bataille indiquant, au contraire, une disposition de troupes formées avec intention pour le combat, et supposant une manœuvre décidée d'avance, appartient plus particulièrement à l'ordre offensif. Je ne prétends pourtant pas, que la ligne de bataille soit exclusivement défensive, car une troupe pourra fort bien aller à l'attaque d'une position dans cette

(*) Ce n'est point le plaisir d'innover qui me porte à modifier les dénominations reçues, pour en créer de nouvelles; pour développer une science, il est urgent qu'un même mot ne signifie pas deux choses tout à fait différentes. Si l'on tient à nommer *ordre de bataille*, la simple répartition des troupes dans la ligne, alors du moins ne faut-il pas donner les noms d'ordre de bataille oblique, d'ordre de bataille concave, à des manœuvres importantes. Dans ce cas il faudrait désigner ces manœuvres par les termes de système de bataille oblique, etc. Mais je préfère la dénomination que j'ai adoptée: l'ordre de bataille sur le papier peut se nommer tableau d'organisation, et la formation ordinaire sur le terrain prendra le nom de ligne de bataille.

formation : de même une armée défensive pourra adopter un ordre oblique ou tout autre ordre propre à l'offensive. Je ne parle que des cas qui sont les plus fréquens.

Sans suivre absolument ce qu'on nomme le système de guerre de positions, une armée peut être néanmoins souvent dans le cas d'attendre l'ennemi dans un poste avantageux, fort par sa nature, et choisi d'avance pour y recevoir une bataille défensive. On peut prendre un tel poste lorsqu'on tient à couvrir un point objectif important, tel qu'une capitale, de grands dépôts, ou un point stratégique décisif qui domine la contrée, enfin lorsqu'on protège un siége.

Il y a du reste plusieurs sortes de positions, les stratégiques dont on a parlé à l'article 20, et les tactiques. Ces dernières se subdivisent à leur tour ; il y a d'abord les positions retranchées prises pour attendre l'ennemi dans un poste abrité d'ouvrages plus ou moins liés, en un mot dans des camps retranchés ; nous avons traité leurs rapports avec les opérations stratégiques à l'article 27, et nous traiterons de leur attaque et de leur défense à l'article 36. Les secondes sont les positions fortes par leur nature, où les armées campent pour gagner quelques jours. Les dernières enfin sont les positions ouvertes mais choisies d'avance pour y recevoir bataille.

Les qualités que l'on doit rechercher dans

celles-ci varient selon le but qu'on a en vue; il importe cependant de ne pas se laisser aller au préjugé trop accrédité, qui fait préférer les positions escarpées et d'un accès difficile, très convenables peut être pour un camp de passage, mais qui ne sont pas toujours les meilleures pour livrer bataille. En effet, une position n'est pas forte seulement quand elle est composée d'un terrain escarpé; mais bien quand elle est en harmonie avec le but qu'on se propose en la prenant, et quand elle offre le plus d'avantages possibles à l'espèce de troupe qui constitue la principale force de l'armée; enfin, quand les obstacles du terrain sont plus nuisibles à l'ennemi qu'à l'armée qui occupera cette position. Par exemple, il est certain que Masséna, prenant la forte position de l'Albis, eût fait une faute grave s'il eût été supérieur en cavalerie et en artillerie; tandis que, pour son excellente infanterie, c'était précisément ce qu'il lui fallait. De même Wellington, dont toute la force consistait dans son feu, choisit bien la position de Waterloo dont il battait au loin toutes les avenues par un feu rasant. Du reste cette position de l'Albis était plutôt une position stratégique, celle de Waterloo une position de bataille. Les maximes qu'il faut observer ordinairement pour ces dernières sont :

1° D'avoir des débouchés plus faciles pour tomber sur l'ennemi quand on juge le moment favo-

rable, que l'ennemi n'en aurait pour s'approcher de la ligne de bataille.

2° D'assurer à l'artillerie tout son effet défensif.

3° D'avoir un terrain avantageux pour dérober les mouvemens qu'on ferait, d'une aile à l'autre, afin de porter des masses sur le point jugé convenable.

4° De pouvoir, au contraire, découvrir aisément les mouvemens de l'ennemi.

5° D'avoir une retraite facile.

6° D'avoir les flancs bien appuyés, à l'effet de rendre une attaque sur les extrémités impossible, et de réduire l'ennemi à une attaque sur le centre, ou du moins sur le front.

Cette derniere condition est difficile à remplir; car si l'armée est appuyée à un fleuve, à des montagnes ou forêts impraticables, et qu'elle éprouve le moindre échec, il peut se changer en un désastre complet, puisque la ligne rompue serait rejetée sur ces mêmes obstacles qu'on croyait faits pour la protéger. Ce danger incontestable autorise à penser, que des postes d'une défense facile valent mieux, pour un jour de bataille, que des obstacles insurmontables, puisqu'il suffit de postes où l'on puisse se maintenir pour quelques heures à l'aide de simples détachemens (*).

(*) Le parc de Hougomout, le hameau de la Haye-Sainte et le ruisseau de Papelotte, présentèrent à Ney des obctacles plus

7° On remédie quelquefois au défaut d'appui pour les flancs, par des crochets en arrière. Ce système est dangereux, en ce qu'un crochet inhérent à la ligne gêne les mouvemens, et que l'ennemi, en plaçant du canon sur l'angle des deux lignes, y causerait de grands ravages. Une double réserve, disposée en ordre profond derrière l'aile qu'on veut mettre à l'abri d'insulte, semble mieux remplir le but qu'un crochet : les localités doivent déterminer l'emploi de ces deux moyens, Nous en donnerons de plus amples détails à la bataille de Prague. (Chapitre 2 de la guerre de sept ans.)

8° Ce ne sont pas seulement les flancs que l'on doit chercher à couvrir dans une position défensive, il arrive souvent que le front offre des obstacles sur une partie de son développement, de manière à mettre l'ennemi dans la nécessité de diriger ses attaques sur le centre. Une telle position sera toujours des plus avantageuses pour une armée défen-

---

sérieux que la fameuse position d'Elchingen où il força le passage du Danube en 1805 sur les débris d'un pont brûlé. Le courage des défenseurs put bien ne pas être absolument égal dans les deux circonstances; mais à part cette chance, il faut avouer que les difficultés d'un terrain, lorsqu'elles sont bien utilisées, n'ont pas besoin d'être insurmontables pour déjouer une attaque. A Elchingen la grande élévation et l'escarpement des berges, rendant l'effet des feux presque nul, fut plus nuisible qu'utile à la défense.

sive, comme les batailles de Malplaquet et de Waterloo l'ont prouvé. Pour atteindre ce but il ne faut pas des obstacles immenses, le moindre accident de terrain suffit quelquefois; ce fut le misérable ruisseau de Papelotte qui força Ney d'attaquer le centre de Wellington au lieu d'assaillir la gauche comme il en avait l'ordre.

Lorsqu'on défend un pareil poste, il faut avoir soin de mobiliser une partie des ailes ainsi abritées, afin qu'elles puissent prendre part à l'action au lieu d'en rester les témoins inutiles.

On ne peut se dissimuler néanmoins que tous ces moyens ne sont que des palliatifs, et que le meilleur de tous pour une armée qui attend l'ennemi défensivement, c'est de savoir reprendre l'initiative lorsque le moment est venu de le faire avec succès.

Nous avons mis au nombre des qualités requises pour une position, celle d'offrir une retraite facile; ceci nous mène à l'examen d'une question soulevée par la bataille de Waterloo. Une armée, addossée à une forêt, quand elle aurait un bon chemin derrière le centre et chacune des ailes, serait-elle compromise comme l'a prétendu Napoléon, si elle venait à perdre la bataille? Pour moi je crois, au contraire, que pareille position serait plus favorable à une retraite qu'un terrain entièrement découvert, car l'armée battue ne saurait traverser une plaine sans rester exposée au plus grand danger. Sans doute si

la retraite dégénérait en déroute complète, une partie du canon resté en batterie devant la forêt serait probablement perdue, mais l'infanterie, la cavalerie et le surplus de l'artillerie se retireraient aussi bien qu'à travers une plaine. Si la retraite, au contraire, se fait en ordre, rien ne saurait mieux la protéger qu'une forêt : bien entendu néanmoins qu'il existe au moins deux bons chemins derrière la ligne, que l'on ne se laisse pas serrer de trop près sans aviser aux mesures nécessaires pour la retraite, et qu'aucun mouvement latéral n'ait permis à l'ennemi de dévancer l'armée à l'issue de la forêt ainsi que cela eût lieu à Hohenlinden. La retraite serait d'autant plus sûre si, comme c'était le cas à Waterloo, la forêt formait une ligne concave derrière le centre, car ce rentrant deviendrait une véritable place d'armes pour recueillir les troupes et leur donner le temps de filer successivement sur la grande route.

Nous avons déjà indiqué, en parlant des opérations stratégiques, les diverses chances que procurent à une armée les deux systèmes offensif et défensif, et nous avons reconnu, qu'en stratégie surtout, celui qui prenait l'initiative avait le grand avantage de porter ses masses et de frapper là où il jugeait convenable à ses intérêts de le faire ; tandis que celui qui attendait en position, prévenu partout et souvent pris au dépourvu, était toujours forcé de

subordonner ses mouvemens à ceux de son adversaire. Mais nous avons reconnu également qu'en tactique ces avantages sont moins positifs, parce que les opérations n'étant pas sur un rayon aussi vaste, celui qui a l'initiative ne saurait les cacher à l'ennemi qui, le découvrant à l'instant, peut, à l'aide de bonnes réserves, y remédier sur le champ. Outre cela, celui qui marche à l'ennemi, a contre lui tous les désavantages résultant des obstacles du terrain qu'il doit franchir pour aborder la ligne de son adversaire : quelque plate que soit une contrée, il y a toujours des inégalités dans le terrain, de petits ravins, des buissons, des haies, des métairies, des villages, à emporter ou à dépasser : qu'on ajoute à ces obstacles naturels, les batteries ennemies à enlever, et le désordre qui s'introduit toujours plus ou moins dans une troupe exposée long-temps au feu d'artillerie ou de mousqueterie, et l'on conviendra qu'en tactique du moins, l'avantage de l'initiative est balancé.

Quelque incontestables que soient ces vérités, il en est une autre qui les domine, et qui est démontrée par les plus grands évènemens de l'histoire. C'est qu'à la longue, toute armée qui attendra l'ennemi dans un poste fixe, finira par y être forcée, tandis qu'en profitant d'abord des avantages de la défensive pour saisir ensuite ceux que procure l'initiative, elle peut espérer les plus grands succès. Un

général qui attendra l'ennemi comme un automate, sans autre parti pris que celui de combattre vaillamment, succombera toujours lorsqu'il sera bien attaqué. Il n'en est pas ainsi d'un général qui attendra avec la ferme résolution de combiner de grandes manœuvres contre son adversaire, afin de ressaisir l'avantage moral que donnent l'impulsion offensive et la certitude de mettre ses masses en action au point le plus important, ce qui dans la défensive simple n'a jamais lieu.

En effet, si celui qui attend se trouve dans un poste bien choisi, où ses mouvemens soient libres, il a l'avantage de voir venir l'ennemi : ses troupes, bien disposées d'avance selon le terrain, et favorisées par des batteries placées de manière à obtenir le plus grand effet, peuvent faire payer cher, à leurs adversaires, le terrain qui sépare les deux armées; et quand l'asasillant, déjà ébranlé par des pertes sensibles, se trouvera vigoureusement assailli lui-même au moment où il croyait toucher à la victoire, il n'est pas probable que l'avantage demeure de son côté, car l'effet moral d'un pareil retour offensif de la part d'un ennemi qu'on croyait battu, est fait pour ébranler les plus audacieux.

Un général peut donc employer avec le même succès, pour les batailles, le système offensif ou défensif : mais il est indispensable à cet effet :

1° Que, loin de se borner à une défense passive,

il sache passer de la défensive à l'offensive quand le moment est venu.

2° Qu'il ait un coup-d'œil sûr et beaucoup de calme.

3° Qu'il commande à des troupes sur lesquelles il puisse compter.

4° Qu'en reprenant l'offensive, il ne néglige point d'appliquer les principes généraux qui auraient présidé à son ordre de bataille s'il avait commencé par être l'agresseur.

5° Qu'il porte ses coups sur les points décisifs.

L'exemple de Bonaparte à Rivoli et à Austerlitz, celui de Wellington à Talavera, à Salamanque et à Waterloo, prouvent ces vérités.

ARTICLE XXXII.

Des batailles offensives et des différens ordres de bataille.

On entend par batailles offensives celles que livre une armée qui en assaillit une autre dans sa position (*). Une armée réduite à la défensive stratégique prend souvent l'offensive dans l'attaque, comme l'armée qui recevra l'attaque peut, dans le courant même de la bataille, ressaisir l'initiative et reprendre la supériorité qu'elle procure. L'histoire ne manque pas d'un foule d'exemples pour chacune de ces différentes espèces de batailles. Comme nous avons déjà parlé des dernières à l'article précédent, et que nous y avons présenté l'avantage qu'on peut

(*) Dans toutes les batailles il y a un attaquant et un attaqué, chaque bataille sera donc offensive pour l'un et défensive pour l'autre.

trouver à attendre l'attaque, nous nous bornerons à parler ici de ce qui concerne les assaillans.

On ne saurait dissimuler que ceux-ci ont, en général, l'avantage que procure la supériorité de confiance morale, et qu'ils savent presque toujours mieux ce qu'ils veulent et ce qu'ils font.

Dès qu'on a résolu d'assaillir l'ennemi on doit adopter un ordre d'attaque quelconque, et c'est ce que j'ai cru devoir nommer des ordres de batailles. Toutefois il arrive aussi fréquemment que l'on doive commencer la bataille sans plan arrêté, faute de connaître exactement la position de l'ennemi. Dans l'un et l'autre cas, il faut toujours bien se pénétrer d'avance qu'il y a, dans chaque bataille, un point décisif qui procure la victoire mieux que les autres en assurant l'application des principes de la guerre, et il faut se mettre en mesure de porter ses efforts sur ce point.

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine comme nous l'avons déjà dit : par la configuration du terrain, par la combinaison des localités avec le but stratégique que se propose une armée, enfin par l'emplacement des forces respectives.

Donnons un exemple. Lorsqu'une aile ennemie appuie sur des hauteurs d'où l'on battrait sa ligne dans tout son prolongement, l'occupation de ces hauteurs semble le point tactique le plus avantageux; mais il peut se faire néanmoins que ces hauteurs

soient d'un accès très-difficile et situées précisement au point le moins important relativement aux vues stratégiques. A la bataille de Bautzen, la gauche des alliés appuyait aux montagnes escarpèes de la Bohême alors plutôt neutre qu'ennemie; il semblait donc qu'en tactique le versant de ces montagnes devait être le point décisif à emporter, et c'était tout l'opposé: parce que le terrain était là très favorable à la défense, que l'armée alliée n'avait qu'une seule ligne de retraite sur Reichenbach et Görlitz, et que les Français, en forçant la droite dans la plaine, s'emparaient de cette ligne de retraite et rejetaient l'armée alliée dans les montagnes, où elle eût perdu tout son matériel et une grande partie de son personnel. Ce parti offrait donc plus de facilités de terrain, de plus immenses résultats, moins d'obstacles à vaincre.

De tout ce qui précède on peut, je crois, déduire les vérités suivantes: 1° La clef topographique d'un champ de bataille n'en est pas toujours la clef tactique. 2° Le point décisif d'un champ de bataille est incontestablement celui qui réunit l'avantage stratégique avec les localités les plus favorables. 3° Dans le cas où il n'y a pas de difficultés de terrain trop redoutables sur le point stratégique de ce champ de bataille, ce point en est ordinairement le plus important. 4° Toutefois, il arrive aussi que la détermination de ce point dépend surtout de l'emplacement

des forces respectives : ainsi, dans les lignes de bataille trop étendues et morcelées, le centre sera toujours le plus essentiel à attaquer ; dans les lignes serrées, le centre est au contraire le point le plus fort, puisque, indépendamment des réserves qui s'y trouvent, il sera facile de le faire soutenir par les ailes ; alors le point décisif sera au contraire sur une des extrémités. Avec une grande supériorité de forces, on peut attaquer les deux extrémités en même temps, mais non à forces égales ou inférieures. On voit donc que toutes les combinaisons d'une bataille consistent à employer ses forces de manière à ce qu'elles obtiennent le plus d'action possible sur celui des trois points qui offre davantage de chances, point qu'il sera facile de déterminer en le soumettant à l'analyse que nous venons d'exposer.

****

Le but d'une bataille offensive ne peut être que de déposter et entamer l'ennemi, à moins que par des manœuvres stratégiques l'on ait préparé la ruine entière de son armée : or on déposte l'ennemi soit en culbutant sa ligne sur un point quelconque de son front, soit en la débordant pour la prendre en flancs et à revers, soit en faisant concourir ces deux moyens à la fois, c'est-à-dire par une attaque de front, en même temps qu'une aile agissante doublerait et tournerait la ligne.

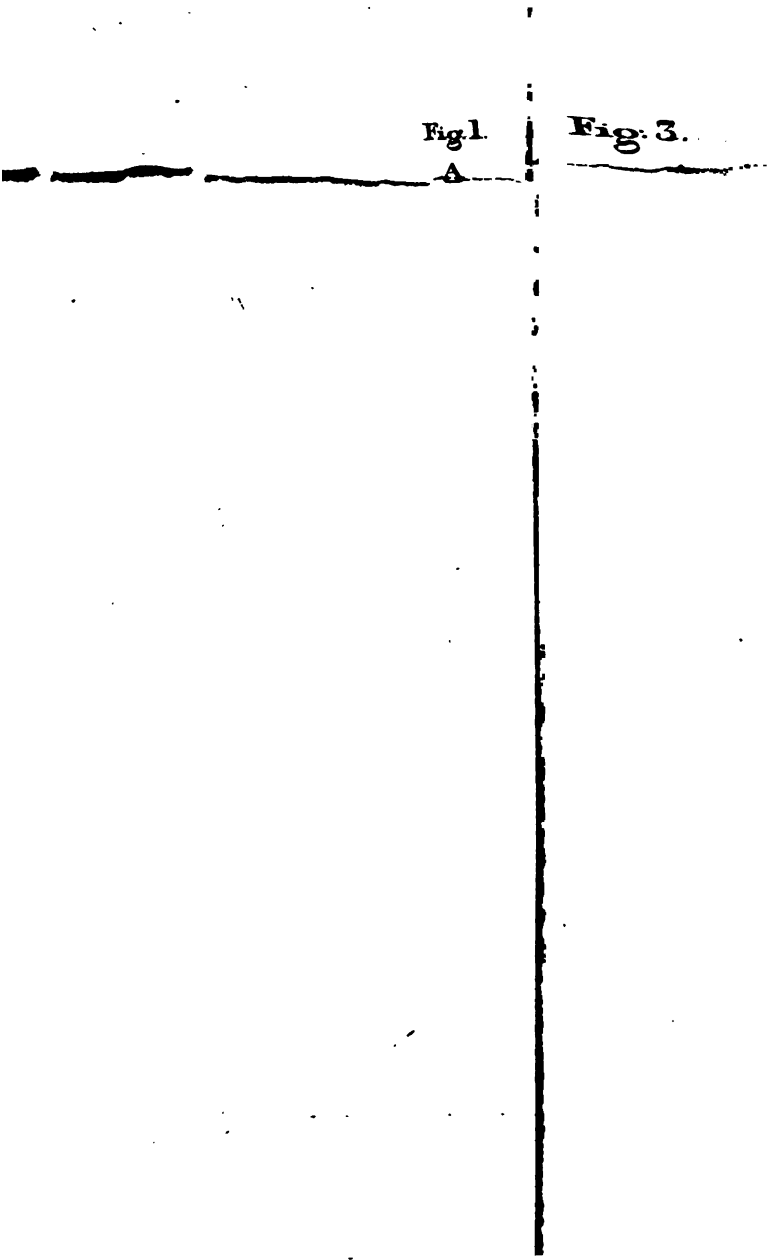


Fig. 1.
A
Fig. 3.

Pour atteindre ces divers buts il faut choisir l'ordre de bataille le plus approprié au mode qu'on aura préféré.

On compte au moins douze espèces d'ordres de batailles, savoir : 1° L'ordre parallèle simple. 2° L'ordre parallèle avec un crochet défensif ou offensif. 3° L'ordre renforcé sur une ou deux ailes. 4° L'ordre renforcé sur le centre. 5° L'ordre oblique simple ou bien renforcé sur l'aile assaillante. 6° et 7° L'ordre perpendiculaire sur une ou sur les deux ailes. 8° L'ordre concave. 9° L'ordre convexe. 10° L'ordre échelonné sur une ou sur deux ailes. 11° L'ordre échelonné sur le centre. 12° L'ordre combiné d'une forte attaque sur le centre et sur une des extrémités en même temps (Voyez planche ci contre figures 1 à 12).

Chacun de ces ordres peut être employé simplement ou bien être combiné, comme on l'a dit, avec la manœuvre d'une forte colonne destinée à tourner la ligne ennemie. Pour juger du mérite de chacun d'eux, il faut s'assurer de leurs rapports avec le principe général que nous avons posé.

On voit, par exemple, que l'ordre parallèle N° 1 est le plus mauvais, car il n'y a aucune habileté à faire combattre les deux partis à chances égales, bataillon contre bataillon : c'est l'absence de toute tactique. Il est néanmoins un cas important dans lequel cet ordre est convenable; c'est lorsqu'une

armée, ayant pris l'initiative des grandes opérations stratégiques, aura réussi à se porter sur les communications de son adversaire, et à lui couper sa ligne de retraite tout en couvrant la sienne; alors, quand le choc définitif entre les armées a lieu, celle qui se trouve sur les derrières peut livrer une bataille parallèle, puisqu'ayant fait la manœuvre décisive avant la bataille, tout son but consiste à repousser l'effort de l'ennemi pour s'ouvrir un passage; hormis ce cas, l'ordre parallèle est le moins avantageux. Cela ne veut pas dire néanmoins qu'on ne puisse gagner une bataille en l'adoptant, car il faut bien que quelqu'un la gagne, et l'avantage restera alors à celui qui aura les meilleures troupes, qui saura les engager plus à propos, qui manœuvra mieux avec ses reserves, ou enfin sera favorisé par le sort. L'ordre parallèle avec un crochet sur le flanc (fig. 2) se prend plus ordinairement dans une position défensive; il peut toute fois être aussi le résultat d'une combinaison offensive, mais alors il se trouve en avant de la ligne, tandis que dans la défensive il est en arrière. On peut voir à la bataille de Prague un des exemples les plus extraordinaires du sort que peut éprouver un pareil crochet lorsqu'il est bien attaqué.

L'ordre parallèle N° 3 renforcé sur une des ailes, ou celui N° 4, renforcé sur le centre pour percer celui de l'ennemi, sont beaucoup plus favorables que

les deux précédens, et sont aussi beaucoup plus conforme au principe général que nous avons indiqué, bien qu'à égalité de forces la partie de la ligne qu'on aurait affaiblie pour renforcer l'autre, put aussi être compromise si on la plaçait en bataille parallèlement à l'ennemi.

L'ordre oblique (N° 5) est celui qui convient le mieux à une armée inférieure, qui en attaque une supérieure; car tout en offrant l'avantage de porter le gros des forces sur un seul point de la ligne ennemie, il en procure deux autres également importans: en effet, on ne refuse pas seulement l'aile affaiblie en la tenant hors des coups de l'ennemi, cette aile remplit encore la double destination de tenir en respect la partie de la ligne qu'on ne veut pas attaquer, et cependant de pouvoir servir de réserve au besoin à l'aile agissante. Cet ordre fut employé par le célèbre Epaminondas aux batailles de Leuctres et de Mantinée ; mais nous présenterons le plus brillant exemple des avantages de ce système qui fut donné par Frédéric-le-Grand à la bataille de Leuthen. (Voyez chapitre 7, Traité des grandes opérations.)

L'ordre perpendiculaire sur une ou deux ailes, tel qu'il est présenté aux figures 6 et 7, ne saurait être considéré que comme une formule de théorie pour indiquer la direction tactique sur laquelle on porterait les efforts. Jamais deux armées ne se

trouveraient dans des positions relativement perpendiculaires telles qu'on les voit tracées sur la planche, car si l'armée B prenait en effet sa première direction en ligne perpendiculaire sur une ou sur les deux extrémités de l'armée A; celle-ci changerait aussitôt le front d'une partie de sa ligne, et même l'armée B, dès qu'elle aurait atteint ou depassé l'extrémité, ne manquerait pas de rabattre ses colonnes à droite ou à gauche pour les rapprocher de la ligne ennemie, en sorte que la partie C le prendrait à revers, et qu'il en résulterait deux véritables lignes obliques comme elles sont pointées à la figure 6. On doit inférer delà qu'une seule division de l'armée assaillante se porterait perpendiculairement sur le flanc ennemi, tandis que le reste de cette armée se rapprocherait du front pour l'inquiéter, ce qui ramènerait toujours à une des dispositions obliques indiquées par les figures 5 et 12.

Au demeurant l'attaque sur deux ailes, quelque forme qu'on lui donne, peut être très avantageuse, mais c'est quand l'assaillant se trouve fort supérieur en nombre; car si le principe fondamental consiste à porter la majeure partie des forces sur le point décisif, une armée inférieure violerait ce principe en formant une double attaque contre une seule masse supérieure; nous démontrerons cette vérité dans le cours de l'ouvrage.

L'ordre concave sur le centre (N° 8) a trouvé des

partisans depuis qu'Annibal lui dut la victoire signalée de Cannes. Cet ordre peut être en effet très bon, lorsqu'on le prend par suite des évènemens de la bataille, c'est-à-dire, quand l'ennemi s'engage dans le centre qui cède devant lui, et qu'il se laisse envelopper par les ailes. Mais si on prenait cette formation avant la bataille, l'ennemi, au lieu de se jeter au centre, n'aurait qu'à tomber sur les ailes, qui présenteraient d'elles-mêmes leurs extrémités, et seraient ainsi dans la même situation que si elles se trouvaient assaillies sur un flanc. Aussi ne prend-on guère cette position que contre un ennemi qui serait formé lui-même en ordre convexe pour livrer la bataille comme on le verra ci-après.

A la vérité une armée formera rarement un demi-cercle, et prendra plutôt une ligne brisée rentrant vers le centre (comme la figure 8 bis); s'il faut en croire plusieurs écrivains, ce fut une disposition pareille qui fit triompher les Anglais aux célèbres journées de Crécy et d'Azincourt. Il est certain que cet ordre vaut mieux qu'un demi-cercle, en ce qu'il ne prête pas autant le flanc, qu'il permet de marcher en avant par échelons, et qu'il conserve avec cela tout l'effet de la concentration du feu. Toutefois ses avantages disparaissent si l'ennemi, au lieu de se jeter follement dans le centre concave, se borne à le faire observer de loin, et se jette avec le gros de ses forces sur une aile seulement. La bataille

d'Essling, en 1809, offre encore un exemple de l'avantage d'une ligne concave : mais on ne saurait en inférer que Napoléon fit mal d'attaquer son centre ; on ne peut pas juger une armée combattant avec le Danube à dos, et n'ayant pas la faculté de se mouvoir sans découvrir ses ponts, comme si elle avait eu pleine liberté de manœuvrer.

L'ordre convexe saillant au centre (N° 9) se prend pour combattre immédiatement après un passage de fleuve, lorsqu'on est forcé de refuser les ailes pour appuyer au fleuve et couvrir les ponts, ou bien encore lorsqu'on combat défensivement adossé à une rivière pour la repasser et couvrir le défilé comme à Leipzig; enfin on peut le prendre naturellement pour résister à un ennemi qui forme une ligne concave. Si l'ennemi dirigeait son effort sur le saillant ou sur une des extrémités seule, cet ordre entraînerait la ruine de l'armée (*). Les Français le prirent à Fleurus en 1794 et réussirent, parce que le prince de Cobourg, au lieu de fondre en forces sur le centre, ou sur une seule extrémité, divisa ses at-

(*) Une attaque sur les deux extrémités pourrait bien réussir aussi dans quelques circonstances, soit que l'on eut des forces suffisantes pour la tenter, soit que l'ennemi fut hors d'état de découvrir son centre pour soutenir ses ailes. Mais en thèse générale une fausse attaque pour contenir le centre et un grand effort sur une seule extrémité serait surtout la plus favorable contre une pareille ligne convexe.

taques sur cinq ou six rayons divergens, et notamment sur les deux ailes à la fois. Ce fut à peu près dans ce même ordre convexe qu'ils combattirent à Essling, ainsi qu'aux deuxième et troisième journées de la fameuse bataille de Leipzig : il eut dans ces dernières occasions le résultat infaillible qu'il devait avoir.

L'ordre échelonné sur les deux ailes (N° 10) est dans le même cas que l'ordre perpendiculaire (N° 7); il faut observer néanmoins que les échelons se rapprochant vers le centre, où se tiendrait la réserve, cet ordre serait meilleur que le perpendiculaire, puisque l'ennemi aurait moins de facilité, d'espace et de temps, pour se jeter dans l'intervalle du centre et y diriger une contre-attaque menaçante.

L'ordre échelonné sur le centre seulement (N° 11) peut s'employer surtout avec succès contre une armée qui occuperait une ligne morcelée et trop étendue, parce que son centre se trouvant alors isolé des ailes de manière à être accablé séparément, cette armée, coupée ainsi en deux, serait probablement détruite. Mais par l'application du même principe fondamental, cet ordre d'attaque serait moins sûr contre une armée occupant une position unie et serrée ; car les réserves se trouvant ordinairement à portée du centre, et les ailes pouvant agir soit par un feu concentrique, soit en prenant l'offensive,

contre les premiers échelons pourraient aisément les repousser.

Si cette formation offre quelque ressemblance avec le fameux coin triangulaire ou *caput porci* des anciens, et avec la colonne de Winkelried; elle en diffère toutefois essentiellement, car au lieu de former une masse pleine, ce qui serait impraticable de nos jours à cause de l'artillerie, elle offrirait au contraire un grand espace vide dans le milieu, qui faciliterait les mouvemens. Cette formation convenable, comme on l'a dit, pour percer le centre d'une ligne trop étendue, pourrait réussir également contre une ligne qui serait condamnée à l'immobilité; mais si les ailes de la ligne attaquée savent agir à propos contre les flancs des premiers échelons, elle ne serait pas sans inconvéniens. Mieux vaudrait peut être un ordre parallèle sonsidérablement renforcé sur le centre (fig. 4 et 12), car la ligne parallèle dans ce cas aurait du moins l'avantage de tromper l'ennemi sur le vrai point de l'effort projeté, et d'empêcher les ailes de prendre en flanc les échelons du centre.

Cet ordre échelonné avait été adopté par Laudon pour l'attaque du camp retranché de Bunzelwitz (Traité des grandes opérations, chapitre 28): dans un pareil cas il est réellement convenable, puisqu'on est sûr alors que l'armée défensive étant forcée à demeurer dans ses retranchemens, il n'y aurait

aucune attaque à redouter de sa part contre les flancs des échelons. Toutefois cette formation ayant l'inconvénient de signaler à l'ennemi le point de la ligne qu'on veut attaquer, il serait indispensable de lancer, sur les ailes, des attaques simulées assez fortes pour donner le change sur le point réel où l'effort serait dirigé.

L'ordre d'attaque en colonnes sur le centre et sur une extrémité en même temps (N° 12) est plus convenable que le précédent, lorsqu'il s'applique surtout à une ligne ennemie contiguë : on peut même dire que de tous les ordres de bataille c'est le plus rationel ; en effet, l'attaque sur le centre, secondée par une aile qui déborde l'ennemi, empêche celui-ci de faire comme Annibal et comme le maréchal de Saxe, c'est-à-dire de fondre sur l'assaillant en le prenant en flanc ; l'aile ennemie qui se trouvera serrée entre l'attaque du centre et celle de l'extrémité, ayant la presque totalité des masses assaillantes à combattre, sera accablée et probablement détruite. Ce fut la manœuvre qui fit triompher Napoléon à Wagram et à Ligny ; ce fut celle qu'il voulut tenter à Borodino, et qui ne lui réussit qu'imparfaitement par l'héroïque défense des troupes de l'aile gauche des Russes, par celle de la division Paskévitch dans la fameuse redoute du centre, puis par l'arrivée du corps de Baggavout sur l'aile qu'il espérait déborder. Enfin il l'employa aussi à

Bautzen, où il aurait obtenu des succès inouïs, sans un incident qui dérangea la manœuvre de sa gauche, destinée à couper la route de Wurschen, et qui avait déjà tout disposé pour cela.

Nous devons observer que ces différens ordres ne sauraient être pris au pied de la lettre, comme les figures géométriques les indiquent. Un général qui voudrait établir sa ligne de bataille avec la même régularité que sur le papier ou sur une place d'exercice, serait incontestablement trompé dans son attente et battu, surtout d'après la méthode actuelle de faire la guerre. Au temps de Louis XIV, de Frédéric, lorsque les armées campaient sous la tente, presque toujours réunies; lorsqu'on se trouvait plusieurs jours face à face avec l'ennemi, qu'on avait le loisir d'ouvrir des marches ou chemins symétriques pour faire arriver ses colonnes à distances uniformes; alors on pouvait former une ligne de bataille presque aussi régulière que les figures tracées. Mais aujourd'hui que les armées bivouaquent, que leur organisation en plusieurs corps les rend plus mobiles, qu'elles s'abordent à la suite d'ordres donnés hors du rayon visuel et souvent même sans avoir eu le temps de reconnaître exactement la position de l'ennemi, enfin que les différentes armes se trouvent mélangées dans la ligne de

bataille; alors tous les ordres dessinés au compas doivent nécessairement se trouver en défaut. Aussi ces sortes de figures n'ont elles jamais servi qu'à indiquer une disposition approximative.

Si les armées étaient des masses compactes, que l'on put remuer d'un bloc par l'effet d'une seule volonté et aussi rapidement que la pensée, l'art de gagner les batailles se reduirait à choisir l'ordre de bataille le plus favorable, et l'on pourrait compter sur la réussite des manœuvres combinées avant le combat. Mais il en est tout autrement, la plus grande difficulté de la tactique des batailles sera toujours d'assurer la mise en action simultanée de toutes ces nombreuses fractions qui doivent concourir à l'attaque sur laquelle on fonde l'espoir de la victoire, ou pour mieux dire à l'exécution de la manœuvre capitale qui selon le plan primitif devrait amener le succès.

La transmission précise des ordres, la manière dont les lieutenans du général en chef les concevront et les exécuteront; le trop d'énergie des uns, la molesse ou le défaut de coup-d'œil des autres; tout cela peut empêcher cette mise en action simultanée, sans parler des accidens fortuits qui peuvent suspendre l'arrivée d'un corps.

De là résultent deux vérités incontestables, la première est que plus une manœuvre décisive sera simple, plus son succès sera certain; la seconde est, que l'àpropos des dispositions subites, prises durant

le combat, est d'un succès plus probable que l'effet des manœuvres combinées à l'avance; à moins que celles-ci, reposant sur des mouvemens stratégiques antérieurs, n'aient amené les colonnes qui doivent décider la bataille, sur des points où leur effet serait assuré. Waterloo et Bautzen attestent cette dernière vérité; du moment où Bulow et Blucher furent arrivés à la hauteur de Frichermont rien ne pouvait s'opposer à la perte de la bataille par les Français, ils ne pouvaient lutter que pour rendre la défaite plus ou moins complète. De même à Bautzen dès que Ney fut arrivé à Klix, la retraite des alliés dans la nuit du 20 Mai eut seule pu les sauver, car le 21 il n'était déjà plus temps, et si Ney eut mieux exécuté ce qu'on lui conseillait la victoire eut été immense.

Quant aux manœuvres pour enfoncer une ligne, en comptant sur la coopération de colonnes parties du même front que le reste de l'armée à l'effet d'opérer de larges mouvemens circulaires autour d'une aile ennemie, leur réussite est toujours douteuse, car elle dépend d'une précision de calcul et d'exécution qui se rencontre rarement, nous en parlerons dans l'art. 33.

Indépendamment de la difficulté de compter sur l'application exacte d'un ordre de bataille prémédité d'avance, il arrive souvent que les batailles commencent sans but déterminé même de la part de

l'assaillant, quoique le choc fut prévu. Cette incertitude résulte ou des précédens de la bataille ou du défaut de connaissance de la position de l'ennemi et de ses projets, ou enfin de l'attente d'une portion de l'armée qui serait encore en arrière.

De là beaucoup de gens ont conclu contre la possibilité de réduire les formations d'ordres de bataille en systèmes divers, et contre l'influence que l'adoption de tel ou tel autre de ces ordres pourrait exercer sur l'issue d'un combat; conclusion fausse, à mon avis, même dans les cas précités. En effet, dans ces batailles commencées sans plan arrêté, il est probable qu'au début de l'action les armées se trouveront en ligne à peu près parallèles, plus ou moins renforcées sur l'un ou l'autre point; le défenseur ignorant de quel côté éclatera l'orage, tiendra une bonne partie de ses forces en réserve pour parer aux évènemens; celui qui a résolu d'attaquer en fera d'abord autant pour avoir ses masses disponibles; mais dès que l'assaillant aura reconnu le point sur lequel il se décidera à porter ses coups, alors ses masses seront dirigées, soit sur le centre, soit sur une des ailes, soit sur l'un et l'autre en même temps. Or, quoi qu'il arrive, il en résultera toujours approximativement une des dispositions formulées par les diverses figures de la planche qui précède. Même dans les rencontres imprévues il en arriverait autant, ce qui démontrera, j'espère, que cette classification

des divers systèmes ou ordres de bataille n'est ni chimérique ni inutile.

En effet il n'y a pas jusqu'aux batailles de Napoléon qui ne prouvent cette assertion, bien qu'elles soient moins que toutes les autres susceptibles d'être figurées par des lignes tracées au compas; on voit par exemple qu'à Rivoli, Austerlitz, Ratisbonne il concentre ses forces au centre pour épier le moment de tomber sur celui de l'ennemi. Aux Pyramides il forme une ligne oblique en carrés échelonnés; à Essling, à Leipzig, à Brienne il présente une espèce d'ordre convexe à peu près pareil à la figure 7. A Wagram on le voit adopter un ordre tout semblable à la figure 12, portant deux masses sur son centre et sa droite, en refusant la gauche, ce qu'il voulut répéter à Borodino, comme à Waterloo avant l'arrivée des Prussiens. A Eylau quoique la rencontre fut presqu'imprévue à cause du retour offensif bien inopiné de l'armée russe, il déborda la gauche presque perpendiculairement, tandis que d'un autre côté il cherchait à enfoncer le centre, mais il n'y eut pas simultanéïté dans ces attaques, celle du centre étant déjà repoussée à onze heures, tandis que Davoust ne donna vivement sur la gauche que vers une heure.

A Dresde il attaqua par les deux ailes, pour la première fois peut-être de sa vie, parce que son centre était abrité par une place et un camp retran-

ché ; outre cela l'attaque de sa gauche était combinée avec celle de Vandamme sur la ligne de retraite des alliés.

A Marengo, s'il faut s'en rapporter à Napoléon lui-même, l'ordre oblique qu'il prit en appuyant sa droite à Castel Ceriole, le sauva d'une défaite presque inévitable. Ulm et Jéna furent des batailles gagnées stratégiquement, avant même d'être livrées, et la tactique n'y eut que peu départ ; à Ulm il n'y eut pas même de bataille.

Je crois donc pouvoir en conclure que, s'il parait absurde de vouloir figurer sur le terrain des ordres de batailles rectilignes tels qu'ils sont tracés sur un dessin, un général habile peut néanmoins facilement recourir à des dispositions qui produiraient une répartition des masses agissantes, pareille à très peu de chose près à ce qu'elle eut été dans l'un ou l'autre des ordres de batailles indiqués. Il devra s'appliquer dans ces dispositions, soit prévues soit improvisées, à juger sainement du point important du champ de bataille, ce qu'il pourra faire en saisissant les rapports de la ligne ennemie avec les directions stratégiques décisives ; il portera alors son attention et ses efforts sur ce point, en employant un tiers de ses forces à contenir ou à observer l'ennemi, puis en jetant les deux autres tiers sur le point dont la possession serait le gage de la victoire. Agissant ainsi, il aura rempli toutes les conditions que la

science de la grande tactique peut imposer au plus habile capitaine; il aura obtenu l'application la plus parfaite des principes de l'art. Nous avons déjà indiqué au chapitre précédent le moyen de reconnaître aisément ces points décisifs.

Depuis que j'ai donné la définition des dix ordres de batailles susmentionnés, il m'est venu à la pensée de répondre à quelques assertions des mémoires de Napoléon publiés par le général Montholon, qui se raportent à ce sujet :

Le grand capitaine semble supposer que l'ordre oblique soit une conception moderne, une utopie inappliquable, ce que je conteste également, car l'ordre oblique est aussi ancien que Thèbes et Sparte, et je l'ai vu appliquer sous mes yeux; ces assertions paraîtront d'autant plus étonnantes que Napoléon, comme nous venons de le dire, s'est vanté lui-même d'avoir appliqué avec succès, à Marengo, ce même ordre dont il nie l'existence.

Si on prenait le système oblique dans le sens absolu que lui donnait le général Ruchel à l'académie de Berlin, certes Napoléon aurait raison de le regarder comme une hyperbole; mais je le répéterai, une ligne de bataille ne fut jamais une figure géométrique parfaite; et si l'on s'est servi de pareilles figures dans des discussions de tactique, ce ne fut que pour formuler une idée et l'expliquer par un

symbole. Il est certain néanmoins que toute ligne de bataille qui ne serait ni parallèle ni perpendiculaire à celle de l'ennemi, serait forcément oblique. Or si une armée attaque une extrémité de l'ennemi, en renforçant l'aile chargée de l'attaque et refusant l'aile affaiblie, la direction de sa ligne sera réellement un peu oblique, puisqu'une extrémité sera plus éloignée de la ligne ennemie que l'autre. L'ordre oblique est si peu une chimère, que tout ordre échelonné sur une aile sera toujours oblique (Pl.2, fig.10), or j'ai vu plus d'un combat ainsi échelonné.

Pour les autres figures tracées sur la même planche, on ne saurait contester qu'à Essling, ainsi qu'à Fleurus, la disposition générale des Autrichiens ne fut concave, et celle des Français convexe. Mais ces deux ordres peuvent former des lignes parallèles aussi bien que deux lignes droites : or ces ordres seraient en système parallèle si aucune partie de la ligne n'était plus renforcée ni plus rapprochée de l'ennemi que l'autre.

Laissons là du reste toutes les figures de géométrie, et reconnaissons que la véritable théorie scientifique des batailles se bornera toujours aux points suivans:

1° L'ordre de bataille offensif doit viser à déposter l'ennemi de sa position par tous les moyens rationels.

2° Les manœuvres que l'art indique sont d'accabler une aile seulement, ou bien le centre et une

aile en même temps. On peut aussi déloger l'ennemi par des manœuvres pour le déborder et le tourner.

3° On réussira d'autant mieux dans ces entreprises si l'on parvient à les cacher à l'ennemi jusqu'au moment de l'assaillir.

4° Attaquer le centre et les deux ailes en même temps, sans avoir des forces très supérieures, serait une absence totale de l'art, à moins qu'on ne renforçât considérablement l'une des attaques, en évitant de compromettre les autres.

5° L'ordre oblique n'est autre chose qu'une disposition tendant à réunir la moitié au moins de ses forces pour accabler une aile, en tenant l'autre fraction hors de portée de l'ennemi, soit par des échelons, soit par la direction inclinée de la ligne. (Fig. 5 et 12. Pl. 2).

6° Les diverses formations convexes, concaves perpendiculaires, etc., présentent toutes la même combinaison d'attaques parallèles ou renforcées, sur une portion seulement de la ligne ennemie.

7° La défense devant vouloir le contraire de l'attaque, les dispositions d'un ordre défensif doivent avoir pour but, de multiplier les difficultés de l'approche, puis de se ménager de fortes réserves bien cachées, pour tomber, au moment décisif, là où l'ennemi croirait ne trouver qu'un point faible.

8° Le meilleur mode à employer pour contraindre une ligne ennemie à quitter sa position est difficile à déterminer d'une manière absolue. Tout ordre de bataille ou de formation qui saurait allier les avantages du feu à ceux de l'impulsion d'attaque et de l'effet moral qu'elle produit, serait un ordre parfait. Un mélange habile de lignes déployées et de colonnes, agissant alternativement selon l'opportunité des circonstances, sera toujours un bon système. Quant à son application pratique, le coup-d'œil du chef, le moral des officiers et soldats, leur instruction à toutes sortes de manœuvres et aux feux, les localités ou la nature du terrain, influeront toujours beaucoup sur les variantes qui se présenteraient.

9° Le but essentiel d'une bataille offensive étant de forcer l'ennemi dans sa position, et surtout de l'entamer aussi fortement que possible, on devra bien ordinairement compter sur l'emploi de la force matérielle comme sur le moyen le plus efficace d'y parvenir. Toutefois il arrive aussi que les chances de l'emploi seul de la force seraient tellement douteuses, que l'on réussirait plus facilement par des manœuvres tendant à déborder et à tourner celle des ailes qui serait la plus voisine de la ligne de retraite de l'ennemi, ce qui le déciderait à un mouvement retrograde de peur d'être coupé.

L'histoire fourmille d'exemples de la réussite de pareilles manœuvres, surtout contre des généraux

d'un caractère faible : et bien que les victoires obtenues par ce moyen seulement soient moins décisives, et que l'armée ennemie n'y soit jamais sérieusement entamée, il suffit de ces demi-succès pour prouver qu'on ne doit point négliger de telles manœuvres, et qu'un général habile doit savoir les employer à propos, et surtout les combiner autant que possible avec les attaques de vive force.

10° La réunion de ces deux moyens, c'est-à-dire, l'emploi de la force matérielle sur le front, secondé par une manœuvre tournante, donnera plus sûrement la victoire que si l'on se bornait à les employer séparément; mais dans l'un et l'autre cas il faut se garder des mouvemens trop décousus, en face d'un ennemi tant soit peu respectable.

11° Les divers moyens d'enlever une position de l'ennemi, c'est-à-dire d'enfoncer sa ligne et de la forcer à la retraite par l'usage de la force matérielle sont, de l'ébranler d'abord par l'effet d'un feu supérieur d'artillerie, d'y mettre ensuite un peu de confusion par une charge de cavalerie lancée bien à propos, puis d'aborder finalement cette ligne ainsi ébranlée, avec des masses d'infanterie précédées de tirailleurs et flanquées de quelques escadrons (*).

(*) Au moment où je me décide à réimprimer cet article, je reçois une brochure du général Okounieff sur l'emploi de l'artillerie pour rompre une ligne : j'en dirai quelques mots à l'art. 46.

Cependant en admettant le succès d'une attaque si bien combinée contre la première ligne, restera encore à vaincre la seconde, et même la réserve, or c'est ici que les embarras de l'attaque deviendraient plus sérieux, si l'effet moral de la défaite de la première ligne n'entraînait pas souvent la retraite de la seconde, et ne faisait pas perdre la présence d'esprit au général attaqué.

En effet, malgré leur premier succès, les troupes assaillantes seront aussi un peu désunies de leur côté ; il sera souvent très difficile de les remplacer par celles de la seconde ligne, non seulement parce que celles-ci ne suivent pas toujours la marche des masses agissantes jusque sous le feu de mousqueterie, mais surtout parce qu'il est toujours embarrassant de remplacer une division par une autre au milieu même du combat, et à l'instant où l'ennemi réunirait ses plus grands efforts pour repousser l'attaque.

Tout porte donc à croire que, si les troupes et le général de l'armée défensive faisaient également bien leur devoir et déployaient une égale présence d'esprit, s'ils n'étaient point menacés sur leurs flancs et leur ligne de retraite, l'avantage du second choc serait presque toujours de leur côté : mais pour cela il faut saisir, d'un coup-d'œil sûr et rapide, l'instant où il convient de lancer la seconde ligne et la cavalerie sur les bataillons victorieux de l'adver-

saire, car quelques minutes perdues peuvent devenir irréparables, au point que les troupes de la seconde ligne seraient entraînées avec celles de la première.

12° De ce qui précède il résulte pour l'attaquant la vérité suivante : «C'est que le plus difficile comme «le plus sûr de tous les moyens de réussir, c'est de «bien faire soutenir une ligne engagée par les troupes «de la seconde ligne, et celles-ci par la réserve ; puis «de bien calculer l'emploi des masses de cavalerie «et celui des batteries, pour faciliter et seconder le «coup de collier décisif contre la seconde ligne en«nemie, car ici se présente le plus grand de tous «les problèmes de la tactique des batailles.»

C'est dans cet acte important que la théorie devient difficile et incertaine, parce qu'elle se trouve alors insuffisante et qu'elle n'égalera jamais le génie naturel de la guerre, ni le coup-d'œil instinctif que donnera la pratique des combats à un général brave et d'un sang-froid éprouvé.

L'emploi simultané du plus grand nombre de forces possible, de toutes les armes combinées, sauf une petite réserve de chacune d'elles qu'il convient d'avoir toujours sous la main (*), sera donc, au moment

(*) Les grandes réserves doivent naturellement aussi être engagées quand il le faut, mais il est bon d'en garder toujours deux ou trois bataillons, et cinq à six escadrons sous la main. Le gé-

décisif de la bataille, le problème que tout général habile s'appliquera à résoudre et qui devra faire sa règle de conduite. Or ce moment décisif est bien ordinairement celui où la première ligne de l'un des partis serait enfoncée, et où tous les efforts des deux adversaires tendraient, soit à compléter la victoire, soit à l'arracher à l'ennemi. Il n'est pas besoin de dire que pour rendre ce coup décisif plus sûr et plus efficace, une attaque simultanée sur un flanc de l'ennemi serait du plus puissant effet.

13° Dans la défensive le feu de mousqueterie jouera toujours un plus grand rôle que dans l'offensive, où il s'agit de marcher si l'on veut enlever une position; or marcher et tirer sont deux choses que des tirailleurs seuls peuvent faire en même temps : il faut y renoncer pour les masses principales. Le but du défenseur n'étant pas d'enlever des positions, mais de rompre et mettre en désordre les troupes qui s'avançent contre lui, l'artillerie et la mousqueterie seront les armes naturelles de sa première ligne; puis quand l'ennemi serrera celle-ci de trop près, il faudra lancer sur lui les colonnes de la seconde avec une partie de la cavalerie; tout porte à croire qu'on le repoussera.

---

néral Moreau décida la bataille d'Engen avec quatre compagnies du 58e régiment, et on sait ce que le 9e léger et la cavalerie de Kellermann firent à Marengo.

Je ne saurais, sans entrer dans de vagues théories, qui dépasseraient d'ailleurs les bornes de ce tableau, rien dire de plus sur les batailles, si ce n'est d'offrir un aperçu des combinaisons de la formation et de l'emploi des trois armes, ce qui fera le sujet du chapitre VII.

Quant aux détails d'application et d'exécution des divers ordres de bataille, on ne peut rien recommander de plus complet que l'ouvrage du marquis de Ternay; c'est la partie remarquable de son livre. Et sans croire que tout ce qu'il indique puisse se pratiquer en présence de l'ennemi, encore est-il juste de convenir que c'est le meilleur ouvrage de tactique qu'on ait publié en France jusqu'à ce jour.

ARTICLE XXXIII.

Des manœuvres pour tourner et des mouvemens trop étendus dans les batailles.

Nous avons parlé, à l'article précédent, des manœuvres entreprises pour tourner l'ennemi un jour de bataille, et de l'avantage qu'on pouvait en espérer. Il nous reste quelques mots à dire sur les mouvemens trop étendus auxquels ces manœuvres donnent souvent lieu, et qui ont fait échouer tant de projets en apparence bien concertés.

En principe, tout mouvement assez large pour donner à l'ennemi le temps de battre isolément la moitié de l'armée pendant qu'il s'opère, est un mouvement décousu et dangereux. Cependant, comme le danger qu'il en peut résulter dépend du coup-d'œil rapide et sûr de l'adversaire, ainsi que de son système de guerre accoutumé, on comprend facilement pour quoi tant de manœuvres pareilles ont

échoué contre les uns, et réussi contre les autres, et pourquoi tel mouvement, qui eût été trop étendu devant Frédéric, Napoléon ou Wellington, eut un plein succès contre des généraux médiocres, manquant de tact pour ressaisir l'initiative, ou habitués eux-mêmes à des mouvemens décousus.

Il paraît donc assez difficile de tracer une règle de conduite absolue, il n'en existe guère d'autre que celle «de tenir le gros de ses forces sous la main «pour les faire agir au moment opportun, mais sans «tomber dans l'excès contraire de les trop entasser: «on sera sûr alors d'être toujours en mesure de pa«rer aux évènemens. Mais si l'on a affaire à un ad«versaire peu habile, ou enclin à trop s'étendre, on «peut alors oser davantage.»

Quelques exemples pris dans l'histoire seront les meilleures explications pour rendre ces vérités plus sensibles, et faire juger la différence qui existe dans les résultats de pareils mouvemens, selon l'armée et le général avec lesquels on doit se mesurer.

On a vu dans la guerre de sept-ans, Frédéric gagner la bataille de Prague, parce que les Autrichiens avaient laissé un faible intervalle de 5 à 600 toises entre leur droite et le reste de leur armée, et parceque ce reste de l'armée demeurait immobile, pendant que la droite était accablée: cette inaction était d'autant plus extraordinaire que la gauche des Impériaux avait beaucoup moins de chemin à

faire pour secourir les siens, que Frédéric pour atteindre la droite qui, formée en crochet, l'obligeait à un mouvement demi circulaire.

Frédéric faillit au contraire perdre la bataille de Torgau pour avoir fait, avec sa gauche, un mouvement trop large et decousu (près de deux lieues), à l'effet de tourner la droite du maréchal Daun (*). L'affaire fut rétablie par un mouvement concentrique de la droite du roi, que Möllendorf amena sur les hauteurs de Siptitz pour se réunir à lui.

La bataille de Rivoli fut du nombre des classiques de ce genre: on sait qu'Alvinzy et son chef d'état-major Weyrother voulurent entourer la petite armée de Napoléon, concentrée sur le plateau de Rivoli, et comment leur centre fut battu pendant que la gauche était entassée dans le ravin de l'Adige, et que Lusignan avec la droite, gagnait par un long circuit les derrières de l'armée française, où il fut bientôt entouré et pris. Le beau plan et les relations que j'en ai publiés, sont la meilleure étude que l'on puisse faire sur cette espèce de batailles.

Personne ne peut avoir oublié la bataille de Stockach, où le général Jourdan eut la malheureuse idée de faire attaquer une armée réunie de 60 mille combattans, par trois petites divisions de 7 à 8 mille

(*) Voyez pour ces deux batailles chapitres 2 et 25 du Traité des grandes opérations militaires.

hommes, distantes entr'elles de plusieurs lieues, tandis que Saint-Cyr avec le tiers de l'armée (13 mille hommes), devait courir au-delà du flanc droit à 4 lieues sur les derrières de ces 60 mille hommes, qui ne pouvaient manquer d'être victorieux de ces fractions morcelées et de prendre celle qui voulait les couper, sort auquel Saint-Cyr échappa par un miracle.

On se rappelle comment le même général Weyrother, qui avait voulu entourer Napoléon à Rivoli, prétendit en faire autant à Austerlitz, malgré la sévère leçon qu'il avait reçue sans profit pour lui. On sait comment la gauche des alliés, voulant déborder la droite de Napoléon pour lui couper le chemin de Vienne (où il ne voulait pas retourner) par un mouvement circulaire de près de deux lieues, laissa un vide d'une demi lieue dans la ligne, dont Napoléon profita pour tomber sur le centre isolé, et entourer ensuite cette gauche, enfournée entre les lacs de Tellnitz et de Melnitz.

Enfin on sait aussi comment Wellington gagna la bataille de Salamanque par une manœuvre à peu près semblable, parceque la gauche de Marmont qui voulait lui couper la route de Portugal, laissa une lacune d'une demi lieue, dont le général anglais profita pour battre cette aile dénuée de soutien.

Les relations de dix guerres que j'ai publiées, sont pleines de pareils exemples, dont il serait superflu

de multiplier ici le nombre, puisqu'il ne saurait rien ajouter à ce que nous venons de dire pour faire juger le danger, non seulement des manœuvres tournantes, mais encore de toute lacune laissée dans la ligne de bataille, lorsqu'on a à combattre un ennemi habitué à jouer un jeu serré.

On jugera facilement, que si Weyrother avait eu affaire à Jourdan, à Rivoli comme à Austerlitz il eut peut être ruiné l'armée française au lieu d'essuyer lui-même une défaite totale. Car le général qui attaqua à Stockach une masse de 60 mille hommes avec quatre *petits paquets* isolés et hors d'état de se seconder, n'aurait pas su profiter du mouvement trop large tenté contre lui. De même Marmont joua de malheur à Salamanque en ayant à lutter contre un adversaire dont le mérite le plus reconnu était un coup-d'œil tactique éprouvé et rapide : devant le Duc de York ou Moore il eut probablement réussi.

Parmi les manœuvres tournantes qui ont réussi de nos jours, Waterloo et Hohenlinden furent celles qui eurent les plus brillans résultats ; mais la première fut prequ'un mouvement stratégique et accompagnée d'une foule de circonstances heureuses, dont le concours se présente rarement. Quant à Hohenlinden on chercherait vainement dans l'histoire militaire d'autre exemple qu'une seule brigade aventurée dans une forêt au milieu de 50 mille hommes, y produise tous les miracles que Richepanse opéra dans ce

coupe-gorge de Matenpöt, où il était bien plus probable qu'il dût poser les armes.

A Wagram l'aile tournante de Davoust eut une grande part au succès de la journée, mais si l'attaque vigoureuse exécutée sur le centre par Macdonald, Oudinot et Bernadotte, ne l'avait pas secondée àpropos, il n'est pas certain qu'il en eût été de même.

Tant d'exemples de résultats opposés pourraient faire conclure qu'il n'y a aucune règle a donner sur cette matière, mais ce serait à tort, car il me paraît au contraire évident. «Qu'en adoptant en général «un système de batailles bien serré, et bien lié, on «se trouvera en mesure de parer à tous les évène-«mens, et on donnera peu au hazard : mais qu'il «importe néanmoins avant tout, de bien juger l'en-«nemi que l'on doit combattre, afin de mesurer la «hardiesse des entreprises d'après le caractère et le «système qu'on lui connaîtra.

«Qu'en cas de supériorité numérique on peut, «aussi bien que dans celui de supériorité morale, «tenter des manœuvres, qui à égalité de forces nu-«mériques et de capacité dans les chefs, seraient im-«prudentes.

«Qu'une manœuvre pour déborder et tourner une «aile doit être liée aux autres attaques, et soutenue «à temps par un effort que le reste de l'armée fe-«rait sur le front de l'ennemi, soit contre l'aile tour-«née soit contre le centre.

«Enfin que les manœuvres stratégiques pour cou-
«per une armée de ses communications avant la
«bataille, et l'attaquer ainsi à revers sans perdre sa
«propre ligne de retraite, sont d'un effet bien plus
«sûr et bien plus grand, et de plus ne nécessitent
«aucune manœuvre décousue dans le combat.»

Au demeurant, en voilà assez sur le chapitre des batailles combinées, il est temps de passer à celles qui sont imprévues.

ARTICLE XXXIV.

Rencontre de deux armées en marches.

C'est un des actes les plus dramatiques de la guerre que celui qui résulte de cette sorte de rencontre imprévue de deux armées.

Dans la plupart des batailles, il arrive qu'un des partis attend l'ennemi dans un poste déterminé d'avance, et que l'autre armée va l'y attaquer, après avoir reconnu cette position aussi bien que la chose est possible. Mais il arrive aussi fréquemment, surtout dans le système moderne, et dans les retours offensifs de l'un des partis, que deux armées marchent l'une sur l'autre, avec l'intention réciproque de s'attaquer sans le savoir : alors il en résulte une espèce de surprise respective, car les deux partis sont également déçus dans leurs combinaisons puisqu'ils trouvent l'ennemi là où ils ne s'attendaient nullement à le rencontrer. Enfin il est aussi des cas où une des deux armées se laisse attaquer en marche

par son adversaire qui lui prépare cette surprise, comme cela arriva aux Français à Rosbach.

C'est dans ces grandes occasions que se déploie tout le génie d'un habile général, d'un guerrier capable de dominer les évènemens ; c'est là où l'on reconnaît le cachet du grand capitaine. Il est toujours possible de gagner une bataille avec de braves troupes, sans que le chef de l'armée puisse s'arroger la moindre part aux succès de la journée, mais une victoire comme celles de Lutzen, de Luzzara, d'Eylau, d'Abensberg, ne peut être que le résultat d'un grand caractère joint à une grande présence d'esprit et à de sages combinaisons.

Il y a trop de hasard et trop de poésie dans ces sortes de rencontres, pour qu'il soit aisé de donner des maximes positives sur ces batailles fortuites ; toutefois c'est dans ce cas principalement qu'il importe d'être bien pénétré du principe fondamental de l'art, et des différentes manières de l'appliquer, afin de faire tendre à ce but toutes les manœuvres qu'on sera dans le cas d'ordonner à l'instant même, et au milieu du fracas des armes. Ce que nous avons dit des manœuvres improvisées, à l'article 32, est donc la seule règle à donner pour ces circonstances imprévues ; il suffira de les combiner avec les antécédens et avec la situation physique et morale des deux partis.

Deux armées marchant, comme elles le faisaient jadis, avec tout l'attirail du campement, et se rencon-

trant à l'improviste, n'auraient sans doute rien de mieux à faire qu'à déployer d'abord leurs avant-gardes à droite ou à gauche des routes qu'elles parcourent. Mais chacune d'elles devrait en même temps masser le gros de ses forces, pour le lancer ensuite dans une direction convenable, selon le but qu'elle aurait en vue ; on commettrait une faute grave en voulant déployer toute l'armée derrière l'avant-garde, parce que, dans le cas même où l'on y parviendrait, ce ne serait jamais que la formation d'un ordre parallèle défectueux, et si l'ennemi poussait l'avant-garde un peu vigoureusement, il pourrait en résulter la déroute des troupes qui seraient en mouvement pour se former. (Voyez la bataille de Rosbach, Traité des grandes opérations.)

Dans le système moderne, avec des armées plus mobiles, marchant sur plusieurs routes, et formant autant de fractions capables d'agir indépendamment les unes des autres, ces déroutes seront moins à craindre, mais les principes restent les mêmes. Il faut toujours arrêter et former l'avant-garde, puis réunir le gros de ses forces sur le point convenable, d'après le but qu'on se proposait en se mettant en marche; quelles que puissent être les manœuvres de l'ennemi, on se trouvera ainsi en mesure de parer à tout.

ARTICLE XXXV.

Des surprises d'armées.

Nous n'entendons pas examiner ici, ces petites surprises de détachemens qui constituent la guerre des partisans ou des troupes légères, et pour lesquelles la cavalerie légère russe et turque ont tant de supériorité. Nous voulons parler des surprises d'armées entières.

Avant l'invention des armes à feu, ces surprises étaient plus faciles, car la détonation de l'artillerie et de la mousqueterie ne permet guère aujourd'hui de surprendre entièrement une armée, à moins qu'elle n'oublie les premiers devoir du service, et ne laisse arriver l'ennemi au milieu de ses rangs, faute d'avant-postes qui fassent leur devoir. La guerre de sept ans offre la mémorable surprise de Hochkirch, comme un exemple assez digne d'être médité; elle prouve que la surprise ne consiste pas

positivement à tomber sur des troupes endormies et mal gardées, mais aussi à combiner une attaque sur une de leurs extrémités de manière à les surprendre et à les déborder en même temps. En effet, il ne s'agit point de chercher à prendre l'ennemi tellement en défaut qu'on puisse fondre sur des hommes isolés dans leurs tentes, mais bien d'arriver avec ses masses, sans être aperçu, sur le point où l'on désirerait d'assaillir l'ennemi avant qu'il ait le temps de faire des contre-dispositions.

Depuis que les armées ne campent plus sous la tente, les surprises combinées d'avance sont plus rares et plus difficiles, car pour les préméditer, il faut savoir au juste la situation du camp ennemi. A Marengo, à Lutzen, à Eylau, il y eut comme des espèces de surprises, mais ce n'étaient au fond que des attaques inattendues auxquelles on ne peut pas donner ce nom. La seule grande surprise que nous puissions citer, est celle de Taroutin en 1812, où Murat fut assailli et battu par Benningsen : pour justifier son défaut de prudence, Murat allégua qu'il se reposait sur un armistice tacite, mais il n'existait aucune convention pareille, et il se laissa surprendre par une négligence impardonnable.

Il est évident que la manière la plus favorable d'attaquer une armée, c'est de tomber un peu avant le jour sur son camp, au moment où elle ne s'attend à rien de pareil; le trouble y sera inévitable, et si

l'on joint à cet avantage celui de bien connaître les localités, et de donner à ses masses une direction tactique et stratégique convenable, on peut se flatter d'une victoire complète, à moins d'évènemens imprévus. C'est une opération de guerre qu'il ne faut point mépriser, quoiqu'elle soit plus rare et moins brillante que de grandes combinaisons stratégiques, qui assurent la victoire pour ainsi dire avant d'avoir combattu.

Par la même raison qu'il faut profiter de toutes les occasions de surprendre son adversaire, il faut aussi prendre toutes les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de pareilles entreprises. Les réglemens de tous les pays y ont pourvu, il n'y a qu'à les suivre exactement.

ARTICLE XXXVI.

De l'attaque de vive force des places, des camps retranchés ou des lignes, et des coups de main en général.

Il existe maintes places de guerre qui, sans être des forteresses regulières, sont réputées à l'abri d'un coup de main, et qui sont pourtant susceptibles d'être enlevées par escalade, soit d'emblée, soit par des brêches encore peu praticables, dont l'escarpement exigerait toujours l'emploi d'échelles ou autres moyens d'arriver au parapet.

L'attaque de ces sortes de postes présente à peu près les mêmes combinaisons que celle des camps retranchés, car elle rentre comme celle-ci dans la catégorie des grands coups de main.

Ces sortes d'attaques varient naturellement selon les circonstances : 1) de la force des ouvrages, 2) de la nature du terrain sur lequel ils sont assis, 3) de leur liaison ou de leur isolement, 4) de l'état moral

des deux partis. L'histoire ne manque pas d'exemples pour toutes les espèces :

Par exemple les camps retranchés de Kehl, de Dresde, de Varsovie; les lignes de Turin, et de Mayence; les forts retranchemens de Feldkirch, de Scharnitz, de l'Assiette; voilà dix évènemens dont les données varient comme les résultats. A Kehl (1796), les retranchemens étaient plus liés et mieux achevés qu'à Varsovie; c'était presque une tête de pont en fortification permanente, car l'Archiduc crut devoir leur faire les honneurs d'un siége régulier, et dans le fait il ne pouvait pas penser à les attaquer de vive force sans courir de gros risques. A Varsovie les ouvrages se trouvaient isolés, mais cependant d'un relief très respectable, et ils avaient pour réduit une grande ville ceinte de murailles crenelées, armées, et défendues par une troupe de désespérés.

Dresde avait pour réduit, en 1813, une enceinte bastionnée, mais dont un front déjà démantelé n'était couvert que d'un parapet de campagne; le camp proprement dit ne se composait que de simples redoutes très éloignées, et d'une exécution fort incomplète, le réduit seul en faisait la force (*).

(*) A Dresde le nombre des défenseurs était le premier jour (25 Août) de 24 mille hommes, le lendemain il y en avait déjà 65 mille, et le troisième jour au-delà de 100 mille.

A Mayence et à Turin c'étaient des lignes de circonvallation continues, mais si les premières étaient fortement tracées on ne saurait en dire autant des dernières qui, sur un des points importans, n'offraient qu'un méchant parapet de trois pieds au-dessus du sol, et un fossé proportionné. De plus à Turin les lignes, tournées et attaquées du dehors, se trouvèrent prises entre deux feux, puisqu'une forte garnison les attaqua à revers au moment où le prince Eugène les assaillit du côté de leur ligne de retraite. A Mayence elles furent attaquées de front, un mince détachement seul déborda la droite.

Les mesures tactiques à prendre dans ces sortes d'attaques contre des ouvrages de campagne, sont en petit nombre. Si l'on croit pouvoir tenter la surprise d'un ouvrage en l'attaquant un peu avant le jour, rien de plus naturel que de l'essayer; mais si cette opération est la plus recommandable pour un poste détaché, il est difficile de supposer qu'une armée établie dans un grand camp retranché, en présence de l'ennemi, fasse assez mal son devoir pour se laisser surprendre; d'autant plus que la règle de tous les services est de se mettre sous les armes dès l'aube du jour. Comme il est donc probable qu'on en viendra toujours à une attaque de vive force, il résulte, de la nature même de l'opération, que les précautions suivantes sont indiquées comme les plus simples et les plus rationnelles.

1° Eteindre d'abord le feu des ouvrages par une artillerie formidable, qui remplit en même temps le double but d'ébranler le moral des défenseurs.

2° Munir les troupes de tous les objets nécessaires (comme facines et petites échelles) pour faciliter le comblement du fossé et l'abordage du parapet.

3° Diriger trois petites colonnes sur l'ouvrage que l'on veut emporter, en les secondant par des tirailleurs, et tenant des réserves à portée de les soutenir.

4° Profiter de tous les accidens du terrain pour mettre les troupes à l'abri, et ne les découvrir que le plus tard possible.

5. Donner des instructions précises aux colonnes principales sur ce qu'elles auront à faire quand un ouvrage sera enlevé, et qu'il s'agira d'aborder les forces ennemies qui occupent le camp : enfin désigner les corps de cavalerie qui devront concourir à l'attaque de ces forces, si le terrain le permet. Après ces recommandations il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de lancer ses troupes avec toute la vivacité possible sur les ouvrages, en même temps qu'un détachement les tournera par la gorge, car la moindre hésitation est pire en pareil cas que la plus audacieuse témérité.

Nous ajouterons néanmoins, que des excercices gymnastiques pour familiariser les soldats avec les escalades et les attaques de postes barricadés, seraient pour le moins aussi utiles que tous les exer-

cices qu'on leur fait faire ; et que la balistique moderne pourrait bien exercer l'esprit de MM. les ingénieurs, pour trouver les moyens de faciliter, par des machines portatives, le franchissement d'un fossé de campagne et l'escalade d'un parapet.

De toutes les dispositions que j'ai lues sur ces matières, celles de l'assaut de Varsovie et du camp retranché de Mayence sont les mieux conçues. Thielke nous donne une disposition de Laudon pour l'attaque du camp de Bunzelwitz, qui ne fut pas exécutée, mais qui n'en est pas moins à offrir comme un bon exemple.

L'attaque de Varsovie surtout, peut être citée comme une des plus belles opérations de ce genre, et fait autant d'honneur au maréchal Paskévitch qu'aux troupes qui l'exécutèrent. Voilà un exemple de ce qu'il convient de faire. Quant aux exemples de ce qu'il faut éviter, on ne peut rien citer de pire que les dispositions prescrites pour l'attaque de Dresde en 1813. Ceux qui en furent les auteurs ou les rédacteurs, n'auraient pu mieux faire s'ils eussent voulu empêcher de prendre ce camp ; on peut lire ces dispositions dans l'ouvrage du général Plotho, quoiqu'elles y soient déjà revues et corrigées.

A côté des attaques de cette nature, on peut placer les assauts ou escalades mémorables de Port Mahon en 1756, et de Bergopzoom en 1747 ; l'une et l'autre bien qu'elles aient été précédées d'un siége, n'en

furent pas moins des coups de main brillans, puisqu'il n'y avait pas brèche pour un assaut régulier. Les assauts de Praga, Oczakoff et Ismaël, peuvent aussi être rangés dans la même classe, quoique dans ces dernières villes les parapets en terre et en partie éboulés favorisassent l'escalade, il n'y en eut pas moins de mérite à l'exécuter.

Pour les lignes retranchées contiguës, bien qu'elles semblent mieux liées que des ouvrages isolés, elles sont encore plus faciles à emporter, parce que, construites sur une étendue de plusieurs lieues, il est presque impossible d'empêcher l'ennemi de pénétrer sur un point; la prise de celles de Mayence et de Wissenbourg que nous avons rapportées dans l'histoire des guerres de la révolution (chap. 21 et 52), celles des lignes de Turin par le prince Eugène de Savoie, en 1706, sont des grandes leçons à étudier.

Ce fameux évènement de Turin, que nous avons déjà souvent cité, est trop connu pour que nous en rappellions les circonstances, mais nous ne pouvons vraiment pas nous dispenser d'observer, que jamais triomphe ne fut acheté à si bon marché, ni plus difficile à concevoir. A la vérité le plan stratégique fut admirable; la marche depuis l'Adige par Plaisance sur Asti, par la rive droite du Pô, laissant les Français sur le Mincio, fut parfaitement combinée; mais

quant aux opérations sous Turin, il faut avouer que les vainqueurs furent plus heureux que sages. Le prince Eugène n'eut pas besoin d'un grand effort de génie pour rédiger l'ordre qu'il donna à son armée, et il fallait qu'il méprisât cruellement ses adversaires pour exécuter la marche qui devait porter 35 mille alliés de dix nations différentes, entre 80 mille Français et les Alpes, se promenant pendant 48 heures autour de leur camp, par la plus fameuse marche de flanc qui ait jamais été tentée. Outre cela, la disposition de l'attaque en elle-même fut si laconique et si peu instructive, que chaque officier d'état-major en donnerait aujourd'hui une plus satisfaisante. Prescrire la formation de 8 colonnes d'infanterie par brigades sur deux lignes, leur donner l'ordre de couronner les retranchemens, et d'y pratiquer des ouvertures pour que les colonnes de cavalerie qui suivaient pussent pénétrer dans le camp; voilà toute la science que le prince Eugène sut appeler au secours de son audacieuse entreprise. Il est vrai qu'il avait bien choisi le point faible du retranchement, car il était si misérable qu'il n'avait pas trois pieds de hauteur et ne couvrait pas ses défenseurs à mi-corps.

Quant aux généraux qui commandaient ce camp de Turin, leur panégyrique a été fait par un des historiens du prince Eugène; M^r de M^**, sans craindre de diminuer la gloire de son héros, se récrie naïve-

ment contre la cour de France, *qui donna des éloges à des généraux dont la conduite aurait en toute justice mérité l'échafaud.* Sans doute il n'a voulu parler que de Marsin, car chacun sait que le duc d'Orléans avait protesté contre l'idée d'attendre l'ennemi dans les lignes, et que deux blessures le mirent hors de combat dès le commencement de l'attaque; pour le vrai coupable il expia, par une mort honorable, une faute que rien ne saurait justifier (*).

Mais je suis entraîné par mon sujet, et il faut revenir aux mesures les plus convenables pour une attaque contre les lignes. Si celles-ci sont d'un relief assez fort pour en rendre l'assaut redoutable, et si au contraire il y a moyen de les déborder ou de les tourner par des manœuvres stratégiques, ce parti serait toujours plus convenable qu'une attaque chanceuse. En cas contraire, et si l'on a quelque motif de préférer celle-ci, il faudrait choisir un point sur une des ailes, parce qu'il est assez naturel que le centre soit plus aisé à soutenir. Toutefois on a vu aussi, qu'une attaque sur une aile étant regardée

(*) Albergotti ne fut pas moins coupable que Marsin: placé avec 40 bataillons à la rive droite du Pô, où il n'y eut pas d'attaque, il refusa de marcher au secours de Marsin, ce qui arrive toujours en pareil cas, chacun ne s'inquiétant que du point qu'il occupe.

avec raison par le défenseur comme la plus vraisemblable, on réussissait à le tromper en dirigeant une fausse attaque un peu forte de ce côté, tandis que la vraie, faite sur le centre, réussissait précisément parce qu'elle n'était pas probable. Dans ces sortes de combinaisons, les localités et l'esprit des généraux doivent décider le meilleur mode à suivre.

D'ailleurs, quant à l'exécution de l'attaque, on ne peut guère prendre d'autres moyens que ceux recommandés pour les camps retranchés. Cependant, comme ces lignes, autrefois du moins, avaient souvent le relief et les proportions d'ouvrages permanens, il peut arriver que l'escalade soit difficile, excepté pour les ouvrages en terre déjà un peu anciens, dont le talus serait dégradé par le temps et accessible à une infanterie un peu leste. Tels étaient, comme nous l'avons dit, les remparts d'Ismaël et de Praga; telle était aussi la citadelle de Smolensk que le général Paskévitch défendit avec tant de gloire contre Ney, parce qu'il préféra défendre les ravins qui la précédaient, plutôt que de se réfugier derrière un mauvais parapet à peine incliné à 30 degrés.

Si une ligne est appuyée à un fleuve, il semble absurde de songer même à pénétrer sur cette aile, parceque l'ennemi, rassemblant ses forces dont le gros serait vers le centre, pourrait culbuter les co-

lonnes qui s'avanceraient ainsi entr'elles et le fleuve, en sorte que leur perte totale serait certaine. Cependant on a vu cette absurdité réussir, parce que l'ennemi, forcé derrière ses lignes, songe rarement à un retour offensif, quelque avantageux qu'il paraisse; car le général et les soldats qui cherchent un refuge dans des lignes sont déjà à moitié vaincus, et l'idée de prendre l'offensive ne leur vient pas quand leurs retranchemens se trouvent déjà envahis. Toutefois, il serait impossible de conseiller l'essai d'une pareille manœuvre; le général qui s'y exposerait, et qui éprouverait le sort de Tallard à Hochstett, n'aurait pas à s'en plaindre.

Pour ce qui concerne la défense des camps retranchés et des lignes, on n'a pas beaucoup de maximes à donner; la première est incontestablement de s'assurer de deux bonnes réserves, placées entre le centre et chacunes des ailes, ou, pour mieux dire, sur la droite de l'aile gauche, et sur la gauche de l'aile droite. Par ce moyen, on pourra accourir au secours du point qui serait forcé, avec toute la promptitude possible, ce qu'une seule réserve centrale ne permettrait pas. On a pensé même que trois réserves ne seraient pas trop, si le retranchement était très étendu; quant à moi, je pencherais pour n'en avoir que deux. Une recommandation non moins essentielle, c'est de bien pénétrer les troupes

de l'idée, qu'une affaire ne serait pas désespérée parce que la ligne se trouverait franchie sur un point. Si l'on a de bonnes réserves qui prennent l'iniative à propos, on n'en sera pas moins victorieux, en conservant sa présence d'esprit pour les bien engager au point et au moment convenables. Les troupes qui défendront le fossé et le parapet, se conformeront à des instructions données par les ingénieurs d'après les usages pratiqués dans les siéges; toutefois, il faut en convenir, un bon ouvrage sur les détails du service de l'infanterie dans les siéges et camps retranchés, qui soit à la portée des officiers de cette arme, est un ouvrage encore à faire; une pareille entreprise n'a rien de commun avec ce tableau, car ce doit être l'objet d'un réglement et non un livre dogmatique.

****

Des coups de main.

Les coups de main sont des entreprises hardies qu'un détachement de l'armée tente pour s'emparer d'un poste plus ou moins important ou plus ou moins fort (*). Ils participent à la fois des surprises ou des attaques de vive force, car on employe également ces

(*) Il faut distinguer l'importance et la force d'un point attaqué, car il s'en faut de beaucoup qu'un point fort soit toujours important.

deux espèces de moyens, pour arriver à ses fins. Bien qu'en apparence ces sortes d'entreprises semblent appartenir presqu'exclusivement à la tactique, on ne peut se dissimuler néanmoins qu'elles tirent toute leur importance des rapports qu'auraient les postes enlevés avec les combinaisons stratégiques des opérations. Aussi avons nous déjà été appelés à en dire quelques mots à l'art. 28, en parlant des détachemens: mais quelques fâcheuses que soient ces répétitions nous sommes obligés d'en faire mention ici, pour ce qui concerne leur exécution, qui rentre entièrement dans le domaine des attaques de retranchemens.

Ce n'est pas néanmoins que nous prétendions les soumettre aux règles de la tactique, puisqu'un coup de main dit déjà par lui-même, que c'est en quelque sorte une entreprise en dehors de toutes les règles ordinaires. Nous voulons seulement les citer ici pour mémoire, en renvoyant nos lecteurs aux divers ouvrages historiques ou didactiques qui ont pu en faire mention.

Nous avons déjà signalé la nature des résultats souvent très importans que l'on peut s'en promettre. La prise de Sizipoli en 1828; l'attaque manquée du général Petrasch sur Kehl en 1796; les singulières surprises de Crémone en 1702, de Gibraltar en 1704 et de Bergopzoom en 1814, comme les escalades de Port Mahon et de Badajos, peuvent donner une idée

de différentes espèces de coups de mains. Les uns sont l'effet de la surprise, les autres se font de vive force; l'addresse, la ruse, la terreur, l'audace, sont des élémens de succès pour ces sortes d'entreprises.

Dans la manière actuelle de faire la guerre, l'enlèvement d'un poste, quelque fort qu'il soit par son site, n'aurait plus l'importance qu'on y attachait autrefois, à moins qu'il n'offrit un avantage stratégique susceptible d'influer sur les résultats d'une grande opération.

La prise ou la destruction d'un pont retranché, celle d'un grand convoi, celle d'un petit fort barrant des passages importans, comme les deux attaques qui eurent lieu en 1799 sur le fort du Lucisteig dans les Grisons; la prise de Leutasch et de Scharnitz par Ney en 1805; enfin l'enlèvement d'un poste même non fortifié, mais qui servirait de grand dépôt de vivres et de munitions indispensables à l'ennemi, telles sont les entreprises qui peuvent dédomager des risques auxquels on exposerait un détachement pour les exécuter.

Les cosaques ont parfois tenté aussi des coups de mains dans les derrières guerres; l'attaque de Laon par le prince Lapoukin, celles de Cassel et de Chalons, ont eu des avantages, mais rentrent néanmoins tout-à-fait dans la classe des entreprises secondaires dont l'effet le plus positif est de harceler et d'inquiéter l'ennemi.

Quelles instructions pourrait-on donner sur ces sortes d'entreprises en général, les mémoires de Montluc, et les stratégèmes de Frontin, ces vieilles histoires qu'on croirait d'un autre monde, en diront cependant plus que moi sur ce chapitre; l'escalade, la surprise, la terreur ne se laissent pas formuler en maximes.

Les uns ont enlevé des postes en comblant les fossés, tantôt avec des fascines, tantôt avec des sacs de laine, on y a même employé parfois du fumier: d'autres ont réussi au moyen d'échelles sans lesquelles on tente rarement pareille entreprise, enfin on s'est servi aussi de crampons attachés aux mains et aux souliers des soldats pour gravir des rochers qui dominaient un retranchement. D'autres se sont introduit par des égouts, comme le prince Eugène à Crémone.

C'est dans la lecture de ces faits qu'il faut aller chercher, non des préceptes, mais des inspirations, si toutes fois ce qui a réussi à l'un peut servir de règle à un autre. Il serait à désirer que quelque officier studieux s'appliquât à réunir, dans un extrait historique détaillé, tous les coups de main les plus intéressans; ce serait rendre un service signalé non seulement aux généraux, mais à chacun des subordonnés qui peuvent avoir à coopérer à pareilles tentatives, où souvent l'intelligence d'un seul peut amener le succès.

Pour ce qui nous concerne nous avons rempli notre tâche en indiquant ici leurs principaux rapports avec l'ensemble des opérations. Nous renvoyons d'ailleurs à ce qui a été dit au commencement de cet article sur la manière d'attaquer les retranchemens de campagne, la seule opération militaire qui aît quelque analogie avec ces coups de main, lorsqu'ils se font de vive force.

CHAPITRE V.

DE DIFFÉRENTES OPÉRATIONS MIXTES,

QUI PARTICIPENT A LA FOIS DE LA STRATÉGIE ET DE LA TACTIQUE.

ARTICLE XXXVII.

Des passages de rivières et de fleuves.

Les passages de petites rivières, sur lesquelles on trouve un pont établi et où l'on peut facilement en jeter un, ne présentent pas des combinaisons qui appartiennent à la haute tactique ou à la stratégie; mais des passages de grandes rivières ou de fleuves, tels que le Danube, le Rhin, le Pô, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, l'Inn, le Tessin, etc., sont des opérations dignes d'être étudiées.

L'art de jeter des ponts est une connaissance spéciale, qui appartient aux officiers de pontoniers ou de sapeurs. Ce n'est pas sous ce rapport que nous traiterons ces passages, mais comme attaque d'une position militaire, et comme manœuvre de guerre.

Le passage en lui-même est une opération de tactique ; mais la détermination du point où il doit se faire est liée aux grandes opérations qui embrassent tout le théâtre de la guerre. Le passage du Rhin par le général Moreau en 1800, dont nous avons déjà parlé, peut encore servir d'exemple pour mieux faire juger cette assertion. Napoléon, plus habile en stratégie que son lieutenant, voulait le faire passer en masse à Schaffhouse pour prendre à revers toute l'armée de Kray, la prévenir à Ulm, la couper de l'Autriche, et la refouler sur le Mein. Moreau, qui avait déjà une tête de pont à Bâle, aima mieux passer plus commodément sur le front de l'ennemi que de tourner son extrême gauche ; l'avantage tactique lui parut plus sûr que tous ceux de la stratégie ; il préféra un demi-succès certain, à la chance d'une victoire qui eût été décisive, mais exposée à plus de hasards. Dans la même campagne, le passage du Pô par Napoléon offrit un autre exemple de l'importance stratégique qui est attachée au choix du point de passage : l'armée de réserve, après le combat de la Chiusella, pouvait marcher par la gauche du Pô à Turin, ou passer le fleuve à Cres-

centino et marcher droit à Gênes : Napoléon préféra passer le Tessin, entrer à Milan, s'y réunir à Moncey qui venait avec 20 mille hommes par le St.-Gothard, puis passer le Pô à Plaisance, persuadé qu'il devancerait plus sûrement Mélas sur ce point, que s'il se rabattait trop tôt sur sa ligne de retraite. Le passage du Danube à Donavert et Ingolstadt en 1805, fut une opération à peu près du même genre : la direction choisie devint la première cause de la destruction de l'armée de Mack.

Le point convenable en stratégie, est facile à déterminer d'après ce que nous avons dit à l'art. 19, et il n'est pas inutile de rappeler que, dans un passage de rivière comme en toute autre opération, il y a des points décisifs permanens ou géographiques, et d'autres qui sont relatifs ou éventuels, puisqu'ils résultent de l'emplacement des forces ennemies.

Si le point choisi réunit les avantages stratégiques aux convenances tactiques des localités, ce choix ne laissera rien à désirer ; mais s'il présentait des obstacles locaux presqu'insurmontables, alors il faudrait en choisir un autre, en ayant soin de préférer celui qui serait le plus près de la direction stratégique qu'il importerait d'atteindre. Indépendamment de ces combinaisons générales, qui doivent influer sur le choix du point de passage, il en est encore une autre qui se rapporte aux lieux mêmes ; le meilleur emplacement sera celui où l'armée, après

avoir passé, pourra prendre son front d'opérations et sa ligne de bataille perpendiculairement au fleuve, du moins pour les premières marches, sans être forcée de se diviser en plusieurs corps sur différentes directions; cet avantage la sauvera également du péril de recevoir bataille avec le fleuve à dos, comme cela arriva à Napoléon à Essling.

En voilà assez sur la combinaison stratégique qui doit décider des passages, il est temps de parler de leur exécution. L'histoire est la meilleure école pour étudier les mesures propres à en assurer la réussite : les anciens ont fait une merveille de celui du Granique, qui n'est qu'un ruisseau; sous ce rapport, les modernes ont de plus grandes actions à citer.

Le passage du Rhin à Tholhuys par Louis XIV, n'est pas celui qui a fait le moins de bruit, et il faut avouer qu'il est digne de remarque.

De nos jours, le général Dedon a célébré les deux passages du Rhin à Kehl, et celui du Danube à Hochstedt en 1800 : son ouvrage doit être consulté comme classique pour les détails; or, la précision dans les détails est tout pour ces sortes d'opérations.

Enfin, trois autres passages du Danube, et celui à jamais célèbre de la Bérézina, ont surpassé tout ce qu'on avait vu jusque-là dans ce genre. Les deux premiers sont ceux que Napoléon exécuta à Essling et à Wagram, en présence d'une armée de 120 mille

hommes, munie de 400 pièces de canon, et sur l'un des points où le lit du fleuve est le plus large : il faut en lire l'intéressante relation par le général Pelet. Le troisième est celui qui fut exécuté par l'armée russe à Satounovo en 1828 ; quoiqu'il ne puisse être mis en parallèle avec les précédens, il fut très-remarquable par les difficultés excessives que les localités présentaient, et par la nature des efforts qu'il fallut faire pour les surmonter. Quant à celui de la Bérézina il fut en tout point miraculeux. Mon but n'étant point d'entrer ici dans des détails historiques, je renvoie mes lecteurs aux relations spéciales de ces évènemens, et j'en résumerai les règles générales.

1° Il est essentiel de donner le change à l'ennemi sur le point de passage, afin qu'il n'y accumule pas ses moyens de résistance. Outre les démonstrations stratégiques, il faudra encore de fausses attaques à proximité du passage, pour diviser les moyens que l'ennemi y aura rassemblés ; à cet effet la moitié de l'artillerie doit être employée à faire beaucoup de bruit sur tous les points où l'on ne veut pas passer ; tandis que le plus grand silence doit régner au point réel où se dirigeront tous les apprêts sérieux.

2° On doit autant que possible, protéger la construction des ponts, en portant des troupes en bateaux sur la rive opposée, afin d'en déloger l'ennemi qui gênerait les travaux ; ces troupes devront

s'emparer aussitôt des villages, bois ou autres obstacles à proximité.

3° Il importe aussi de placer de fortes batteries de gros calibre, non seulement pour balayer cette rive opposée, mais pour faire taire l'artillerie que l'ennemi voudrait amener dans l'intention de battre le pont à mesure qu'on y travaillerait; à cet effet, il convient que la rive d'où l'assaillant doit partir domine un peu la rive opposée.

4° Le voisinage d'une grande île, près de la rive ennemie, offre de grandes facilités aux troupes de débarquement, ainsi qu'aux travailleurs. De même le voisinage d'une petite rivière affluente, donne les moyens de réunir et de cacher les préparatifs pour les bateaux.

5° Il est bon de choisir un endroit où le fleuve forme une anse ou coude rentrant, afin de pouvoir assurer aux troupes un débouché sûr, protégé par des batteries dont le feu, croisé sur l'avenue, empêcherait l'ennemi de tomber sur les bataillons à mesure qu'ils passeraient.

6° L'endroit fixé pour jeter les ponts doit être à proximité de bonnes routes sur les deux rives, afin que l'armée puisse trouver des communications faciles après le passage, aussi bien que pour se rassembler. On doit éviter à cet effet les points où les rampes seraient très escarpées, surtout du côté de l'ennemi.

Quant à la défense d'un passage, ses règles dérivent de la nature même de celles de l'attaque; elles doivent donc avoir pour but de s'opposer aux mesures indiquées ci-dessus: l'essentiel est de faire surveiller le cours par des corps légers, sans avoir la prétention de le défendre partout; puis de se concentrer rapidement au point menacé, pour foudroyer l'ennemi quand une partie seulement de son armée aura passé. Il faut faire comme le duc de Vendôme à Cassano, et comme le fit plus en grand l'archiduc Charles à Essling en 1809, exemple mémorable qu'on ne saurait trop recommander, bien que le vainqueur n'en ait pas tiré tout le fruit qu'il pouvait s'en promettre.

Nous avons déjà signalé à l'art. 21, l'influence que les passages de fleuves au début d'une entreprise ou d'une campagne, peuvent exercer sur la direction des lignes d'opérations, il nous reste à examiner celle qu'ils peuvent avoir sur les mouvemens stratégiques qui les suivraient immédiatement.

Une des plus grandes difficultés qui se présentent après les passages, c'est de couvrir les ponts contre l'ennemi sans cependant géner trop les entreprises que l'armée voudrait faire. Lorsqu'ils ont lieu avec une grande supériorité numérique, ou à la suite de grandes victoires déjà remportées, la chose n'est pas si embarassante, mais lorsqu'on les exécute au début

de la campagne, en présence d'un ennemi presqu'égal en forces, le cas est différent.

Si 100 mille Français passent le Rhin à Strasbourg ou à Manheim, en présence de 100 mille Allemands, la première chose qu'ils auront à faire sera de pousser l'ennemi dans trois directions, la 1re devant eux, jusqu'aux montagnes de la Forêt-Noire, la 2me à droite pour couvrir les ponts du côté du Haut-Rhin, et la 3me à gauche pour les couvrir du côté de Mayence et du Bas-Rhin. Cette nécessité mène à un déplorable morcellement de forces; mais pour en diminuer les inconvéniens, il faut se garder de croire qu'il soit nécessaire de diviser l'armée en trois parties égales, ni qu'il faille conserver ces détachemens au-delà du peu de jours nécessaires pour s'assurer du lieu de rassemblement des forces ennemies.

Toutefois on ne peut se dissimuler que c'est une des situations les plus délicates pour un général en chef, car, s'il se divise pour couvrir ses ponts, il peut donner avec une de ses trois fractions contre le gros des masses ennemies qui l'accableraient; s'il réunit ses forces sur une seule direction et que l'ennemi lui donne le change sur le point de son rassemblement, il pourrait s'exposer à voir ses ponts enlevés ou détruits, et se trouver compromis avant d'avoir eu le temps de remporter une victoire.

Les remèdes les plus sûrs seront, de placer ses ponts près d'une ville que l'on pourra mettre rapi-

dement en état de protéger leur défense, puis de donner à ses premières opérations toute la vigueur et la rapidité possibles, en se jettant successivement sur les fractions de l'armée ennemie, et les battant de manière à leur ôter l'envie d'inquiéter les ponts. Dans quelques cas on pourra ajouter, à ces moyens, le système des lignes d'opérations excentriques; si l'ennemi a morcelé ses 100 mille hommes en plusieurs corps répandus en positition d'observation, et qu'on passe avec une masse égale sur un seul point voisin du centre de ce cordon, le corps ennemi qui se trouverait isolé à ce centre, étant vivement culbuté, on pourrait alors sans risque former deux masses de 50 mille hommes, lesquelles, en prenant une direction divergente, disperseraient sûrement les fractions ennemies isolées en direction extérieure, les empêcheraient désormais de se réunir, et les éloigneraient ainsi de plus en plus des ponts. Mais si le passage s'était effectué, au contraire, sur une des extrémités du front stratégique de l'ennemi, en se rabattant vivement sur ce front qu'on battrait dans toute son étendue, comme Frédéric battit la ligne autrichienne tactiquement à Leuthen dans toute sa longueur, l'armée aurait ses ponts derrière soi, et les couvrirait dans tous ses mouvemens en avant. C'est ainsi que Jourdan ayant passé à Dusseldorf en 1795, sur l'extrême droite des Autrichiens, put s'avancer en toute sûreté sur le Mein; s'il y fut repoussé

ce fut parceque les Français ayant une ligne d'opérations double et extérieure, laissèrent 120 mille hommes paralisés depuis Mayence à Basle, tandis que Clairfayt repoussait Jourdan sur la Lahn. Mais cette circonstance ne saurait altérer en rien l'avantage évident que procure un point de passage établi sur une extrêmité du front stratégique de l'ennemi. Le généralissime saura adopter ce système ou celui exposé ci-dessus pour les masses centrales excentriques, selon les circonstances, selon la situation des frontières et des bases, enfin selon les positions de l'ennemi. Ces combinaisons, dont nous avons déjà dit quelque chose à l'article des lignes d'opérations, ne m'ont pas paru déplacées dans celui-ci, puisque leurs rapports avec le placement des ponts fait le point principal de la discussion.

Il arrive parfois que des raisons majeures déterminent à tenter un double passage sur l'étendue d'un même front d'opérations, comme cela arriva à Jourdan et à Moreau en 1796. Si on y gagne d'un côté l'avantage d'avoir au besoin une double ligne de retraite, on a l'inconvénient, en opérant ainsi sur les deux extrêmités du front de l'ennemi, de le forcer pour ainsi dire à se rassembler sur le centre, ce qui le mettrait dans le cas de ruiner séparément les deux armées. Une telle opération aura toujours des suites déplorables, quand on aura affaire à un général capable de profiter de cette violation des principes.

Tout ce qu'on peut recommander à ce sujet c'est, de diminuer les inconvéniens du double passage, en portant du moins le gros des forces sur l'un des deux points qui serait alors décisif, puis de rapprocher le plutôt possible les deux corps en direction intérieure, pour éviter que l'ennemi ne les accable séparement. Si Jourdan et Moreau avaient suivi cette maxime et se fussent réunis vers Donavert, aulieu de courir excentriquement, ils eussent probablement obtenu de grands succès en Bavière, loin d'être rejettés sur le Rhin.

Du reste ce-ci rentre dans les doubles lignes d'opérations sur lesquelles nous n'avons pas à revenir,

ARTICLE XXXVIII.

Des retraites et des poursuites.

De toutes les opérations de la guerre les plus difficiles sont incontestablement les retraites; cela est si vrai que le célèbre prince de Ligne disait avec son esprit accoutumé, qu'il ne concevait pas comment une armée parvenait à se retirer. Lorsqu'on songe en effet à l'état physique et moral dans lequel une armée se trouve lorsqu'elle bat en retraite par suite d'une bataille perdue, à la difficulté d'y maintenir l'ordre, aux chances désastreuses que le moindre désordre peut amener, on comprend pourquoi les généraux les plus expérimentés ont tant de peine à s'y résoudre.

Quel système conseiller pour une retraite? faut-il combattre à outrance jusqu'à l'entrée de la nuit, pour pouvoir l'exécuter à la faveur des ténèbres?

Vaut-il mieux ne pas attendre la dernière extrêmité, et quitter le champ de bataille lorsqu'on peut le faire encore avec bonne contenance? Doit-on prendre, par une marche forcée de nuit, le plus d'avance possible sur l'ennemi, ou bien s'arrêter en bon ordre à une demi marche en faisant mine d'accepter de nouveau le combat? Chacun de ces modes, convenable dans certains cas, pourrait dans d'autres causer la ruine totale de l'armée, et si la théorie de la guerre est impuissante en quelques points, c'est certainement en ce qui se rapporte aux retraites.

Si vous voulez combattre à toute force jusqu'à la nuit, vous pouvez vous exposer à une défaite complète avant que cette nuit ne soit venue, et puis si une retraite forcée devait se faire au moment où les ténèbres commencent à tout envelopper de leur voile, comment éviter la décomposition de l'armée qui ne sait et ne voit plus ce qu'elle fait? Si l'on quitte au contraire le champ de bataille en plein jour, et sans attendre la dernière extrêmité, on peut s'exposer à perdre la partie au moment où l'ennemi renoncerait lui-même à poursuivre ses attaques, ce qui ferait perdre toute la confiance des troupes, toujours disposées à blâmer les chefs prudens qui battent en retraite avant d'y être évidemment contraints. De plus, qui saurait garantir qu'une retraite exécutée en plein jour devant un ennemi un peu entreprenant, ne dégénère en déroute?

Lorsque la retraite est enfin commencée on n'est pas moins embarrassé de décider s'il faut forcer de marche pour gagner toute l'avance possible, puisque cette précipitation peut achever la perte de l'armée ou bien la sauver. Tout ce qu'il est possible d'affirmer à ce sujet c'est, qu'avec une armée un peu considérable, il vaut mieux en général faire une retraite lente, à petites journées et bien échelonnée, parce qu'alors on a les moyens de former des arrière-gardes assez nombreuses pour se maintenir une partie du jour contre les têtes de colonnes de l'ennemi. Nous reviendrons du reste sur ces règles.

Les retraites sont de diverses espèces, selon le motif qui les détermine.

On se retire volontairement avant d'avoir combattu, pour amener l'ennemi sur un point moins avantageux pour lui que celui où il se trouve; c'est une manœuvre prudente plutôt qu'une retraite: ce fut ainsi que Napoléon se retira en 1805 de Wischau sur Brunn pour amener les alliés sur le point qui lui convenait: ce fut ainsi que Wellington se retira de Quatre-bras sur Waterloo. Enfin c'est ce que je proposai de faire avant l'attaque de Dresde, lorsqu'on eut appris l'arrivée de Napoléon. Je présentai la nécessité d'une marche sur Dippodiswalde pour choisir un champ de bataille avantageux; on confondit cette idée avec une retraite, et un point d'honneur chevaleresque empêcha de rétrograder sans tirer l'épée,

ce qui eût pourtant évité la catastrophe du lendemain (26 Août 1813).

On se retire aussi sans être défait pour courir à la défense d'un point menacé par l'ennemi, soit sur les flancs, soit sur la ligne de retraite. Lorsqu'on marche loin de ses dépôts, dans une contrée épuisée, on peut être obligé à décamper pour se rapprocher de ses magasins. Enfin on se retire forcément après une bataille perdue, ou à la suite d'une entreprise manquée.

Ces différentes causes ne sont pas les seules qui modifient les combinaisons des retraites; elles varient selon la nature des contrées, les distances que l'on a à parcourir, et les obstacles que l'ennemi peut y apporter. Elles sont surtout dangereuses lorsqu'elles se font en pays ennemi : plus le point du départ est éloigné des frontières et de la base d'opérations, plus la retraite est pénible et difficile.

Depuis la fameuse retraite des dix mille, si justement célèbre, jusqu'à la terrible catastrophe qui frappa l'armée française en 1812, l'histoire n'offre pas une grande abondance de retraites remarquables. Celle d'Antoine, repoussé de la Médie, fut plus pénible que glorieuse. Celle de l'Empereur Julien, harcelé par les mêmes Parthes, fut un désastre. Dans les temps plus modernes, celles que Charles VIII exécuta pour revenir de Naples, en passant sur le corps de l'armée italienne à Fornoue, ne fut pas des

moins glorieuses. La retraite de Mr de Belleisle de Prague ne mérita pas les éloges qu'on lui a prodigués. Celles que le roi de Prusse exécuta après la levée du siége d'Olmutz et après la surprise de Hochkirch furent très bien ordonnées, mais ne sauraient compter parmi les retraites lointaines. Celle de Moreau en 1796, exaltée par l'esprit de parti, fut honorable sans avoir rien d'extraordinaire (*). Celle que l'armée russe exécuta sans se laisser entamer depuis le Niemen jusqu'à Moscou, dans un espace de 240 lieues, devant un ennemi comme Napoléon, et une cavalerie pareille à celle que conduisait l'actif et audacieux Murat, peut certainement être mise au-dessus de toutes les autres. Sans doute elle fut facilitée par une multitude de circonstances, mais cela n'ôte rien de son mérite, sinon pour le talent stratégique des chefs qui en dirigèrent la première période, du moins pour l'aplomb et la fermeté admirables des corps de troupes qui l'exécutèrent.

Enfin, bien que la retraite de Moscou ait été pour Napoléon une sanglante catastrophe, on ne saurait contester qu'elle fût glorieuse pour lui et pour ses troupes, à Krasnoï comme à la Berezina; car les

(*) La retraite de Lecourbe de l'Engadin jusqu'à Altorf, et celle de Macdouald par Pontremoli après la défaite de la Trebbia, furent, ainsi que celle de Souvaroff du Muttenthal jusqu'à Coire, des faits d'armes glorieux mais partiels et de courte durée.

cadres de l'armée furent sauvés, tandis qu'il n'aurait pas dû en revenir un homme. Dans ce mémorable évènement, les deux partis se couvrirent d'une gloire égale, les chances seules différèrent comme les résultats.

La grandeur des distances et la nature du pays qu'on a à parcourir, les ressources qu'il offre, les obstacles que l'on peut redouter de l'ennemi sur les flancs et les derrières, la supériorité ou l'infériorité que l'on a en cavelerie, l'esprit des troupes; telles sont les principales causes qui influent sur le sort des retraites, indépendamment des dispositions habiles que les chefs peuvent faire pour les assurer.

Une armée, se repliant chez elle sur sa ligne de magasins, peut conserver ses troupes ensemble, y maintenir l'ordre, et faire sa retraite avec plus de sécurité que celle qui doit cantonner pour vivre et s'étendre pour trouver des cantonnemens. Il serait absurde de prétendre qu'une armée française, se repliant de Moscou sur le Niemen, sans aucune ressource en vivres, manquant de cavalerie et de chevaux de trait, pût le faire avec le même ordre et le même aplomb que l'armée russe, bien pourvue de tout, marchant dans son propre pays et couverte par une immense cavalerie légère.

Il y a cinq manières de combiner une retraite.

La première, c'est de marcher en masse sur une seule route.

La seconde, c'est de s'échelonner, sur cette seule route, en deux ou trois corps, marchant à une journée de distance pour éviter la confusion, surtout dans le matériel.

La troisième consiste à marcher sur un même front, par plusieurs routes parallèles menant au même but.

La quatrième, c'est de partir de deux points éloignés vers un but concentrique.

La cinquième serait de marcher au contraire par plusieurs routes excentriques.

Je ne parle pas des dispositions particulières à une arrière-garde; il est entendu qu'on doit en former une bonne et la soutenir par une partie des réserves de cavalerie. Ces sortes de dispositions sont communes à toutes les espèces de retraites, et il ne s'agit ici que des points de vue stratégiques.

Une armée qui se replie intacte, avec l'idée de combattre dès qu'elle aura atteint soit un renfort attendu, soit un point stratégique auquel elle vise, doit suivre le premier système de préférence; car c'est celui qui assure le plus de compacité aux différentes parties de l'armée, et lui permet de soutenir un combat toutes les fois qu'elle le veut; elle n'a pour cela qu'à arrêter ses têtes de colonnes et à former le reste des troupes à mesure qu'elles arrivent.

Il va sans dire néanmoins que l'armée adoptant ce système, ne doit pas marcher en totalité sur la grande route, lorsqu'elle peut trouver des petits chemins latéraux qui faciliteraient ses mouvemens.

Napoléon, en se retirant de Smolensk, adopta le second système par échelons à une marche entière, et fit en cela une faute d'autant plus grave, que l'ennemi ne le suivait pas en queue, mais bien dans une direction latérale qui venait tomber presque perpendiculairement au milieu de ses corps isolés: les trois journées de Krasnoï, si fatales à son armée, en furent le résultat. Ce système, échelonné sur une même route, ne peut avoir pour but que d'éviter l'encombrement; or il suffit que l'intervalle entre l'heure du départ des corps soit assez grand pour que l'artillerie puisse filer; il est inutile de mettre une marche entière entr'eux, il suffit de diviser l'armée en deux masses et une arrière-garde, à une demi marche l'une de l'autre : ces masses s'ébranlant successivement et mettant un intervalle de deux heures entre le départ de leurs corps d'armée, fileraient sans encombre, du moins dans les contrées ordinaires. Au St.-Bernard et au Balkan il faut sans doute d'autres calculs.

J'applique cette idée à une armée de 120 à 150 mille hommes qui aura une arrière-garde de 20 à 25 mille hommes à une demi marche environ, et

dont le surplus sera divisé en deux masses d'environ 60 mille chacune, également campées en échelon à la distance de trois à quatre lieues.

Les deux ou trois corps d'armée dont se composera chacune de ces masses pourront aussi être échelonnés dans la direction de la route, ou bien formés sur deux lignes en travers de la route. Dans l'un et l'autre cas, si un corps de 30 mille hommes se met en marche à 5 heures du matin et l'autre à 7 heures, il n'y aura aucune crainte d'encombrement, à moins d'accident extraordinaire, car la seconde masse partant aux mêmes heures à 4 lieues plus en arrière, n'arrivera que de midi à deux heures dans les positions quittées depuis bien long-temps par la première.

Lorsqu'il y a des chemins vicinaux praticables, du moins pour l'infanterie et la cavalerie, cela diminuera d'autant plus les intervalles. Il n'est pas besoin d'ajouter que pour marcher ainsi il faut des vivres, que la marche de la 3e catégorie est en général préférable puisqu'on marche dans l'ordre même de bataille : enfin que dans les grands jours et dans les pays chauds il faut marcher alternativement de nuit et de bon matin. Au surplus c'est une des branches les plus difficiles de la logistique de bien savoir combiner la mise en marche des troupes ainsi que leurs haltes : dans les retraites surtout c'est un point capital.

Bien des généraux négligent de règler le mode et le temps des haltes, ce qui est cause de tous les désordres dans les marches, chaque division ou brigade croyant pouvoir s'arrêter quand ses soldats sont un peu fatigués ou trouvent un bivouac agréable. Plus l'armée est considérable, plus elle marche ensemble, plus il importe de bien règler les départs et les haltes, surtout lorsqu'on se décide à des marches de nuit. Une halte intempestive d'une partie de colonne peut faire autant de mal qu'une déroute.

Si l'arrière-garde est un peu pressée, l'armée doit faire halte pour la relever par un corps frais de la seconde masse qui prendra position à cet effet. L'ennemi voyant 80 mille hommes formés, devra songer à s'arrêter pour réunir ses colonnes, alors la retraite devra recommencer à l'entrée de la nuit pour regagner du terrain.

La troisième méthode de retraite, celle de suivre plusieurs routes parallèles, est très-convenable lorsque ces routes sont assez rapprochées l'une de l'autre. Mais si elles sont trop éloignées, chacune des ailes de l'armée, séparée des autres, pourrait être isolément compromise, si l'ennemi, dirigeant ses plus grandes forces sur elle, l'obligeait à recevoir le combat. L'armée prussienne, venant en 1806 de Magdebourg pour gagner l'Oder, en fournit la preuve.

Le quatrième système, qui consiste à suivre deux routes concentriques, et sans doute le plus convenable lorsque les troupes se trouvent éloignées l'une de l'autre au moment où la retraite est ordonnée: rien de mieux alors que de rallier ses forces, et la retraite concentrique est le seul moyen d'y réussir.

Le cinquième mode indiqué n'est autre chose que le fameux système des lignes excentriques que j'ai attribué à Bulow, et combattu avec tant de chaleur dans les premières éditions de mes ouvrages, parce que j'ai cru qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre ni sur le sens de son texte ni sur le but de son système. J'ai compris par sa définition qu'il recommandait les retraites partant d'un point donné pour se diviser sur plusieurs directions divergentes, autant pour se soustraire plus facilement à la poursuite de l'ennemi que pour l'arrêter en menaçant ses flancs et sa propre ligne d'opérations. J'ai hautement blâmé un pareil système, par la raison qu'une armée battue est déjà assez faible en elle-même, sans l'affaiblir encore par une dispersion absurde de ses forces en présence d'un ennemi victorieux.

Bulow a trouvé des défenseurs qui ont affirmé que j'avais mal saisi le sens de ses paroles, vu que, par retraites excentriques, il n'entendait point les retraites faites sur plusieurs directions divergentes, mais bien des retraites qui, au lieu de se diriger vers le centre de la base d'opérations ou vers le

centre du pays, s'en iraient, dans une direction excentrique de ce foyer d'opérations, en se prolongeant sur la circonférence des frontières.

Il est possible que je me sois en effet trompé sur son intention; dans ce cas ma critique tomberait d'elle-même, puisque j'ai fortement approuvé ces sortes de retraites que j'ai, à la vérité, nommé des retraites parallèles. En effet, il me semble qu'une armée, quittant la ligne convergente qui mène du cercle des frontières au centre de l'état, pour se porter à droite ou à gauche, marcherait bien dans la direction à peu près parallèle avec sa ligne de frontières, ou avec son front d'opérations et sa base. Dès lors il me semble aussi plus rationel de donner le nom de retraites parallèles, à celles qui suivent cette dernière direction, en laissant le nom de retraites excentriques pour celles qui partiraient du front d'opérations dans des directions divergentes.

Quoi qu'il en soit de cette dispute de mots, dont l'obscurité du texte de Bulow serait la seule cause, je n'entends blâmer que les retraites divergentes, exécutées sur plusieurs rayons, sous prétexte de couvrir une plus grande étendue de frontières et de menacer l'ennemi sur ses deux flancs.

Avec ces grands mots de flancs, on donne un air d'importance aux systèmes les plus contraires aux principes de l'art. Une armée en retraite est toujours inférieure physiquement et moralement, parce

qu'elle ne se retire que par suite de revers, ou de son infériorité numérique. Faut-il donc l'affaiblir encore plus en la disséminant? Je ne combats pas les retraites exécutées sur plusieurs colonnes pour les rendre plus faciles, lorsque ces colonnes pourront se soutenir; je parle de celles qu'on effectuerait sur des lignes d'opérations divergentes. Je suppose une armée de 40 mille hommes en retraite devant une autre de 60 mille. Si la première forme quatre divisions isolées d'environ dix mille hommes, l'ennemi en manœuvrant avec deux masses de trente mille hommes chacune, ne pourra-t-il pas tourner, envelopper, disperser et ruiner successivement toutes ces divisions? Quel moyen auront-elles d'échapper à leur sort? *celui de se concentrer.* Or ce moyen étant opposé à une disposition divergente, ce système tombe de lui-même.

J'invoquerai, à l'appui de mon raisonnement, les grandes leçons de l'expérience. Lorsque les premières divisions de l'armée d'Italie furent repoussées par Wurmser, Bonaparte les rassembla toutes à Roverbella, et quoiqu'il n'eût que 40 mille hommes, il en battit 60 mille, parce qu'il n'eut à combattre que des colonnes isolées. S'il avait fait une retraite divergente, que seraient devenues son armée et ses conquêtes? Wurmser, après ce premier échec, fit une retraite excentrique, en dirigeant ses deux ailes vers les extrémités de sa ligne de défense. Qu'ar-

riva-t-il ? la droite, quoique favorisée par les montagnes du Tyrol, fut battue à Trente ; Bonaparte se dirigea ensuite sur les derrières de la gauche, et la détruisit à Bassano et à Mantoue.

Lorsque l'archiduc Charles céda aux premiers efforts de deux armées françaises, en 1796, aurait-il sauvé l'Allemagne par une manœuvre excentrique? N'est-ce pas au contraire à la direction concentrique de sa retraite que l'Allemagne dut son salut ? Enfin, Moreau, qui avait marché sur un développement immense par divisions isolées, s'aperçut que ce système inconcevable était bon pour se faire détruire lorsqu'il était question de combattre et surtout de se retirer ; il concentra ses forces disséminées, et tous les efforts de l'ennemi se brisèrent devant une masse qu'il fallait observer sur tous les points d'une ligne de quatre-vingt lieues. Après de tels exemples, on ne saurait, ce me semble, rien répliquer (*).

Il n'y a guère que deux cas où les retraites divergentes pourraient être admises comme des ressources extrêmes ; le premier, c'est lorsqu'une armée aurait éprouvé un grand échec dans son propre pays, et que ses fractions désunies chercheraient un puissant

(*) Dix ans après la rédaction de ce chapitre, la retraite concentrique de Barclay et de Bagration sauva l'armée russe : bien qu'elle n'empêchât pas d'abord les succès de Napoléon, elle fut la première cause de sa perte.

abri sous des places. Le second, c'est dans une guerre nationale, lorsque chaque fragment de l'armée ainsi éparpillée s'en irait servir de noyau au soulèvement d'une province; mais dans une guerre purement militaire, c'est une absurdité.

Il existe une autre combinaison des retraites, qui se rapporte essentiellement à la stratégie; c'est de déterminer le cas où il convient de les faire perpendiculaires, en partant de la frontière vers le centre du pays, ou bien de les diriger parallèlement à la frontière (*). Par exemple, le maréchal Soult, abandonnant les Pyrénées en 1814, avait à opter entre une retraite sur Bordeaux, qui l'eût mené au centre de la France, ou une retraite sur Toulouse en longeant la frontière des Pyrénées. De même Frédéric, en se retirant de Moravie, marcha sur la Bohême au lieu de regagner la Silésie.

Ces retraites parallèles sont souvent préférables en ce qu'elles détournent l'ennemi d'une marche sur la capitale de l'état et sur le centre de sa puissance : la configuration des frontières, les forteresses qui s'y trouvent, l'espace plus ou moins vaste qu'une armée trouverait pour s'y mouvoir et ré-

(*) Ces retraites parallèles s'il faut en croire les défenseurs de Bulow, ne seraient autre chose que celles qu'il a dit-on recommandées sous le nom d'excentriques.

tablir ses communications directes avec le centre de l'état, sont autant de considérations qui influent sur l'opportunité de ces opérations.

L'Espagne, entr'autres, offre de très-grands avantages pour ce système. Si une armée française pénètre par Bayonne, les Espagnols ont le choix de se baser sur Pampelune et Saragosse, ou sur Léon et les Asturies, ce qui mettrait leur adversaire dans l'impossibilité de se diriger vers Madrid, en laissant son étroite ligne d'opérations à la merci des Espagnols.

La frontière de l'empire turc sur le Danube offrirait le même avantage pour cette puissance, si elle savait en profiter.

La France est également très-propre à ce genre de guerre, surtout lorsqu'il n'existe pas dans le pays deux partis politiques qui peuvent aspirer à la possession de la capitale, et rendre son occupation décisive pour l'ennemi. Si celui-ci pénètre par les Alpes, les Français peuvent agir sur le Rhône et la Saône, en tournant autour de la frontière jusque sur la Moselle d'un côté, ou jusque sur la Provence de l'autre. S'il pénètre par Strasbourg, Mayence ou Valenciennes, il en est de même : l'occupation de Paris serait impossible ou du moins très hasardeuse, tant qu'une armée française intacte resterait basée sur sa ceinture de places fortes. Il en est au reste

de même pour toutes les contrées ayant doubles fronts d'opérations (*).

L'Autriche n'aurait peut-être pas les mêmes avantages, à cause de la direction des Alpes Rhétiques et Tyroliennes et du cours du Danube; à la vérité Lloyd, considérant la Bohême et le Tyrol comme deux bastions dont la ligne de l'Inn forme la redoutable courtine, semble au contraire présenter cette frontière comme la plus avantageuse à défendre par des mouvemens latéraux. Cette assertion a reçu, comme nous l'avons dit, de cruels démentis dans les campagnes de 1800, 1805 et 1809, mais comme la défense latérale n'y a pas été précisément bien tentée, la question est encore susceptible de controverse.

Tout dépend selon moi des situations respectives et des antécédens; si une armée française, venant du Rhin par la Bavière, trouvait des alliés sur le Lech et l'Iser, et qu'elle fut en forces, il serait assez délicat de jeter toute l'armée autrichienne dans le Tyrol ou dans la Bohême, dans l'idée d'arrêter ainsi sa marche directe, car il faudrait toujours laisser la

(*) Dans tous ces calculs, je suppose les forces à peu près égales; si l'armée envahissante est le double plus forte, alors elle peut suivre, avec la moitié de ses troupes, celle qui se retire parallèlement, et porter l'autre moitié sur la capitale; mais à forces égales, cela serait impossible.

moitié de cette armée autrichienne sur l'Inn pour couvrir les approches de la capitale ; alors il y aurait division funeste dans les forces, et si l'on se décidait à concentrer l'armée entière dans le Tyrol, en laissant la route de Vienne à découvert, le moyen serait bien dangereux en présence d'un ennemi entreprenant. En Italie, au-delà du Mincio, la défense latérale serait facile du côté du Tyrol, et en Bohême aussi contre un ennemi venant de Saxe.

Mais c'est surtout en l'appliquant à la Prusse, que ce système de retraites parallèles offre toutes les variantes dont il est susceptible, car il serait parfait contre une armée débouchant de la Bohême sur l'Elbe ou sur l'Oder, tandis qu'il serait tout-à-fait impossible contre une armée française venant du Rhin, ou contre une armée russe venant de la Vistule, à moins toutefois que la Prusse ne fût alliée à l'Autriche. La raison de cette différence est dans la configuration géographique du pays, qui permet et qui favorise même les mouvemens latéraux dans la direction de sa grande profondeur (de Mémel à Mayence), mais qui les rendrait désastreux dans la direction du petit espace qu'offre le pays du midi au nord (de Dresde à Stettin).

L'orsqu'une armée se met en retraite, par quelque motif que ce soit, il y a nécessairement aussi une poursuite.

de la rivière. Dans ce cas, il sera bon aussi que l'arrière-garde se tienne un peu plus loin du corps de bataille que de coutume, autant que les localités du pays et les forces respectives ne s'y opposeraient point. Par ce moyen l'armée aura le temps de filer sans être serrée de trop près ; il faudra seulement combiner la marche de l'arrière-garde de manière à ce qu'elle soit en position en avant des ponts, lorsque les dernières troupes du corps de bataille effectueront leur passage. Ce moment décisif paraîtra sans doute convenable pour relever l'arrière-garde par un corps frais, qu'on disposerait à l'avance sur un terrain bien reconnu ; alors l'arrière-garde traversera les intervalles de ce corps, pour passer la rivière avant lui ; et l'ennemi, étonné de trouver des troupes fraîches et disposées à le bien accueillir, ne tentera pas de les pousser : on gagnera ainsi la nuit sans échec, et la nouvelle arrière-garde pourra à son tour passer et rompre les ponts.

Il est entendu que les troupes, à mesure de leur passage, doivent se former à l'issue des ponts, et placer leurs batteries de manière à protéger les corps restés pour tenir tête à l'ennemi.

Les dangers d'un tel passage en retraite, et la nature des précautions qui peuvent le faciliter, indiquent assez que le meilleur moyen de le favoriser serait, de prendre d'avance ses mesures

pour construire une tête de pont retranchée sur le point où l'on aurait jeté les ponts. Dans le cas où le temps ne permettrait pas d'en élever une régulière, on pourra du moins y suppléer par quelques redoutes bien armées, qui seront d'une grande utilité pour protéger la retraite des dernières troupes.

Si un passage de grande rivière offre tant de chances délicates lorsqu'on est suivi en queue par l'ennemi, c'est une affaire bien plus scabreuse encore quand l'armée se trouve assaillie à la fois en tête et en queue, et que la rivière à franchir est gardée par un corps imposant.

Le passage doublement célèbre de la Bérézina par les Français, est un des exemples les plus remarquables d'une pareille opération : jamais armée ne se trouva dans une situation plus désespérée et ne s'en tira plus glorieusement et plus habilement. Pressée par la famine, abîmée par le froid, éloignée de 500 lieues de sa base, assaillie en tête et en queue sur les bords d'une rivière marécageuse et au milieu de vastes forêts, comment espérer qu'elle pût en échapper ? Sans doute elle paya cher cet honneur ; sans doute la faute de l'amiral Tschitchagoff contribua puissamment à la tirer d'embarras ; mais l'armée n'en fit pas moins des efforts héroïques auxquels on doit rendre hommage. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du plan d'opérations qui

amena les armées russes du fond de la Moldavie, de Moscou et de Polotsk, sur la Bérézina, comme à un rendez-vous de paix, plan qui faillit amener la capture de leur redoutable adversaire, ou de la constance admirable du lion ainsi poursuivi, et qui parvint à s'ouvrir un passage.

Ne pas se laisser serrer de trop près, tromper l'ennemi sur le point de passage, fondre sur le corps qui barre la retraite avant que celui qui suit en queue puisse se rallier à lui, sont les uniques préceptes à donner. On peut y ajouter celui de ne jamais se placer en pareille position, car il est rare qu'on puisse s'en tirer.

Si l'armée en retraite doit tout faire pour mettre ses ponts à l'abri d'insulte, soit par une tête de pont régulière, soit par une ligne de redoutes qui protègent du moins l'arrière-garde; il est naturel aussi que l'ennemi poursuivant, prenne toutes les mesures possibles pour détruire les ponts. Lorsque la retraite se fait en descendant le cours du fleuve, il peut y jeter des bâtimens en bois, des brûlots, des moulins, comme les Autrichiens le firent contre l'armée de Jourdan, en 1796, près de Neuwied sur le Rhin, où ils faillirent compromettre l'armée de Sambre et Meuse. L'archiduc Charles en fit autant en 1809 au fameux passage d'Essling. Il rompit le pont du Danube, et mit Napoléon à deux doigts de sa perte.

Il y a peu de moyens pour placer un pont à l'abri de pareilles attaques, à moins qu'on n'ait le temps de préparer des estacades de pilotis. On peut aussi amarrer, par des câbles, quelques bateaux pour arrêter les matériaux lancés sur le courant, et avoir le moyen d'éteindre les brûlots.

ARTICLE XXXIX.

Des cantonnemens et quartiers d'hiver.

On a tant écrit sur cette matière, et elle tient si indirectement à notre sujet, que nous n'en dirons que peu de mots.

Les cantonnemens en pleine guerre sont en général une opération assez délicate; quelque resserrés qu'on puisse les faire, il est toujours difficile qu'ils le soient assez pour ne pas donner prise à l'ennemi. Un pays où il y a abondance de grandes villes, comme la Lombardie, la Saxe, les Pays-Bas, la Souabe, la Vieille-Prusse, présente plus de facilités pour y établir des quartiers, que des pays où les villes sont rares: non seulement on y trouve des ressources pour la subsistance des troupes, mais on y trouve des abris rapprochés qui permettent de tenir les divisions ensemble. En Pologne, en Russie, dans une partie de l'Autriche et de la France, en Espagne, dans l'Italie méridionale, il est plus difficile de s'établir en quartiers d'hiver.

Autrefois chaque parti y entrait de son côté à la fin d'Octobre, et on se contentait de s'enlever réciproquement quelques bataillons trop isolés aux avant-postes; c'était la guerre des partisans.

La surprise des quartiers d'hiver autrichiens par Turenne, dans la Haute-Alsace, en 1674, est une des opérations qui indiquent le mieux ce qu'on peut entreprendre contre des cantonnemens ennemis, et les précautions qu'on doit prendre de son côté, pour que l'ennemi ne forme pas les mêmes entreprises.

Établir ses cantonnemens très-serrés, et sur un espace aussi étendu en profondeur qu'en largeur, afin d'éviter une ligne trop longue, toujours facile à percer et impossible à rallier; les couvrir par une rivière ou par une première ligne de troupes baraquées et appuyées d'ouvrages de campagne; fixer des lieux de concentration que l'on puisse en tout cas atteindre avant l'ennemi; faire battre les avenues de l'armée par des patrouilles permanentes de cavalerie; enfin établir des signaux d'alarme pour le cas d'une attaque sérieuse; voilà selon moi les meilleures maximes qu'on puisse donner.

Dans l'hiver de 1807, Napoléon cantonna son armée derrière la Passarge en face de l'ennemi; les avant-gardes seules furent campées dans des baraques à proximité des villes de Gutstadt, Osterode, etc. Cette armée dépassait 120 mille hommes, et il fallut beaucoup d'habileté pour la maintenir et la nourrir

dans cette position jusqu'au mois de Juin. Le pays prêtait, il est vrai, à ce système, et l'on n'en trouve pas partout d'aussi convenable.

Une armée de 100 mille hommes peut trouver des quartiers d'hiver serrés dans les pays où les villes abondent, et dont nous avons parlé plus haut. Quand l'armée est plus nombreuse, la difficulté s'accroît; toutefois il est vrai, que si l'étendue des quartiers s'augmente à mesure de la force numérique, il faut avouer aussi, que les moyens de résistance à opposer à une irruption ennemie s'accroissent dans la même progression : l'essentiel est de pouvoir réunir 50 à 60 mille hommes en 24 heures; avec cette force et la certitude de la voir encore augmenter successivement, on peut résister jusqu'au rassemblement de l'armée, quelque nombreuse qu'elle soit.

Malgré cela il faut convenir, qu'il sera toujours délicat de cantonner, lorsque l'ennemi, restant réuni, voudrait y mettre obstacle, et on doit en conclure, que le seul moyen assuré de reposer une armée durant l'hiver, ou au milieu d'une campagne, c'est de lui donner des quartiers garantis par un fleuve ou par un armistice.

Dans les positions stratégiques qu'une armée prend dans le courant de la campagne, soit en marche, soit pour rester en observation, ou pour attendre l'occasion de ressaisir l'offensive, elle occupera probablement aussi des cantonnemens serrés : ces sortes de

positions exigent, de la part du général, un calcul exercé, pour juger tout ce qu'il peut avoir à redouter de l'ennemi. L'armée doit embrasser un espace suffisant pour y trouver des moyens d'existence, et cependant elle doit demeurer aussi bien que possible en mesure de recevoir l'ennemi s'il se presentait: deux conditions assez difficiles à concilier. Il n'y a pas de meilleur moyen que de placer ses divisions sur un espace à peu près carré, c'est-à-dire aussi étendu en profondeur qu'en largeur, de manière qu'en cas d'évènement on puisse réunir l'armée sur tout point de l'échiquier où l'ennemi viendrait l'inquiéter. Neuf divisions, placées ainsi à une demi marche l'une de l'autre, peuvent en douze heures être réunies sur celle du centre. On doit du reste pratiquer en pareil cas tout ce qui est recommandé pour les quartiers d'hivers.

ARTICLE XL.

Des descentes.

Les descentes sont une des opérations de la guerre qui se voient le plus rarement, et qu'on peut ranger au nombre des plus difficiles, lorsqu'elles ont lieu en présence d'un ennemi bien préparé.

Depuis l'invention de l'artillerie et les changemens qu'elle a dû produire dans la marine, les vaisseaux de transport sont trop subordonnés aux colosses à trois ponts armés de cent foudres de guerre, pour qu'une armée puisse effectuer des descentes sans le secours d'une flotte nombreuse de vaisseaux de haut-bord, qui tienne la mer du moins jusqu'au moment du débarquement.

Avant cette invention, les vaisseaux de transport étaient à la fois des vaisseaux de guerre; ils allaient au besoin à la rame, étaient légers et pouvaient longer les côtes; leur nombre était proportionné aux

troupes à embarquer ; et, à part la chance des tempêtes, on pouvait presque combiner les opérations d'une flotte comme celles d'une armée de terre. Aussi l'histoire ancienne offre-t-elle l'exemple de plus grands débarquemens que les temps modernes (*).

Qui ne se rappelle les grands armemens des Perses dans la mer Noire, le Bosphore et l'Archipel? ces innombrables armées de Xerxès et Darius transportées en Thrace, en Grèce; les expéditions nombreuses des Carthaginois et des Romains en Espagne et en Sicile; l'expédition d'Alexandre en Asie Mineure; celles de César en Angleterre et en Afrique; celle de Germanicus aux bouches de l'Elbe; les croisades; les expéditions des peuples du Nord en Angleterre, en France et jusqu'en Italie?

Depuis l'invention du canon, la trop célèbre *Armada* de Philippe II fut la seule entreprise colossale, jusqu'à celle que Napoléon forma contre l'Angleterre en 1803. Toutes les autres expéditions d'outre-mer furent des opérations partielles: celles de Charles-Quint et de Sébastien de Portugal sur la côte d'Afrique; plusieurs descentes, comme celles des Français aux États-Unis d'Amérique, en Egypte

(*) J'ai donné, dans la précédente édition, une longue notice des principales expéditions d'outre-mer; si l'espace le permet je la reproduirai à la fin de ce volume.

et à St.-Domingue; celles des Anglais en Egypte, en Hollande, à Copenhague, à Anvers, à Philadelphie, rentrent toutes dans la même catégorie. Je ne parle pas du projet de Hoche contre l'Irlande, car il ne réussit pas et signale toute la difficulté de ces sortes d'entreprises.

Les armées nombreuses que les grands états entretiennent aujourd'hui ne permettent pas de les attaquer par des descentes de 30 à 40 mille hommes : on ne peut donc former de pareilles entreprises que contre des états secondaires; car il est bien difficile d'embarquer 100 à 150 mille hommes avec l'attirail immense d'artillerie, de munitions, de cavalerie, etc.

Cependant, on a été sur le point de voir résoudre, de nos jours, cet immense problème *des grandes descentes*, s'il est vrai que jamais Napoléon ait eu réellement le projet sérieux de transporter ses 160 mille vétérans, de Boulogne au sein des îles britaniques : malheureusement la non exécution de ce projet colossal a laissé un voile impénétrable sur cette grave question.

Il n'était pas impossible de réunir 50 vaisseaux de ligne français dans la Manche, en donnant le change aux Anglais; cette réunion fut à la veille de s'effectuer : dès lors il n'était donc pas impossible, si le vent favorisait l'entreprise, de faire passer la flottille en deux jours et d'opérer le débarquement. Mais que

serait devenue l'armée, si un coup de vent dispersait la flotte de haut-bord, et si les Anglais revenus en forces dans la Manche, la battaient ou la contraignaient à regagner ses ports?

La postérité regrettera, pour l'exemple des siècles à venir, que cette immense entreprise n'ait pas été menée à sa fin, ou du moins tentée. Sans doute bien des braves y eussent trouvé le trépas; mais ces braves n'ont-ils pas été moissonnés moins utilement dans les plaines de la Souabe, de la Moravie, de la Castille, dans les montagnes du Portugal ou dans les forêts de la Lithuanie? Quel mortel ne serait glorieux de contribuer au jugement du plus grand procès, qui ait jamais été débattu entre deux grands nations? Du moins nos neveux trouveront-ils, dans les préparatifs qui furent faits pour cette descente, une des plus importantes leçons que ce siècle mémorable ait fournies à l'étude des militaires et des hommes d'état. Les travaux de toute espèce, faits sur les côtes de France de 1803 à 1805, seront un des monumens les plus extraordinaires de l'activité, de la prévoyance et de l'habileté de Napoléon; on ne peut trop les recommander à l'étude des jeunes militaires. Mais en admettant même la possibilité de réussir dans une grande descente, entreprise sur une côte aussi voisine que Boulogne l'est de Douvres, quel succès pourrait-on s'en promettre, si une pareille *Armada* avait une navigation plus longue à faire pour attein-

dre son but? Quel moyen de faire marcher une pareille multitude de petits batimens, seulement pendant deux jours et deux nuits? Et à quelles chances ne s'exposerait-on pas, en s'engageant dans une telle navigation en haute mer, avec de légères péniches? Outre cela, l'artillerie, les munitions de guerre, l'équipement, les vivres, l'eau douce qu'il faut embarquer avec cette multitude d'hommes, exigent des préparatifs et un attirail immenses.

L'expérience a démontré les difficultés d'une expédition lointaine, même pour des corps qui n'excèdent pas 30 mille hommes. Dès lors il est évident qu'une descente ne peut s'effectuer avec telle force que dans quatre hypothèses:

1° Contre des colonies ou possessions isolées.

2° Contre des puissances de second rang qui ne sauraient être immédiatement soutenues.

3° Pour opérer une diversion momentanée, ou enlever un poste dont l'occupation pour un temps donné aurait une haute importance.

4° Pour une diversion à la fois politique et militaire contre un état déjà engagé dans une grande guerre, et dont les troupes seraient employées loin de là.

Ces sortes d'opérations sont difficiles à soumettre à des règles: donner le change à l'ennemi sur le point de débarquement; choisir un mouillage où il puisse se faire simultanément; y mettre toute l'ac-

tivité possible, et s'emparer promptement d'un point d'appui pour protéger le développement successif des troupes; mettre aussitôt à terre de l'artillerie pour donner assurance et protection aux troupes débarquées, voilà à peu près tout ce que l'on peut recommander à l'assaillant.

La grande difficulté d'une telle opération vient de ce que les vaisseaux de transport, ne pouvant jamais approcher de la plage, il faut mettre les troupes sur le peu de chaloupes qui suivent la flotte, en sorte que la descente est longue et successive; ce qui donne à l'ennemi de grands avantages pour peu qu'il soit en mesure. Si la mer est tant soit peu houleuse, le sort des troupes de débarquement sera fort hasardé, car que peut de l'infanterie entassée dans des chaloupes, battue par les vagues, ordinairement éprouvée par le mal de mer, et à peu près hors d'état de se servir de ses armes.

Quant au défenseur, on ne peut que lui conseiller de ne pas trop diviser ses forces pour tout couvrir. Il est impossible de garnir toutes les plages d'un pays de batteries de côtes, et de bataillons pour les défendre; mais il faut du moins couvrir les approches des points où l'on aurait de grands établissemens à protéger. Il faut avoir des signaux pour connaître promptement le point de débarquement, et réunir s'il est possible tous ses moyens, avant que l'ennemi ait pris pied solidement avec tous les siens.

La configuration des côtes influera autant sur la descente que sur la défense : il est des contrées dont les côtes sont escarpées et offre peu de points accessibles à la fois aux vaisseaux et aux troupes qu'il s'agit de mettre à terre ; alors ces points connus, étant peu nombreux, sont plus faciles à surveiller, et l'entreprise en devient plus difficile. Enfin les descentes offrent une combinaison stratégique qu'il est utile de signaler. C'est que le principe qui interdit à une armée continentale de porter ses princpiales forces entre la mer et l'armée ennemie, exige au contraire que l'armée qui opère une descente conserve toujours sa force principale en communication avec le rivage qui est à la fois sa ligne de retraite et sa base d'approvisionnemens. Par la même raison, son premier soin doit être de s'assurer d'un port fortifié ou du moins d'une langue de terre facile à retrancher, et à portée d'un bon mouillage, afin qu'en cas de revers, le rembarquement puisse se faire sans trop de précipitation et de perte.

CHAPITRE VI.

SUR LA LOGISTIQUE,

OU ART PRATIQUE DE MOUVOIR LES ARMÉES.

ARTICLE XLI.

Quelques mots sur la logistique en général.

La logistique est-elle uniquement une science de détail? est-ce au contraire une science générale, formant une des parties les plus essentielles de l'art de la guerre; ou bien enfin ne serait-ce qu'une expression consacrée par l'usage, pour désigner vaguement les diverses branches du service de l'état-major, c'est-à-dire les divers moyens d'appliquer les combinaisons spéculatives de l'art, aux opérations effectives?

Ces questions paraîtront singulières à ceux qui sont dans la ferme persuasion qu'il n'y a plus rien à dire sur la guerre et qu'on a tort de chercher de nouvelles définitions lorsque tout leur semble si bien défini. Pour moi, qui suis persuadé que de bonnes définitions amènent la clarté des conceptions, j'avoue que je suis presque embarrassé de résoudre ces questions en apparence si simples.

Dans les premières éditions de cet ouvrage j'ai, à l'exemple de bien des militaires, rangé la logistique dans la classe des détails d'éxécution du service de l'état-major, qui font l'objet du règlement sur le service de campagne et de quelques instructions spéciales sur le corps des quartiers-maîtres. Cette opinion était le résultat de préjugés consacrés par le temps; le mot de logistique dérive comme on sait de celui de major général des logis (traduit en allemand par celui de Quartiermeister), espèce d'officiers qui avaient jadis la fonction de loger ou camper les troupes, de diriger les colonnes, de les placer sur le terrain. Là se bornait tout la logistique qui, comme on le voit, embrassait néanmoins la castramétation ordinaire. Mais d'après la nouvelle manière de faire la guerre sans camps, les mouvemens furent plus compliqués et l'état-major eut aussi des attributions plus étendues. Le chef de l'état-major fut chargé de transmettre la pensée du généralissime sur les points les plus éloignés du

théâtre de la guerre, de lui procurer tous les documens pour asseoir ses opérations. Associé à toutes ses combinaisons, appelé à les transmettre, à les expliquer, et même à en surveiller l'exécution dans leur ensemble ainsi que dans les moindres détails, ses fonctions s'étendirent nécessairement à toutes les opérations d'une campagne.

Dès lors la science d'un chef d'état-major dut embrasser aussi toutes les parties de l'art de la guerre, et si c'est elle que l'on désigne sous le nom de logistique, il suffirait à peine des deux ouvrages de l'archiduc Charles, des volumineux traités de Guibert, de Laroche-Aymon, de Bousmard et du marquis de Ternay, pour esquisser le cours incomplet d'une logistique pareille, car elle ne serait rien moins que la science d'application de toutes les sciences militaires.

De ce qui précède il semble résulter naturellement que l'ancienne logistique ne saurait plus suffire pour désigner la science des états-majors, et que les fonctions actuelles de ce corps exigeraient encore d'être formulées, partie en corps de doctrines, partie en dispositions réglémentaires, si l'on tenait à lui donner une instruction qui répondit pleinement à son but. Ce serait aux gouvernemens à prendre l'initiative en publiant des règlemens bien mûris, qui après avoir tracé tous les devoirs et les attributions des chefs et officiers de l'état-major, seraient suivis

d'une instruction claire et précise pour leur tracer aussi les méthodes les plus propres à bien remplir ces devoirs.

L'état-major autrichien avait jadis une pareille instruction réglementaire : mais un peu surannée, elle se trouvait plus appropriée aux vieilles méthodes qu'au système nouveau. Cet ouvrage est du reste le seul de ce genre qui soit parvenu jusqu'à moi ; je ne doute pas qu'il en existe d'autres, soit publics, soit secrets ; mais j'avoue franchement l'ignorance où je suis à ce sujet. Quelques généraux, comme Grimoard et Thiebaut ont mis au jour des manuels d'état-major ; le nouveau corps royal de France a fait imprimer plusieurs instructions partielles, mais un ensemble satisfaisant n'existe encore nulle part. Je crois que Mr le général Boutourlin a le projet de publier bientôt une instruction adressée à ses officiers alors qu'il était quartier-maître général, et l'on ne peut que former des vœux pour qu'il le réalise sans délai, car il ne manquera pas de jeter une vive lumière sur cet intéressant sujet, sur lequel il reste encore beaucoup à dire.

S'il est reconnu que l'ancienne logistique n'était qu'une science de détails pour régler le matériel des marches ; s'il est avéré que les fonctions de l'état-major embrassent aujourd'hui les combinaisons les plus élevées de la stratégie, il faudra admettre aussi que la logistique n'est plus qu'une parcelle de la

science des états-majors, ou bien qu'il faut lui donner un autre développement et en faire une science nouvelle, qui ne sera pas seulement celle des états-majors, mais encore celle des généraux en chef.

Afin de nous en convaincre, énumérons les points principaux qu'elle devra embrasser pour comprendre tout ce qui se rapporte aux mouvemens des armées et aux entreprises qui en résultent :

1° Faire préparer d'avance tous les objets matériels nécessaires pour mettre l'armée en mouvement, c'est-à-dire pour ouvrir la campagne. Tracer les ordres, instructions et itinéraires (Marschroute) pour la rassembler et la mettre ensuite en action

2° Bien rédiger tous les ordres du général en chef pour les diverses entreprises, de même que les projets d'attaque pour les combats prévus ou prémédités.

3° Concerter avec les chefs du génie et de l'artillerie, les mesures à prendre pour mettre à l'abri les différens postes nécessaires à l'établissement des dépôts, comme aussi ceux qu'il conviendrait de fortifier à l'effet de faciliter les opérations de l'armée.

4° Ordonner et diriger les reconnaissances de toute espèce, et procurer, tant par ce moyen que par l'espionage, les renseignemens aussi exacts que possible des positions et mouvemens de l'ennemi.

5° Prendre toutes les mesures afin de bien combiner les mouvemens ordonnés par le général en chef. Concerter la marche des diverses colonnes, afin

qu'elle se fasse avec ordre et ensemble, s'assurer que tous les moyens usités pour rendre cette marche à la fois aisée et sûre, soient préparés à cet effet; régler le mode et le moment des haltes.

6° Bien composer et diriger par de bonnes instructions les avant-gardes ou arrière-gardes, ainsi que les corps détachés, soit comme flanqueurs, soit avec d'autres destinations. Munir ces différens corps de tous les objets nécessaires pour remplir leur mission.

7° Arrêter les formules et instructions aux chefs de corps ou à leurs état-majors, pour diverses méthodes de répartir les troupes dans les colonnes à portée de l'ennemi, de même que pour les former le plus convenablement lorsqu'il faudra se mettre en ligne pour combattre, selon la nature de terrain, et l'espèce d'ennemi auxquel on aura à faire (*).

8° Indiquer aux avant-gardes et autres corps détachés, des points de rassemblement bien choisis, pour le cas où ils seraient attaqués par des forces supérieures, et leur faire connaître quel appui ils peuvent se flatter de trouver au besoin.

9° Ordonner et surveiller la marche des parcs d'équipages, de munitions, de vivres et d'ambulances, tant dans les colonnes que sur les derrières, de manière à ce qu'ils ne gênent point les troupes tout

(*) Il s'agit ici d'instructions et formules générales et non répétées pour chaque mouvement journalier. Ce qui serait impraticable.

en restant à leur proximité ; prendre les mesures d'ordre et de sûreté soit en marche soit dans les gîtes et Wagenburg (barricades de charriots).

10° Tenir la main à l'arrivage successif des convois destinés à remplacer les vivres ou munitions consommées. Assurer la réunion de tous les moyens de transport tant du pays que de l'armée, et en régler l'emploi.

11° Diriger l'établissement des camps et régler le service pour leur sûreté, l'ordre et la police.

12° Etablir et organiser les lignes d'opérations et lignes d'étapes de l'armée, ainsi que les communications des corps détachés avec cette ligne. Désigner des officiers capables pour organiser et commander les dernières de l'armée ; y veiller à la sûreté des détachemens et convois ; les munir de bonnes instructions : veiller aussi à l'entretien des moyens de communication entre l'armée et sa base.

13° Organiser, sur cette ligne, les dépôts de convalescens, d'éclopés, de malingres ; les hôpitaux mobiles, les ateliers de confection ; pourvoir à leur sûreté.

14° Tenir note exacte de tous les détachemens formés soit sur les flancs, soit sur les derrières ; veiller à leur sort et à leur rentrée aussitôt qu'ils ne seraient plus nécessaires ; leur donner au besoin un centre d'action et en former des réserves stratégiques.

15° Organiser les bataillons ou compagnies de marche pour réunir, en faisceau, les hommes isolés ou petits détachemens allant de l'armée à la base d'opérations, ou de cette base à l'armée.

16° En cas de siéges, ordonner et surveiller le service des troupes dans les tranchées et se concerter avec les chefs du génie sur tous les travaux à prescrire à ces troupes, et sur leur conduite dans les sorties, comme dans les assauts.

17° Prendre, dans les retraites, les mesures de précaution nécessaires pour en assurer l'ordre; placer les troupes de relai qui devront soutenir et relever celles de l'arrière-garde; charger des officiers d'état-major intelligens de la reconnaissance de tous les points où les arrière-gardes pourraient tenir avec succès, pour gagner du temps; pourvoir d'avance à la marche des *Impedimenta*, afin de ne rien abandonner du matériel; y maintenir sévèrement l'ordre et prendre les précautions pour veiller à leur sûreté.

18° Pour les cantonnemens, en faire la répartition entre les différens corps, indiquer à chacun des corps d'armée la place d'allarme générale, leur prescrire les mesures de surveillance et tenir la main à ce que les réglemens s'exécutent ponctuellemement.

A l'examen de cette vaste nomenclature, que l'on pourrait encore grossir de bien des articles minutieux, chacun se récriera que tous ces devoirs sont autant ceux du généralissime que ceux de l'état-major:

c'est une vérité que nous venons de proclamer tout à l'heure, mais il est incontestable aussi que c'est précisément pour que le général en chef puisse vouer tous ses soins à la direction suprême des opérations, qu'on lui a donné un état-major chargé des détails d'exécution; dès lors toutes leurs attributions sont nécessairement en communauté, et malheur à l'armée quand ces autorités cessent de n'en faire qu'une, cela n'arrive cependant que trop fréquemment, d'abord parce que les généraux sont hommes et qu'ils en ont tous les défauts, ensuite parce qu'il ne manque pas dans l'armée, d'intérêts ou de prétentions en rivalité avec les chefs d'état-major (*).

On ne saurait attendre de notre Précis un traité complet pour régler tous les points de cette science presque universelle de l'état-major; car, en premier lieu, chaque pays attribue à ce corps une compétence plus ou moins étendue ensorte qu'il faudrait un traité différent pour chaque armée; ensuite beaucoup de ces détails se trouvent tant dans les ouvrages

(*) Les chefs de l'artillerie, du génie, et de l'administration, prétendent tous travailler avec le général en chef et non avec le chef d'état-major. Rien sans doute ne doit empêcher ces rapports directs de ces autorités avec le général en chef; mais il doit travailler avec elles en présence du chef d'état-major et lui renvoyer toute leur correspondance; autrement il y aurait confusion.

précités que dans celui du colonel Lallemant intitulé : Traité des opérations secondaires de la guerre; dans celui du marquis de Ternay, enfin dans le premier ouvrage de l'archiduc intitulé : *Grundsätze der höheren Tactik*.

Je me bornerai donc à présenter quelques idées sur les premiers articles de la nomenclature qui précède.

1° Les mesures que l'état-major doit prendre pour préparer l'entrée en campagne, embrassent toutes celles qui sont de nature à faciliter la réussite du premier plan d'opérations. On doit naturellement s'assurer par des revues des différens services, que tout le matériel est en bon état; les chevaux, les voitures ou caissons, les attelages, l'harnachement, la chaussure, doivent être examinés et complétés. Les équipages de ponts; les caisses d'outils du génie, le matériel d'artillerie, les équipages de siége si on doit les mouvoir, enfin ceux de l'ambulance, tout en un mot ce qui constitue le matériel, doit être vérifié et mis en état.

Si l'on ouvre la campagne dans le voisinage de grands fleuves, il faudra préparer à l'avance des chaloupes canonnières et des ponts volans, puis faire retirer toutes les embarcations sur les points et à la rive où l'on croira devoir s'en servir. Des officiers intelligens devront reconnaître les points les plus favorables tant pour l'embarquement que pour l'arri-

vage, en préférant les localités qui offrent les chances de succès les plus certaines pour un premier établissement sur la rive opposée.

L'état-major préparera tous les itinéraires qui seront nécessaires pour amener les différens corps d'armée sur les points de rassemblement, en s'attachant surtout à diriger les marches de manière à ne rien faire préjuger à l'ennemi relativement aux entreprises que l'on aurait dessein de former.

Si la guerre est offensive, on conviendra avec les chefs du génie, des travaux à exécuter à proximité de la base d'opérations, dans le cas où des têtes de ponts ou camps retranchés devraient y être construits.

Si la guerre est défensive, on ordonnera ces travaux entre la première ligne de défense et la seconde base.

2° Une partie essentielle de la logistique est sans contredit celle qui concerne la rédaction des dispositions de marches ou d'attaques, arrêtées par le général en chef et transmises par l'état-major. La première qualité d'un général, après celle de savoir former de bons plans, sera incontestablement de faciliter l'exécution de ses ordres par la manière lucide dont il les rédigera. Quoique ce soit au fond la besogne de son chef d'état-major, ce sera toujours du commandant en chef qu'émanera le mérite de ses dispositions s'il est un grand capitaine; en cas

contraire le chef d'état-major y suppléera autant qu'il sera en son pouvoir, en se concertant bien avec le chef responsable

J'ai vu employer par moi-même deux systèmes fort opposés pour cette branche importante du service : le premier, que l'on peut nommer la vieille école, consiste à donner chaque jour, pour les mouvemens de l'armée, des dispositions générales remplies de détails minutieux et en quelque sorte scolastiques, d'autant plus déplacés qu'ils sont ordinairement adressés à des chefs de corps assez expérimentés pour qu'on ne les mène pas à la lisière comme des sous-lieutenans sortans de l'école.

L'autre système est celui des ordres isolés, donnés par Napoléon à ses maréchaux, ne prescrivant à chacun d'eux que ce qui le concernait particulièrement, et se bornant tout au plus à leur donner connaissance des corps destinés à opérer en commun avec eux soit à droite, soit à gauche, mais ne leur traçant jamais l'ensemble des opérations de l'armée entière (*). J'ai eu lieu de me convaincre qu'il en agissait ainsi par système, soit pour couvrir l'ensemble de ses combinaisons d'un voile mystérieux, soit dans la crainte que des ordres plus généraux

(*) Je crois qu'au passage du Danube avant Wagram et au début de la seconde campagne de 1813, Napoléon dévia de son habitude en traçant un ordre général.

venant à tomber entre les mains de l'ennemi, n'aidassent celui-ci à déjouer ses projets.

Sans doute il est fort avantageux de tenir ses entreprises secrètes, et Frédéric-le-Grand disait avec raison que, si son bonnet de nuit savait ce qu'il avait en tête, il le jetterait au feu. Ce secret pouvait être praticable du temps où Frédéric campait avec toute son armée blottie autour de lui; mais sur l'échelle où Napoléon manœuvrait, et avec la manière de faire la guerre aujourd'hui, quel ensemble espérer de la part de généraux qui ignoreraient absolument ce qui se passe autour d'eux?

De ces deux systêmes, le dernier me paraît préférable; toutefois on pourrait adopter un terme moyen entre le laconisme souvent outré de Napoléon et le verbiage minutieux qui prescrivait à des généraux expérimentés tels que Barclay, Kleist, Wittgenstein, la manière dont ils devaient rompre par pelotons et se reformer en arrivant à leurs positions; puérilité d'autant plus fâcheuse qu'elle devenait inexécutable en face de l'ennemi (*). Il suffirait, selon moi, de donner aux généraux des ordres particuliers pour ce qui concerne leurs corps d'armée, et d'y joindre

(*) On me reprochera peut être d'interdire ici aux chefs de l'état-major général, ces mêmes détails que je place plus haut au nombre de leurs plus importans devoirs; ce qui serait injuste. Ces détails sont en effet du ressort de l'état-major, ce qui ne veut pas dire que le major-général ne puisse les confier aux délégués

quelques lignes chiffrées pour leur indiquer, en peu de mots, l'ensemble de l'opération et la part qui leur est réservée. A défaut de ce chiffre, on confiera l'ordre verbal à un officier capable de le bien concevoir et de le rendre exactement. Les indiscrets ne seraient plus à craindre et l'ensemble dans les opérations serait assuré.

Quoiqu'il en soit, la rédaction de ces dispositions est en elle-même une chose fort importante, bien qu'elle ne remplisse pas toujours ce qu'on serait en droit d'en attendre : chacun rédige ses instructions selon ses vues, son caractère, sa capacité, et rien ne saurait mieux signaler le degré de mérite des chefs d'une armée, que la lecture attentive des dispositions qu'ils ont données à leurs lieutenans : c'est la meilleure biographie qu'on puisse désirer.

Mais il est temps de quitter cette digression pour venir à l'article des marches.

3° L'armée étant rassemblée et voulant se porter à une entreprise quelconque il s'agira de la mettre en mouvement avec tout l'ensemble et la précision possibles, en prenant toutes les mesures d'usage pour l'éclairer et la couvrir dans ses mouvemens.

---

qu'il a dans chacun des corps d'armée marchant isolément. Il aura assez à faire à diriger l'ensemble et à veiller particulièrement sur les marches du corps de bataille qui accompagne ordinairement le quartier-général de l'armée. On voit donc qu'il n'y a aucune contradiction.

Il est deux sortes de marches : celles qui se font hors de vue de l'ennemi et celles qui ont lieu en sa présence, lorsqu'il s'agit de se retirer, ou de l'attaquer. Ces marches surtout, ont subi de grands changemens dans les dernières campagnes. Jadis les armées ne s'abordaient guère qu'après avoir été plusieurs jours en présence ; alors l'attaquant faisait ouvrir, par des pionniers, des chemins parallèles pour les diverses colonnes. Aujourd'hui on s'aborde plus promptement et on se contente des chemins existans. Toutefois il est essentiel, l'orsqu'une armée est en marche, que des pionniers et des sapeurs suivent les avant-gardes, pour multiplier les issues, applanir les difficultés, jeter au besoin de petits ponts sur les ruisseaux, et assurer de fréquentes communications entre les divers corps d'armée.

Dans la manière actuelle de marcher, le calcul du temps et des distances est devenu plus compliqué ; les colonnes d'une armée ayant toutes des espaces différens à parcourir, il faut savoir combiner le moment de leur départ et leurs instructions : 1) avec les distances qu'elles ont à franchir ; 2) avec le matériel plus ou moins considérable que chacune traînera à sa suite ; 3) avec la nature du pays plus ou moins difficile ; 4) avec les rapports qu'on a sur les obstacles que l'ennemi peut leur opposer ; 5) avec le degré d'importance qu'il y aurait à ce que leur marche fût cachée ou découverte.

Dans cet état de choses, le moyen qui paraît le plus sûr et le plus simple pour ordonner les mouvemens, soit aux grands corps formant les ailes de l'armée, soit à tous ceux qui ne marcheraient pas avec la colonne où se trouve le quartier-général, sera, de s'en rapporter pour les détails à l'expérience des généraux commandant ces corps, en ayant soin de les habituer à une grande ponctualité. Alors il suffira de leur indiquer le point et le but qu'ils doivent chercher à atteindre, la route qu'ils doivent prendre et l'heure à laquelle on compte qu'ils arriveront en position. Bien entendu qu'on doit leur faire connaître les corps qui marcheraient, soit avec eux, soit sur les routes latérales de droite et de gauche, pour qu'ils puissent se régler en conséquence; enfin on leur dira ce qu'on saurait d'intéressant sur la présence de l'ennemi, et on leur indiquera une direction de retraite s'ils y étaient forcés (*).

Tous les détails qui tendraient à prescrire chaque jour, aux chefs de ces corps, la manière de former leurs colonnes et de les remettre en position, sont du pédantisme plus nuisible qu'utile. Tenir la main à ce qu'ils marchent habituellement selon tous les réglemens ou usages adoptés, c'est chose nécessaire;

(*) Napoléon ne le faisait jamais parce qu'il prétendait qu'on ne devait jamais croire d'avance à la possibilité d'être battu. Dans bien des marches c'est en effet une précaution inutile, mais en beaucoup de cas elle est indispensable.

mais il faut leur laisser la latitude d'organiser leurs mouvemens de manière à arriver à l'heure et au point indiqués, sauf à les renvoyer de l'armée, s'ils y manquent par leur faute ou leur mauvaise volonté. Dans les retraites néanmoins, qui seraient échelonnées sur une seule route, il faudra prendre des mesures précises pour les départs et les haltes.

Il va sans dire que chaque colonne doit avoir sa petite avant-garde et ses flanqueurs pour marcher selon les précautions requises, et il convient, lors même qu'elles marcheraient en seconde ligne, qu'à leur tête se trouvent toujours quelques pionniers et sapeurs des divisions, avec les outils pour ouvrir les marches nécessaires, ou réparer les accidens qui pourraient survenir; quelques-uns de ces travailleurs doivent être assignés à chaque colonne de parc; de même un léger équipage de chevalets pour jeter de petits ponts sera toujours d'une grande utilité.

4° L'armée marche souvent précédée d'une avant-garde générale, ou ce qui est plus fréquent dans le système moderne, le corps de bataille et chacune des ailes ont leur avant-garde particulière. Il est assez d'usage que les réserves et le centre marchent ensemble avec le quartier-général et selon toute probalité l'avant-garde générale, quand il y en aura une, suivra la même direction, en sorte que la moitié de l'armée se trouvera ainsi agglomérée sur la route du centre. C'est dans ces circonstances surtout qu'il faut savoir bien prendre ses mesures pour éviter

l'encombrement. Il arrive toutefois aussi, que les grands coups devant se porter sur une aile, les réserves et le quartier-général, même parfois l'avant-garde générale, se transportent du même côté; en ce cas, tout ce qui est indiqué pour les mouvemens du centre sera également praticable et recommandé.

Il est essentiel que les avant-gardes soient accompagnées par de bons officiers d'état-major, capables de bien juger les mouvemens de l'ennemi, et d'en rendre compte au général en chef afin d'éclairer ses résolutions, ce que le commandant de l'avant-garde fera aussi de son côté. Il va sans dire qu'une avant-garde générale doit être composée de troupes légères de toutes armes; de quelques troupes d'élite comme corps de bataille, de quelques dragons dressés pour combattre à pied; d'artillerie à cheval, de pontonniers, sapeurs, etc., avec de légers chevalets et pontons pour passer de petites rivières; quelques carabiniers bons tireurs n'y seront pas déplacés; et un officier topographe devra également la suivre pour prendre un croquis à vue du pays, à une demi lieue ou plus, de chaque côté de la route. Enfin il est indispensable d'y ajouter de la cavalerie irrégulière comme éclaireurs, autant pour épargner la bonne cavalerie, que parce que les troupes irrégulières sont les plus aptes à ce service.

5° A mesure que l'armée avance et s'éloigne de sa base, les lois d'une bonne logistique indiquent la nécessité d'organiser la ligne d'opérations et d'étapes

qui doit servir de lien entre l'armée et cette base. L'état-major divisera ces étapes en arrondissemens, dont le chef-lieu sera dans la ville la plus importante pour ses ressources en logemens et en approvisionnemens de toute espèce; s'il y a une place de guerre, le chef-lieu y sera établi de préférence.

Les étapes placées à la distance de 5 jusqu'à 10 lieues selon les villes existantes, mais à une moyenne de 7 à 8 lieues, seraient ainsi au nombre de 15 sur une ligne de 100 lieues, et formeraient 3 ou 4 brigades d'étapes. Chacune d'elles aurait un commandant, un détachement de troupes ou de soldats convalescens, pour régulariser les logemens et servir à la fois de protection aux autorités du pays (quand elles restent); elles fourniront les sauvegardes aux relais de poste et les escortes nécessaires; le commandant veillera au bon état des routes et des ponts.

Autant qu'on le pourra il devra être fait de petits magasins et un parc de quelques voitures, dans chacune des étapes, ou du moins dans les chefs-lieux des brigades.

Le commandement des divisions territoriales sera confié à des officiers généraux prévoyans et capables; car de leurs opérations dépend souvent la sécurité des communications de l'armée (*). Ces divisions

(*) On objectera que dans les guerres nationales ces étapes sont impraticables; je dirai, au contraire, que là elles seront

pourront même selon les circonstances être transformées en réserves stratégiques, ainsi que nous avons dit à l'art. 24; quelques bons bataillons, aidés des détachemens allant sans cesse de l'armée à sa base et de la base à l'armée, suffiront presque toujours au maintien des communications.

6° Quant aux mesures moitié logistiques moitié tactiques, par le moyen desquelles l'état-major doit amener les troupes de l'ordre de marche aux divers ordres de bataille, c'est une étude aussi importante qu'elle est minutieuse. Les trois ouvrages que nous avons cités, ont assez approfondi cette matière, pour nous dispenser de les suivre sur un terrain aussi ardu; on ne saurait traiter ces questions qu'en abordant ces détails qui font le mérite de ces ouvrages et qui sont tout à fait en dehors des bornes de celui-ci. D'ailleurs que nous resterait-il à dire après les deux volumes que Mr de Ternay et le colonel Koch, son commentateur, ont consacrés à démontrer toutes les combinaisons logistiques des mouvemens de troupes et des différens procédés de formation. Et si beaucoup de ces procédés sont bien difficiles à mettre

---

souvent aventurées; mais que c'est là précisément qu'elles doivent être établies sur une plus grande échelle et qu'elles sont le plus nécessaires. La ligne de Bayonne à Madrid eut une ligne d'étapes pareille qui résista quatre ans à toutes les attaques des guérillas; bien que quelques convois aient été enlevés: elle fut même étendue un moment jusqu'à Cadix.

en pratique en face de l'ennemi, on reconnaîtra du moins leur utilité pour les mouvemens préparatoires exécutés hors de portée; grâces à cet excellent manuel, au traité de Guibert et au premier ouvrage de l'archiduc (Gründsätze der höheren Kriegskunst) on peut s'instruire facilement à toutes ces opérations de logistique qu'il ne nous était pas permis de passer sous silence, mais qu'il suffit à notre plan de signaler.

Avant de quitter cet intéressant sujet je crois devoir rapporter quelques évènemens remarquables pour faire apprécier toute l'importance d'une bonne logistique : l'un est le rassemblement miraculeux de l'armée française dans les plaines de Géra en 1806; le second est l'entrée en campagne de 1815.

Dans l'un et l'autre de ces évènemens Napoléon sut faire affluer, avec une précision admirable, sur le point décisif de la zône d'opérations, ses colonnes qui étaient parties des points les plus divergens.

Le choix de ce point décisif était un habile combinaison stratégique, le calcul des mouvemens fut une opération logistique, émanée de son cabinet. Long-temps on a prétendu que Berthier était l'artisan de ces instructions conçues avec tant de précision, et transmises ordinairement avec tant de lucidité : j'ai eu cent occasions de m'assurer de la fausseté de cette assertion. L'Empereur était lui-même le vrai chef de son état-major : muni d'un compas ouvert à une échelle de sept à huit lieues en

ligne directe (ce qui suppose toujours neuf à dix lieues au moins par les sinuosités des routes), appuyé et quelquefois couché sur sa carte, où les positions de ses corps d'armée et celles présumées de l'ennemi étaient marquées par des épingles de différentes couleurs, il ordonnait ses mouvemens avec une assurance dont on aurait peine à se faire une juste idée. Promenant son compas avec vivacité sur cette carte, il jugeait en un clin d'œil le nombre de marches nécessaires à chacun de ses corps pour arriver au point où il voulait l'avoir à jour nommé; puis plaçant ses épingles dans ces nouveaux sites, et combinant la vitesse de la marche qu'il faudrait assigner à chacune des colonnes, avec l'époque possible de leur départ, il dictait ces instructions qui à elles seules seraient un titre de gloire.

C'est ainsi que Ney venant des bords du lac de Constance, Lannes de la Haute-Souabe, Soult et Davoust de la Bavière et du Palatinat, Bernadotte et Augereau de la Franconie, et la garde impériale arrivant de Paris, se trouvèrent en ligne sur trois routes parallèles débouchant à la même hauteur entre Saalfeld, Géra et Plauen, quand personne dans l'armée, ni en Allemagne, ne concevait rien à ces mouvemens en apparence si compliqués (*).

(*) J'en excepte toutefois le petit nombre d'officiers capables de les pénétrer par analogie avec les précédens.

De même en 1815, quand Blucher cantonnait paisiblement entre la Sambre et le Rhin, et que Wellington donnait ou recevait des fêtes à Bruxelles, attendant l'un et l'autre le signal d'envahir la France; Napoléon, que l'on croyait à Paris tout occupé de cérémonies politiques d'apparat, accompagné de sa garde qui venait à peine de se reformer dans la capitale, fondait comme l'éclair sur Charleroi et sur les quartiers de Blucher, avec des colonnes convergeant de tous les points de l'horison pour arriver, avec une rare ponctualité, le 14 Juin dans les plaines de Beaumont sur les bords de la Sambre (Napoléon n'était parti que le 12 de Paris).

La combinaison de ces deux opérations reposait sur un habile calcul stratégique, mais leur exécution fut incontestablement un chef-d'œuvre de logistique. Pour faire juger le mérite de pareilles mesures je rapporterai, en opposition avec elles, deux circonstances où des fautes de logistique faillirent devenir fatales. Napoléon rappelé d'Espagne en 1809 par les armemens de l'Autriche, et certain d'avoir la guerre avec cette puissance, dépêcha Berthier en Bavière avec la mission délicate de rassembler l'armée, toute disséminée depuis Strasbourg à Erfurt.

Davoust revenait de cette ville, Oudinot de Francfort: Masséna en route pour l'Espagne retrogradait par Strasbourg sur Ulm; les Saxons, les Bavarois et les Wurtembergeois quittaient leurs pays respectifs,

Des distances immenses séparaient ainsi ces corps, et les Autrichiens, réunis depuis long-temps, pouvaient aisément percer cette toile d'araignée et en détruire ou disperser les parties. Napoléon, justement inquiet, ordonna à Berthier de rassembler l'armée à Ratisbonne si la guerre n'était pas commencée à son arrivée, mais dans le cas contraire de la réunir plus en arrière vers Ulm.

La cause de cette double alternative n'était pas difficile à pénétrer: si la guerre était commencée, Ratisbonne se trouvait trop près de la frontière d'Autriche pour l'assigner comme rassemblement, car les corps pourraient venir se jeter isolément au milieu de 200 mille ennemis : en fixant la réunion à Ulm l'armée serait concentrée plutôt, ou du moins l'ennemi aurait cinq à six marches de plus à faire pour l'atteindre, ce qui était un point capital, dans la situatuation respective des deux partis.

Il ne fallait pas être un génie pour comprendre la chose; cependant les hostilités n'ayant commencé que quelques jours après l'arrivée de Berthier à Munich, ce trop célèbre major-général eut la bonhomie de s'attacher littéralement à l'ordre reçu, sans en expliquer l'intention manifeste; non seulement il persista à vouloir réunir l'armée à Ratisbonne, mais il fit même retourner sur cette ville Davoust, qui avait eu le bon esprit de se rabattre d'Amberg sur la direction d'Ingolstadt.

Heureusement Napoléon averti en 24 heures du passage de l'Inn, par le télégraphe, arriva comme l'éclair à Abensberg, au moment où Davoust allait se trouver investi, et l'armée scindée ou morcelée par une masse de 180 mille ennemis. On sait par quel prodige il la rallia et triompha dans les cinq journées glorieuses d'Abensberg, de Siegenbourg, de Landshut, d'Eckmuhl et de Ratisbonne, qui réparèrent les fautes de la pitoyable logistique de son chef d'état-major.

Nous terminerons ces citations par les évènemens qui précédèrent et accompagnèrent le passage du Danube avant Wagram; les mesures pour faire arriver à point nommé dans l'île de Lobau, le corps du vice-roi d'Italie venant de la Hongrie, celui de Marmont venant de la Styrie, et celui de Bernadotte venant de Linz, sont moins étonnantes encore que le fameux arrêté ou décret impérial en 31 articles qui réglait les détails du passage et de la formation dans les plaines d'Enzersdorf, en présence de 140 mille Autrichiens et de 500 pièces de canon, comme s'il se fut agi d'une fête militaire. Toutes ces masses se trouvant réunies dans l'île le 4 Juillet au soir, trois ponts sont jetés en un clin-d'œil sur un bras du Danube de 70 toises, par la nuit la plus obscure et au milieu de torrens de pluie ; 150 mille hommes y défilent en présence d'un ennemi redoutable, et sont formés avant midi dans la plaine, à

une lieue en avant des ponts, qu'ils couvrent par un changement de front; le tout en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour le faire dans une manœuvre d'instruction répétée à plusieurs reprises. A la vérité l'ennemi avait résolu de ne disputer le passage que faiblement, mais on l'ignorait, et le mérite des dispositions prises n'en est par moins manifeste.

Cependant, par une bizarrerie des plus extraordinaires, le Major-général ne s'était point aperçu, en expédiant dix ampliations du fameux décret, que par méprise le pont du centre avait été assigné à Davoust, bien qu'il dût former l'aile droite; tandis que le pont de droite avait été assigné à Oudinot qui devait former le centre. Ces deux corps se croisèrent ainsi durant la nuit, et sans l'intelligence des régimens et de leurs chefs, le plus horrible desordre aurait pu s'introduire. Grâce à l'inaction de l'ennemi on en fut quitte pour quelques détachemens qui suivirent le corps auquel ils n'apartenaient pas: ce qu'il y eut de plus étonnant c'est, qu'après une pareille équipée, Berthier put être décoré du titre de prince de Wagram; c'était la plus sanglante des épigrammes!

Sans doute l'erreur était échappée à Napoléon dans la dictée de son décret: mais un chef d'état-major expédiant vingt copies de cet ordre, et chargé d'office de veiller à la formation des troupes, ne devait-il pas s'apercevoir d'une telle méprise?

En voilà assez pour faire apprécier toute l'influence qu'une bonne logistique peut avoir sur les opérations militaires.

Pour compléter ce que je m'étais proposé de dire en rédigeant cet article, j'aurais à parler aussi des reconnaissances. Elles sont de deux espèces : les premières sont purement topographiques et statistiques ; elles ont pour but d'acquérir des notions sur le pays, ses accidens de terrain, ses routes, défilés, ponts, etc. ; de connaître ses ressources et ses moyens de toute espèce. Aujourd'hui la géographie, la topographie et la statistique ont fait tant de progrès, que ces reconnaissances sont moins nécessaires qu'autrefois ; cependant elles seront toujours d'une grande utilité tant que l'Europe ne sera pas cadastrée ; or il est probable qu'elle ne le sera jamais. Il existe beaucoup de bonnes instructions sur ces sortes de reconnaissances auxquelles je dois renvoyer mes lecteurs.

Les autres sont celles que l'on ordonne pour s'assurer des mouvemens de l'ennemi. Elles se font par des détachemens plus ou moins forts ; si l'ennemi est formé en présence, ce sont les généraux ou chefs d'état-major, qui doivent aller en personne le reconnaître ; s'il est en marche, on peut pousser des divisions entières de cavalerie, pour percer le rideau de postes dont il est entouré.

Ces opérations sont assez bien enseignées dans une foule d'ouvrages élémentaires, notamment celui du colonel Lallemand et dans le règlement du service de campagne : d'ailleurs nous croyons devoir réunir, dans l'article suivant, tout ce que nous avons à dire sur les divers moyens de pénétrer ce que fait l'ennemi.

ARTICLE XLII.

Des reconnaissances et autres moyens de bien connaître les mouvemens de l'ennemi.

Un des moyens les plus importans pour bien combiner d'habiles manœuvres de guerre, serait sans contredit de ne jamais les ordonner que sur une connaissance exacte de ce que ferait l'ennemi. En effet, comment savoir ce que l'on doit faire soi-même, si l'on ignore ce que fait l'adversaire. Mais autant cette connaissance serait décisive, autant elle est difficile, pour ne pas dire impossible, à acquérir; et c'est précisément là une des causes qui rendent la théorie de la guerre si différente de la pratique.

C'est de là que viennent tous les mécomptes des généraux, qui ne sont que des hommes instruits sans avoir le génie naturel de la guerre, ou sans y suppléer par le coup-d'œil exercé que peut donner une

longue expérience et une grande habitude de diriger des opérations militaires. Il est toujours aisé, en sortant des bancs d'une académie, de faire un projet pour déborder une aile, pour menacer les communications d'une armée, lorsqu'on agit pour les deux partis en même temps et qu'on les dispose à son gré, soit sur une carte géographique, soit sur un plan de terrain simulé; mais quand on a affaire à un adversaire habile, actif, entreprenant, et dont tous les mouvemens sont une énigme, alors l'embarras commence, et c'est ici que se montre toute la médiocrité d'un général ordinaire.

J'ai acquis tant de preuves de cette vérité dans ma longue carrière, que si j'avais à éprouver un général, j'estimerais bien plus celui qui ferait des suppositions justes sur les mouvemens de l'ennemi, que celui qui étalerait des théories si difficiles à bien faire, mais si faciles à apprendre quand on les trouve toutes faites.

Il y a quatre moyens pour parvenir à juger les opérations d'une armée ennemie; le premier est celui d'un espionnage bien organisé et largement payé (*); le second est celui des reconnaissances

(*) Recommander l'espionnage paraîtra une œuvre impie aux songe-creux philantropes, mais je les prie de ne pas oublier qu'il s'agit d'épier les mouvemens d'une armée et non de délation.

faites par d'habiles officiers et des corps légers ; le troisième consiste dans les renseignemens qu'on pourrait obtenir des prisonniers de guerre : le quatrième est celui d'établir soi-même les hypothèses qui peuvent être les plus vraisemblables d'après deux bases différentes : j'expliquerai cette idée plus bas. Enfin il est un 5e moyen, celui des signaux ; quoiqu'il s'applique plutôt à indiquer la présence de l'ennemi, qu'à juger de ses projets, il peut être rangé dans la catégorie dont nous nous occupons.

Pour tout ce qui se passe dans l'intérieur de l'armée ennemie, l'espionnage semble le plus sûr, car une reconnaissance, quelque bien faite qu'elle soit, ne peut donner aucune notion de ce qui se passe au-delà de l'avant-garde. Cela ne veut pas dire qu'il n'en faille pas faire, car il faut tenter tous les moyens de se bien instruire ; mais cela veut dire qu'il ne faut pas compter sur leur résultat. Il en est de même des rapports des prisonniers de guerre, ils sont souvent utiles, et le plus souvent il serait fort dangereux d'y ajouter foi. En tout cas un état-major habile ne manquera pas de choisir quelques officiers instruits qui, chargés de ce service spécial, sauront diriger leurs questions de manière à démêler parmi les réponses ce qu'il peut être important de savoir.

Les partisans qu'on lance en coureurs au milieu des lignes d'opérations de l'ennemi, pourraient sans

doute apprendre quelque chose de ces mouvemens, mais il est presqu'impossible de communiquer avec eux et d'en recevoir des avis. L'espionnage, s'il est conçu sur une base bien large, réussira plus généralement : toutefois il est difficile qu'un espion pénètre jusqu'au cabinet du général ennemi et puisse en arracher le secret de ses entreprises; il se bornera donc le plus souvent à indiquer les mouvemens dont il est le témoin, ou ceux qu'il apprendra par des bruits publics; et lorsqu'on recevra l'avis de ces mouvemens, on ne saura encore rien de ceux qui surviendraient dans l'intervalle, ni du but ultérieur que l'ennemi se propose : on saura bien par exemple que tel corps a passé par Jéna se dirigeant sur Weimar, tel autre a passé par Géra se dirigeant vers Naumbourg, mais où iront-ils? que veulent-ils entreprendre? C'est ce qui sera bien difficile à apprendre même de l'espion le plus habile.

Lorsque les armées campaient sous la tente, presqu'entièrement réunies, alors les nouvelles de l'ennemi étaient plus certaines, car on pouvait pousser des partis jusqu'en vue de leur camp et les espions pouvaient aussi instruire de tous les mouvemens de ces camps. Mais avec l'organisation actuelle en corps d'armée qui cantonnent ou bivouaquent, la chose est devenue plus compliquée, plus embarrassante et en résultat presque nulle.

L'espionnage peut rendre néanmoins de bons ser-

vices lorsque l'armée de l'adversaire est conduite par un grand capitaine ou un grand souverain, marchant toujours avec la majeure partie de ses forces et réserves. Tels étaient par exemple l'Empereur Alexandre et Napoléon : lorsqu'on pouvait savoir où ils avaient passé et qu'elle direction ils prenaient, on pouvait, sans s'arrêter au détail des autres mouvemens, juger à peu près le projet qu'ils avaient en vue.

Un général habile peut suppléer à l'insuffisance de tous ces moyens par des hypothèses bien posées et bien résolues d'avance, et je puis le dire avec une certaine satisfaction, ce moyen ne m'a presque jamais manqué, et je me suis rarement trompé en y ayant recours. Si la fortune ne m'a jamais mis à la tête d'une armée, j'ai été du moins chef d'état-major de près de cent mille hommes, et appelé bien des fois au conseil des plus grands souverains de nos jours, dans lequel il s'agissait de diriger les masses de toute l'Europe armée, et je ne me suis trompé que deux ou trois fois dans les hypothèses que je posais, et dans la manière de résoudre les questions qui en résultaient. Je me suis même convaincu que toute question bien posée est presque toujours facile à résoudre, quand on a le jugement sain. Or comme je l'ai déjà dit, j'ai constamment reconnu, qu'une armée ne pouvant opérer que sur le centre ou sur une des extrémités de son front d'opé-

rations, il n'y avait guère plus de trois à quatre chances possibles à prévoir. Dès lors un esprit bien pénétré de ces vérités, et imbu de bons principes de guerre, saura toujours adopter un parti qui pourvoie d'avance aux chances les plus probables. Je me permettrai d'en citer quelques exemples pris dans ma propre expérience.

Lorsqu'en 1806 on était encore indécis en France sur la guerre de Prusse, je fis un mémoire sur les probabilités de la guerre et les opérations qui auraient lieu dans ce cas.

J'établis les trois hypothèses suivantes : 1° Les Prussiens attendront Napoléon derrière l'Elbe, et feront la guerre défensive jusqu'à l'Oder pour attendre le concours de la Russie et de l'Autriche ; 2° dans le cas contraire ils s'avanceront sur la Saale, appuyant leur gauche à la frontière de Bohême et défendant les débouchés des montagnes de Franconie ; 3° ou bien, attendant les Français par la grande chaussée de Mayence, ils s'avanceront imprudemment jusqu'à Erfurt.

Je ne crois pas qu'il y eût d'autres chances possibles à supposer, à moins qu'on ne crût les Prussiens assez mal avisés pour partager leurs forces, déjà inférieures, sur les deux directions de Wesel et de Mayence ; faute inutile, puisque sur la première de ces routes il n'avait pas paru un seul soldat français depuis la guerre de sept ans.

Et bien ces trois hypothèses ainsi posées, si l'on se demandait le parti qu'il convenait le mieux à Napoléon d'adopter, n'était-il pas facile de conclure «que le gros de l'armée française étant déjà rassem-«blé en Bavière, il fallait le jeter sur la gauche des «Prussiens par Géra et Hof, car quelque hypothèse «qu'ils adoptassent, c'était là qu'était le nœud-«gordien de toute la campagne.»

S'avançaient-ils sur Erfurt? en tombant sur Géra on les coupait de leur ligne de retraite et on les rejetait sur le Bas-Elbe, à la mer du Nord. S'appuyaient-ils à la Saale? en attaquant leur gauche par Hof et Géra on les accablait partiellement et on pouvait encore les prévenir par Leipzig à Berlin. S'ils restaient enfin derrière l'Elbe, c'était toujours sur la direction de Géra et de Hof qu'il fallait les aller chercher.

Qu'importait dès lors de savoir le détail de leurs mouvemens, puisque l'intérêt était toujours le même? Aussi, bien convaincu de ces vérités, n'hésitai-je pas à annoncer, *un mois avant la guerre*, que ce serait bien là ce que Napoléon entreprendrait, et que si les Prussiens passaient la Saale, ce serait à Jéna et à Naumbourg qu'on se battrait!!

Quelles suppositions faisaient le duc de Brunswick et ses conseillers, au même instant où je voyais si juste? Pour y croire, il faut les lire dans les ouvrages de MM. C. de W. et Ruhle de Li-

lienstern (Operationsplan..... et Bericht eines Augenzeugen).

Si je rappelle cette circonstance, déjà plus d'une fois citée, ce n'est point un sentiment de vanité qui m'y porte, car j'aurais d'autres citations de cette nature à faire; mais j'ai seulement voulu démontrer qu'on peut souvent agir à la guerre d'après des problèmes bien posés, sans trop s'arrêter aux détails des mouvemens de son adversaire. Si Mr le général de Clausewitz avait été aussi souvent que moi dans le cas de poser ces problèmes et de les voir résoudre, il n'eût pas tant douté de l'efficacité des théories de guerre fondées sur les principes, car ce sont ces théories qui seules pourront servir de guide pour de pareilles solutions. Ses trois volumes sur la guerre prouvent évidemment que, dans une situation pareille à celle où se trouvait le duc de Brunswick en 1806, il eut été tout aussi embarrassé que lui sur le parti qu'il fallait prendre. L'irrésolution doit être l'apanage des esprits qui doutent de tout.

Revenant à notre sujet, je dois avouer que l'espionnage a été singulièrement négligé dans bien des armées modernes, et en 1813 entr'autres, l'état-major du prince de Schwarzenberg n'ayant pas un sou à sa disposition pour ce service, l'Empereur Alexandre dut fournir des fonds de sa cassette pour donner, à cet état-major, le moyen

d'envoyer des agens en Lusace apprendre où se trouvait Napoléon. Le général Mack à Ulm et le duc de Brunswick en 1806 n'étaient pas mieux instruits; et les généraux français payèrent souvent cher, en Espagne, l'impossibilité d'avoir des espions et des renseignemens sur ce qui se passait autour d'eux.

Pour les renseignemens qu'on peut obtenir des corps volans, l'armée russe est mieux partagée que toute autre, grâce à ses cosaques et à l'intelligence de ses partisans.

L'expédition du prince Koudacheff, envoyé après la bataille de Dresde au prince de Suède, et qui, après avoir traversé l'Elbe à la nage, marcha au milieu des colonnes françaises jusque vers Wittemberg, est un monument historique de ces sortes de courses. Les renseignemens fournis par les partisans des généraux Czernitcheff, Benkendorf, Davidoff et Seslawin, ont rendu d'éminens services de la même nature. On se rappelle que ce fut une dépêche de Napoléon à l'impératrice Marie Louise, interceptée près de Chalons par les cosaques, qui apprit aux alliés le projet formé par l'empereur des Français pour se jeter sur leurs communications avec toutes ses forces réunies, en se basant sur la ceinture des places fortes de la Lorraine et de l'Alsace. Ce précieux renseignement décida la réunion des armées de Blucher et de Schwartzenberg, que toutes les belles remontrances stratégiques n'étaient

jamais parvenues à faire agir de concert, si ce n'est à Leipzig et à Brienne.

On sait aussi que ce fut un avis donné par Seslawin au général Doctoroff, qui empêcha celui-ci d'être écrasé à Borowsk par Napoléon qui venait de partir de Moscou avec toute son armée pour commencer sa retraite. On n'y voulait d'abord pas croire, et il fallut que Seslawin piqué, allât enlever un officier et quelques soldats de la garde, au milieu des bivouacs français, pour confirmer son rapport. Cet avis, qui décida la marche de Koutousoff sur Malo-Jaroslawetz, empêcha Napoléon de prendre la route de Kalouga, où il eut trouvé plus de ressources, où il eut évité les désastres de Krasnoï et de la Bérésina, ce qui, du reste, eut diminué la catastrophe sans l'empêcher entièrement.

De tels exemples, quelque rares qu'ils soient, suffisent pour donner une idée de ce qu'on peut attendre de bons partisans conduits par des officiers capables.

Pour arriver à une conclusion, je résumerai cet article aux vérités suivantes :

1° C'est qu'un général ne doit rien négliger pour être instruit des mouvemens de l'ennemi, et employer à cet effet des reconnaissances, des espions, des corps légers conduits par des officiers capables, des signaux, enfin des officiers instruits chargés de diriger aux avant-gardes les interrogatoires des prisonniers.

2° Qu'en multipliant des renseignemens quelque imparfaits et contradictoires qu'ils soient, on parvient souvent à démêler la vérité du sein même de leurs contradictions.

3° Qu'il faut néanmoins se défier de ces moyens et ne pas trop y compter pour la combinaison de ses opérations.

4° Qu'à défaut de renseignemens sûrs et exacts, un général capable ne doit jamais se mettre en marche sans avoir deux ou trois partis pris sur les hypothèses vraisemblables qu'offrirait la situation respective des armées, et que ces partis pris soient fondés sur les principes.

Je pourrais garantir que dans ce cas, rien de bien imprévu ne pourra venir le surprendre et lui faire perdre la tête comme cela arrive si souvent : car à moins d'être tout à fait incapable de commander une armée, on doit être en état de faire les suppositions les plus probables sur ce que l'ennemi entreprendra, et adopter d'avance un parti sur l'une ou l'autre de ces suppositions qui viendrait à se réaliser (*). Je ne pourrais trop le répéter, c'est dans de pareilles suppositions, bien posées et bien réso-

(*) On ne m'accusera pas, je pense, de vouloir qu'il n'arrive jamais d'évènement à la guerre qui sorte de toutes les prévisions possibles ; il suffirait des surprises de Crémone, de Berg-op-zoom, de Hochkirch, pour prouver le contraire. Je crois seulement que

lues, qu'est le véritable cachet du génie militaire; et, quoique le nombre en soit toujours fort restreint, il est inconcevable à quel point ce puissant moyen est négligé.

Pour compléter cet article il nous reste à dire aussi ce que l'on peut obtenir à l'aide des signaux.

Il y en a de plusieurs sortes, et à la tête de toutes on doit naturellement placer les télégraphes. Ce fut à l'idée qu'il eut, d'établir une ligne télégraphique entre son quartier-général et la France, que Napoléon fut redevable de ses étonnans succès de Ratisbonne en 1809. Il se trouvait encore à Paris quand l'armée Autrichienne franchit l'Inn vers Braunau, pour envahir la Bavière et percer ses cantonnemens: Instruit en 24 heures de ce qui se passait à 250 lieues de lui, il se jette aussitôt en voiture et huit jours après il était vainqueur dans deux batailles sous les mûrs de Ratisbonne : sans le télégraphe la campagne était perdue : ce trait suffit pour en aprécier l'importance.

On a imaginé aussi de se servir de télégraphes portatifs, et à ma connaissance, la première idée en appartient à un marchand russe qui l'avait appor-

---

ces évènemens se rapprocheront toujours plus ou moins de l'une des hypothèses adoptées ou prévues, en sorte qu'on pourrait y remédier par les mêmes moyens.

tée de la Chine. Ces télégraphes, manœuvrés par des hommes à cheval postés sur des hauteurs, semblaient pouvoir porter en quelques minutes les ordres, du centre aux extrémités d'une ligne de bataille, ainsi que les rapports des ailes au quartier-général. Des essais répétés eurent lieu, mais le projet fut abandonné sans que j'aie pu en savoir les raisons. Ces communications ne pouvaient être à la vérité que fort brèves, et les temps nébuleux pouvaient les rendre quelquefois incertaines : cependant comme le vocabulaire de pareils rapports pourrait se réduire à une vingtaine de phrases, pour lesquelles il serait facile d'avoir des signes de convention, je crois que le moyen ne serait pas à dédaigner, lors même qu'on devrait envoyer le duplicata des transmissions, par des officiers capables de bien rendre des ordres verbaux. On y gagnerait toujours la rapidité.

Un essai d'une autre nature fut tenté en 1794 à la bataille de Fleurus, où le général Jourdan se servit d'un aérostat pour reconnaître et signaler les mouvemens des Autrichiens. Je ne sais s'il eut lieu de s'applaudir de cet essai, qui ne fut plus renouvellé, bien qu'on ait prétendu dans le temps qu'il avait concouru à la victoire, ce dont je doute fort. Il est probable que la difficulté d'avoir un aérostat tout prêt à faire son ascension au moment où cela serait opportun, celle de bien observer ce qui se

passe ici bas, quand on est ainsi aventuré dans les airs, et l'instabilité des vents, ont pu faire renoncer à ce moyen. En maintenant le ballon à une élèvation peu considérable, en y plaçant un officier capable de juger les mouvemens de l'ennemi, et en perfectionnant le petit nombre de signaux qu'il faudrait en attendre, il est des circonstances où l'on en tirerait peut être quelque fruit. Toutefois la fumée du canon, la difficulté de distinguer à quel parti appartiennent les colonnes qu'on voit se mouvoir comme des troupes de Liliputiens, rendront toujours ces rapports fort incertains : un aéronaute eut été par exemple assez embarrassé de décider, à la bataille de Waterloo, si c'était Grouchy ou Blucher qui arrivait par St.-Lambert : mais dans les cas où les armées sont moins mêlées et plus distinctes, il semble que l'on pourrait utiliser quelquefois ce moyen. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me suis convaincu sur le clocher de Gautsch, à la bataille de Leipzig, du fruit que l'on peut tirer d'une pareille observation ; et l'aide-de-camp du prince de Schwartzenberg que j'y conduisis, ne saurait nier que ce furent bien nos sollicitations qui décidèrent le prince à sortir du gouffre entre la Pleisse et l'Elster. Sans doute on est plus à son aise sur un clocher que dans une frêle nacelle aérienne, mais on ne trouve pas partout des clochers situés de manière à pouvoir planer sur tout le champ de bataille, et on

ne les transporte pas à volonté. Ce serait du reste à MM. Green ou Garnerin à nous dire comment on voit les objets à 5 ou 600 pieds d'élévation perpendiculaire.

Il est une espèce de signaux plus solides, ce sont ceux qu'on donne par de grands feux allumés sur les points élevés d'une contrée : avant l'invention du télégraphe ils avaient le mérite de pouvoir porter rapidement la nouvelle d'une invasion, d'un bout du pays à l'autre. Les Suisses s'en servaient pour appeler les milices aux armes. On en fait aussi quelquefois usage pour donner l'allarme aux cantonnemens d'hiver, afin de les rassembler plus promptement : ils peuvent d'autant mieux servir à cet effet qu'il suffit de deux ou trois variantes dans le signal pour indiquer aux corps d'armée, de quel côté l'ennemi menace les quartiers plus sérieusement, et sur quel point ils doivent effectuer leur rassemblement. Par la même raison ces signaux peuvent convenir sur les côtes, contre les descentes.

Enfin il est une dernière espèce de signaux, ceux que l'on donne aux troupes pendant l'action à l'aide des instrumens militaires; comme ils ne touchent pas directement au sujet que nous traitons, je me bornerai à observer qu'on les a perfectionnés dans l'armée russe plus que partout ailleurs. Mais tout en reconnaissant de quelle importance il serait de trouver un moyen sûr d'imprimer un mouve-

ment spontané et simultané à une masse de troupes d'après la volonté subite de son chef, il faut avouer que ce sera encore long-temps un problème difficile à résoudre : et à part le cas d'un hourra général imprimé à toute une ligne par le pas de charge répété de proche en proche, il sera toujours difficile d'appliquer les signaux par instrumens, à d'autre usage qu'aux tirailleurs : même ces hourras généraux sont-ils plutôt l'effet d'un élan des troupes que le résultat d'un ordre : je n'en ai vu que deux exemples dans treize campagnes.

CHAPITRE VII.

DE LA FORMATION DES TROUPES

POUR ALLER AU COMBAT (*)

et de l'emploi particulier ou combiné des trois armes.

Deux articles essentiels de la tactique des batailles nous restent à examiner; l'un est la manière de disposer les troupes pour les conduire au combat, l'autre est l'emploi des différentes armes. Bien que ces objets appartiennent à la logistique et à la tactique secondaire, il faut avouer cependant qu'ils forment une des principales combinaisons d'un gé-

(*) Tout ce qui concerne les formations appartient plutôt à la logistique qu'à la tactique; mais j'ai cru que ce chapitre rédigé ainsi depuis sept ans, pouvait bien rester tel qu'il était, car la formation dépend de l'emploi, et l'emploi dépend aussi un peu de la formation la plus familière à une armée.

néral en chef lorsqu'il s'agit de livrer bataille; dès lors ils entrent nécessairement dans le plan que nous nous sommes proposé.

Ici les doctrines deviennent moins fixes, et on retombe forcément dans le champ des systèmes: aussi n'est ce pas sans étonnement que nous avons vu tout récemment un des écrivains modernes les plus célèbres, prétendre que la tactique est fixée, mais que la stratégie ne l'est pas, tandis que c'est le contraire.

La stratégie se compose de lignes géographiques invariables, dont l'importance relative se calcule d'après la situation des forces ennemies, situation qui ne peut jamais amener qu'un petit nombre de variations, puisque les forces ennemies se trouveront divisées ou rassemblées soit sur le centre, soit sur une des deux extrémités. Rien de plus possible que de soumettre des élémens si simples à des règles dérivant du principe fondamental de la guerre, malgré les efforts d'écrivains méticuleux pour embrouiller la science en voulant la rendre trop abstraite et trop exacte. Il en est de même des combinaisons des ordres de batailles, qui peuvent être soumises à des maximes également rapportées au principe général. Mais les moyens d'exécution, c'est-à-dire la tactique proprement dite, dépendent de tant de circonstances, qu'il est impossible de donner des régles de conduite pour les cas innombrables qui peuvent se présenter.

Pour s'en assurer, il suffit de lire les ouvrages qui se succèdent tous les jours sur ces parties de l'art militaire sans qu'aucun puisse s'accorder; et si l'on met en présence deux généraux distingués de cavalerie ou d'infanterie, il est bien rare qu'ils parviennent à s'entendre parfaitement sur la méthode la plus convenable pour exécuter une attaque. Ajoutons à cela l'énorme différence qui existe dans les talens des chefs, dans leur énergie, dans le moral des troupes, et nous serons convaincus que la tactique d'exécution sera éternellement réduite à des systèmes contradictoires, et que ce sera beaucoup si l'on parvient à poser quelques maximes régulatrices, qui empêchent les fausses doctrines de s'introduire dans les systèmes qu'on adoptera.

ARTICLE XLIII.

Du placement des troupes dans la ligne de bataille.

Après avoir défini à l'article 31, ce que l'on doit entendre par la ligne de bataille, il convient de dire de quelle manière elles se forment, et comment les différentes troupes doivent y être réparties.

Avant la révolution française, toute l'infanterie, formée par régimens et brigades, se trouvait réunie en un seul corps de bataille, subdivisé en première et seconde lignes qui avaient chacune leur aile droite et leur aile gauche. La cavalerie se plaçait ordinairement sur les deux ailes, et l'artillerie, encore très-lourde à cette époque, était répartie sur le front de chaque ligne (on traînait du canon de 16, et il n'y avait pas d'artillerie à cheval). Alors l'armée campant toujours réunie, se mettait en marche par lignes ou par ailes, et comme il y avait deux ailes de cavalerie et deux d'infanterie, si l'on marchait par

ailes, on formait ainsi quatre colonnes. Quand on marchait par lignes, ce qui convenait surtout dans les marches de flanc, alors on ne formait que deux colonnes, à moins que, par des circonstances locales, la cavalerie ou une partie de l'infanterie eussent campé en 3me ligne, ce qui était rare.

Cette méthode simplifiait la logistique, puisque toute la disposition consistait à dire : «on marchera «dans telle direction, par lignes ou par ailes, par la «droite ou par la gauche.» On sortait rarement de cette monotone, mais simple formation, et dans l'esprit du système de guerre qu'on suivait, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Les Français voulurent essayer à Minden une disposition logistique différente, en formant autant de colonnes que de brigades, et en ouvrant des chemins pour les conduire de front sur une ligne déterminée qu'elles ne purent jamais former (*).

Si le travail de l'état-major était facilité par ce mode de camper et de marcher par lignes, il faut convenir qu'appliqué à une armée de 100 ou 150 mille hommes, ce système produirait des colonnes sans fin, et qu'on aurait souvent des déroutes comme à Rosbach (**).

(*) Chapitre 15 du traité des grandes opérations.

(**) Chapitre 4 du même ouvrage.

La révolution française amena le système de divisions, qui rompit la trop grande unité de l'ancienne formation, et donna des fractions capables de se mouvoir pour leur propre compte sur toute espèce de terrain, ce qui fut un bien réel, quoique l'on tombât peut-être d'un extrême dans un autre, en revenant presque à l'organisation légionnaire des Romains. Ces divisions, composées ordinairement d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, manœuvraient et combattaient séparément; soit qu'on les étendît outre mesure pour les faire vivre sans magasins, soit qu'on eût la manie de prolonger sa ligne dans l'espoir de déborder celle de l'ennemi, on vit souvent les sept ou huit divisions dont une armée se composait, marcher de front sur autant de routes à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre; le quartier général se plaçait au centre, sans autre réserve que cinq ou six minces régimens de cavalerie de 3 à 400 chevaux; en sorte que si l'ennemi venait à réunir le gros de ses forces sur une de ces divisions et à la battre, la ligne se trouvait percée, et le général en chef, n'ayant aucune réserve d'infanterie sous la main, ne voyait d'autre ressource que de se mettre en retraite pour rallier ses forces morcelées.

Bonaparte, dans sa première guerre d'Italie, remédia à cet inconvénient, tant par la mobilité et la rapidité de ses manœuvres, qu'en réunissant toujours

le gros de ses divisions sur le point où le coup décisif devait se porter.

Lorsqu'il se fut placé à la tête de l'état, et qu'il vit chaque jour aggrandir la sphère de ses moyens et celle de ses projets, Napoléon comprit qu'une organisation plus forte était nécessaire; il prit donc un terme moyen entre l'ancien système et le nouveau, tout en conservant l'avantage de l'organisation divisionnaire. Il forma, dès la campagne de 1800, des corps de deux ou trois divisions, qu'il plaça sous des lieutenans-généraux pour former les ailes, le centre ou la réserve de l'armée (*)

Ce système fut définitivement consolidé au camp de Boulogne, où l'on organisa des corps d'armées permanens sous des maréchaux, qui commandaient trois divisions d'infanterie, une de cavalerie légère, et 36 à 40 pièces de canon avec des sapeurs. C'étaient autant de petites armées, propres à former, au besoin, toute entreprise par elles-mêmes. La grosse cavalerie fut réunie en une forte réserve, composée de deux divisions de cuirassiers, quatre de dragons et une de cavalerie légère. Les grenadiers réunis et

(*) Ainsi l'armée du Rhin était composée de l'aile droite, sous Lecourbe, trois divisions; du centre sous St.-Cyr, trois divisions; et de la gauche sous St.-Suzanne, deux divisions; le général en chef avait en outre trois divisions de réserve sous ses ordres immédiats.

la garde formèrent une belle réserve d'infanterie : plus tard, en 1812, la cavalerie fut aussi organisée en corps de trois divisions, afin de donner plus d'unité aux masses toujours croisantes de cette arme.

Il faut en convenir, cette organisation laissait peu à désirer, et cette grande armée, qui fit effectivement de si grandes choses, fut bientôt le type sur lequel toute l'Europe se modela.

Quelques militaires rêvant la perfectibilité de l'art, auraient voulu que la division d'infanterie, appelée quelquefois à combattre seule, fût portée de deux brigades à trois, parce que ce nombre trois donne un centre et deux ailes, ce qui est d'un avantage manifeste, puisque sans cela le nombre deux donne pour centre un vide, un intervalle, et que les fractions formant les ailes, privées d'appui central, ne sauraient opérer isolément avec la même sécurité. Outre cela, le nombre trois permet d'engager deux brigades et d'en avoir une en réserve, ce qui augmente évidemment les forces disponibles pour le choc décisif. Mais si 30 brigades, formées en 10 divisions de trois brigades, valent mieux que réparties en 15 divisions de deux brigades, il faudrait, pour obtenir cette organisation divisionnaire par excellence, augmenter l'infanterie d'un tiers ou réduire les divisions des corps d'armée à deux au lieu de trois, ce qui serait un mal plus réel, puisque le corps d'armée étant plus souvent appelé à combattre seul

qu'une division, c'est surtout à lui que le nombre de trois convient le mieux (*).

Au demeurant la meilleure organisation à donner à une armée qui entre en campagne, sera long-temps encore un problème de logistique à résoudre, à cause de la difficulté qu'on éprouve à la maintenir au milieu des évènemens de la guerre et des détachemens incessans qu'ils nécessitent plus ou moins.

La grande armée de Boulogne que nous venons de citer, en est la preuve la plus évidente. Il semblait que son organisation parfaite dût la mettre à l'abri de toutes les vicissitudes possibles : Le centre sous le maréchal Soult, la droite sous Davoust, la gauche sous Ney, la réserve sous Lannes, présentaient un corps de bataille régulier et formidable de 13 divisions d'infanterie, sans compter celles de la garde et des grenadiers réunis. Outre cela les corps de Bernadotte et Marmont détachés à droite, et celui d'Augereau détaché à gauche, étaient disponibles pour

(*) Trente brigades formées en quinze divisions, de deux brigades chacune, n'engageraient que quinze brigades en première ligne; tandis que ces trente brigades, formées en dix divisions de trois brigades, donneraient vingt brigades en première ligne; et dix en seconde. Mais alors il faut diminuer le nombre des divisions et n'en avoir que deux par corps d'armée, ce qui serait fâcheux, puisque les corps d'armée sont plus souvent appelés à manœuvrer seuls que les divisions.

agir sur les flancs. Mais dès le passage du Danube à Donaverth tout fut interverti ; Ney d'abord renforcé jusqu'à 5 divisions fut réduit à deux : le corps de bataille fut disloqué, partie à droite, partie à gauche, en sorte que ce bel ordre devint inutile.

Il sera toujours fort difficile de donner une organisation tant soit peu stable ; cependant les évènemens ne sont pas toujours aussi compliqués que ceux de 1805, et la campagne de Moreau en 1800 prouve que l'organisation primitive peut jusqu'à un certain point se maintenir, du moins pour le gros de l'armée. A cet effet il semble que l'organisation de l'armée en 4 fractions, savoir, deux ailes, un centre, et une réserve, est la seule rationnelle ; la composition de ces fractions pourra varier selon la force de l'armée, mais pour pouvoir la maintenir il sera indispensable d'avoir un certain nombre de divisions hors de ligne, pour fournir les détachemens nécessaires. Ces divisions, en attendant qu'elles soient détachées, pourraient renforcer l'une ou l'autre de ces fractions qui serait la plus exposée à recevoir ou à frapper de grands coups ; ou bien on les employerait soit sur les flancs du corps de bataille, soit à doubler la réserve. Chacune des 4 grandes fractions du corps de bataille pourra ne former qu'un seul corps de 3 à 4 divisions ou bien se diviser en deux corps de 2 divisions. Dans ce dernier cas on aurait 7 corps, en n'en comptant qu'un pour la réserve ; mais il faudrait que le

dernier eût toujours 3 divisions, afin que le centre et les ailes eûssent chacun leur réserve.

En formant ainsi 7 corps, si l'on n'en avait pas toujours quelques-uns hors de ligne pour les détachemens, il arriverait souvent que les corps des deux extrêmités se trouveraient détachés, en sorte qu'il ne resterait pour chaque aile que 2 divisions dont il faudrait même parfois détacher encore une brigade pour flanquer la marche de l'armée, de manière qu'il n'y resterait plus que 3 brigades, ce qui ne constitue pas un ordre de bataille bien fort.

Ces vérités font croire qu'une organisation de la ligne de bataille en 4 corps de 3 divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, plus trois ou quatre divisions destinées aux détachemens, serait moins sujette à varier qu'une en 7 corps.

Du reste comme tout dépend, dans ces sortes d'arrangemens, de la force de l'armée et des unités qui la composent, autant que de la nature de ses entreprises, il en résulte des variantes multipliées, qu'il serait trop long de détailler ici, et je me bornerai à tracer sur la planche ci jointe, les principales combinaisons que présenterait une formation, selon que les divisions seraient de 2 ou de 3 brigades, et les corps de 2 ou de 3 divisions. On y a tracé la formation pour deux corps d'infanterie sur deux lignes, soit l'un derrière l'autre, soit l'un à côté de l'autre. Ceci nous amène à examiner s'il peut jamais être

convenable de placer ainsi deux corps l'un derrière l'autre, comme Napoléon l'a fait souvent, notamment à Wagram Je crois qu'à l'exception des réserves ce système ne saurait s'appliquer qu'à une position d'attente, et nullement à un ordre de combat; car il est bien préférable que chaque corps aît en lui-même sa seconde ligne et sa réserve, que d'entasser plusieurs corps sous des chefs différens. Quelque bien disposé que soit un général à soutenir un de ses collègues, il lui repugnera toujours de morceler ses forces à cet effet, et quand au lieu d'un collègue, il ne verra dans le commandant de la première ligne qu'un rival envié, ainsi que cela n'arrive que trop souvent, il est probable qu'il ne lui fournira pas avec empressement le secours dont il pourrait avoir besoin. Outre cela un chef, dont le commandement est reparti sur une longue étendue, est bien moins sûr de ses opérations, que s'il n'embrassait que la moitié de ce front, et qu'il trouvât en échange dans plus de profondeur, le soutien qui lui serait nécessaire.

Enfin pour compléter cet aperçu on verra par le tableau ci-après (*) combien cette question de la meilleure formation est subordonnée à la force de l'armée et combien elle est compliquée.

(*) Toute armée à deux ailes, un centre, et une réserve, en tout 4 fractions principales, outre les détachemens éventuels.

On ne saurait guère se régler aujourd'hui sur les énormes masses mises en action de 1812 à 1815, où nous avons vu une même armée former jusqu'à 14 corps qui avaient de 2 jusqu'à 5 divisions. Avec de telles forces il est incontestable qu'on ne saurait rien imaginer de mieux qu'une organisation par corps d'armée de trois divisions: on destinerait 8 de ces corps pour la ligne de bataille et il en resterait 6 tant pour les détachemens que pour renforcer tel point de cette ligne qu'on jugerait convenable. Mais pour

---

Voici les diverses formations qu'on peut donner à l'infanterie:

1° En régimens à 2 bataillons de 800 hommes.

4 corps à 2 divisions plus 3 d^ns pour détachemens	11 d^ns	22 b^es	88 b^ns	= 72 mille h.
4 corps à 3 divisions plus 3 d^ns pour détachemens	15 »	30 »	120 »	= 96 mille h.
7 corps d'armée à 2 divisions plus un 8e pour détachemens	14 »	28 »	128 »	= 103 mille h.
	2 »	4 »		

2° En régimens à 3 bataillons, brigades de 6 bataillons.

4 corps à 2 d^ns outre les détach^s	11 d^ns	22 b^es	132 b^ns	= 105 mille h.
4 corps à 3 d^ns outre les détach^s	15 »	30 »	180 »	= 144 mille h.
8 corps à 2 d^ns	16 »	32 »	192 »	= 154 mille h.

Si à ces chiffres on ajoute un quart pour la cavalerie, l'artillerie et sapeurs on peut calculer la force nécessaire pour ces diverses formations.

Il faut seulement observer que les régimens à 2 bataillons de 800 hommes seraient bien faibles au bout de deux ou trois mois de campagne. S'ils n'ont pas 3 bataillons il faudrait alors au moins que les bataillons eussent mille hommes.

appliquer ce système à des armées dans les proportions déjà fort respectable de 150 mille hommes seulement, on pourrait à peine employer des divisions de deux brigades, là où Napoléon et les alliés employaient des corps d'armées entiers.

En effet si l'on destine 9 divisions pour former le corps de bataille, c'est-à-dire les 2 ailes et le centre, et qu'on en destine 6 autres pour la réserve et des détachemens éventuels, il faudrait 15 divisions ou 30 brigades qui compteraient 180 bataillons si les régimens sont à 3 bataillons. Or cela suppose déjà une masse de 145 mille fantassins, et une armée de 200 mille combattans.

Avec des régimens de 2 bataillons cela n'exigerait il est vrai que 120 bataillon ou 96 mille fantassins, mais si les régimens n'ont que 2 bataillons, alors la force de ceux-ci doit être portée à mille hommes, ce qui donnerait toujours 120 mille fantassins et une armée de 160 mille hommes. Ces calculs seuls prouvent combien le système de formation des fractions inférieures influe sur celui des grandes fractions.

Si une armée ne passe pas 100 mille hommes, la formation en divisions, comme en 1800, vaudrait peut être mieux que celle par corps.

Après avoir recherché le meilleur mode pour donner une organisation un peu stable au corps de bataille, il ne sera pas hors de propos d'examiner si cette stabilité est désirable, et si l'on ne trompe pas

mieux l'ennemi en changeant fréquemment la composition des corps et leur emplacement.

Je ne nie pas ce dernier avantage, mais il est possible de le concilier avec celui que procure la stabilité aproximative dans l'ordre de bataille. Si l'on réunit les divisions destinées aux détachemens avec les ailes et le centre, c'est-à-dire si l'on compose ces fractions de 4 divisions au lieu de trois, et si parfois on ajoute une ou deux divisions à celles des ailes qui serait le plus probablement destinée au choc principal, on aura aux ailes des corps qui seront dans le fond de 4 divisions, mais qui par les détachemens n'en auront ordinairement que trois, et parfois pourront être reduites à deux, tandis que l'aile opposée renforcée d'une partie de la réserve jusqu'à la concurrence de 5 divisions offrirait une différence assez notable pour que l'ennemi ne sut jamais au juste la force réelle des fractions du corps de bataille qu'il aurait devant lui. Il y aurait par ce moyen plus d'unité dans les ordres de mouvemens de l'état-major, plus de facilité pour les expéditions journalières, et cependant pas assez de régularité pour que l'ennemi sut toujours précisément à qui il aurait à faire. Mais je m'aperçois du reste que je m'engage trop loin dans une arène ou je ne devais pas même entrer. C'est aux gouvernemens à décider ces questions qui méritent un mûr examen, et doivent faire l'objet d'une instruction pour l'état-major. Instruc-

tion néanmoins qui ne saurait imposer des chaînes absolues au généralissime, lequel doit toujours pouvoir régler la distribution de ses forces selon les vues particulières et l'étendue des entreprises qu'il formerait.

En définitive, quelque soit la force et le nombre des subdivisions ou fractions de l'armée, l'organisation par corps d'armée restera probablement longtemps comme type normal chez toutes les grandes puissances continentales, et c'est d'après cette vérité que la ligne de bataille doit être calculée.

Si la répartition des troupes y est différente d'autres fois, la ligne de bataille en elle-même a subi aussi quelques changemens qui résultent des réserves et de la cavalerie légère attachée aux divers corps d'infanterie. Jadis elle se composait ordinairement de deux lignes, aujourd'hui elle est composée de deux lignes avec une ou plusieurs réserves. Mais dans les derniers temps les masses européennes qui se sont choquées étaient devenues si considérables, que les corps d'armée, formés eux-mêmes sur deux lignes, se trouvant souvent placés l'un derrière l'autre, formaient ainsi quatre lignes; et les corps de réserves étant formés aussi de même, il en résultait fréquemment jusqu'à six lignes d'infanterie et plusieurs de cavalerie, formation, bonne peut être pour une position préparatoire, mais qui est trop profonde pour le combat.

Quoiqu'il en soit, la formation classique, si l'on peut lui donner ce nom, est encore à l'heure qu'il est, pour l'infanterie, celle sur deux lignes : l'étendue plus ou moins retrécie du champ de bataille, et la force des armées pourront bien motiver quelquefois une formation plus profonde, mais ce sera toujours à titre d'exception ou pour un coup de collier seulement, car l'ordre sur deux lignes outre les réserves, paraissant suffire pour la solidité, et donnant plus de forces combattant à la fois, semble bien aussi le plus convenable.

Lorsque l'armée possède un corps permanent d'avant-garde, ce corps peut aussi être formé en avant de la ligne de bataille ou retiré en arrière pour augmenter la réserve (*) ; mais comme on l'a déjà dit ailleurs, cela arrive rarement d'après les formations actuelles et la manière de combiner les marches qu'el les nécessitent ; chaque aile de l'armée a sa propre avant-garde, et celle du corps de bataille se trouve tout naturellement fournie par les troupes du corps d'armée qui marcherait en tête : quand on vient en présence, ces divisions rentrent dans leurs positions

(*) L'avant-garde étant tous les jours exposée en face de l'ennemi et formant même l'arrière-garde quand il s'agit de retrograder, il semble assez juste, au moment de la bataille, de lui donner un poste moins exposé que celui d'être placée en avant de la ligne de bataille.

de bataille respectives. Souvent même les réserves de cavalerie se trouvent presqu'en entier à l'avant-garde, ce qui n'empêche pas qu'au moment de livrer bataille elles ne reprennent aussi le poste qui leur est assigné, soit par la nature du terrain, soit par les vues du général en chef.

D'après ce que nous venons d'exposer, nos lecteurs s'assureront que les erremens suivis depuis la renaissance de l'art de la guerre et l'invention de la poudre jusqu'à la révolution française, ont subi de grands changemens par l'organisation actuelle, et que pour bien apprécier les guerres de Louis XIV, de Pierre-le-Grand et de Frédéric II, il faut nécessairement se reporter au système adopté de leur temps.

Toutefois, une partie des anciennes méthodes peut être encore employée, et si, par exemple, le placement de la cavalerie sur les ailes n'est plus une règle fondamentale, il peut être bon pour des armées de 50 à 60 mille hommes, surtout quand le centre se trouve sur un terrain moins propre à cette arme que l'une ou l'autre des extrémités. Il est généralement d'usage d'attacher une ou deux brigades de cavalerie légère à chaque corps d'infanterie, ceux du centre la placeront préférablement derrière la ligne : ceux des ailes peuvent la placer sur leurs flancs. Quant aux réserves de cette arme, si elle est assez nombreuse pour organiser 3 corps, afin que le centre et chacune

des ailes ait sa réserve, ce serait un ordre aussi parfait qu'on puisse le désirer. A défaut de cela on pourrait disposer cette réserve en deux colonnes, l'une au point où le centre se lie à la droite, l'autre entre le centre et la gauche : ces colonnes pourraient ainsi arriver avec la même facilité sur tous les points de la ligne qui seraient menacés (*).

L'artillerie, aujourd'hui plus mobile, est bien comme autrefois répartie sur tout le front, puisque chaque division a la sienne. Cependant il est bon d'observer que, son organisation s'étant perfectionnée, on peut mieux la répartir selon les besoins, et c'est toujours un grand tort que de la trop éparpiller. Il existe au reste peu de règles positives sur cette répartition de l'artillerie, car qui oserait conseiller, par exemple, de boucher une trouée dans une ligne de bataille, en plaçant 100 pièces en une seule batterie, fort loin de toute la ligne, comme Napoléon le fit avec tant de succès à Wagram? Ne pouvant entrer ici dans tous les détails de cette arme nous nous bornerons à dire :

1° Que l'artillerie à cheval doit être placée sur un terrain où elle puisse se mouvoir en tout sens.

2° Que l'artillerie à pied, surtout celle de posi-

(*) Il est bien entendu que ce placement suppose un terrain propice à cette arme, première condition de tout ordre de bataille bien combiné.

tion, serait mieux placée, au contraire, sur un point où elle se trouverait couverte de fossés ou de haies qui la missent à l'abri d'une charge subite de cavalerie. Je ne dirai pas que, pour lui conserver son plus grand effet, on se garde de la placer sur des éminences trop plongeantes, mais bien sur des terrains plats ou des talus en glacis; c'est ce que chaque sous-lieutenant doit savoir.

3° Si l'artillerie à cheval est principalement affectée à la cavalerie, il est bon toutefois que chaque corps d'armée ait la sienne, pour gagner rapidement un point essentiel à occuper. Outre cela, il est convenable qu'il y en ait aussi à la réserve d'artillerie, afin de pouvoir la porter avec plus de promptitude au secours d'un point menacé. Le général Benningsen eut lieu de s'applaudir à Eylau d'avoir réuni 50 pièces légères en réserve, car elles contribuèrent puissamment à rétablir ses affaires entre le centre et la gauche où sa ligne venait d'être enfoncée.

4° Si l'on est sur la défensive, il convient de placer une partie des batteries de gros calibre sur le front, au lieu de les tenir en réserve, puisqu'il s'agit de battre l'ennemi du plus loin possible, pour arrêter l'impulsion de son attaque et semer le trouble dans ses colonnes.

5° Dans le même cas de défensive il semble convenable, qu'à part la reserve, l'artillerie soit également distribuée sur toute la ligne, puisqu'on

a un égal intérêt à repousser l'ennemi sur tous les points : cela n'est cependant pas rigoureusement vrai, car la nature du terrain, et les projets évidens de l'ennemi, pourraient nécessiter de porter le gros de l'artillerie sur une aile ou sur le centre.

6° Dans l'offensive, il peut être également avantageux de concentrer une très forte masse d'artillerie sur un point où l'on voudrait porter un effort décisif, afin d'y faire, dans la ligne ennemie, une brêche qui faciliterait la grande attaque d'où dépendrait le succès de la bataille.

N'ayant d'ailleurs à traiter ici que de la répartition de l'artillerie, nous parlerons plus tard de son emploi dans les combats.

ARTICLE XLIV.

De la formation et de l'emploi de l'infanterie.

L'infanterie est sans contredit l'arme la plus importante, puisqu'elle forme les quatre cinquièmes d'une armée, que c'est elle qui enlève les positions, ou qui les défend. Mais si l'on doit reconnaître qu'après le talent du général elle est le premier instrument de victoire, il faut avouer aussi, qu'elle trouve un puissant appui dans la cavalerie et l'artillerie, et que sans leur secours elle se verrait souvent fort compromise, et ne pourrait remporter que des demi-succès.

Nous n'évoquerons pas ici les vieilles disputes sur l'ordre mince et l'ordre profond, bien que la question, qu'on croyait décidée, soit loin d'être épuisée et placée sous un point de vue qui permette de la résoudre du moins par des exemples et des probabilités. La guerre d'Espagne et la bataille de Waterloo

ont renouvelé les controverses relatives à l'avantage du feu ou de l'ordre mince, sur l'impulsion des colonnes d'attaque ou de l'ordre profond; nous dirons plus loin ce que nous en pensons.

Cependant il ne faut pas s'y méprendre; il ne s'agit plus aujourd'hui de disputer si Lloyd avait raison de vouloir donner à l'infanterie un quatrième rang armé de piques, afin d'offrir plus de choc en allant à l'ennemi, ou plus de résistance en recevant son attaque; chaque militaire expérimenté convient de nos jours, qu'on a déjà assez de peine à mouvoir avec ordre des bataillons déployés sur trois rangs emboités, et qu'un quatrième rang ajouterait à cet embarras sans ajouter la moindre chose à la force. Il est étonnant que Lloyd, qui avait fait la guerre, ait tant insisté sur cette force matérielle; car on s'aborde bien rarement au point que cette supériorité mécanique puisse être mise à l'épreuve; et si trois rangs tournent le dos, ce n'est pas le quatrième qui les retiendra. Cette augmentation d'un rang diminue, dans la défensive, le front et le feu; tandis que dans l'offensive elle est loin d'offrir la mobilité et l'impulsion qui sont les avantages des colonnes d'attaque. On peut affirmer même qu'elle diminuera cette impulsion, car il est plus difficile de faire marcher 800 hommes en bataille sur quatre rangs pleins, que sur trois, bien qu'il y ait un quart de moins dans l'étendue du front; la difficulté de l'emboitement des deux

rangs du milieu, compense amplement cette légère différence.

Lloyd n'a pas été beaucoup mieux inspiré dans le choix du moyen qu'il propose pour diminuer l'inconvénient du rétrécissement du front; il est tellement absurde, qu'on ne conçoit pas qu'un homme de génie ait pu l'imaginer. Il veut déployer 20 bataillons, en laissant entre chacun d'eux 75 toises, c'est-à-dire, un intervalle égal à leur front; on peut penser ce que deviendront ces bataillons tout désunis et isolés à une pareille distance, laissant entre eux vingt lacunes où la cavalerie pourrait pénétrer en fortes colonnes, les prendre en flanc et les balayer comme la poussière au vent.

La question, avons nous dit, ne consiste plus à discuter sur l'augmentation du nombre des rangs d'une ligne, mais seulement à décider si elle doit être composée de bataillons déployés, n'agissant que par le feu, ou bien de colonnes d'attaques formées chacune d'un bataillon ployé sur les deux pelotons du centre, et n'agissant que par leur impulsion et leur impétuosité. Plusieurs écrivains modernes ont traité ces matières avec sagacité, sans qu'aucun deux soit parvenu à rien présenter de concluant, parce qu'en tactique tout est bien plus subordonné aux évènemens imprévus, aux inspirations soudaines, au moral, et aux individualités. Guibert fut le plus éloquent prôneur de l'ordre mince et des feux, et cent

victoires des dernières guerres lui ont donné cent démentis. Les marquis de Chambray et de Ternay ont abordé les mêmes questions et ont fait naître des doutes sans les résoudre. Le cours de tactique du dernier présente néanmoins, pour les ordres de batailles surtout, des développemens précieux, non pour en formuler des règles absolues, mais pour se familiariser avec les différentes combinaisons qui peuvent en résulter : c'est là tout le fruit qu'on peut se promettre d'un ouvrage de tactique (*).

Le général Okounief, dans son examen raisonné des trois armes, n'a pas montré moins de pénétration, ni obtenu moins de succès. Peut-être n'a-t-il pas été assez concluant et a-t-il laissé planer encore quelque incertitude sur la solution du problème. De même que ses devanciers, il n'a point recherché si les colonnes françaises, repoussées par le feu des Anglais déployés, n'étaient pas des masses par trop profondes, au lieu d'être simplement des colonnes d'un seul bataillon, comme celles dont nous venons de faire mention, ce qui constituerait une différence capitale.

(*) Le major prussien Decker a écrit en allemand un ouvrage également bon à consulter, sous le titre de Tactique des trois armes ; mais il présente un système de masses trop entassées. En France M. Jaquinot a donné aussi un bon cours élémentaire.

Je vais résumer les points de vue que la question présente.

Il n'existe au fait que cinq manières de former les troupes pour aller à l'ennemi :

1° En tirailleurs.

2° En lignes déployées, soit contiguës, soit en échiquier.

3° En lignes de bataillons ployés sur le centre de chaque bataillon.

4° En masses profondes.

5° En petit carrés.

Les tirailleurs sont un accessoire, car ils ne doivent que couvrir la ligne proprement dite à la faveur du terrain, protéger la marche des colonnes, garnir des intervalles, ou défendre les abords d'un poste.

Ces divers modes de formation se réduisent ainsi à quatre systèmes : l'ordre mince ou déployé sur trois rangs ; l'ordre demi-profond, formé d'une ligne de bataillons en colonnes d'attaque sur le centre, ou de carrés par bataillons ; l'ordre mixte où les régimens seraient en partie déployés, et partie en colonnes ; enfin l'ordre profond, composé de grosses colonnes de bataillons déployés l'un derrière l'autre.

L'ordre déployé sur deux lignes, avec une réserve, était jadis généralement usité ; il convient surtout à la défensive. Ces lignes déployées peuvent

Page 555

Pl. 4

être contiguës, formées en échiquier, ou en échelons.

L'ordre par lequel chaque bataillon d'une ligne se trouve formé en colonne d'attaque par divisions sur le centre, est plus concentré; c'est en quelque sorte une ligne de petites colonnes (comme la figure 5 de la planche ci-contre).

Dans l'ordonnance actuelle sur trois rangs, le bataillon ayant quatre divisions (*), cette colonne présenterait douze rangs en profondeur, ce qui donne peut-être trop de non combattans et trop de prise au canon. Pour diminuer ces inconvéniens, on a proposé, toutes les fois qu'on voudrait employer l'infanterie en colonnes d'attaque, de la former sur deux rangs, de ne placer que trois divisions de chaque bataillon l'un derrière l'autre, et de répandre la quatrième en tirailleurs dans les intervalles des bataillons et sur les flancs, sauf à les rallier derrière les trois divisions si la cavalerie ennemie venait à charger (Voyez figure 6.). Chaque bataillon aurait par ce moyen 200 tireurs de plus, outre ceux que donnerait l'augmentation du tiers du front en met-

(*) Le mot de division, employé pour exprimer quatre ou cinq régimens, comme pour désigner deux pelotons d'un même bataillon, forme une confusion dans le langage tactique qu'il importerait de faire cesser. C'est à l'ordonnance seule que ce droit est réservé.

tant le troisième rang dans les deux premiers. Ainsi il n'y aurait au fait que six hommes de profondeur, et on obtiendrait 100 files de front et 400 tireurs pour chaque colonne d'attaque d'un bataillon. Il y aurait ainsi force et mobilité réunies (*). Un bataillon de 800 hommes, formé d'après la méthode usitée, en colonne de quatre divisions, présente environ 60 files à chaque division, et la première seulement faisant le feu de deux rangs, il n'y aurait que 120 coups à fournir par chacun des bataillons ainsi placés en ligne, tandis que, d'après le mode proposé, il en donnerait 400.

Mais tout en recherchant les moyens d'obtenir plus de feu au besoin, il importe de se rappeler aussi que la colonne d'attaque n'est point destinée à tirer, et qu'elle doit réserver ce moyen pour un cas désespéré; car, si elle commence à faire feu en marchant à l'ennemi, son impulsion deviendra nulle, et l'attaque sera manquée. Outre cela, cet ordre aminci ne serait avantageux que contre l'infanterie,

(*) Dans l'armée russe on prend les tirailleurs dans le troisième rang de chaque compagnie ou division, ce qui réduit la colonne à huit rangs au lieu de douze, et procure plus de mobilité. Mais pour la facilité de rallier les tirailleurs à la colonne, peut être vaudrait-il autant y employer la quatrième division entière; on aurait alors neuf rangs ou trois divisions à trois rangs, contre l'infanterie et la colonne pleine de douze rangs contre la cavalerie.

car la colonne sur quatre sections de trois rangs, formant une espèce de carré plein, vaut mieux contre la cavalerie. L'archiduc Charles se trouva bien à Essling, et surtout à Wagram, d'avoir adopté ce dernier ordre, que je proposai dans mon chapitre des principes généraux de la guerre publié en 1807, la brave cavalerie de Bessières ne put rien contre ces petites masses (*).

Pour donner plus de solidité à la colonne proposée, on pourrait à la vérité rappeler les tirailleurs et réformer la quatrième section; mais on ne serait toujours que sur deux rangs, ce qui présenterait beaucoup moins de résistance contre une charge, principalement sur les flancs. Si, pour atténuer cet inconvénient, on voulait former le carré, bien des militaires croient que sur deux rangs, il offrirait moins de consistance encore que la colonne. Cependant les carrés anglais n'étaient que sur deux rangs à Waterloo, et malgré les héroïques efforts de la cavalerie française, il n'y eut qu'un seul bataillon d'enfoncé.

J'ai exposé toutes les pièces du procès; il me reste à observer que si l'on voulait adopter la formation

(*) M. de Wagner semble mettre en doute que j'aie contribué à faire adopter cette formation : S. A. R. l'archiduc Charles me l'a cependant assuré elle-même en 1814; car en Autriche, ainsi que dans l'ordonnance française, elle n'était usitée que pour les attaques de postes, et non pour les lignes de bataille.

sur deux rangs pour la colonne d'attaque, il serait difficile de conserver celles sur trois rangs pour les lignes déployées, une armée ne pouvant guère avoir deux modes de formation, ou du moins les employer alternativement dans un jour de combat. Dès lors quelle serait l'armée européenne (si l'on excepte les Anglais) que l'on pût se hazarder à déployer en lignes sur deux rangs. Il faudrait dans ce cas ne jamais se mouvoir qu'en colonne d'attaque.

J'en conclus que le système employé par les Russes et les Prussiens, celui de former la colonne de 4 divisions sur trois rangs, dont un peut au besoin être employé en tirailleurs, est celui qui s'applique le plus généralement à toutes les situations; tandis que l'autre dont nous avons parlé ne conviendrait que dans certains cas, et exigerait un double mode de formation.

Indépendamment des deux ordres susmentionnés, il en existe un mixte, que Napoléon employa au Tagliamento, et les Russes à Eylau : leurs régimens de trois bataillons en déployèrent un en première ligne, et formèrent les deux autres derrière celui-ci en colonnes sur les pelotons des extrémités (Figure 2, même planche). Cette ordonnance, qui appartient aussi à l'ordre demi-profond, convient en effet à la défensive-offensive, parce que les troupes déployées en première ligne résistent long-temps par un feu meurtrier, dont l'effet ébranle toujours un peu l'en-

nemi : alors les troupes formées en colonnes peuvent déboucher par les intervalles et se jeter sur lui avec succès. Peut-être pourrait-on augmenter l'avantage de cette formation, en plaçant les deux bataillons des ailes sur la même ligne que celui du centre qui serait déployé, de manière que les premières divisions de ces bataillons seraient en ligne. Il y aurait ainsi un demi-bataillon de plus par chaque régiment dans la première ligne, ce qui pour le feu ne serait pas indifférent ; mais il serait à craindre que ces divisions se mettant à tirailler, les deux bataillons gardés en colonnes pour les lancer sur l'ennemi fussent moins facilement disponibles. Toutefois il y a bien des cas où un ordre pareil serait avantageux, c'en est assez pour devoir l'indiquer.

L'ordre en masses trop profondes est certainement le moins convenable (Figure 3). On a vu dans les dernières guerres, des divisions de 12 bataillons déployés et serrés les uns derrières les autres, formant 36 rangs pressés et entassés. De pareilles masses sont exposées aux ravages de l'artillerie, diminuent la mobilité et l'impulsion, sans rien ajouter à la force ; ce fut une des causes du peu de succès des Français à Waterloo. Si la colonne de Macdonald réussit mieux à Wagram, il lui en coûta cher, et sans la réussite des attaques de Davoust et d'Oudinot sur la gauche de l'Archiduc, il n'est pas probable qu'elle

fût sortie victorieuse de la position où elle se vit un moment placée.

Quand on se décide à risquer une pareille masse, il faut du moins avoir soin d'établir sur chaque flanc un bataillon marchant par files, afin que si l'ennemi venait à charger en forces sur ces flancs, cela n'obligeât pas la colonne à s'arrêter (voyez figure 3) : protégée par ces bataillons qui feront face à l'ennemi, elle pourra du moins continuer sa marche jusqu'au but qui lui est assigné ; autrement cette masse inerte, foudroyée par des feux convergens auquels elle n'a pas même à opposer une impulsion convenable, sera mise en désordre comme la colonne de Fontenoi, ou rompue comme la phalange macédonienne le fut par Paul Emile.

Les carrés sont bons dans les plaines et contre un ennemi supérieur en cavalerie ; on les formait jadis très grands, mais il est reconnu que le carré par régiment est le meilleur pour la défensive, et le carré par bataillon pour l'offensive. On peut, selon les circonstances, les former en carrés parfaits ou en carrés longs, pour obtenir un plus grand front et présenter plus de feux du côté où l'ennemi est censé devoir venir (Voyez figure 8 et 9). Un régiment de trois bataillons formerait aisément un carré long, en rompant le bataillon du milieu et faisant faire un à droite et un à gauche à chaque demi-bataillon.

Dans les guerres de Turquie, on employait presque exclusivement les carrés, parce que les hostilités avaient lieu dans les vastes plaines de la Bessarabie, de la Moldavie ou de la Valachie, et que les Turcs avaient une cavalerie immense. Mais si les opérations ont lieu dans le Balkan ou au-delà, et si leur cavalerie féodale fait place à une arme organisée dans les proportions européennes, l'importance des carrés diminuera, et l'infanterie russe montrera toute sa supériorité en Romélie.

Quoiqu'il en soit, l'ordre en carrés par régimens ou bataillons, paraît convenable à tout genre d'attaque, dès qu'on n'a pas la supériorité en cavalerie, et qu'on manœuvre sur un terrain uni, propice aux charges de l'ennemi. Le carré long, surtout appliqué à un bataillon de huit pelotons, dont trois marcheraient de front et un sur chacun des cotés, vaudrait mieux pour aller à l'attaque qu'un bataillon déployé; il serait moins bon que la colonne proposée plus haut, mais il y aurait moins de flottement et plus d'impulsion que s'il marchait en ligne déployée; il aurait de plus l'avantage d'être en mesure contre la cavalerie.

Il serait difficile d'affirmer que chacune de ces formations soit toujours bonne, ou toujours mauvaise; mais on conviendra du moins, qu'il est de règle incontestable que, pour l'offensive, il faut un mode qui réunisse *mobilité, solidité* et *impulsion*,

tandis que pour la défensive, il faut la *solidité* réunie *au plus de feux possible*.

Cette vérité admise, il restera à décider si la troupe offensive la plus brave, formée en colonnes et privée de feux, tiendrait long-temps contre une troupe déployée ayant 20 mille coups de fusil à lui envoyer, et pouvant en cinq minutes lui en tirer 2 ou 300 mille. Dans les dernières guerres, on a vu maintes fois des colonnes russes, françaises et prussiennes, emporter des positions l'arme au bras sans tirer un coup de fusil; c'est le triomphe de l'impulsion et de l'effet moral qu'elle produit; mais contre le feu meurtrier et le sang froid de l'infanterie anglaise, les colonnes n'ont point eu le même succès à Talavera, à Busaco, à Fonte di Honor, à Albuera, encore moins à Waterloo.

Cependant, il serait imprudent d'en conclure, que ce résultat fasse pencher décidément la balance en faveur de l'ordre mince et des feux; car, si les Français se sont entassés dans toutes ces affaires en masses trop profondes, comme je l'ai vu plus d'une fois de mes propres yeux, il n'est pas étonnant que d'énormes colonnes, formées de bataillons déployés et flottans, battues de front et de flanc par un feu meurtrier, et assaillies de tous côtés, aient éprouvé le sort que nous avons signalé plus haut. Mais le même résultat aurait-il eu lieu avec des colonnes d'attaque, formées chacune d'un seul bataillon ployé sur le centre

selon le règlement? c'est ce que je ne pense pas, et pour juger de la supériorité décidée de l'ordre mince ou des feux sur l'ordre demi-profond ou d'impulsion offensive, il faudrait voir, à plusieurs reprises, ce qui arriverait à une ligne déployée, qui serait franchement abordée par un ennemi ainsi formé. (Figure 6 de la planche 2.) Quant à moi, je puis affirmer que, dans toutes les actions où je me suis trouvé, j'ai vu réussir ces petites colonnes.

D'ailleurs est-il bien facile d'adopter un autre ordre pour marcher à l'attaque d'une position? Est-il possible d'y conduire une ligne immense en ordre déployé et faisant feu? Je crois que chacun se prononcera pour la négative : lancer 20 et 30 bataillons en ligne, en exécutant des feux de files ou de pelotons, dans le but de couronner une position bien défendue, c'est vouloir y arriver en désordre comme un troupeau de moutons, ou plutôt c'est vouloir n'y arriver jamais.

Que doit-on conclure de tous ce que nous venons de dire? 1° Que si l'ordre profond est dangereux, l'ordre demi-profond est excellent pour l'offensive. 2° Que la colonne d'attaque par bataillons est le meilleur ordre pour emporter une position, mais qu'il faut diminuer autant que possible sa profondeur, pour lui donner plus de feux au besoin, et pour diminuer l'action du feu ennemi : il convient en outre de la couvrir par beaucoup de tirailleurs

et de la soutenir par la cavalerie. 3° Que l'ordre déployé en première ligne, avec la seconde ligne en colonne, est celui qui convient le mieux à la défensive. 4° Que l'un et l'autre peuvent triompher selon le talent qu'aura un général pour employer à propos ses forces disponibles, ainsi que nous l'avons dit en traitant de l'initiative, à l'article 16 et à l'article 31.

A la vérité depuis que ce chapitre a été écrit, les nombreuses inventions qui ont eu lieu dans l'art de détruire les hommes pourraient militer en faveur de l'ordre déployé, même pour aller à l'attaque. Toutefois il serait difficile de devancer les leçons qu'il faut attendre de l'expérience seule, car malgré tout ce que les batteries de fusées, les obusiers de Schrapnel ou de Bourman, et même les fusils de Perkins, peuvent offrir de menaçant; j'avoue que j'aurai de la peine à concevoir un meilleur système pour conduire de l'infanterie à l'assaut d'une position, que celui de la colonne de bataillons. Peut-être même faudra-t-il songer à rendre à l'infanterie les casques et cuirasses qu'elle portait au 15e siècle, avant de la jeter sur l'ennemi en lignes déployées. Mais si l'on revenait décidément à ce système déployé il faudrait du moins, pour marcher à l'attaque, trouver un moyen plus favorable que celui de longues lignes contiguës, et adopter, soit les colonnes à distances pour déployer en arrivant sur la position en-

nemie, soit les lignes rompues en échiquier, soit enfin la marche en bataille par le flanc des pelotons, opérations toutes plus ou moins scabreuses en face d'un adversaire qui saurait en profiter. Cependant, comme nous l'avons dit, un général habile peut, selon les circonstances et les localités, combiner l'emploi des deux systèmes.

Si l'expérience m'a prouvé depuis long-temps, que l'un des problèmes les plus difficiles de la tactique de guerre était le meilleur mode de former les troupes pour aller au combat, j'ai reconnu aussi que vouloir résoudre ce grand problème d'une manière absolue et par un système exclusif, est chose impossible.

D'abord la nature des contrées diffère essentiellement; il y en a où l'on peut manœuvrer avec 200 mille hommes déployées, comme en Champagne : il y en a d'autres comme l'Italie, la Suisse, la vallée du Rhin, la moitié de la Hongrie, où l'on peut à peine déployer une division de dix bataillons. Le degré d'instruction des troupes à toutes sortes de manœuvres, leur armement et leur caractère national, peuvent aussi avoir de l'influence sur les formations.

Grâces à la grande discipline de l'infanterie russe et à son instruction pour les manœuvres de toute espèce, il est possible que l'on parvienne à la mouvoir en grandes lignes, avec assez d'ordre et d'en-

semble pour lui faire adopter un système qui serait je crois impraticable avec des Français ou des Prussiens d'aujourd'hui. Mon expérience dans ce genre m'a appris à croire tout possible, et je ne suis pas du nombre des orthodoxes qui n'admettent qu'un même type et un même système pour toutes les armées, comme pour tous les pays.

Pour approcher le plus possible de la solution du problème, il me semble donc que l'on doit rechercher :

a) Le meilleur mode de se mouvoir en vue de l'ennemi, mais encore hors de portée de ses coups.

b) Le meilleur mode d'aborder à l'attaque.

c) Le meilleur ordre de bataille défensif.

Quelque solution que l'on donne à ces questions il me paraîtrait convenable, dans tous les cas, d'exercer les troupes :

1° A la marche en colonnes de bataillons sur le centre pour déployer, si l'on veut, à porté de mousquet, ou pour aborder l'ennemi avec les colonnes mêmes s'il le faut.

2° A la marche en lignes déployées et contiguës par 8 ou 10 bataillons à la fois.

3° A la marche en *échiquier de bataillons déployés*, qui offrent des lignes brisées plus faciles à mouvoir que de longues lignes contiguës.

4° A la marche en avant par les flancs des pelotons.

5° A la marche en avant par petits carrés, soit en ligne, soit en échiquier.

6° Aux changemens de front, par le moyen de ces diverses méthodes de marcher.

7° Aux changemens de front exécutés par des colonnes de pelotons à distances entières, pour se reformer sans déploiement; moyen qui est plus expéditif que les autres manières de changer de front, et qui s'adapte mieux à toutes les espèces de terrain.

De toutes les manières de se mouvoir en avant, la marche par les flancs de pelotons serait la plus aisée si elle n'offrait pas quelque danger; en plaine elle va à merveille, en terrain coupé c'est la plus commode. Elle a l'inconvénient de fractionner beaucoup la ligne, mais en y habituant les chefs et les soldats, en dressant bien les guides des pelotons et les drapeaux directeurs, on pourrait éviter toute confusion. La seule objection qu'on pût lui faire serait la crainte d'exposer des pelotons morcelés aux dangers d'un hourra de cavalerie. Je ne nie pas le danger, mais on peut l'éviter, soit en se faisant bien éclairer par la cavalerie, soit en n'employant point cet ordre trop près de l'ennemi, mais seulement pour franchir la première partie d'un grand espace qui séparerait les deux armées. Au moindre signe de l'approche de l'ennemi, la ligne serait reformée en une seconde, puisqu'il ne faut que le temps nécessaire à un pelo-

ton pour se mettre par files en ligne au pas de course. Toutefois, quelques précautions que l'on prenne, il faut avouer néanmoins que cette manœuvre ne saurait être employée qu'avec des troupes très disciplinées et bien exercées, mais jamais avec des milices ou de jeunes soldats. Je ne l'ai jamais vu faire devant l'ennemi, mais seulement dans des manœuvres, et pour les changemens de front surtout, cela était employé avec succès : on pourrait toujours en essayer dans les grandes manœuvres d'été.

J'ai vu aussi essayer des marches en lignes de bataillons déployés en échiquier ; ces marches allaient fort bien, tandis que celles en lignes pleines ou contiguës allaient toujours horriblement mal ; les Français surtout n'ont jamais bien su marcher en lignes déployées. On trouvera peut-être que ces marches en échiquier seraient aussi dangereuses en cas d'une charge inopinée de cavalerie ; on pourrait cependant les employer pour le premier moment de la marche, afin de la rendre plus aisée, alors les seconds échiquiers entreraient en ligne avec les premiers avant d'assaillir l'ennemi. D'ailleurs, en mettant peu de distance entre les échiquiers, il serait toujours facile de former la ligne à l'instant d'une charge, car il ne faut pas oublier que les échiquiers ne constituent pas deux lignes, mais une seule que l'on aurait fractionnée pour éviter le flottement et le désordre d'une marche en ligne contiguë.

La meilleure formation pour aborder sérieusement l'ennemi n'est pas moins difficile à préciser; de tous les essais que j'ai vu faire, celui qui m'a paru le mieux réussir était la marche de 24 bataillons, sur deux lignes de colonnes de bataillons, formés sur le centre pour déployer: la première ligne allait au pas de charge sur la ligne ennemie, et arrivée à deux portées de mousqueterie elle déployait à la course; la compagnie de voltigeurs de chaque bataillon se répandait en tirailleurs, les autres se formaient, puis commençaient un feu de file nourri: la seconde ligne de colonnes suivait la première, et les bataillons qui la composaient se lançaient au pas de charge par les intervalles des compagnies qui tiraillaient. Cela se faisait à la vérité sans ennemi, et il semblait que rien ne dût résister à ce double effet du feu et de la colonne.

Outre ces lignes de colonnes, il y a encore trois autres moyens d'aller à l'attaque en ordre demi-profond.

Le 1er est celui des lignes mélangées de bataillons déployés et de bataillons en colonnes sur les ailes de ceux déployés, dont nous avons parlé page 558. Les bataillons déployés et les premières divisions de ceux en colonne feraient feu à demi-distance de mousquet, et se jeteraient ensuite sur l'ennemi.

Le 2me est de s'avancer avec la ligne déployée, et en faisant feu, jusqu'à la demi-distance de mousque-

terie, puis en lançant des colonnes de la seconde ligne à travers les intervalles de la première.

Le 3me est l'ordre échelonné mentionné à la page 393, et à la figure 11 de la planche 2.

Enfin le dernier moyen est de s'avancer entièrement en ordre déployé, par le seul ascendant du feu, jusqu'à ce que l'un des deux partis tourne le dos, ce qui paraît presqu'impraticable.

Je ne saurais affirmer lequel de ces modes serait le plus convenable, car en campagne je n'ai rien vu de pareil. En effet à la guerre je n'ai jamais vu autre chose, dans les combats d'infanterie, que des bataillons déployés à l'avance, qui commençaient par des feux de pelotons, puis engageaient peu à peu un feu de file; ou bien des colonnes marchant fièrement à l'ennemi, lequel s'en allait sans attendre le choc, ou qui repoussait ces colonnes avant l'abordage réel, soit par sa ferme contenance, soit par son feu, soit enfin en prenant l'offensive lui-même pour aller à leur rencontre (*). Ce n'est guère que dans les villages, dans les défilés, que j'ai vu des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la bayonnette; en position de bataille je n'ai jamais rien vu de semblable.

(*) J'ai bien vu aussi de grands combats où la moitié de l'infanterie était engagée par pelotons de tirailleurs; mais cela rentre dans la catégorie des bataillons engagés dans un feu de file irrégulier.

Quoiqu'il en soit de ces controverses, on ne saurait trop le redire; il serait absurde de rejeter les feux de mousqueterie, comme de renoncer aux colonnes demi-profondes; et ce serait perdre une armée que de vouloir lui imposer un système absolu de tactique pour toutes les contrées, et contre toutes les nations indistinctement. C'est moins le mode de formation que l'emploi bien combiné des différentes armes qui donnera la victoire : j'en excepte néanmoins les colonnes trop profondes que l'on doit proscrire de toutes les théories.

Nous terminerons cette dissertation en rappelant, qu'un des points les plus essentiels pour conduire l'infanterie au combat, c'est de mettre ses troupes à l'abri du feu d'artillerie de l'ennemi autant que faire se peut, non en les retirant mal à propos, mais en profitant des plis de terrain ou d'autres accidens qui se trouvent devant elles, afin de les défiler des batteries. Quand on est venu sous le feu de mousqueterie, alors il n'y a pas à calculer sur des abris; si l'on est en mesure d'assaillir, il faut le faire; les abris ne peuvent convenir dans ce cas qu'aux tirailleurs et aux troupes défensives.

Il importe assez généralement de défendre les villages qui sont sur le front, ou de chercher à les enlever si l'on est assaillant; mais il ne faut pas non plus y attacher une importance déplacée, en oubliant la fameuse bataille de Hochstedt : Marlborough et

Eugène, voyant le gros de l'infanterie française enterré dans les villages, forcèrent le centre et prirent 24 bataillons sacrifiés à garder ces postes.

Par la même raison, il est utile d'occuper les bouquets de bois ou taillis qui peuvent donner un appui à celui des deux partis qui en est le maître. Ils abritent les troupes, permettent de cacher les mouvemens, protègent ceux de la cavalerie, et empêchent celle de l'enneni d'agir à leur proximité.

Le sceptique Clausewitz n'a pas craint de soutenir la maxime contraire, et sous le singulier pretexte que celui qui occupe un bois agit en aveugle et ne decouvre rien de ce que fait l'ennemi, il présente leur défense comme une faute de tactique. Aveuglé probablement lui-même par les résultats de la bataille de Hohenlinden, l'auteur trop prôné confond ici l'occupation d'un bois dans la ligne de bataille, avec la faute de jeter une armée entière dans de vastes forêts sans être maître des issues tant sur le front que sur les flancs; mais il faut n'avoir jamais vu un combat pour nier l'importance incontestable de la possession d'un bois situé à proximité d'une ligne que l'on veut défendre ou attaquer. Le rôle que joua le parc de Hougomont à la bataille de Waterloo est un grand exemple de l'influence qu'un poste bien choisi et bien défendu peut avoir dans un combat; en avançant son paradoxe M. Clausewitz

avait oublié l'importance qu'eurent les bois dans les batailles de Hochkirch et de Kollin. Mais nous nous sommes déjà trop étendus sur ce chapitre de l'infanterie, il est temps de parler des autres armes.

ARTICLE XLV.

De la cavalerie.

La formation de la cavalerie, soumise à peu près aux mêmes controverses que celle de l'infanterie, a été soumise aussi à la même incertitude, et le traité par trop vanté du comte de Bismark ne lui a pas fait faire de grands pas. Comme l'on n'a guère été mieux fixé sur son emploi, je me permettrai de soumettre ce que j'en pense à la décision des généraux habitués à la conduire.

L'emploi qu'un général doit faire de la cavalerie, dépend naturellement un peu de sa force relative avec celle de l'ennemi, soit en nombre, soit en qualité. Néanmoins, quelque modification que ces variations apportent, une cavalerie inférieure, mais bien conduite, peut toujours trouver l'occasion de faire de grandes choses, tant l'à-propos est décicif dans l'emploi de cette arme.

La proportion numérique de la cavalerie avec l'infanterie a beaucoup varié; elle dépend de la disposition naturelle des nations, dont les habitans sont plus ou moins propres à faire de bons cavaliers : l'abondance et la qualité des chevaux exercent aussi certaine influence. Dans les guerres de la révolution, la cavalerie française, quoique désorganisée, et bien inférieure à celle des Autrichiens, servit à merveille. J'ai vu en 1796, à l'armée du Rhin, ce que l'on nommait pompeusement la réserve de cavalerie, et qui formait à peine une faible brigade (1500 chevaux). Dix ans après, j'ai vu ces mêmes réserves fortes de 15 à 20 mille chevaux, tant les idées et les moyens avaient changé.

En thèse générale, on peut admettre que l'armée en campagne doit avoir un sixième de sa force en troupes à cheval : dans les pays de montagnes il suffit d'un dixième.

Le mérite principal de la cavalerie gît dans sa rapidité et sa mobilité; on pourrait même ajouter dans son impétuosité, si l'on ne devait pas craindre de voir faire une fausse application de cette dernière qualité.

Quelque importante qu'elle soit dans l'ensemble des opérations d'une guerre, la cavalerie ne saurait défendre une position par elle-même sans secours d'infanterie. Son but principal est de préparer ou

d'achever la victoire, de la rendre complète en enlevant des prisonniers et des trophées, de poursuivre l'ennemi, de porter rapidement du secours sur un point menacé, d'enfoncer l'infanterie ébranlée, enfin de couvrir les retraites de l'infanterie et de l'artillerie. Voilà pourquoi une armée, manquant de cavalerie, obtient rarement de grands succès, et pourquoi ses retraites sont si difficiles.

Le moment et le mode les plus convenables pour faire donner la cavalerie, tiennent au coup-d'œil du chef, au plan de la bataille, à ce que fait l'ennemi, et à mille combinaisons trop longues à énumérer ici, nous n'en indiquerons donc que les principaux traits.

Il est reconnu qu'une attaque générale de cavalerie, contre une ligne en bon ordre, ne saurait être tentée avec succès sans être soutenue par de l'infanterie et beaucoup d'artillerie, du moins à certaine distance. On a vu à Waterloo tout ce qu'il en coûta à la cavalerie française pour avoir agi contre cette règle, et la cavalerie de Frédéric éprouva le même sort à Kunersdorf. On peut se trouver appelé néanmoins à faire donner la cavalerie seule; mais en général, une charge sur une ligne d'infanterie qui se trouverait déjà aux prises avec l'infanterie adverse, est celle dont on peut attendre le plus d'avantages; les batailles de Marengo, d'Eylau, de Borodino et dix autres l'ont prouvé.

Cependant il est un cas où la cavalerie a une supériorité décidée sur l'infanterie; c'est quand il tombe une pluie ou neige battante qui mouille les armes et prive l'infanterie de son feu; le corps d'Augereau en fit une cruelle épreuve à Eylau, et la gauche des Autrichiens eut le même sort à Dresde.

On exécute aussi de grandes charges avec succès contre de l'infanterie qu'on aurait déjà réussi à ébranler par un feu redoutable d'artillerie, ou de toute autre manière. Une des charges de ce genre les plus remarquables fut celle de la cavalerie prussienne à Hohenfriedberg en 1745 (voyez le Traité des opérations). Mais toute charge contre des carrés de bonne infanterie non entamée, ne saurait réussir.

On fait de grandes charges pour enlever les batteries de l'ennemi et faciliter aux masses d'infanterie les moyens de couronner sa position, alors il faut que l'infanterie soit bien en mesure de soutenir sans délai, car une charge de cette nature n'a qu'un effet instantané, dont il faut vivement profiter avant que l'ennemi ne ramène votre cavalerie désunie. La belle charge des Français sur Gösa à la bataille de Leipzig, le 16 Octobre, est un grand exemple en ce genre. Celles qu'ils exécutèrent à Waterloo dans le même but furent admirables, mais sans résultats faute de soutien. De même la charge audacieuse de la faible cavalerie de Ney sur l'artillerie du prince de

Hohenlohe à la bataille de Jéna, est un exemple de ce qu'on peut faire en pareil cas.

Enfin on fait des charges générales contre la cavalerie ennemie, pour la chasser du champ de bataille et revenir ensuite contre ses bataillons avec plus de liberté.

La cavalerie pourrait être lancée avec succès pour prendre la ligne ennemie en flancs ou à revers, au moment d'une attaque sérieuse que l'infanterie exécuterait de front. Si elle est repoussée, elle peut revenir au galop se rallier à l'armée; si elle réussit, elle peut causer la ruine de l'armée ennemie. Il est rare qu'on lui donne cette destination, et je ne vois pas néanmoins ce qui pourrait y mettre obstacle, car une cavalerie bien conduite ne saurait être coupée, lors même qu'elle se trouverait derrière l'ennemi. Du reste c'est le role qui appartient surtout à la cavalerie irrégulière.

Dans la défensive, la cavalerie peut également obtenir d'immenses résultats, en donnant à propos contre une troupe ennemie qui, ayant abordé la ligne, serait prête à y pénétrer, ou qui l'aurait déjà percée : elle peut dans ce cas rétablir les affaires, et causer la destruction d'un adversaire ébranlé et désuni par ses premiers succès même; une belle charge des Russes le prouva à Eylau et la cavalerie anglaise à Waterloo. Enfin, la cavalerie particulière des corps d'armée fait des charges d'à-propos, soit

pour favoriser une attaque, soit pour profiter d'un faux mouvement de l'ennemi, soit pour achever sa défaite dans un mouvement rétrograde.

Il n'est pas aussi facile de déterminer le meilleur mode d'attaque, il dépend du but qu'on se propose et des autres circonstances qui influent aussi sur le moment à choisir. Il n'y a que quatre manières de charger, en colonnes à distance, en lignes au trot (*), en lignes au galop, enfin, à la débandade: toutes peuvent être employées avec succès. Dans la charge en muraille ou en ligne, la lance offre des avantages incontestables; dans les mêlées, le sabre vaut peut être mieux : delà est venue l'idée de donner la lance au premier rang qui doit enfoncer, et le sabre au second qui doit achever par des luttes partielles. Le tiraillement avec le pistolet ne convient guère qu'aux avant-postes, dans une charge en fourrageurs, ou lorsque de la cavalerie légère veut harceler de l'infanterie et la dégarnir de son feu, afin de favoriser une charge plus sérieuse. Pour le feu de carabine, on ne sait vraiment à quoi

(*) Lorsque je parle ici de charges en lignes, il n'y a aucune contradiction avec ce que j'ai avancé ailleurs; on comprend qu'il ne s'agit pas ici de grandes lignes déployées, mais de brigades ou de divisions tout au plus. Un corps de plusieurs divisions, se formera sur le terrain en plusieurs colonnes échelonnées, dont la tête sera pour chacune de deux ou trois régimens, qui seront déployés pour la charge.

il peut être bon, puisqu'il exige d'arrêter toute la troupe, pour tirer de pied ferme, ce qui l'exposera à une défaite certaine si elle est abordée franchement. Il n'y a que des tirailleurs qui puissent faire un feu de mousquet en courant.

Nous venons de dire que toutes les manières de charger pouvaient être également bonnes. Cependant il faut bien se garder de croire que l'impétuosité soit toujours décisive dans un choc de cavalerie contre cavalerie : le grand trot au contraire me paraît la meilleure allure pour les charges en ligne, parce qu'ici tout dépend de l'ensemble de l'à-plomb et de l'ordre, conditions que l'on ne retrouve pas dans les charges au grand galop. Celles-ci conviennent surtout contre l'artillerie, parce qu'il importe plus d'arriver vîte que d'arriver en ordre. De même avec une cavalerie armée de sabres on peut se lancer au galop à 200 pas contre une ligne ennemie qui vous attendrait de pied ferme. Mais si l'on a une cavalerie armée de lances, le grand trot est la véritable allure, car l'avantage de cette arme dépend surtout de la conservation de l'ordre : dès qu'il y a mêlée, la lance perd toute sa valeur.

Lorsque l'ennemi vient à vous au grand trot, il ne semble pas prudent de courir sur lui au galop, car vous arriverez tout désuni contre une masse compacte et serrée, qui traversera vos escadrons décousus. Il n'y aurait que l'effet moral produit par

l'audace apparente de votre charge qui pourrait vous être favorable, mais si l'ennemi l'apprécie à sa juste valeur vous serez perdu, car dans l'ordre phisique et naturel, le succès doit être pour la masse compacte contre des cavaliers galopant sans ensemble.

Dans les charges contre l'infanterie, les Mamelucks et les Turcs ont assez prouvé l'impuissance de l'impétuosité ; là où les lanciers ou cuirassiers au trot ne pénétreront pas, aucune cavalerie ne percera. Ce n'est que contre l'infanterie fortement ébranlée, ou dont le feu manquerait d'aliment, que la charge impétueuse peut avoir quelque avantage sur le trot (*). Pour enfoncer de bons carrés il faut du canon et des lanciers, mieux encore des cuirassiers armés de lances. Pour les charges en fourageurs ou

(*) M. Wagner m'oppose l'opinion de cavaliers expérimentés qui préfèrent le galop en carrière, commencé à 200 pas. Je sais que beaucoup de cavaliers le pensent ainsi, mais je sais aussi que les généraux les plus distingués de cette arme penchent pour les charges au trot. Lasalle, un des plus habiles de ces généraux, disait un jour en voyant la cavalerie ennemie accourir au galop. — « Voilà des gens perdus ! » et ces escadrons furent en effet culbutés au petit trot. Au demeurant la bravoure personnelle influe plus sur les chocs et les mêlées que les différentes allures ; le galop en carrière n'a contre lui que d'amener la dispersion et de changer le choc en mêlée, ce que l'on peut éviter avec les charges au trot. En échange le fameux coup de poitrail, seul avantage du galop, n'est qu'un phantome dont on effraie les cavaliers sans expérience de la guerre.

à la débandade, si fréquentes dans les rencontres journalières, il faut imiter les Turcs ou les Cosaques; ce sont les meilleurs exemples qu'on puisse prendre : nous reviendrons sur ce sujet.

Quelque système que l'on emploie pour aller à un choc, une vérité reconnue pour toutes les charges possibles, c'est qu'un des meilleurs moyens de réussir est de savoir lancer à propos quelques escadrons sur les flancs d'une ligne ennemie que l'on va assaillir de front. Mais pour que cette manœuvre obtienne un plein succès, dans les charges de cavalerie contre cavalerie surtout, il faut qu'elle ne s'exécute qu'à l'instant où les lignes en viennent aux prises, car une minute trop tôt ou trop tard l'effet en serait probablement nul : aussi est ce dans ce coup-d'œil précis et rapide que consiste le plus grand mérite d'un officier de cavalerie.

L'armement et l'organisation de la cavalerie ont été l'objet de bien de scontroverses, qu'il serait facile de réduire à quelques vérités. La lance est, comme on vient de le dire, la meilleure arme offensive pour une troupe de cavaliers qui chargent en ligne, car elle atteint un ennemi qui ne saurait les approcher; mais il peut être bon d'avoir un second rang ou une réserve armée de sabres, plus faciles à manier lorsqu'il y a mêlée et que les rangs cessent d'être unis. Peut être même vaudrait-il mieux encore faire soutenir une charge de lanciers par un échelon de

hussards qui, pénétrant après eux dans la ligne ennemie, achevernient mieux la victoire.

La cuirasse est l'arme défensive par excellence. La lance et une cuirasse de fort cuir doublé, ou de buffle, me semblent le meilleur armement de la cavalerie légère ; le sabre et la cuirasse en fer celui de la grosse cavalerie. Quelques militaires expérimentés penchent même à armer les cuirassiers de lances, persuadés qu'une telle cavalerie, assez semblable aux anciens hommes d'armes, renverserait tout devant elle. Il est certain qu'une lance leur conviendrait mieux que le mousqueton, et je ne vois pas ce qui empêcherait de leur en donner de pareilles à celles de la cavalerie légère.

Quant à la troupe amphibie des dragons, les avis seront éternellement partagés ; il est constant qu'il serait utile d'avoir quelques bataillons d'infanterie à cheval, qui pussent devancer l'ennemi à un défilé, le défendre en retraite, ou fouiller un bois : mais faire de la cavalerie avec des fantassins, ou un soldat qui soit également propre aux deux armes, paraît chose difficile : le sort des dragons à pied français semblerait l'avoir suffisamment prouvé, si d'un autre côté la cavalerie turque ne combattait pas avec le même succès à pied comme à cheval. On a dit que le plus grand inconvénient des dragons provenait de ce qu'on était obligé de leur prêcher le matin, qu'un carré ne saurait résister à leurs

charges, et de leur enseigner le soir, qu'un fantassin armé de son fusil devait culbuter tous les cavaliers possibles : cet argument est plus spécieux que vrai, car au lieu de leur prêcher des maximes si contradictoires, il serait plus naturel de leur dire, que si de braves cavaliers peuvent enfoncer un carré, de braves fantassins peuvent aussi repousser cette charge ; que la victoire ne dépend pas toujours de la supériorité de l'arme, mais bien de mille circonstances ; que le courage des troupes, la présence d'esprit des chefs, une manœuvre faite à propos, l'effet de l'artillerie et du feu de mousqueterie, la pluie, la boue même, ont contribué à des échecs ou à des succès ; mais qu'en thèse générale, un brave à pied ou à cheval doit battre un poltron. En inculquant ces vérités à des dragons, ils pourront se croire supérieurs à leurs adversaires, soit qu'on les emploie comme fantassins, soit qu'ils chargent comme cavaliers. C'est ainsi qu'en agissent les Turcs et les Circassiens, dont la cavalerie met souvent pied à terre pour se battre dans les bois ou derrière un abri, le fusil à la main. Cependant, on ne saurait le dissimuler, il faut de bons chefs et de bons soldats pour pousser l'éducation d'une troupe à ce degré de perfection.

Quoiqu'il en soit, un régiment de dragons attaché à chaque corps d'armée d'infanterie ou de cavalerie, ainsi qu'à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, pour-

rait y être très utile, tandis que former des divisions entières de dragons c'est vouloir les réduire à l'impossibilité d'être employés comme infanterie dans le petit nombre de cas imprévus où cela pourrait devenir nécessaire. Mieux vaudrait alors en faire des lanciers.

Tout ce qu'on a dit pour la formation de l'infanterie peut s'appliquer à la cavalerie, sauf les modifications suivantes :

1° Les lignes déployées en échiquier ou en échelon, sont beaucoup plus convenables à la cavalerie que des lignes pleines ; tandis que dans l'infanterie l'ordre déployé en échiquier serait trop morcelé, et dangereux si la cavalerie venait à pénétrer et à prendre les bataillons en flanc ; l'échiquier n'est sûr que pour des mouvemens préparatoires avant de heurter l'ennemi ou bien pour des lignes en colonnes d'attaque pouvant se défendre par elles-mêmes en tout sens contre la cavalerie. Soit qu'on forme l'échiquier, soit qu'on préfère des lignes pleines, la distance des lignes entr'elles doit être assez grande pour qu'elles ne s'entraînent pas reciproquement en cas d'échec, vu la rapidité avec laquelle on est ramené si la charge est malheureuse. Seulement il est bon d'observer que, dans l'échiquier, la distance peut être moindre que dans la ligne pleine. Dans aucun cas, la seconde ligne ne saurait être pleine. On doit la former en colonnes par divisions, ou du moins y laisser des ouvertures de deux escadrons, qu'on peut

ployer en colonnes sur le flanc de chaque régiment, pour faciliter l'écoulement des troupes ramenées.

2° Dans l'ordre en colonnes d'attaque sur le centre, la cavalerie doit être par régimens, et l'infanterie seulement par bataillons. Pour bien se prêter à cet ordre, il faut alors des régimens de six escadrons, afin qu'en se ployant sur le centre par divisions, ils puissent en former trois. S'ils n'avaient que quatre escadrons, il ne formeraient alors que deux lignes.

3° La colonne d'attaque de cavalerie ne doit jamais être serrée comme celle de l'infanterie, mais à distance ou demi-distance d'escadron, afin d'avoir du champ pour déboiter et charger. Cette distance ne s'entend au reste que pour les troupes lancées au combat; lorsqu'elles sont au repos derrière la ligne, on peut les serrer pour couvrir moins de terrain et diminuer l'espace qu'elles auraient à parcourir pour s'engager, bien entendu néanmoins, que ces masses seront à l'abri ou hors de portée du canon.

4° L'attaque de flanc étant plus à redouter dans la cavalerie que dans un combat d'infanterie contre infanterie, il est nécessaire d'établir, sur les extrémités d'une ligne de cavalerie, quelques escadrons échelonnés par pelotons, pour qu'ils puissent se former par un à droite ou un à gauche contre l'ennemi qui viendrait inquiéter le flanc.

5° Par le même motif il est essentiel, comme on l'a déjà dit, de savoir lancer à propos quelques esca-

drons sur les flancs d'une ligne de cavalerie que l'on est près d'aborder; si l'on a de la cavalerie irrégulière avec soi, c'est surtout à cela que l'on doit l'utiliser dans le combat, car pour cet usage elle vaut autant et peut être mieux que la régulière.

Une observation importante aussi, c'est que dans la cavalerie surtout, il est bon que le commandement du chef s'étende en profondeur plutôt qu'en longueur. Par exemple, dans une division de deux brigades qui déploierait, il ne serait pas bon que chaque brigade formât une seule ligne derrière l'autre, mais bien que chaque brigade eût un régiment en première ligne et un en seconde: ainsi chaque unité de la ligne aura sa propre réserve derrière elle, avantage qu'on ne saurait méconnaître, car les évènemens vont si vite dans les charges, qu'il est impossible à un officier général d'être maître de deux régimens déployés.

Il est vrai qu'en adoptant ce mode, chaque général de brigade aura la faculté de disposer de sa réserve, et qu'il serait bon néanmoins d'en avoir une pour toute la division; c'est ce qui fait penser que le nombre de cinq régimens par division convient fort bien à la cavalerie. Si elle veut donner en ligne par brigades de deux régimens, le cinquième sert de réserve générale derrière le centre. Si l'on veut, on peut aussi avoir trois régimens en ligne et deux en colonne derrière chaque aile.

Préfère-t-on, au contraire, prendre un ordre mixte en ne déployant que deux régimens à la fois et gardant le reste en colonnes? dans ce cas, on a aussi un ordre convenable, puisque trois régimens, formés par divisions derrière la ligne, en couvrent les flancs et le centre, tout en laissant des intervalles pour écouler la première ligne si elle est battue (Voyez la figure 10 de la planche 4).

Deux maximes essentielles sont généralement admises pour les combats de cavalerie contre cavalerie: l'une est que toute première ligne doit être tôt ou tard ramenée, car, dans la supposition même où elle aurait fourni la charge la plus heureuse, il est probable que l'ennemi, en lui opposant des escadrons frais, la forcera à venir se rallier derrière la seconde ligne. L'autre maxime est qu'à mérite égal des troupes et des chefs, la victoire restera à celui qui aura les derniers escadrons en réserve, et qui saura les lancer à propos sur les flancs de la ligne ennemie, déjà aux prises avec la sienne.

C'est sur ces deux vérités qu'on pourra se former une juste idée du système de formation le plus convenable pour conduire un gros corps de cavalerie au combat.

Quelque soit l'ordre qu'on adopte, il faut se garder de déployer de grands corps de cavalerie en lignes pleines; car se sont des masses difficiles à manier, et si la première est ramenée, la seconde sera en-

traînée sans pouvoir tirer le sabre. Au nombre des mille preuves que la dernière guerre en a données, nous citerons l'attaque exécutée par Nansouty en colonnes par régimens, sur la cavalerie prussienne déployée en avant de Chateau-Thierry.

Dans la première édition de ce Traité, je me suis élevé contre la formation de la cavalerie sur plus de deux lignes; mais je n'ai jamais entendu exclure plusieurs lignes en échiquier ou échelonnées, ni des réserves formées en colonnes; je ne voulais parler que de la cavalerie déployée pour charger en muraille, et dont les lignes, inutilement entassées l'une derrière l'autre, seraient entraînées dès que la première viendrait à tourner le dos (*).

Au demeurant, en cavalerie plus qu'en infanterie encore, l'ascendant moral fait beaucoup; le coup-

(*) M. Wagner pour combattre cette assertion cite la bataille de Ramilies, où Marlborough vainquit par une grande charge de cavalerie en lignes sans intervalles, contre les Français en échiquier. Mais si ma mémoire est fidèle, je crois que la cavalerie alliée était d'abord formée en échiquier sur deux lignes: la vraie cause de ce succès fut que Marlborough, voyant que Villeroi avait paralysé la moitié de son armée derrière Anderkirch et la Gette, eut le bon esprit de tirer 38 escadrons de cette aile pour renforcer sa gauche qui eut ainsi deux fois plus de cavalerie que les Français. Au reste j'admets volontiers maintes exceptions à une maxime que je ne donne pas plus pour absolue que toutes les autres maximes de tactique de cavalerie; tactique aussi mobile que cette arme.

d'œil et le sang-froid du chef, l'intelligence et la bravoure du soldat, soit dans la mêlée, soit pour le ralliement, procureront la victoire plus souvent que telle ou telle autre formation. Cependant, quand on peut réunir ces deux avantages, on n'en est que plus sûr de vaincre, et rien ne peut légitimer l'adoption d'un mode reconnu vicieux.

L'histoire des dernières guerres (1812 à 1815) a renouvelé aussi d'anciennes controverses, pour décider si la cavalerie, combattant en ligne, peut triompher à la longue d'une cavalerie irrégulière qui, évitant tout engagement sérieux, fuit avec la vélocité du Parthe et revient au combat avec la même vivacité, se bornant à harceler l'ennemi par des attaques individuelles. Lloyd s'est prononcé pour la négative, et plusieurs exploits des cosaques contre l'excellente cavalerie française semblent confirmer son jugement (*); mais il ne faut pas s'y tromper, et croire qu'il serait possible d'exécuter les mêmes choses avec des régimens de cavalerie légère disciplinée, qu'on lancerait en fourrageurs contre des escadrons bien unis. C'est la grande habitude de se mouvoir en désordre qui fait que les troupes irrégulières savent

(*) Quand je parle de l'excellente cavalerie française, j'entends parler de sa bravoure impétueuse et non de sa perfection; car elle n'approche de la cavalerie russe ou allemande, ni pour l'équitation, ni pour l'organisation, ni pour le soin des chevaux.

diriger tous les efforts individuels vers un but commun : les hussards les mieux exercés n'approcheront jamais de cet instinct naturel du Cosaque, du Tscherkès ou du Turc.

Si l'expérience a prouvé que des charges irrégulières peuvent amener la défaite de la meilleure cavalerie dans des combats partiels, il faut bien reconnaître aussi l'impossibilité de compter sur des charges à la débandade dans des batailles rangées d'où dépend souvent le sort de toute une guerre. Une telle charge pourrait sans doute aider une attaque en lignes, mais seule elle ne produirait rien d'important. On doit donc considérer ces charges irrégulières comme un puissant auxiliaire dans les rencontres journalières de la cavalerie, et comme un accessoire utile dans les chocs décisifs.

De tout ce qui précède on doit conclure à mon avis que, pour les batailles, une cavalerie régulière, munie d'armes de longueur, et pour la petite guerre, une cavalerie irrégulière, armée d'excellens pistolets, de lances et de sabres, sera toujours la meilleure organisation pour cette branche importante du service de guerre.

Au demeurant, quelque système que l'on adopte, il n'en paraît pas moins incontestable qu'une nombreuse cavalerie, quelle qu'en soit la nature, doit avoir une grande influence sur les résultats d'une guerre; elle peut porter au loin la terreur chez l'en-

nemi, elle enlève ses convois, bloque pour ainsi dire l'armée dans ses positions, rend ses communications difficiles, si ce n'est même impossibles, trouble toute harmonie dans ses entreprises et dans ses mouvemens. En un mot elle procure presque les mêmes avantages qu'une levée en masse des populations, en portant le trouble sur les flancs et les derrières d'une armée, et en réduisant son général à l'impossibilité de rien calculer avec certitude.

Toute organisation qui tendrait donc à doubler les cadres de la cavalerie en cas de guerre, en y incorporant des milices, serait un bon système, car ces milices, aidées de quelques bons escadrons, pourront au bout de quelques mois de campagne faire de bons partisans. Sans doute ces milices n'auront pas toutes les qualités que possèdent les populations guerrières et nomades qui passent pour ainsi dire leur vie à cheval, et dont le premier des instincts est celui de la petite guerre, mais elles y supléeraient en partie. Sous ce rapport la Russie a un grand avantage sur tous ses voisins, tant par la quantité et la qualité de ses chevaux du Don, que par la nature des milices irrégulières qu'elles peut lever au moindre signal.

Voici ce que j'écrivais il y a 20 ans dans le chap. 35 du Traité des grandes opérations militaires, sur ce même sujet :

«Les avantages immenses que les cosaques ont «donnés aux armées russes sont incalculables. Ces

«troupes légères insignifiantes dans le choc d'une «grande bataille (si ce n'est pour tomber sur les «flancs), sont terribles dans la poursuite et la guerre «de postes : c'est l'ennemi le plus redoutable pour «toutes les combinaisons d'un général, parce qu'il «n'est jamais sûr de l'arrivée et de l'exécution de ses «ordres, que ses convois sont toujours compromis, «et ses opérations incertaines. Tant qu'une armée «n'en avait que quelques régimens à demi-réguliers, «on n'en connaissait pas toute l'utilité ; mais lorsque «le nombre en a été porté à 15 ou 20 mille, on a «senti toute leur importance, surtout dans les pays «où la population ne leur est pas hostile.

«Pour un convoi qu'ils enlèvent, il faut les faire «escorter tous et que l'escorte soit nombreuse et «bien conduite ; jamais on n'est certain de faire une «marche tranquile, parce qu'on ne sait pas où sont les «ennemis. Ces corvées exigent des forces considéra-«bles et la cavalerie régulière est bientôt mise hors «de service par des fatigues auxquelles elle ne peut «résister.

«Au reste je crois que des hussards ou lanciers vo-«lontaires, levés ou organisés au moment de la guerre, «bien conduits, et courant là ou des chefs hardis les «conduisent à leur gré, rempliraient à peu près la «même destination, mais il faut les regarder comme «des enfans perdus, car, s'ils devaient recevoir des «ordres du quartier-général, ils ne seraient plus des

«partisans. Ils n'auraient peut être pas toutes les «qualités de bons cosaques, mais ils pourraient en «approcher.»

L'Autriche a aussi dans les Hongrois, les Transylvaniens et les Croates, des ressources que d'autres états n'ont pas: toutefois les services rendus par les landwehr à cheval prouvent que l'on peut tirer aussi un bon parti de cette espèce de cavalerie, ne fut-ce que pour relever la cavalerie régulière dans les services accessoires qui abondent dans toutes les armées, comme escortes, ordonnances, détachemens pour conduire les convois, flanqueurs, etc. Des corps mêlés de cavalerie régulière et irrégulière peuvent rendre souvent plus de services réels que s'ils étaient uniquement composés de cavalerie de ligne, parce que la crainte de compromettre et de ruiner cette dernière, empêche souvent de la lancer dans des mouvemens audacieux, mais qui peuvent produire d'immenses résultats.

Je ne saurais terminer cet article sans relever les attaques par trop passionnées dont il a été l'objet de la part de Mr le général Bismark, et que j'ai connues malheureusement trop tard pour y repondre comme je le devais. Le passage qui semble avoir excité surtout son courroux, est celui où j'ai avancé, après bien d'autres, que la cavalerie ne saurait défendre une position par elle-même. Mr le général, qui prétend sans doute que la cavalerie peut

faire la guerre à elle seule, et qu'elle garderait une position tout comme l'infanterie, pense justifier de pareils sophismes en allant chercher des exemples jusque dans la guerre d'Annibal sur le Tesin; comme si la mousqueterie, les obus, et la mitraille n'avaient apporté aucun changement dans l'emploi de cette arme!! Fier de son érudition équestre, il traite d'ignorant tout ce qui ne pense pas comme lui. Sans être un Seydlitz ou un Laguérinière, on peut très bien raisonner sur l'emploi de la cavalerie à la guerre, et quoique je n'aie aucune prétention à être un cavalier, je puis dire que les plus expérimentés des généraux de nos jours ont partagé mes idées sur la cavalerie, et que dans maintes batailles j'en ai souvent mieux jugé que ceux-là même qui en commandaient de grosses masses.

La seule de mes maximes qui a excité quelques controverses, est celle relative à l'allure du trot pour les charges contre cavalerie. Quoiqu'on en ait dit, je crois encore à l'heure où j'écris, que le succès dépend beaucoup du maintien de l'ordre jusqu'au moment du choc, et que, pour des lanciers surtout, le choc d'une *masse bien en ordre* et au trot, triompherait d'une troupe éparpillée par le galop.

Au demeurant, maintenir l'ordre autant que possible dans le choc; s'appliquer à le faire seconder au moment opportun par une attaque de flanc; savoir donner l'impulsion morale à sa troupe, et

avoir un échelon prêt pour soutenir ; voilà les seuls élémens de succès que j'aie jamais reconnus pour praticables dans des charges de cavalerie contre cavalerie ; car toutes les belles maximes du monde viennent expirer dans une lutte rapide comme l'éclair, où les plus habiles professeurs n'auraient que le temps de parer les coups de sabre, sans même être en état de donner un ordre qui pût être entendu et exécuté.

Quant au bon emploi de la cavalerie dans l'ensemble d'une bataille comme dans celui de toute une guerre, je crois que pas un général expérimenté ne répudierait les idées que j'ai émises à ce sujet.

Je n'ai jamais nié que la cavalerie ne concourut à la défense d'une position, mais qu'elle la défendît par elle-même je le nierai toujours. Placée sur une position, derrière 100 pièces de canon, elle pourra s'y maintenir si on se contente de la canonner, comme la cavalerie française se maintint si bravement à Eylau : mais que l'infanterie et l'artillerie marchent sur elle après avoir paralysé son canon, et vous verrez si la position sera défendue.

Du reste la véritable cause de la grande colère de Mr le général B**** est facile à deviner. J'ai eu l'imprudence de dire que son Traité sur la cavalerie, fort érudit d'ailleurs, n'avait pas fait faire grand progrès à cette arme. Ce jugement lui a sans doute paru sévère, et malgré les torts de l'auteur à mon égard,

je conviens qu'il était prononcé d'une manière trop absolue. Cependant après les enseignemens que nous avons pu recevoir de la cavalerie de Seydlitz et de Napoléon, je ne sais pas si celle que Mr B**** organiserait et conduirait selon ses doctrines, ferait beaucoup mieux, c'est là que gît la question. Pour avoir osé la résoudre négativement, je ne suis qu'un ignorant, c'est là de la bonne critique ! Si les opinions sont libres, ne peut-on pas les discuter sans injures? Pour moi je reconnais à Mr B**** beaucoup d'esprit et d'érudition ; peut-être même en a-t-il trop pour le sujet qu'il traite : quand l'esprit pétille et que les passions parlent, la raison et le jugement sommeillent. Du reste j'ai déjà observé, dans la notice qui précède cet ouvrage, que ce n'était pas dans des livres sérieux qu'un militaire doit répondre à des personnalités, surtout après les avoir ignorées pendant six ans.

ARTICLE XLVI.

De l'emploi de l'artillerie.

L'artillerie est à la fois une arme offensive et défensive également redoutable.

Comme moyen offensif, une grande batterie bien employée écrase une ligne ennemie, l'ébranle, et facilite, aux troupes qui l'attaquent, les moyens de l'enfoncer. Comme arme défensive, il faut reconnaître qu'elle double la force d'une position, non seulement par le mal qu'elle fait à l'ennemi de loin, et par l'effet moral qu'elle produit à une longue distance sur les troupes qui marchent à l'attaque, mais encore par la défense locale qu'elle fera sur la position même, et à portée de mitraille. Elle n'est pas moins importante pour l'attaque et la défense des places ou des camps retranchés, car elle est l'ame de la fortification moderne.

Nous avons dit quelques mots sur sa répartition dans la ligne de bataille, mais nous sommes plus em-

barrassés de dire la manière dont on doit la faire agir dans le combat. Ici les chances se multiplient tellement, à raison des circonstances particulières de l'affaire, du terrain et des mouvemens de l'ennemi, qu'on ne peut pas dire que l'artillerie ait une action indépendante de celle des autres armes. Cependant, on a vu à Wagram Napoléon jeter une batterie de 100 pièces dans la trouée occasionnée à sa ligne par le départ du corps de Masséna, et contenir ainsi tout l'effort du centre des Autrichiens; mais il serait bien difficile d'ériger en maxime un pareil emploi de l'artillerie.

Nous nous bornerons donc à présenter ici quelques données fondamentales, en observant qu'elles sont basées sur l'état de cet arme tel qu'il existait dans les dernières guerres; l'emploi des nouvelles découvertes n'étant pas encore bien déterminé ne saurait trouver place ici.

1° Dans l'offensive, on doit réunir une certaine masse d'artillerie sur le point où l'on se prépare à porter les grands coups; on l'emploiera d'abord à ébranler par son feu la ligne de l'ennemi, pour seconder l'attaque de l'infanterie et de la cavalerie.

2° Il faut en outre quelques batteries d'artillerie à cheval, pour suivre le mouvement offensif des colonnes, indépendamment des batteries légères à pied qui ont la même destination. Il ne faut pourtant pas lancer trop d'artillerie à pied dans un mouvement

offensif; on peut la placer de manière qu'elle atteigne le but sans suivre les colonnes.

3° Nous avons déjà dit que la moitié au moins de l'artillerie à cheval doit être réunie en réserve, pour se porter rapidement partout où le besoin l'exige (*). A cet effet, il faut la placer sur le terrain le plus ouvert, où elle puisse se mouvoir en tous sens. Nous avons dit aussi la meilleure place à assigner à l'artillerie de position.

4° Les batteries, quoique répandues en général sur toute une ligne défensive, doivent savoir diriger leur attention sur le point où l'ennemi trouverait plus d'avantages ou de facilités à pénétrer; il faut donc que le général commandant l'artillerie connaisse le point stratégique et tactique d'un champ de bataille, aussi bien que le terrain en lui-même, et que toute la répartition de réserves d'artillerie soit calculée sur cette double donnée.

(*) Depuis que ce chapitre a été publié pour la première fois, plusieurs puissances ont adopté le système de placer les artilleurs sur le train au lieu de les mettre à cheval; cela épargne beaucoup de chevaux et l'embarras de les tenir pendant le tir des batteries. Mais cela n'égalera jamais, pour la mobilité, la superbe artillerie à cheval des Russes, qui surpasse toute idée qu'on chercherait à s'en faire. Beaucoup d'autres inventions de bouches à feu ont eu lieu, mais elles ne sont pas encore assez connues pour trouver place ici, ce sera à l'expérience à démontrer la manière de les employer.

5° Chacun sait que l'artillerie placée en plaine, ou au milieu de pentes doucement inclinées en glacis, est celle dont l'effet, à plein fouet ou à ricochets, sera le plus meurtrier : personne n'ignore non plus que le feu concentrique est celui qui convient le mieux.

6° L'artillerie de toute espèce employée dans les batailles ne doit jamais oublier que sa principale destination est de foudroyer les troupes ennemies, et non de répondre à leurs batteries. Cependant, comme il est bon de ne pas laisser le champ libre à l'action du canon ennemi, il est utile de le combattre pour attirer son feu : on peut destiner à cela un tiers des pièces disponibles, mais les deux tiers au moins doivent être dirigés sur la cavalerie et l'infanterie.

7° Si l'ennemi s'avance en lignes déployées, les batteries doivent chercher à croiser leurs feux pour prendre ces lignes en écharpe ; celles qui pourraient se placer sur les flancs, et battre les lignes dans leur prolongement, feraient un effet décisif.

8° Lorsque l'ennemi s'avance en colonnes, on peut les battre de front, c'est-à-dire, dans leur profondeur. Toutefois, il n'est pas moins avantageux de les battre d'écharpe, et surtout de flanc ou de revers. L'effet moral, produit sur les troupes par l'artillerie qui les prend de revers, est incalculable : il est rare que les plus vaillans soldats n'en soient pas étonnés ou ébranlés : le beau mouvement de Ney sur Preititz

(bataille de Bautzen) fut neutralisé par quelques pièces de Kleist, qui prirent ses colonnes en flanc, les arrêtèrent, et décidèrent le Maréchal à changer sa bonne direction. Quelques pièces d'artillerie légères, lancées à tout risque sur les flancs pour obtenir un pareil résultat, ne seraient jamais aventurées sans utilité.

9° Il est reconnu que les batteries doivent être constamment soutenues par de l'infanterie ou de la cavalerie, et qu'il est avantageux de bien appuyer leurs flancs. Cependant il se présente bien des cas où il faut dévier de cette maxime, et l'exemple de Wagram dont nous avons parlé en est un des plus remarquables.

10° Il est très important que, dans les attaques de cavalerie, l'artillerie ne se laisse pas effrayer et qu'elle tire à boulets, mais surtout à mitraille, aussi longtemps que cela se pourra (*). Dans ce cas, l'infanterie, chargée de protéger des batteries, doit être formée en carrés à proximité, afin de donner refuge aux chevaux, et ensuite aux canonniers; les carrés longs proportionnés à l'étendue du front de la batterie, semblent les plus propres à remplir cette destination quand l'infanterie est derrière les pièces. Si elle se

(*) Les obus de nouvelle invention, donnant les moyens de porter ces projectiles à mille toises avec une parabole insensible, seront une arme terrible contre la cavalerie.

trouve à côté, les carrés parfaits seront préférables. On assure aussi que les batteries de fusées peuvent être employées contre la cavalerie dont elles effrayent les chevaux, mais je le répète, c'est encore une expérience à faire et on ne saurait baser aucune maxime sur des données aussi incertaines.

11° Dans les attaques d'infanterie contre de l'artillerie, la maxime de tirer le plus long-temps possible, sans néanmoins commencer de trop loin, est encore plus rigoureuse que dans le cas susmentionné. Les canonniers auront toujours le moyen de se mettre à l'abri de l'infanterie, s'ils sont convenablement soutenus. C'est ici un des cas de faire donner à la fois les trois armes, car si l'infanterie ennemie est ébranlée par l'artillerie, une attaque combinée d'infanterie et de cavalerie causera sa destruction.

12° Les proportions de l'artillerie ont considérablement varié dans les dernières guerres. Napoléon s'en fut conquérir l'Italie en 1800, avec 40 ou 50 pièces, et il réussit complétement; tandis qu'en 1812, il envahit la Russie avec 1200 pièces attelées et ne réussit point. Cela prouve assez qu'aucune règle absolue ne saurait fixer ces proportions. On admet généralement que 3 pièces par mille combattans sont suffisantes, et même en Turquie, comme dans les montagnes, c'est beaucoup trop.

Les proportions de la grosse artillerie, dite de réserve, avec celles de l'artillerie plus légère, varient

également. C'est un grand abus que d'avoir trop de grosse artillerie, car dans les batailles le canon de 6 ou de 8 fait à peu près le même effet que celui de douze, et il y a pourtant une grande différence dans la mobilité et les embarras accessoires de ces calibres. Au reste une des preuves les plus notables que l'on puisse citer, pour faire juger l'influence des proportions de l'armement sur les succès des armées, fut donnée par Napoléon après la bataille d'Eylau : les pertes cruelles que ses troupes essuyèrent par le feu de la nombreuse artillerie des Russes, lui firent sentir la nécessité d'augmenter la sienne. Avec une activité difficile à concevoir, il fit travailler dans tous les arsenaux de la Prusse, de la ligne du Rhin et même de Metz, à renforcer le nombre de ses pièces et à en couler de nouvelles pour utiliser les munitions qu'il avait conquises dans la campagne. En trois mois il doubla, à 400 lieues de ses frontières, le personnel et le matériel de son artillerie, chose presque inouïe dans les annales de la guerre.

13° Un des moyens les plus convenables pour obtenir le meilleur emploi possible de l'artillerie, serait de donner toujours le commandement supérieur de cette arme à un général d'artillerie à la fois bon tacticien et stratégicien ; ce chef aurait la faculté de disposer non seulement de la réserve d'artillerie, mais encore de la moitié des pièces attachées aux différens corps ou divisions.

Il pourrait ainsi se concerter avec le généralissime sur le moment et le lieu où des masses considérables d'artillerie pourraient le mieux contribuer à la victoire, mais il ne ferait jamais une telle réunion de masses sans avoir pris, au préalable, les ordres du commandant en chef.

Au moment où j'allais faire imprimer cet article pour la seconde fois, je reçois une brochure du général Okounieff sur l'importance de l'artillerie. Quelque intéressante qu'elle soit, elle ne saurait me décider à changer ce que j'ai dit sur cette arme.

L'auteur avoue, avec une louable franchise, qu'il n'avait point assez apprécié cette importance dans son ouvrage sur l'emploi des trois armes; et comme pour faire réparation à l'artillerie, il soutient aujourd'hui qu'elle doit désormais décider des batailles et devenir par cela même l'arme principale des armées européennes.

Comme j'ai reconnu en tout temps la part qu'une artillerie bien employée peut avoir dans les victoires, je suis très disposé à admettre avec l'auteur, que son influence serait plus grande si l'on savait toujours en tirer le parti dont elle est susceptible. Je reconnais aussi, que plusieurs inventions toutes récentes qui augmenteront son effet, soit pour le tir à ricochets rasans, soit pour la mitraille à grande portée, sont de nature à appeler l'attention des généraux

qui seront à même d'en faire usage, et qui ont en main le moyen d'en essayer les effets comme aussi de trouver les moyens de s'en garantir.

La brochure du général Okounieff aurait donc déjà atteint un but important, en ouvrant cette vaste carrière; mais après lui avoir rendu justice, il me sera permis de dire que l'auteur a un peu dépassé le but, car s'il fallait s'en rapporter à tout ce qu'il avance, il ne faudrait plus dans une armée que des cuirassiers, des artilleurs, et l'infanterie nécessaire pour garder les postes fermés, car le reste ne serait plus que pâture pour les projectiles. Partant de son idée dominante Mr Okounieff en conclut, par une conséquence toute naturelle, que le moyen de gagner des batailles se réduira à enfoncer le centre d'une armée à force de coups de canon, et à avoir des masses préparées à fondre sur cette trouée; moyen qu'il trouve bien préférable à ceux qu'il nomme *mouvemens de conversions*, et qui jusqu'à ce jour, de son aveu même, gagnaient cependant fort bien les batailles.

Ici je l'avoue, je suis obligé de contester ce qu'il y a de trop absolu dans ces assertions. En premier lieu je ne comprends pas parfaitement ces mouvemens de conversions, ce sont sans doute des attaques pour déborder une aile en même temps qu'on assaillit une partie du front. Si je ne me trompe ces sortes de manœuvres ne sont pas toujours des mouvemens de

conversion : au surplus c'est une querelle de définitions qui importe peu au fond ; ce que je ne trouve pas fondé, c'est l'idée qu'une manœuvre exclusive puisse être adoptée comme une panacée universelle, et qu'il faille renoncer à toute autre tactique qu'à celle des immenses batteries et des grosses masses perçant des centres. Pour ma part si j'avais à combattre un ennemi professant de pareilles idées exclusives, je ne serais nullement embarassé de lui opposer plus d'un moyen qui déjouerait ses attaques favorites : D'abord j'emploierais celui que Mr Okounieff cite lui-même, à la page 35, comme ayant été adopté avec succès par le prince de Lichtenstein à la bataille de Wagram, contre la fameuse colonne de Macdonald ; le système employé à Cannes par Annibal pourrait également d'autant mieux trouver ici son application, qu'une telle masse battue par les feux concentriques d'une artillerie égale en nombre, et disposée en ligne concave, comme celle de l'archiduc Charles à Essling, serait fort compromise. Enfin pour éviter de scinder l'armée en deux parties, qui sait si un de ces mouvemens de conversion que l'auteur veut répudier, ne serait pas un excellent moyen à opposer à son système ? puisqu'il transporterait l'effort décisif du combat sur un tout autre point que le centre ?

Loin de moi néanmoins la pensée de contester tout mérite à une forte attaque sur le centre ; je l'ai sou-

vent recommandée, mais surtout lorsqu'elle se combinerait avec une attaque sur une extrémité de la ligne (selon la figure 12 de la planche 2 page 387), ou lorsqu'elle se ferait sur une ligne un peu trop étendue.

Quoiqu'il en soit, il me paraît que l'auteur a un peu perdu de vue, que le moral des troupes, le caractère et le génie des chefs, ont aussi une grande influence sur l'issue des batailles. Ce sont des batteries moins meurtrières mais non moins efficaces. Il ne faut pas oublier non plus que tous les champs de bataille et toutes les contrées n'offrent pas le même avantage au canon, en Italie, en Suisse, en Vendée, dans beaucoup de parties de l'Allemagne, dans tous les pays très coupés, en un mot, on ne trouve pas des champs de bataille comme Wagram et Leipzig.

Au demeurant il y a d'utiles leçons dans sa brochure, à laquelle on ne saurait faire d'autre reproche que de l'avoir peut être entraîné d'un extrême dans l'autre. L'auteur a sans doute voulu imiter ces avocats, qui, après un beau plaidoyer, tirent des conclusions exagérées, certains que les juges en rabattent toujours la moitié : Les hommes sages sauront prendre ce qui s'y trouve de vrai et d'utile, et lui en tiendront compte.

Le premier résultat de cet opuscule doit être d'éveiller l'attention des hommes qui ont mission d'influer sur les destinées des armées, c'est-à-dire des

gouvernemens et des généraux. Le second sera peut être, de faire doubler le matériel et le personnel de l'artillerie, et adopter tous les perfectionnemens capables d'en augmenter le meurtrier effet ! Et comme les artilleurs seront au nombre des premières victimes, il faudra bien en venir à dresser, dans l'infanterie, des hommes choisis pour servir les pièces au besoin et remplir même les lacunes que les combats laisseraient dans les cadres de l'artillerie. Enfin il faudra s'efforcer de trouver les moyens de neutraliser les effets de cette boucherie, et les premiers qui tombent sous les sens, semblent être des modifications dans l'armement et l'équipement des troupes, puis l'adoption d'une nouvelle tactique, qui rende les dénouemens aussi prompts que possible. Cette tâche sera celle de la génération qui s'élève, quand on aura éprouvé, par l'expérience, toutes les inventions dont on s'occupe dans les polygones d'exercice en attendant mieux. Heureux ceux qui dans les premières rencontres auront beaucoup d'obusiers à la Schrapnel, beaucoup de canons chargés par la culasse et tirant 30 coups par minute, beaucoup de pièces ricochetant à hauteur d'homme et ne manquant jamais leur but sur l'une ou l'autre partie de l'échiquier du combat, enfin le plus de fusées perfectionnées; sans compter même les fameux fusils à vapeur de Perkins, relégués dans la défense des remparts, mais qui, s'il en faut croire le procès verbal

de Lord Wellington, pourront encore faire ici d'assez cruels ravages...., Quel beau thème pour prêcher la paix universelle et le règne exclusif des chemins de fer!!

On me pardonnera si je termine une discussion aussi grave par une phrase qui touche à la plaisanterie. Mais il faut bien laisser entrevoir un côté moins sombre, à l'avenir dont nous menacent tant de braves militaires qui, par une cruelle prévoyance, combinent les moyens de rendre la guerre encore plus sanglante qu'elle ne l'est, et cela dans l'espoir d'assurer le triomphe de leur drapeau. Emulation terrible mais indispensable, si l'on veut rester au niveau de ses voisins, tant que le droit des gens n'aura pas mis des bornes à ces inventions!

ARTICLE XLVII.

De l'emploi combiné des trois armes.

Pour terminer entièrement ce précis, il resterait à parler de l'emploi combiné des trois armes: mais combien de variations minutieuses ce sujet ne présenterait-il pas, si l'on avait la prétention de pénétrer dans tous les détails qu'exige l'application des maximes générales indiquées pour chacune de ces armes en particulier?

Plusieurs ouvrages, et les allemands surtout, ont sondé cet abime sans fond, et ils n'ont obtenu de résultats passables, qu'en multipliant à l'infini les exemples pris dans les petits combats partiels des dernières guerres. Ces exemples suppléent en effet aux maximes, lorsque l'expérience démontre qu'il serait impossible d'en donner de fixes. Dire que le commandant d'un corps, composé des trois armes, doit les employer de manière à ce qu'elles s'appuient

et se secondent mutuellement, semblerait une niaiserie, et c'est néanmoins le seul dogme fondamental qu'il soit possible d'établir, car vouloir prescrire à ce chef la manière dont il devra s'y prendre dans toutes les circonstances, ce serait s'engager dans un labyrinthe inextricable : or comme le but et les bornes de cet aperçu ne me permettent pas d'aborder de pareilles questions, je ne puis mieux faire que de renvoyer les officiers aux ouvrages spéciaux qui les ont traitées avec le plus de succès.

Placer les différentes armes selon le terrain, selon le but qu'on se propose, et celui que l'on peut supposer à l'ennemi ; combiner leur action simultanée d'après les qualités propres à chacune d'elles ; voilà tout ce que l'art peut conseiller ; c'est dans l'étude des guerres, et surtout dans la pratique, qu'un officier supérieur pourra acquérir ces notions, ainsi que le coup d'œil qui inspire leur application opportune. Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, et je vais passer successivement à la narration des guerres mémorables, où mes lecteurs trouveront à chaque pas l'occasion de s'assurer, que l'histoire militaire, accompagnée de saine critique, est bien la véritable école de la guerre.

CONCLUSION.

Nous nous sommes efforcés de retracer les points principaux qui nous ont paru susceptibles d'être présentés comme maximes fondamentales de la guerre. Toutefois la guerre dans son ensemble n'est point une science mais un art. Si la stratégie surtout peut être soumise à des maximes dogmatiques qui approchent des axiomes des sciences positives, il n'en est pas de même de l'ensemble des opérations d'une guerre, et les combats entr'autres échapperont souvent à toutes les combinaisons scientifiques pour nous offrir des actes essentiellement dramatiques, dans lesquels les qualités personnelles, les inspirations morales et mille autres causes, joueront parfois le premier rôle. Les passions qui agiteront les masses appelées à se heurter, les qualités guerrières de ces masses, le caractère, l'énergie et les talens de leurs chefs; l'esprit plus ou moins martial, non seulement des nations, mais encore des époques (*): en un

(*) Le fameux proverbe Espagnol, *il fut brave tel jour*, peut s'appliquer aux nations comme aux individus, on ne saurait comparer les Français de Rosbach à ceux de Jéna, ni les Prussiens de Prenzlow à ceux de Dennewitz.

mot tout ce que l'on peut nommer la poésie et la métaphysique de la guerre, influera éternellement sur ses résultats.

Est-ce à dire pour cela qu'il n'y a pas de règles de tactique, et qu'aucune théorie de tactique ne saurait être utile? Quel militaire raisonnable oserait prononcer un tel blasphême? Croira-t-on qu'Eugène et Marlborough n'aient triomphé que par inspiration, ou par la supériorité morale de leurs bataillons; ne retrouvera-t-on pas au contraire dans les victoires de Turin, de Hochstett, de Ramilies, des manœuvres qui ressemblent à celles de Talavera, de Waterloo, de Jéna ou d'Austerlitz, et qui furent les causes de la victoire? Or quand l'application d'une maxime, et la manœuvre qui en a été le résultat, ont procuré cent fois la victoire à d'habiles capitaines, et offrent en leur faveur toutes les chances probables, suffira-t-il qu'elles aient échoué quelquefois pour nier leur efficacité, et contester toute influence de l'étude de l'art; toute théorie sera-t-elle vaine parce qu'elle ne procurera que les trois quarts des chances de succès?

Si le moral d'une armée et de ses chefs influe aussi sur ces chances, n'est-ce pas en définitive parce qu'il produira une action physique soumise, comme les combinaisons de la tactique, aux lois communes de la *statique militaire*? L'attaque impétueuse de 20 mille braves électrisés, sur l'extrémité

d'une ligne ennemie, donnera plus sûrement la victoire que la manœuvre de 40 mille hommes démoralisés contre cette même extrémité, parce que les premiers exerceront une action réelle, et que les derniers demeureront passifs, si même ils ne fuient pas.

La stratégie, comme nous l'avons dit, est l'art d'amener la plus grande partie des forces d'une armée sur le point le plus important du théâtre de la guerre, ou d'une zône d'opérations.

La tactique est l'art d'utiliser ces masses sur le point où des marches bien combinées les auront rendues présentes; c'est-à-dire l'art de les mettre en action, au moment et au point décisif du champ de bataille sur lequel le choc définitif doit avoir lieu : lorsque des troupes songent plus à fuir qu'à se battre, elles ne sont plus des masses agissantes, dans le sens que nous donnons à cette expression.

Un général instruit en théorie, mais dénué de coup-d'œil, de sang-froid et d'habileté, peut faire un beau plan stratégique, et manquer à toutes les lois de la tactique quand il se trouve en présence de l'ennemi; alors ses projets seront déjoués, et sa défaite probable; s'il a du caractère il pourra diminuer les mauvaises suites de son échec; s'il perd la tête, il perdra toute son armée.

Le même général peut au contraire être aussi bon tacticien qu'il a été bon stratégicien, et avoir pré-

paré la victoire par tous les moyens en son pouvoir : dans ce cas lorsqu'il sera tant soit peu secondé par ses troupes et ses lieutenans, il remportera probablement une victoire signalée ; mais si au contraire il ne commande qu'à des cohues indisciplinées, manquant d'ordre et de courage ; s'il est envié et trompé par de perfides lieutenans (*), il verra sans doute évanouir toutes ses espérances, et ses plus belles combinaisons ne pourront tendre qu'à diminuer les désastres d'une défaite presque inévitable. Cette défaite serait d'autant plus sûre, lorsqu'avec de pareils instrumens il aurait à combattre un adversaire peut-être moins habile que lui, mais ayant des troupes aguerries ou enthousiastes pour leur cause.

Aucun système de tactique ne saurait garantir la victoire quand le moral de l'armée est mauvais, et même quand il serait excellent, la victoire peut dépendre d'un incident comme la rupture des ponts du Danube à Essling. Un général systématique pour-

---

(*) Il arrive plus souvent qu'on ne le pense qu'un général en chef soit trompé par ses lieurenans qui, n'écoutant que leur égoïsme, oublient qu'ils trahissent en même temps le pays et l'armée, par l'effet de la plus basse jalousie et de la plus coupable ambition. L'inhabileté d'un lieutenant, qui serait incapable de concevoir le mérite d'une manœuvre ordonnée, et ferait des fautes graves dans l'exécution, aurait les mêmes résultats pour renverser les plus belles combinaisons.

rait proscrire les colonnes pour adopter l'ordre mince et les feux, ou bien reléguer ces feux dans les moyens purement défensifs, pour adopter exclusivement les colonnes semi-profondes, sans être sûr néanmoins du succès.

Ces vérités n'empêchent pas l'existence de bonnes maximes de guerre qui, à chances égales, pourront procurer la victoire; et s'il est vrai que ces théories ne sauraient enseigner avec une précision mathématique ce qu'il conviendrait de faire dans tous les cas possibles, il est certain du moins qu'elles enseigneront toujours les fautes que l'on devra éviter: or ce serait déjà un immense résultat; car de telles maximes deviendraient ainsi, entre les mains de généraux commandant à de braves troupes, des gages de succès plus ou moins certains.

La justesse de cette assertion ne pouvant être contestée, il ne reste donc qu'à savoir reconnaître les bonnes maximes des mauvaises; c'est en cela, il est vrai, que consiste tout le génie de la guerre, mais il y a cependant des principes directeurs pour arriver à cette connaissance. Toute maxime de guerre sera bonne lorsqu'elle aura pour résultat, d'assurer l'emploi de la plus forte somme de moyens d'action au moment et au point oppotun. Nous avons présenté au chapitre III, toutes les combinaisons stratégiques qui peuvent mener à ce résultat. Pour ce qui concerne la tactique, la principale de ces combinai-

sera toujours le choix de l'ordre de bataille le plus convenable d'après le projet que l'on aura en vue. Ensuite quand on en viendra à l'action locale des masses sur le terrain, ces moyens d'action peuvent être aussi bien une charge de cavalerie faite à propos, une forte batterie placée et démasquée au moment le plus convenable, une colonne d'infanterie chargeant avec impétuosité, ou une division déployée fournissant avec aplomb et sang-froid des feux meurtriers, enfin des mouvemens tactiques qui menaceraient l'ennemi en flancs et à revers, de même que toute manœuvre qui ébranlerait le moral de ses adversaires. Chacun de ces actes peut, selon l'occurrence, devenir la cause de la victoire; vouloir déterminer les cas où il faudrait donner la préférence à chacun d'eux, serait chose impossible.

Pour bien jouer ce grand drame de la guerre, le premier des devoirs sera donc de bien connaître le théâtre sur lequel on doit agir, afin de juger les avantages du double échiquier sur lequel les deux partis manœuvreront, en appréciant les avantages de l'ennemi comme ceux de son propre parti. Cette connaissance acquise, on avisera aux moyens de se préparer une base d'opérations; ensuite il s'agira de choisir la zône la plus convenable pour y diriger ses efforts principaux, et d'embrasser cette zône de la manière la plus conforme aux principes de la guerre en choisissant bien ses lignes et front d'opérations.

L'armée assaillante devra s'attacher surtout à entamer sérieusement l'armée ennemie en adoptant à cet effet d'habiles points objectifs de manœuvre; puis elle prendra ensuite pour objectif de ses entreprises subséquentes, des points géographiques proportionnés aux succès qu'elle aura obtenus.

L'armée défensive, au contraire, devra calculer tous les moyens de neutraliser cette première impulsion de son adversaire, en traînant les opérations en longueur, autant que cela pourra se faire sans compromettre le sort du pays, et en ajournant le choc décisif, jusqu'au moment où une partie des forces ennemies se trouveraient usées par les fatigues, ou disséminées pour occuper les provinces envahies, masquer des places, couvrir des siéges, protéger la ligne d'opérations et les dépôts, etc.

Jusque-là, tout ce que nous venons de dire pourra être l'objet d'un premier plan d'opérations : mais ce qu'aucun plan ne saurait prévoir avec quelque certitude, c'est la nature et l'issue du choc définitif qui résultera de ces entreprises. Si vos lignes d'opérations ont été habilement choisies, vos mouvemens bien déguisés; si l'ennemi au contraire fait de faux mouvemens qui vous permettent de tomber sur les fractions encore dispersées de son armée, vous pourrez vaincre sans batailles rangées, par le seul ascendant de vos avantages stratégiques. Mais si les deux partis se trouvent également bien en mesure au

moment où la rencontre aura lieu, alors il en résultera une de ces grandes tragédies comme Borodino, Wagram, Waterloo, Bautzen et Dresde, dans laquelle les préceptes de la grande tactique indiqués au chapitre IV pourront certainement exercer une influence notable.

Si quelques militaires obstinés, après avoir lu ce livre, après avoir étudié attentivement l'histoire raisonnée de quelques campagnes des grands maîtres, soutenaient encore qu'il n'y a ni principes ni bonnes maximes de guerre, alors on ne pourrait que les plaindre et leur répondre par le fameux mot de Frédéric-le-Grand : « Un mulet qui aurait fait vingt campagnes sous le prince Eugène n'en serait pas meilleur tacticien pour cela. »

De bonnes théories fondées sur les principes, justifiées par les évènemens, et jointes à l'histoire militaire raisonnée, seront à mon avis la véritable école des généraux. Si ces moyens ne forment pas de grands hommes, qui se forment toujours par eux-mêmes quand les circonstances les favorisent, ils formeront du moins des généraux assez habiles pour tenir le second rang parmi les grands capitaines.

SUPPLÉMENT.

Quoique la notice qui suit ne tienne qu'indirectement au fond de mon plan, comme elle a de l'intérêt et qu'elle faisait partie des premières éditions, je n'ai pas cru devoir la supprimer. J'avais l'intention d'y joindre la notice des grandes invasions continentales, mais des causes majeures m'en ont empêché. Si je puis la terminer j'en formerai un second supplément qui sera délivré aux souscripteurs.

APERÇU DES PRINCIPALES EXPEDITIONS D'OUTRE-MER.

J'ai pensé qu'on trouverait avec plaisir ici la note des principales expéditions maritimes, à l'appui des maximes sur les descentes (Art. 40).

Les forces navales des Egyptiens, des Phéniciens et des Rhodiens sont les plus anciennes dont l'histoire rappelle confusément le souvenir. Les Perses ayant soumis ces peuples, ainsi que l'Asie Mineure, devinrent alors la puissance la plus redoutable sur terre comme sur mer.

Cependant vers le même temps les Carthaginois, maîtres des côtes de la Mauritanie, appelés par les habitans de Cadix, passaient le détroit, colonisaient la Bétique, s'emparaient des îles Baléares et de la Sardaigne, enfin descendaient en Sicile.

Les Grecs luttèrent comme on sait contre les Perses avec un succès difficile à espérer, bien que jamais pays ne fût plus favorisé par la nature pour avoir une marine respectable, que la Grèce avec ses 50 îles et ses nombreuses côtes.

La prospérité d'Athènes, fruit de sa marine marchande, en fit une puissance maritime, à qui la Grèce dut son indépendance. Ses flottes, alors réunies à celles des insulaires, furent sous Thémistocles la terreur des Perses et les arbitres de l'Orient. Mais elles n'exécutèrent jamais de grandes descentes, parce que les forces de terre n'étaient pas proportionnées à celles de la mer. Si la Grèce eût été un empire uni, au lieu d'une fédération de républiques, et si les flottes d'Athènes eussent été jointes à celles de Syracuse, de Corinthe et de Sparte, au lieu de se battre sans cesse contre elles, les Grecs eussent peut-être conquis l'empire du monde avant les Romains.

S'il faut en croire les traditions exagérées des anciens historiens grecs, la fameuse armée de Xerxès n'avait pas moins de 4 mille vaisseaux, et ce nombre étonne moins quand on lit la nomenclature qu'en

donne Hérodote. Mais ce qui est plus difficile à croire, c'est qu'au même instant, et par un effort concerté, 5 mille autres vaisseaux aient débarqué 300 mille Carthaginois en Sicile, où ils auraient été détruits par Gelon le jour même où Thémistocles détruisait la flotte de Xerxès à Salamine. Trois autres expéditions, sous Annibal, Imilcon, Amilcar, durent y porter tantôt 100 mille hommes, tantôt 150 mille : Agrigente et Palerme furent prises, Lylibée fondée, Syracuse assiégée vainement à deux reprises. La troisième fois Androclès s'échappa avec 15 mille hommes, descendit en Afrique, et fit trembler Carthage même ! cette lutte dura un siècle et demi.

Alexandre-le-Grand franchit l'Hellespont avec 50 mille hommes seulement, et sa marine militaire n'étant que de 160 voiles, tandis que celles des Perses comptait 400 bâtimens de guerre, il la renvoya en Grèce pour ne pas l'exposer.

Les généraux d'Alexandre, qui se disputèrent son empire pendant un demi-siècle, ne firent aucune expédition maritime notable.

Pyrrhus, appelé par les Tarentins, descendit en Italie au moyen de leur flotte, amenant 26 mille fantassins, 3 mille chevaux, et les premiers éléphans qui aient paru dans la péninsule (280 ans avant J.-C.) Vainqueur des Romains à Héraclée et à Ascoli, on ne sait trop pourquoi il s'en fut courir en Sicile pour en chasser les Carthaginois à la sollicitation

des Syracusains. Rappelé après quelques succès par les Tarentins, il repassa le détroit, harcelé par la marine carthaginoise; puis, renforcé de Sammites ou de Calabrois, il s'avisa un peu tard de marcher sur Rome. Battu à son tour et repoussé sur Bénévent, il repassa en Epire avec 9 mille hommes qui lui restaient.

Carthage, qui prospérait depuis long-temps, profita de la ruine de Tyr et de l'empire persan. Les guerres puniques entre cette république africaine et celle de Rome qui devenait prépondérante en Italie, furent les plus célèbres dans les annales maritimes de l'antiquité. Les armemens faits par les Romains et les Carthaginois furent surtout dignes de remarque par la rapidité avec laquelle les premiers perfectionnèrent et augmentèrent leur marine. En l'an 488 (264 avant J.-C.), ils avaient à peine des canots pour passer en Sicile, et 8 ans après, on les voit sous Régulus vaincre à Ecnone, avec 340 grands vaisseaux, montés chacun par 300 rameurs et 120 combattans, formant au total 140 mille hommes. Les Carthaginois étaient, dit-on, encore plus forts de 12 à 15 mille hommes et de 50 vaisseaux.

Cette grande victoire d'Ecnone, plus extraordinaire peut-être que celle d'Actium, fut le premier pas des Romains vers l'empire du monde. La descente qui s'en suivit en Afrique, était composée de 40 mille hommes; mais les vainqueurs ayant commis

la faute de rappeler la majeure partie de ces forces en Sicile, le reste fut accablé, et Régulus, fait prisonnier, devint aussi célèbre par sa mort que par sa fameuse victoire.

La grande flotte armée pour le venger, et victorieuse à Clypée, fut détruite à son retour par la tempête; celle qui lui succéda eut le même sort au cap Palinure. Battus à Drépane (an 249), les Romains perdirent 28 mille hommes et plus de cent vaisseaux. Une autre flotte est engloutie entièrement la même année au cap Pactyre, en voulant aller assiéger Lylibée.

Dégoûté de tant de désastres, le sénat renonça d'abord à tenir la mer; mais voyant que l'empire de la Sicile et de l'Espagne dépendrait de la supériorité maritime, il arma de nouveau, et en 242, on vit Lutatius partir avec 300 galères et 700 bâtimens de transport pour Drépane, et gagner la bataille des îles Egates, où les Carthaginois perdirent 120 vaisseaux; cet évènement mit fin à la première guerre punique.

La seconde ayant été signalée par l'expédition d'Annibal en Italie, donna une tournure moins maritime aux opérations. Scipion porta cependant les aigles romaines devant Carthagène, et par la conquête de cette place, ruina pour toujours l'empire des Carthaginois en Espagne. Enfin, il porta la guerre en Afrique avec un armement qui n'égalait pas même

celui de Régulus, ce qui ne l'empêcha pas de triompher à Zama, d'imposer à Carthage une paix honteuse et de lui brûler 500 bâtimens. Plus tard, le frère de ce grand homme franchit l'Hellespont avec 25 mille hommes, et alla remporter à Magnésie la célèbre victoire qui livra le royaume d'Antiochus et toute l'Asie à la merci des Romains. Cette expédition fut favorisée par une victoire navale, remportée à Myonnèse en Ionie, par les Romains unis aux Rhodiens contre la marine d'Antiochus.

Dès lors les Romains n'ayant plus de rivaux, augmentèrent leur puissance de toute l'influence qu'assure l'empire de la mer. Paul Emile descendit à Samothrace à la tête de 25 mille hommes (168 avant J.-C.), vainquit Persée et soumit la Macédoine.

Vingt ans plus tard, la troisième guerre punique décida du sort de Carthage; l'important port d'Utique s'étant donné corps et biens aux Romains, un immense armement, parti de Lylibée, y transporta aussitôt 80 mille fantassins et 4 mille chevaux: le siège fut mis devant Carthage, et le fils de Paul Emile, adopté par le grand Scipion, eut la gloire d'achever la victoire de ses pères, en détruisant cette rivale acharnée des Romains.

Après ce triomphe, Rome domina en Afrique comme en Europe; mais son empire fut un moment ébranlé en Asie par Mithridate: ce grand roi, après s'être successivement emparé des petits états voisins,

ne commandait pas moins de 250 mille hommes, et avait une flotte de 400 vaisseaux, dont 300 pontés. Il battit les trois généraux romains qui commandaient en Cappadoce, envahit toute l'Asie Mineure, y fit massacrer 80 mille sujets romains, et envoya même une puissante armée en Grèce.

Sylla y descendit avec un renfort de 25 mille Romains, et reprit Athènes; mais Mithridate envoya successivement deux grandes armées par le Bosphore ou par les Dardanelles; la première, de 100 mille hommes, fut détruite à Chéronnée; la seconde, de 80 mille, eut le même sort à Orchomène. En même temps, Lucullus assemble toutes les forces maritimes des villes de l'Asie-Mineure, celles des îles, et surtout des Rhodiens, et vient prendre l'armée de Sylla à Sestos pour la conduire en Asie: Mithridate effrayé fait la paix.

Dans la seconde guerre, faite par Murena, et dans la troisième, conduite par Lucullus, il n'y eut plus de descentes opérées. Mithridate, poussé successivement jusqu'en Colchide, et ne tenant plus la mer, conçut alors le projet de tourner la mer Noire par le Caucase, pour revenir par la Thrace contre Rome, projet difficile à concevoir de la part d'un homme qui ne pouvait pas défendre ses états contre 50 mille Romains.

César descendit en Angleterre pour la seconde fois, avec 600 vaisseaux, portant près de 40 mille

hommes. Dans les guerres civiles, il transporta 35 mille hommes en Grèce. Antoine, parti de Brindes pour le rejoindre avec 20 mille hommes, en passant au milieu des forces navales de Pompée, fut autant favorisé par la fortune de César que par les dispositions de ses lieutenans.

Plus tard César transporta 60 mille hommes en Afrique, mais ces derniers n'y arrivèrent que successivement et à plusieurs reprises.

Le plus grand armement qui signala les derniers jours de la république romaine fut celui d'Auguste, qui transporta 80 mille hommes et 12 mille chevaux destinés à combattre Antoine en Grèce; car indépendamment des nombreux bâtimens de transport nécessaires pour une pareille armée, il avait 260 vaisseaux de guerre pour les protéger. Antoine avait des forces supérieures sur terre, et remit le sort du monde à celui d'une bataille navale; il avait 170 bâtimens de guerre, outre 60 galères égyptiennes de Cléopâtre, le tout monté de 22 mille fantassins d'élite, outre les équipages de rameurs.

Plus tard, Germanicus conduisit aux bouches de l'Ems une grande expédition, composée de mille vaisseaux partis de bouches du Rhin, et portant au moins 60 mille hommes. La moitié de cette flotte fut détruite au retour par la tempête, et on ne conçoit pas trop pourquoi Germanicus, maître des deux rives du Rhin, s'exposa aux chances de la mer pour

un si court trajet, qu'il pouvait exécuter par terre en peu de jours.

Lorsque l'empire romain eut étendu ses limites du Rhin jusqu'à l'Euphrate, les expéditions maritimes furent rares, et la grande lutte qui survint avec les peuples du Nord, après le partage de l'empire, fit porter toutes les forces de l'état du côté de la Germanie et de la Thrace. L'empire d'Orient conserva néanmoins une grande marine, dont les îles de l'Archipel lui faisaient une nécessité et lui fournissaient les moyens.

Les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne offrent donc peu d'intérêt sous le rapport maritime. Les Vandales furent les seuls qui, maîtres de l'Espagne, s'en allèrent descendre en Afrique sous Genseric au nombre de 80 mille; ils furent ensuite vaincus par Bélisaire, mais leur marine, maîtresse des Baléares et de la Sicile, domina un moment la Méditerranée.

Au moment même où les peuples de l'Est se jetaient sur l'Europe, ceux de Scandinavie commençaient à visiter les côtes de l'Angleterre. Leurs opérations ne sont guère mieux connues que celles des barbares; elles se perdent dans les mystères d'Odin. Des Bardes de la Scandinavie accordent 2500 navires à la Suède; des calculs moins poétiques en donnent 970 aux Danois et 300 à la Norvège, qui souvent agirent de concert.

Les Suédois tournèrent naturellement leurs incursions vers le fond de la baltique, et poussèrent les Varègues sur la Russie. Les Danois, placés plus à portée de la mer du Nord, se dirigèrent vers les côtes d'Angleterre et de France.

Si l'énumération citée par Depping est exacte, il est certain du moins que la majeure partie de ces navires n'étaient que des barques de pêcheurs montées d'une vingtaine d'hommes. Il y avait aussi des *Snekars* à 20 bancs de rameurs, ce qui ferait 40 rames pour les deux bords. Les chefs montaient des *Dragons* à 34 bancs de rameurs. Les incursions des Danois, qui remontèrent bien avant dans la Seine et la Loire, portent à croire que la majeure partie de ces bâtimens étaient très petits.

Toutefois Hengist, appelé en 449 par le Breton Wortiger, conduit cinq mille Saxons en Angleterre avec 18 vaisseaux seulement, ce qui prouverait qu'il y en avait aussi de grands, ou que la marine des bords de l'Elbe était supérieure à celle des Scandinaves.

De 527 à 584, trois nouvelles expéditions sous Ida et Cridda mettent l'Angleterre au pouvoir des Saxons, qui en forment sept royaumes. Ce n'est qu'au bout de trois siècles (833) que cette Heptarchie est réunie en un seul état sur la tête d'Ecbert.

Par un mouvement inverse de celui des Vandales, les populations africaines visitèrent à leur tour le

midi de l'Europe. Les Maures franchirent en 712 le détroit de Gibraltar sous la conduite de Tarik. Appelés par le comte Julien ils ne vinrent d'abord qu'au nombre de 5 mille, et loin d'éprouver une vive résistance ils furent favorisés par les nombreux ennemis des Visigoths. C'était alors le beau temps des califes, et les Arabes pouvaient bien passer pour libérateurs en comparaison des dominateurs du Nord. L'armée de Tarik, bientôt portée à 20 mille hommes, vainquit le roi Rodrigue à Xérès de la Frontera, et soumit le royaume. Peu à peu plusieurs millions d'habitans de la Mauritanie passèrent la mer pour s'établir en Espagne, et si leurs migrations nombreuses ne peuvent figurer précisément au nombre des descentes, elles forment néanmoins un des tableaux les plus imposans, les plus curieux de l'histoire, placées entre les courses des Vandales en Afrique, et des croisades dans l'Orient.

Une révolution non moins importante, et qui laissa de plus durables traces, signala au Nord l'établissement du vaste Empire qui porte aujourd'hui le nom de Russie. Les princes Varègues, appelés par les Novogorodiens, et dont Rurick fut le premier, se signalèrent bientôt par de grandes expéditions.

En 902, Oleg s'embarqua, dit-on, sur le Dnièper avec 2 mille barques portant 80 mille hommes, qui franchirent les cataractes du fleuve, débouchèrent dans la mer Noire tandis que leur cavalerie longeait

la côte, se présentèrent devant Constantinople, et forcèrent Léon-le-Philosophe à leur payer un tribut.

Quarante ans après, Igor prend la même route avec un armement que les chroniques portent à 10 mille barques. Arrivée près de Constantinople, sa flotte, effrayée des terribles effets du feu grégeois, est chassée sur la côte d'Asie, y met à terre des troupes qui sont repoussées, et l'expédition retourne dans son pays.

Loin de se décourager, Igor rétablit sa flotte et son armée, puis va descendre aux bouches du Danube, où l'empereur Roman-Lapoucène lui envoie demander la paix et renouvelle les tributs (943).

A peine un quart de siècle est-il écoulé, que Swiatoslaf, favorisé par les disputes de Nicéphore avec le roi des Bulgares, embarque 60 mille hommes (967), débouche dans la mer Noire, remonte le Danube et s'empare de la Bulgarie. Rappelé par les Petschenègues, qui menacent Kiew, il s'allie avec eux, retourne en Bulgarie, rompt son alliance avec les Grecs puis, renforcé de Hongrois, franchit le Balkan et va attaquer Andrinople. Le trône de Constantin était alors occupé par Zimmiscès qui en était digne; au lieu de se rançonner, comme ses prédécesseurs, il lève cent mille hommes, arme une flotte respectable, repousse Swiatoslaf d'Andrinople, l'oblige à se retirer sur Silistrie, et fait reprendre d'assaut la capitale des Bulgares. Le prince russe

marche au-devant de l'ennemi, lui livre bataille non loin de Silistrie, mais est forcé à rentrer dans la place, où il soutient un des siéges les plus mémorables dont l'histoire fasse mention.

Dans une seconde bataille, plus sanglante encore, les Russes font des prodiges et sont de nouveau forcés à céder au nombre. Zimmiscès, sachant honorer le courage, signe enfin avec eux un traité avantageux.

Vers le même temps, les Danois sont attirés en Angleterre par l'espoir du pillage; on assure que Lothaire appela aussi en France leur roi Ogier, pour se venger de ses frères. Les premiers succès de ces pirates augmentèrent leur goût pour les aventures: tous les cinq ou six ans, il vomissent sur les côtes de France et de Bretagne des bandes qui dévastent tout. Ogier, Hasting, Régner, Sigefroi, les conduisent tantôt aux bouches de la Seine, tantôt à celles de la Loire, enfin à celles de la Garonne. On prétend même que Hasting entra dans la Méditerranée et remonta le Rhône jusqu'à Avignon, ce qui est pour le moins douteux. La force de leurs armemens n'est pas connue, le plus grand paraît avoir été de 300 voiles.

Au commencement du 10me siècle, Rollon, descendu d'abord en Angleterre, trouve dans Alfred un rival qui lui laisse peu d'espérence de succès, il s'allie avec lui, descend en Neustrie en 911, et

marche de Rouen sur Paris; d'autres corps s'avancent de Nantes sur Chartres. Repoussé de cette ville, Rollon se répand dans les provinces voisines et ravage tout. Charles-le-Simple ne voit pas de meilleur moyen de délivrer son royaume de ce fléau sans cesse renaissant, que d'offrir à Rollon de lui céder cette belle province de Neustrie, à charge d'épouser sa fille et de se faire chrétien, ce qui fut accepté avec empressement.

Trente ans plus tard le petit fils de Rollon, inquiété par les successeurs de Charles, appelle le roi de Dannemark à son secours. Celui-ci descend avec des forces considérables, bat les Français, fait leur roi prisonnier, et assure pour toujours la Normandie au fils de Rollon.

Dans le même intervalle de 838 à 950, les Danois ont montré le même acharnement contre l'Angleterre et l'ont traitée plus mal encore que la France, bien que la conformité de langage et de mœurs les approche plus des Saxons que des Francs. Iwar établit sa race dans le Northumberland après avoir saccagé le royaume, Alfred-le-Grand, d'abord vaincu par les successeurs de ce chef, parvient à reconquérir son trône, et contraint les Danois à se soumettre à ses lois.

Les choses changent de nouveau de face; Swenon, plus heureux encore qu'Iwar, après avoir parcouru l'Angleterre en dévastateur autant qu'en maître, lui

vend deux fois la paix au poids de l'or, et retourne en Dannemark en laissant une partie de son armée dans le pays.

Ethelred, qui lui a disputé sans talens les débris de la puissance saxonne, croit ne pouvoir mieux se débarrasser de ses hôtes importuns, qu'en ordonnant le massacre simultané de tous les Danois restés dans l'île (1002). Mais Swenon reparaît l'année suivante avec une force imposante; trois flottes ont opéré successivement, de 1003 à 1007, autant de débarquemens, qui ravagent de nouveaux la malheureuse Angleterre.

En 1012, Swenon, descendu aux bouches de l'Humber, se répand encore une fois comme un torrent, et les Anglais, fatigués d'obéir à des princes qui ne savent pas les défendre, le reconnaissent comme roi du Nord. Son fils Canut-le-Grand eut à disputer le trône à un rival plus digne de lui (Edmond Côte-de-fer) Revenu du Dannemark avec des forces considérables et secondé par le perfide Edric, Canut ravagea la partie méridionale et menaça Londres. Un nouveau partage eut lieu; mais Edmond ayant été assassiné par Edric, Canut fut enfin reconnu roi de toute l'Angleterre, en partit ensuite pour soumettre la Norvège, revint pour attaquer l'Ecosse, et mourut en partageant ses royaumes à ses trois enfans, selon l'usage du temps.

Cinq ans après sa mort, les Anglais rendirent la

couronne à leurs princes Anglo-Saxons; mais Edouard, à qui elle échut en partage, était plus fait pour être moine, que pour sauver un pays en proie à de pareils déchiremens. Il mourut en 1066, en laissant à *Harold* une couronne que lui contestait le chef des Normands établis en France, à qui Edouard en avait, dit-on, fait la cession; et malheureusement pour Harold, ce compétiteur était un ambitieux et un grand homme.

Cette année 1066 fut signalée par une double expédition extraordinaire. Tandis que Guillaume-le-Conquérant apprêtait en Normandie un armement formidable contre Harold, le frère de celui-ci, chassé du Northumberland pour ses crimes, cherche un appui en Norvège, part avec le roi de ce pays et plus de 30 mille hommes, portés sur 500 vaisseaux, qui descendent aux bouches de l'Humber. Harold les détruit presqu'entièrement dans une bataille sanglante, livrée près de York; mais à l'instant même un orage plus furieux va tomber sur lui. Guillaume a profité du moment où le roi Anglo-Saxon combattait les Norvégiens, pour appareiller de Saint-Valery avec un des armemens les plus considérables (Hume affirme qu'il avait 3 mille bâtimens de transport, d'autres en réduisent le nombre à 1200, portant 60 à 70 mille combattans). Harold, accouru de York en toute hâte, lui livre près de Hastings une bataille décisive, dans laquelle le roi d'Angleterre trouve

une mort honorable, et son heureux rival soumet bientôt tout le pays à sa domination.

Au même instant où ceci se passait, un autre Guillaume, surnommé Bras-de-fer, Robert Guiscard et son frère Roger, vont conquérir avec une poignée de braves la Calabre et la Sicile (1058 à 1070).

Trente ans sont à peine écoulés depuis ces mémorables évènemens, lorsqu'un prêtre exalté anime l'Europe entière d'un vertige fanatique, et la précipite sur l'Asie pour conquérir la Terre-Sainte.

Suivi d'abord de cent mille hommes, puis de deux cent mille vagabonds mal armés, qui périssent en partie sous le fer des Hongrois, des Bulgares et des Grecs, Pierre l'Hermite parvient enfin à franchir le Bosphore, et arrive devant Nicée avec 50 ou 60 mille hommes, qui sont entièrement détruits ou pris par les Sarrasins.

Une expédition plus militaire succède à cette campagne de pélerins: 100 mille Français, Lorrains, Bourguignons et Allemands, conduits par Godefroi de Bouillon, se dirigent par l'Autriche sur Constantinople; un pareil nombre sous le comte de Toulouse marche par Lyon, l'Italie, la Dalmatie et la Macédoine. Enfin Bohémond, prince de Tarente, avec des Normands, des Siciliens et des Italiens, s'embarque pour suivre la route par la Grèce sur Gallipoli.

Cette grande migration rappelle les expéditions fabuleuses de Xerxès; et les flottes génoises, véni-

tiennes, grecques, sont frêtées pour transporter ces essaims de croisés en Asie en passant le Bosphore ou les Dardanelles; plus de 400 mille hommes se réunissent dans les plaines de Nicée, et y vengent la défaite de leurs devanciers; Godefroi vainqueur les conduit ensuite à travers l'Asie et la Syrie jusqu'à Jérusalem, où il fonde un royaume.

Tous les moyens maritimes de la Grèce et des républiques florissantes de l'Italie furent employés, soit à transporter ces masses au-delà du Bosphore, soit à les approvisionner durant le siège de Nicée, et le grand mouvement que cela imprima aux puissances littorales de l'Italie, fut peut-être le plus heureux résultat des croisades.

Ce succès momentané devint la cause de grands désastres: les Musulmans divisés entre eux se ralliaient toutes les fois qu'il s'agissait de combattre les infidèles; et la division passa à son tour dans le camp des croisés. Il fallut une nouvelle expédition pour secourir le royaume que menaçait le vaillant Naureddin. Louis VII et l'empereur Conrad partirent à la tête chacun d'environ 100 mille croisés et prirent comme leurs prédécesseurs la route de Constantinople (1142). Mais les Grecs, effrayés par les visites réitérées de ces hôtes menaçans, conspirèrent leur ruine.

Conrad, qui avait voulu prendre les devants, tomba dans les pièges des Turcs, avertis par Manuel Comnènes, et fut défait en détail dans plusieurs ren-

contres par le sultan d'Icone. Louis, plus heureux, vainquit les Turcs sur les bords du Méandre, mais son armée privée de l'appui de Conrad, harcelée par l'ennemi, battue partiellement au passage des défilés et manquant de tout, se vit confinée à Attalie sur la côte de Pamphilie, où elle chercha les moyens de s'embarquer : les Grecs lui en fournirent d'insuffisans, et à peine 15 à 20 mille hommes parvinrent à Antioche avec leur roi ; le reste périt ou tomba aux mains des Sarrasins.

Ces faibles secours, bientôt dévorés par le climat et les combats journaliers, quoique alimentés par les petites troupes successives que la marine italienne amenait d'Europe, étaient de nouveaux prêts à succomber sous les coups de Saladin, lorsque la cour de Rome parvint à unir l'empereur Frédéric Barberousse avec les rois de France et d'Angleterre pour sauver la Terre-Sainte.

L'empereur parti le premier à la tête de 100 mille Allemands, se fraie un passage par la Thrace, malgré la résistance formelle des Grecs alors gouvernés par Isaac l'Ange. Frédéric victorieux marche à Gallipoli, franchit les Dardanelles, s'empare d'Icone et meurt pour s'être baigné imprudemment dans une rivière qu'on a prétendu être le Cydnus. Son fils, le duc de Souabe, harcelé par les Musulmans, abîmé par les maladies, amène à peine 6 mille hommes à Ptolémaïs.

Au même instant Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, mieux inspirés, (*) prirent la voie de mer en partant de Marseille et de Gènes avec deux grosses flottes (1190). Le premier s'empara de Chypre, et tous deux descendirent ensuite en Syrie, où ils eussent probablement triomphé sans la rivalité qui s'éleva entr'eux et ramena Philippe en France.

Douze ans après, une nouvelle croisade est décidée (1203), une partie des croisés s'embarque en Provence ou en Italie, d'autres sous le comte de Flandre et le marquis de Monferrat, prennent la route de Venise dans l'intention d'en faire autant. Mais ces derniers, séduits par l'habile Dandolo, se réunissent à lui pour aller attaquer Constantinople sous prétexte de soutenir les droits d'Alexis l'Ange, fils de cet Isaac l'Ange qui avait combattu l'empereur Frédéric, et successeur de ces Comnènes qui avaient favorisé la destruction des armées de Conrad et de Louis VII.

Vingt mille hommes osent aller attaquer l'ancienne capitale du monde, qui compte au moins 200 mille défenseurs. Ils lui livrent un double assaut par terre

---

(*) Richard partit d'Angleterre avec 20 mille fantassins et 5 mille cavaliers, et débarqua en Normandie, d'où il se rendit par terre en Guyenne et de là à Marseille. On ignore quelle flotte le porta en Asie. Philippe s'embarqua à Gènes sur des navires italiens, avec des forces au moins aussi considérables.

et par mer, et s'en emparent. L'usurpateur s'enfuit, Alexis l'Ange replacé sur le trône ne peut s'y maintenir; les Grecs s'insurgent en faveur de Murzuphe, mais les Latins livrent un assaut plus sanglant que le premier, s'emparent de Constantinople et placent sur le trône leur chef, le comte Baudouin de Flandre. Cet empire dure un demi-siècle: les débris de celui des Grecs se réfugièrent à Nicée et à Trébizonde.

Une sixième expédition fut dirigée sur l'Egypte par Jean de Brienne, et malgré le succès de l'horrible siège de Damiette, il fut obligé de céder devant les efforts toujours croissans de la population musulmane; les débris de sa brillante armée, près d'être submergés par les eaux du Nil, furent trop heureux d'acheter la permission de se rembarquer pour l'Europe.

La cour de Rome, qui trouvait son compte à entretenir l'ardeur des Chrétiens pour ces expéditions, dont elle seule retirait le fruit, stimulait les princes allemands à soutenir le royaume chancelant de Jérusalem. L'empereur Frédéric et le Landgrave de Hesse s'embarquèrent à Brindes en 1227, à la tête de 40 mille soldats d'élite. Mais ce Landgrave, et ensuite Frédéric lui-même, étant tombés malades, la flotte relâcha à Tarente d'où l'empereur, irrité de l'orgueil de Grégoire IX, qui osa l'excommunier parce qu'il n'obéissait pas assez vite au gré de ses

désirs, repartit plus tard avec dix mille hommes, cédant ainsi à la terreur qu'inspiraient les foudres pontificales.

Louis IX, animé du même esprit, ou guidé, s'il faut en croire Ancelot, par des motifs d'une politique plus élevée, partit d'Aigues-Mortes en 1248, avec 120 gros vaisseaux et 1,500 petits bâtimens, loués des Génois, Vénitiens et Catalans, car la France, quoique baignée par deux mers, n'avait pas alors de marine. Ce roi descendit à Chypre, y rallia encore quelques forces, et en repartit, dit Joinville, avec plus de 1800 vaisseaux pour descendre en Egypte. Son armée devait être d'environ 80 mille hommes, car bien que la moitié fût dispersée et jetée sur les côtes de Syrie, il marcha, quelques mois après, sur le Caire, avec 60 mille combattans, dont 20 mille à cheval. Il est vrai que le comte de Poitiers avait opéré un second débarquement de troupes venant de France.

On sait assez quel funeste sort éprouva cette brillante armée, ce qui n'empêcha pas, 20 ans après, le même roi, de tenter les chances d'une nouvelle croisade (1270). Il descendit cette fois sur les ruines de Carthage et assiégea Tunis; mais la peste détruisit la moitié de son armée en quelques semaines et lui-même en fut la victime Le roi de Sicile, débarqué avec de puissans renforts au moment de la mort de Louis, voulant ramener les débris de

l'armée dans son île, essuya une tempête qui engloutit 4 mille hommes et 20 grands vaisseaux. Ce prince n'en méditait pas moins la conquête de l'empire grec et de Constantinople, comme une proie plus utile et plus sûre. Mais Philippe, fils et successeur de St.-Louis, pressé de retourner en France, rejeta cette proposition. Cet effort fut le dernier; les chrétiens, abandonnés en Syrie, y furent détruits dans les attaques mémorables de Tripoli et de Ptolémaïs; quelques débris des ordres religieux se réfugièrent à Chypre et s'établirent à Rhodes.

Les Musulmans passèrent à leur tour les Dardanelles à Gallipoli en 1355, et s'emparèrent successivement des provinces européennes de l'empire d'Orient, auquel les Latins eux-mêmes avaient porté le dernier coup.

Mahomed II, assiégeant Constantinople (1453) fit, dit-on, passer sa flotte par terre pour l'introduire dans le canal et fermer le port, on va jusqu'à dire qu'elle était assez considérable pour être montée par 20 mille fantassins d'élite. Renforcé après la prise de cette capitale de tous les moyens de la marine grecque, Mahomet place en peu de temps son empire au premier rang des puissances maritimes. Il ordonne des attaques contre Rhodes et même contre Otrante sur le continent italien, tandis qu'il court en Hongrie chercher un rival plus digne de lui

(Huniade). Repoussé et blessé à Belgrade, le Sultan se jette sur Trébizonde avec une flotte nombreuse, soumet cette ville, et va avec 400 voiles débarquer à l'île de Négreponte, qu'il prend d'assaut. Une seconde tentative sur Rhodes, exécutée, dit-on, avec 100 mille hommes, par un de ses meilleurs lieutenans, est repoussée avec perte. Mahomet s'apprêtait à y aller en personne à la tête d'une armée immense, assemblée sur les côtes d'Ionie, et que Vertot porte à 300 mille hommes, lorsque la mort le surprit dans ce projet.

Vers la même époque l'Angleterre commençait aussi à se montrer redoutable à ses voisins sur terre comme sur mer; et les Hollandais, arrachant leur pays aux flots de l'océan, formaient le germe d'une puissance plus extraordinaire encore que celle de Venise.

Edouard III débarqua en France et assiégea Calais avec 800 vaisseaux et 40 mille hommes.

Henri V descendit deux fois, en 1414 et 1417; il avait, dit-on, 1500 vaisseaux et seulement 30 mille hommes, dont 6 mille de cavalerie.

Mais jusqu'à cette époque et à la prise de Constantinople, tous les évènemens que nous venons de rapporter avaient eu lieu avant l'invention de la poudre, car, si Henri V eut quelques canons à Azincourt comme on le prétend, il est certain qu'on n'en faisait pas encore usage dans la marine. Dès

lors toutes les combinaisons des armemens changèrent, et cette révolution eut lieu, pour ainsi dire, au même instant où la découverte de la boussole, du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, allaient changer aussi toutes les combinaisons du commerce maritime, et créer un système colonial absolument nouveau.

Nous ne parlerons pas ici des expéditions des Espagnols en Amérique, ni de celles des Portugais, des Hollandais et des Anglais dans l'Inde, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Malgré leur grande influence sur le commerce du monde, malgré le génie des Gama, des Albuquerque, des Cortez, ces expéditions, entreprises par de petits corps de 2 ou 3 mille hommes, contre des peuplades du littoral qui ne connaissaient pas les armes à feu, n'offrent aucun intérêt comme opérations de guerre.

La marine espagnole, portée à un haut degré de splendeur par suite de cette découverte d'un nouveau monde, brilla sous Charles-Quint : cependant la gloire de l'expédition de Tunis, que ce prince conquit à la tête de 30 mille hommes d'élite, portés par 500 bâtimens génois ou espagnols, fut balancée par le désastre qu'essuya une expédition de même force, entreprise contre Alger (1541) dans une saison trop avancée, et malgré les sages avis de l'amiral Doria. A peine débarqué, l'Empereur vit 160 de ses vaisseaux et 8 mille hommes engloutis par les

flots, et le reste, sauvé par l'habileté de Doria, se réunit au cap Metafuz, où Charles-Quint ne le rejoignit pas sans danger ni sans peine.

Dans ces entrefaites les successeurs de Mahomet n'avaient pas méconnu tous les avantages que leur promettait la domination de tant de belles provinces maritimes qui, tout en leur faisant connaître l'importance de l'empire des mers, leur fournissaient d'immenses moyens pour y arriver. A cette époque l'artillerie et l'art militaire n'étaient pas moins avancés chez les Turcs que chez les Européens. Leur grandeur fut portée à son apogée sous Soliman I, qui assiégeait et pris Rhodes (1522) avec un armement qu'on a porté à 140 mille hommes de troupes de terre, et qui serait encore considérable en le réduisant de moitié.

En 1565, Mustapha et le célèbre Dragut descendirent à Malte, où les chevaliers de Rhodes avaient fait un nouvel établissement; ils conduisaient 32 mille janissaires avec 140 vaisseaux : on sait comment Jean de la Valette s'immortalisa en le repoussant.

Un armement plus redoutable qu'on porte à 200 galères et 55 mille hommes fut dirigé en 1527 contre l'île de Chypre, où il prit Nicosie et mit le siége devant Famagouste. Les horribles cruautés commises par Mustapha, augmentaient les alarmes qu'inspiraient ses progrès : l'Espagne, Venise, Naples et Malte réunirent leurs forces navales pour secourir

Chypre; mais Famagouste avait déjà succombé malgré l'héroïque défense de Barberiego, que Mustapha eut la lâcheté de faire écorcher vif pour venger la mort de 40 mille Turcs qui avaient péri depuis deux ans dans l'île.

Cependant la flotte combinée, conduite par deux héros, Don Juan d'Autriche frère de Philippe II, et André Doria, atteignit celle des Turcs à l'entrée du golfe de Lépante, près du même promontoire d'Actium où s'était jadis décidé l'empire du monde entre Antoine et Auguste. Ils la détruisirent presqu'entièrement, plus de 200 bâtimens et 30 mille Turcs furent pris ou coulés (1571). Cette victoire ne mit pas fin à la suprématie des Ottomans, mais elle en arrêta l'essor : toutefois ils firent de si grands préparatifs que l'année suivante une flotte aussi considérable reprit la mer; la paix mit un terme à tant de ravages.

Le mauvais succès de Charles-Quint contre Alger n'empêcha pas Sébastien de Portugal de vouloir tenter la conquête de Maroc, où l'appelait un prince Maure dépouillé de ses états. Descendu sur les côtes de ce royaume, à la tête de 20 mille hommes, ce jeune prince fut tué et son armée taillée en pièces à la bataille d'Alcazar par Muley Abdelmeleck, en 1578.

Philippe II, dont l'orgueil s'était accru depuis la bataille navale de Lépante, par les succès que son

machiavélisme et l'aveuglement des ligueurs lui procuraient en France, ne croyait pas que rien pût résister à ses armes. Il imagina de soumettre l'Angleterre. L'invincible Armada, destinée à cet effet, et qui fit tant de bruit dans le monde, se composait d'une expédition partie de Cadix au nombre de cent trente-sept bâtimens armés, selon Hume, de 2630 canons en bronze, et montés par 20 mille soldats outre 11 mille marins. A ces forces devait se joindre une armée de 25 mille hommes que le duc de Parme amènerait des Pays-Bas par Ostende. La tempête et les Anglais firent justice de cet armement, considérable pour l'époque, mais qui, loin de mériter l'épithète pompeuse qu'on lui avait donnée, perdit 13 mille hommes et la moitié de ses vaisseaux sans avoir approché des côtes d'Angleterre.

Après cette expédition, celle de Gustaphe Adolphe en Allemagne se présente la première (1630). L'armée n'était que de 15 à 18 mille hommes; la flotte assez considérable comptait 9 mille matelots; mais c'est sans doute par erreur que M. Aucillon affirme qu'elle portait 8 mille canons. Le débarquement en Poméranie fut peu disputé par les Impériaux, et le roi de Suède trouva un grand point d'appui dans les peuples d'Allemagne. Son successeur fit une expédition d'une nature toute extraordinaire, et dont on ne trouve dans l'histoire qu'un seul autre exemple: nous voulons parler de la marche du roi de Suède

Charles X, passant le Belt sur la glace, pour se rendre de Schleswig par l'île de Fionie sur Copenhague (1658). Il avait 25 mille hommes, dont 9 mille de cavalerie et une artillerie proportionnée. Cette entreprise fut d'autant plus audacieuse, que la glace n'était pas sûre puisque plusieurs pièces de canon et la voiture même du roi y furent englouties.

Après 75 ans de paix, la guerre entre Venise et les Turcs avait recommencé (1615). Les derniers portèrent une armée de 55 mille hommes avec 350 galères ou vaisseaux à Candie, et s'emparèrent du poste important de la Canée, avant que la république songeât à la secourir. Quoique Venise commençât à perdre des mœurs qui avaient fait sa grandeur, elle possédait encore quelques braves; Morosini, Grimani et Mocenigo, luttèrent plusieurs années contre les Turcs, à qui leur supériorité numérique et la possession de la Canée donnaient de grands avantages. La flotte vénitienne avait acquis néanmoins sous Grimani un ascendent marqué, lorsqu'une tempête horrible en détruisit les deux tiers, avec l'amiral lui-même.

En 1648 commença le siége de Candie, Jussuf l'attaque avec fureur à la tête de 30 mille hommes, deux assauts sont repoussés, une brèche immense permet d'en tenter un troisième; les Turcs pénètrent dans la place. Mocenigo se jette sur eux pour chercher la mort; une victoire éclatante couronne son hé-

roïsme, il les repousse et comble les fossés de leurs corps.

Venise aurait pu chasser les Turcs en envoyant 20 mille hommes à Candie, mais l'Europe la soutenait faiblement, et la république avait mis en jeu tout ce qui lui restait de véritables guerriers.

Le siége, repris quelque temps après, dura plus que celui de Troie, chaque campagne était signalée par de nouvelles tentatives des Turcs pour porter des secours à leur armée et par des victoires navales des Vénitiens qui, suivant les progrès que la tactique navale faisait en Europe, avaient, sur les stationnaires musulmans, une supériorité marquée, et leur faisaient payer cher chaque tentative pour sortir des Dardanelles. Trois Morosini et plusieurs Motenigo se signalèrent dans cette longue querelle.

Enfin le célèbre Kiouperli, placé par son mérite à la tête du ministère ottoman, résolut de conduire lui-même une guerre qui traînait depuis si longtemps; il se rendit dans l'île où ses transports successifs amenèrent 50 mille hommes, à la tête desquels il poussa vivement les attaques (1667).

Les Turcs déployèrent dans ce mémorable siége plus d'art qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors; leur artillerie, d'un calibre énorme, était bien servie, et ils firent pour la première fois usage des tranchées, inventées par un ingénieur italien.

Les Vénitiens, de leur côté, perfectionnèrent la défense par les mines; jamais on ne vit plus d'acharnement pour s'entre-détruire par les combats, les mines, les assauts. Cette héroïque résistance donna à la garnison les moyens de gagner l'hiver: au printemps, Venise lui envoya des renforts, et le duc de la Feuillade amena quelques centaines de volontaires français.

Les Turcs ayant également reçu de puissans renforts, redoublèrent d'énergie, et le siége tirait à sa fin, lorsque 6 mille Français, conduits par le duc de Beaufort et Navailles, arrivèrent au secours (1669). Toutefois une sortie mal conduite découragea cette présomptueuse jeunesse, et Navailles, au bout de deux mois, dégoûté des souffrances du siége, prit sur lui de ramener les débris de ses troupes en France. Morosini n'ayant plus alors que 3 mille hommes exténués, pour défendre une place ouverte de toutes parts, consentit enfin à l'évacuer par une convention qui devint un traité de paix formel. Candie avait coûté aux Turcs 25 ans d'efforts, plus de 100 mille hommes tués dans 18 assauts et dans plusieurs centaines de sorties; on estime à 35 mille hommes le nombre des Chrétiens de toutes les nations qui périrent dans cette honorable défense.

La lutte entre Louis XIV, la Hollande et l'Angleterre, offrit de grandes opérations maritimes, mais aucune descente notable. Celle de Jacques II en Ir-

lande (1660), ne fut composée que de 6 mille Français, bien que la flotte de Tourville comptât 73 vaisseaux de ligne, portant 5800 pièces de canon et 29 mille matelots. Ce fut une faute grave de n'avoir pas jeté au moins 20 mille hommes en Irlande avec de pareils moyens. Deux ans après, Tourville ayant été vaincu à la fameuse journée de la Hogue, les débris des troupes débarquées durent revenir par suite d'un traité d'évacuation.

Au commencement du dix-huitième siècle, les Suédois et les Russes firent deux expéditions bien différentes.

Charles XII, voulant secourir le duc de Holstein, descend en Danemark à la tête de 20 mille hommes, portés par 200 transports et protégés par une forte escadre; à la vérité, il fut secondé par les marines anglaise et hollandaise, mais cette expédition n'en fut pas moins remarquable par les détails du débarquement. Le même prince alla descendre en Livonie pour secourir Narva, mais il abordait dans un port suédois.

Pierre-le-Grand ayant à se plaindre des Persans, et voulant profiter de leurs discordes, s'embarque en 1722 sur le Volga; il débouche dans la mer Caspienne avec 270 bâtimens, portant 20 mille fantassins, et va descendre à Agrakan aux bouches du Koïssou où il attend sa cavalerie qui, forte de 9 mille dragons et 5 mille cosaques, vient le joindre par terre en

franchissant le Caucase. Le Czar va alors s'emparer de Derbent, il assiége Bakou, puis il traite enfin avec un des partis qui déchiraient l'empire des Sofis, en se faisant céder Astrabad, la clef de la Caspienne et en quelque sorte celle de la monarchie persane.

Le siècle de Louis XV ne fut signalé que par des expéditions secondaires, sans en excepter celle de Richelieu contre Minorque, très glorieuse comme escalade, mais moins extraordinaire comme descente.

La guerre d'Amérique (1779) fut l'époque des plus grands efforts maritimes de la France : l'Europe ne vit pas sans étonnement cette puissance porter en même temps le comte d'Estaing en Amérique avec 25 vaisseaux de ligne, tandis que M. Orvilliers, avec 65 vaisseaux de ligne franco-espagnols, devait protéger une descente opérée par 300 vaisseaux de transport et 40 mille hommes réunis au Hâvre et à St.-Mâlo.

Cette nouvelle Armada se promena pendant deux mois sans rien entreprendre; les vents la chassèrent enfin dans ses ports.

Plus heureux, d'Estaing domina dans les Antilles et débarqua aux États-Unis 6 mille Français sous Rochambeau, qui, suivis plus tard d'une autre division, contribuèrent à investir la petite armée anglaise de Cornwallis à New-York (1781) et à fixer ainsi

l'indépendance de l'Amérique. La France aurait triomphé peut-être pour toujours de son implacable rivale, si, à l'aide de ces parades dans la Manche, elle eût envoyé 10 vaisseaux et 7 à 8 mille hommes de plus avec le bailli de Suffren dans l'Inde.

La tentative de Hoche contre l'Irlande avec 25 mille hommes fut dispersée par les vents et n'eut pas d'autres suites (1796).

Plus tard l'expédition de Bonaparte, portant 23 mille hommes en Egypte avec 13 vaisseaux, 17 frégates et 400 transports, obtint d'abord des succès, bientôt suivis de cuisans revers. On sait que, dans l'espoir de l'en chasser, les Turcs débarquèrent à Aboukir au nombre de 15 mille, et que malgré l'avantage de cette presqu'île pour se retrancher et attendre des renforts, ils furent tous culbutés à la mer ou pris: exemple mémorable de défensive à imiter en pareil cas.

L'expédition considérable dirigée en 1802 contre St.-Domingue fut remarquable comme descente, elle échoua ensuite par les ravages de la fièvre jaune.

Depuis leurs succès contre Louis XIV, les Anglais s'attachèrent plutôt à détruire des flottes rivales et à conquérir des colonies qu'à faire de grandes descentes. Celles qu'ils tentèrent au XVIIIme siècle contre Brest et Cherbourg, avec des corps de 10 à 12 mille hommes, ne pouvaient rien, au cœur d'un état aussi

puissant que la France. Les conquêtes inouïes qui leur valurent l'empire de l'Indostan furent successives. Possesseurs de Calcuta et ensuite du Bengale, ils s'y renforcèrent peu à peu par des envois de troupes partiels, et par les cipayes qu'ils disciplinèrent jusqu'au nombre de 150 mille.

L'expédition anglo-russe contre la Hollande, en 1799, fut exécutée par 40 mille hommes, mais par plusieurs débarquemens successifs; elle est néanmoins intéressante par ses détails.

En 1801, Albercrombie, après avoir inquiété le Ferrol et Cadix, vint descendre avec 20 mille Anglais en Egypte: chacun en connaît les résultats.

L'expédition du général Stuart en Calabre (en 1806), après quelque succès à Mayda, dut regagner la Sicile. Celle contre Buénos-Ayres plus malheureuse, se termina par une capitulation.

En 1807, lord Cartcarth descendit avec 25 mille hommes à Copenhague, en fit le siége et le bombardement, il s'empara de la flotte danoise, but de son entreprise.

En 1808, Wellington descendit en Portugal avec 15 mille hommes. On sait comment, victorieux à Vimiéra et appuyé par l'insurrection de tout le Portugal, il força Junot à évacuer ce royaume. La même armée, portée à 25 mille hommes sous les ordres de Moore, voulant pénétrer en Espagne pour secourir Madrid, fut rejetée sur la Corogne, et forcée

à se rembarquer avec grande perte. Wellington, débarqué de nouveau en Portugal avec quelques renforts, ayant réuni 30 mille Anglais et autant de Portugais, vengea cette défaite en surprenant Soult à Oporto (Mai 1809) et en allant ensuite jusqu'aux portes de Madrid battre Joseph à Talavéra.

L'expédition d'Anvers, exécutée la même année, fut la plus considérable que l'Angleterre ait entreprise depuis Henri V. Elle ne comptait pas moins de 70 mille hommes, dont 40 mille de troupes de terre et 30 mille marins : elle n'atteignit point son but par le peu de génie de celui qui la commandait.

Une descente d'une nature tout à fait semblable à celle du roi de Suède Charles X, fut celle de 30 bataillons russes passant, en 5 colonnes, le golfe de Bothnie sur la glace, avec leur artillerie, pour aller conquérir les îles d'Aland et semer la terreur jusqu'aux portes de Stockholm, tandis qu'une autre division passait le golfe à Umeo (Mars 1809).

Le général Murray fit en 1813 une descente bien combinée vers Tarragone pour couper Suchet de Valence ; toutefois, après quelques succès, il dut se rembarquer.

L'armement que l'Angleterre fit en 1815 contre Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, fut remarquable par l'immense matériel qu'il débarqua à Ostende et Anvers. Les troupes montaient aussi à 60 mille anglo-hanovriens ; mais les uns venaient par terre, et

les autres débarquaient chez une puissance alliée, en sorte que ce fut un transport successif et pacifique plutôt qu'une expédition militaire.

Enfin, les Anglais firent, dans la même année 1815, une entreprise qui peut être rangée parmi les plus extraordinaires; nous voulons parler de celle contre la capitale des États-Unis d'Amérique. On vit, au grand étonnement du monde, une poignée de 7 à 8 mille Anglais, descendre au milieu d'un état de 10 millions d'âmes, pénétrer assez avant pour s'emparer de la capitale, et y détruire tous les établissemens publics: résultats dont on chercherait vainement un autre exemple dans l'histoire. On serait tenté d'en accuser l'esprit républicain et anti-militaire des habitans de ces provinces, si l'on n'avait pas vu les milices de la Grèce, de Rome ou de la Suisse, défendre mieux leurs foyers contre des agressions bien plus puissantes; et si, dans cette même année, une expédition anglaise plus nombreuse que l'autre, n'avait été totalement défaite par les milices de la Louisiane sous les ordres du général Jackson.

Excepté les armemens peut-être un peu fabuleux de Xerxès et des croisades, rien de tout ce qui s'est fait, principalement depuis que les flottes de guerre portent une artillerie formidable, ne peut soutenir la moindre comparaison avec le projet colossal et les préparatifs proportionnés que Napoléon avait faits pour jeter 150 mille vétérans aguerris sur l'Angle-

terre, au moyen de 3 mille péniches, ou grandes chaloupes canonnières, protégées par 60 vaisseaux de ligne.

On voit aussi combien il est différent de tenter de pareilles descentes lorsqu'on n'a à franchir qu'un bras de mer de quelques lieues, ou lorsqu'on doit se porter en haute mer à de grandes distances. La quantité d'opérations exécutées par le Bosphore s'explique par cette différence, qui est décisive dans ces sortes d'entreprises. (*)

(*) Six mois après la première publication de cet ouvrage, 30 mille Français embarqués à Toulon furent descendre à Alger, et plus heureux que Charles-Quint, s'emparèrent en peu de jours de cette place et de toute la régence. Cette expédition, aussi bien conduite par les troupes de la marine que par celles de terre, fit honneur à l'armée comme à ses chefs.

FIN.

ADDITIONS

ET

RECTIFICATIONS ESSENTIELLES A FAIRE.

1° Sur les bases d'opérations.

Page 152, ligne 8, il faut ajouter :

Dans ce dernier cas la ligne des frontières deviendra la première ligne de défense, et l'armée aura alors à se pourvoir d'une base en seconde ligne, soit dans la direction du centre de l'état, soit dans une direction à peu près parallèle à la frontière, selon ce qui sera expliqué à l'article 38 sur les retraites soit disant excentriques.

2° Sur les positions stratégiques.

Page 193, ligne 7, après le mot sécurité, ajoutez : ou même à leur supériorité, par l'emploi alternatif

*

des forces sur tous les points importans de l'échiquier.

Page 193, ligne 16, après l'alinéa, on doit transporter le paragraphe entier qui termine l'article 39, commençant à la page 476 par les mots: Dans les positions stratégiques, etc., jusqu'à la fin de la page 477: lequel paragraphe a été intercallé par méprise à l'article des cantonnemens.

3° Sur les lignes stratégiques.

Page 197, ligne 16, après les mots: manœuvre décisive, ajoutez, en déviant un instant de la ligne générale d'opérations.

Page 255, à la fin de la ligne 15 ajoutez:

Il va sans dire aussi que les lignes stratégiques ne sauraient être intérieures dans le cas où les efforts seraient dirigés contre une extrêmité du front d'opérations de l'ennemi.

4° Sur les magasins.

Page 283, remplacez les deux dernières lignes comme il suit:

1° Que dans des contrées fertiles et bien peuplées, dont les habitans ne seraient pas hostiles, une armée de 100 à 120 mille hommes, allant à l'ennemi, mais encore assez distante pour embrasser sans danger

une certaine étendue de pays, peut marcher, etc., (suite à la page 284).

5° *Sur les camps retranchés.*

A l'article des camps retranchés rédigé déjà en 1835 (page 315), j'avais ajouté peu de mots sur celui de Linz, dont je n'avais qu'une connaissance superficielle par ouï-dire; le numéro du Spectateur militaire qui en fait mention, m'étant tombé un peu tard entre les mains, je crois devoir rectifier ce que j'ai dit d'inexact sur ce camp. Il se compose de 32 tours, dont 8 à la rive gauche, avec un fort carré dominant le Perlingsberg. Sur les 24 tours qui se trouvent à la rive droite, sept ne sont que des demi-tours. La circonférence de cette ligne est d'environ 10 mille toises ou 5 lieues de poste. Les tours sont à peu près à 250 toises l'une de l'autre, et seront liées plus tard, en cas de guerre, par un chemin couvert palissadé. Elles sont en maçonnerie, et à trois étages, plus une terrasse qui constitue la principale défense, puis qu'elle renferme 11 pièces de 24; deux obusiers sont en outre placés dans l'étage supérieur. Ces tours sont pratiquées, comme je l'ai dit, dans l'excavation d'un fossé large et profond, dont le déblais a fourni un glacis élevé qui met, dit-on, la tour à l'abri des coups directs, ce que je crois difficile néanmoins pour la platteforme où se trouve l'artillerie.

On a assuré que ce grand travail avait coûté presque les trois quart de ce qu'eut coûté une enceinte entièrement bastionnée, qui eut fait de Linz une place de premier rang : d'autres affirment qu'il n'a pas coûté plus du quart de la dépense qu'exigerait une enceinte, et qu'il remplit d'ailleurs un but tout différent. Si l'on considère ces travaux comme faits pour résister à un siége régulier, il est certain qu'ils seraient fort défectueux. Mais considérés comme camp retranché, pour donner un refuge et un deboucher sur les deux rives du Danube à une armée considérable, il est certain aussi qu'ils remplissent assez bien cette destination, et qu'ils seraient d'une haute importance dans le cas d'une guerre comme celle de 1809. S'ils eussent existé à cette époque, ils eussent probablement sauvé la capitale.

Pour compléter un grand système il eut peut être mieux valu enceindre Linz d'une ligne bastionnée régulièrement, puis établir une ligne de 7 à 8 tours entre le saillant oriental de la place et l'embouchure de la Traun dans une étendue directe de 2000 toises seulement, afin de ne réserver comme camp retranché que la grande anse formée par le Danube entre Linz et la Traun ; on aurait eu ainsi le double avantage d'une forteresse de premier rang, et d'un camp à l'abri de ses remparts, s'il eut été un peu moins vaste, il eut suffi néanmoins à une grande armée,

surtout si on avait conservé les 8 tours de la rive gauche et le fort de Perlingsberg.

Je ne parlerai pas des défauts de ce camp, car il faudrait avoir un plan exact de tout le terrain sur les deux rives du Danube, et bien que j'aie passé maintes fois à Linz, je ne me rappelle pas assez exactement les environs pour en juger. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'il n'y ait pas au moins un réduit autour de Linz, pour favoriser la retraite si le camp venait être forcé. On dira peut être qu'aucune armée ne pourrait pénétrer au milieu de ces tours, même après avoir étaint le feu de quelques-unes: cela n'est pas sans réplique, car en pareil cas il ne serait pas aisé aux tours voisines de tirer sur deux armées aux prises dans un espace si étroit, sans faire autant de mal aux leurs qu'à l'ennemi même; d'ailleurs si je suis bien informé, les batteries ne pourraient pas être dirigées contre l'intérieur. Or, si après avoir paralysé le feu des 4 tours № 7 à 10, de fortes masses poussaient jusqu'à Linz, Dieu sait quelle bagarre pourrait avoir lieu, si l'on avait affaire à un Souwaroff ou à un Ney avec des soldats d'Ismaël ou de Friedland.

Je n'ai pas bien compris non plus la nécessité des 9 tours № 21 à 29 qui sont addossées au Danube, craindrait-on un débarquement en bateaux au milieu de cent mille hommes? serait-ce pour contrebattre le

canon de campagne ennemi placé à la rive gauche. Des batteries en terre auraient bien suffi, gardées par un fossé comme le Danube !

Du reste l'intéressante notice du capitaine Allard sur ces tours prouve qu'elles sont bien imaginées pour obtenir le plus de feux possible, sur toute la périphérie des attaques avec un petit nombre d'artilleurs quoi qu'il y ait erreur de plume manifeste dans l'énumération qu'il en fait. Dans les places montagneuses comme Gênes (où on les a employées pour la première fois sur un modèle différent), de même qu'à Besançon, Grenoble, Lyon, Béfort, Briançon, Véronne, Prague, Salzbourg, et dans les forts couvrant des gorges de montagnes, elles seraient précieuses. Quant au tracé du camp qui semble un peu étendu, l'espace de 9 à 10 mille toises pour être garni complétement sur une seule ligne avec reserve exigerait 150 bataillons au moins; mais il est probable que l'on serait rarement dans le cas de garder les deux rives à la fois, non plus que le côté qui longe le Danube; or la véritable défense ne comporterait guères que la distance de 4 mille toises, depuis l'embouchure de la Traun jusqu'au Haut-Danube, en sorte qu'avec 80 bataillons le camp serait bien gardé. Dénué de troupes il exigerait toujours une garnison de 5 mille hommes pour l'occupation des tours, mais ces hommes éparpillés en 32 petits dé-

tachemens seraient réduits à l'impuissance de faire des sorties.

En définitive, si Vienne possédait encore son ancienne enceinte, et que sa garnison fut résolue à en faire bon usage, il faudrait que l'ennemi y regardât à deux fois pour braver deux établissemens pareils à ceux-là, et marcher sans s'en inquiéter sur cette capitale par la vallée du Danube. On ne le pourrait que par la route de la Carinthie, à moins d'avoir totalement défait l'armée comme à Ulm, à Jéna, à Waterloo, ou d'avoir réduit le camp de Linz.

6° *Sur la logistique.*

Page 510 à la fin, ajoutez ce qui suit :

Un autre exemple non moins extraordinaire de l'importance des mesures de bonne logistique, fut donné à la bataille de Leipzig. En recevant cette bataille addossé à un défilé comme celui de Leipzig et des prairies boisées coupées de petites rivières et de jardins, il eut été important de jeter grand nombre de petits ponts, d'ouvrir des abords pour y arriver, et de jalonner ces chemins; cela n'eût pas empêché la perte d'une bataille décisive, mais on eût sauvé bon nombre d'hommes, de canons et de caissons, qui furent abandonnés faute d'ordre et

d'issues pour se retirer. L'explosion inconcevable du pont de Lindenau fut également le résultat d'une insousciance impardonnable de l'état-major, qui du reste n'existait plus que de nom dans l'armée, grâces à la manière dont Berthier le composait et le traitait. D'ailleurs il faut en convenir, Napoléon qui entendait parfaitement la logistique pour organiser une irruption, n'avait jamais songé à une mesure de précaution pour le cas d'une défaite, et quand il était présent chacun se reposait sur l'Empereur comme s'il eût du lui-même tout ordonner et tout prévoir.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

Avertissement 1
Notice sur la théorie actuelle de la guerre et sur son utilité.. 5
Définition des 6 branches de l'art 29

CHAPITRE I.

DE LA POLITIQUE DE LA GUERRE.

ART. 1. Des guerres offensives pour revendiquer des droits .. 36
— 2. Des guerres défensives en politique et offensives militairement 38
— 3. Des guerres de convenance 40
— 4. Des guerres avec ou sans alliés 41
— 5. Des guerres d'intervention 42
— 6. Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes ou autres causes 49
— 7. Des guerres d'opinions 54
— 8. Des guerres nationales 62
— 9. Des guerres civiles et de religion 73
— 10. Des guerres doubles, et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois 75

PAGE

CHAPITRE II.

DE LA POLITIQUE MILITAIRE OU DE LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE.

ART. 11. De la statistique et géographie militaires 82
— 12. De diverses autres causes qui influent sur les succès d'une guerre 87
— 13. Des institutions militaires 92
— 14. Du commandement des armées et de la direction supérieure des opérations 104
— 15. De l'esprit militaire des nations et du moral des armées 119

CHAPITRE III.

DE LA STRATÉGIE.

Définition de la stratégie et de la tactique 129
Du principe fondamental de la guerre 138
ART. 16. Du système des opérations offensives ou défensives. 139
— 17. Du théâtre des opérations 145
— 18. Des bases d'opérations 152
— 19. Des points et lignes stratégiques, des points décisifs du théâtre de la guerre, et des objectifs d'opérations.. 167
— 20. Des fronts d'opérations, des lignes de défense et positions stratégiques 181
— 21. Des zônes et des lignes d'opérations 195
— 22. Des lignes stratégiques de manœuvre 252
— 23. Des moyens d'assurer les lignes d'opérations par des bases passagères ou des réserves stratégiques 261
— 24. De l'ancien système des guerres de positions et du système actuel des marches 268
— 25. Des magasins et de leurs rapports avec les marches.. 280
— 26. Des frontières et de leur défense par les forteresses ou par des lignes retranchées. De la guerre des siéges. 290

PAGE

ART. 27. Rapports des camps retranchés et têtes de ponts avec la stratégie 307
— 28. Des diversions et grands détachemens 318
— 29. Des opérations stratégiques dans les montagnes.... 330
— 30. Quelques mots sur les grandes invasions et les expéditions lointaines 348
Résumé de la stratégie 364

CHAPITRE IV.

DE LA GRANDE TACTIQUE, ET DES BATAILLES.

ART. 31. Des positions et batailles défensives 372
— 32. Des batailles offensives et des différens ordres de bataille 383
— 33. Des manœuvres pour tourner et des mouvemens trop étendus dans les batailles 411
— 34. Rencontre de deux armées en marches 418
— 35. Des surprises d'armées 421
— 36. De l'attaque de vive force des villes, des camps retranchés ou des lignes, et des coups de main en général 424

CHAPITRE V.

DE DIFFÉRENTES OPÉRATIONS MIXTES, QUI PARTICIPENT A LA FOIS DE LA STRATÉGIE ET DE LA TACTIQUE.

ART. 37. Des passages de rivières et de fleuves 439
— 38. Des retraites et des poursuites 450
— 39. Des cantonnemens et quartiers d'hiver 474
— 40. Des descentes ou expéditions maritimes 478

PAGE

CHAPITRE VI.

SUR LA LOGISTIQUE OU ART PRATIQUE DE MOUVOIR LES ARMÉES.

ART. 41. Quelques mots sur la logistique en général..... 485
— 42. Des reconnaissances et autres moyens de bien connaître les mouvemens de l'ennemi..... 513

CHAPITRE VII.

DE LA FORMATION ET DE L'EMPLOI DES TROUPES POUR LE COMBAT.

ART. 43. Du placement des troupes dans la ligne de bataille. 532
— 44. De la formation et de l'emploi de l'infanterie..... 550
— 45. De la cavalerie..... 574
— 46. De l'artillerie..... 598
— 47. Emploi combiné des trois armes..... 611

Conclusion..... 613
Supplément..... 621
Rectifications diverses..... 659

ERRATA.

L'ouvrage ayant été imprimé un peu à la hâte, il s'y est glissé certain nombre de fautes dont nous rectifierons les plus essentielles.

Page 146 ligne 16 au lieu de : et tout celui lisez comme celui
— 161 — 7 au lieu de : ou lisez et
— 181 — au bas de la page il faut la note ci-après :
(*) Cet article devrait être placé à la rigueur, après celui des lignes d'opérations, surtout dans un enseignement méthodique, cependant comme dans ce dernier il est souvent question des fronts d'opérations j'ai cru pouvoir laisser les choses comme elles étaient.
— 217 — 17 au lieu de : le bat, il faut les bat
— 225 — 4 » » » sans être lisez sans s'être
— 225 — 25 » » » chaussées lisez chaussée
— 237 — dernière au lieu de : les une, lisez les uns
— 249 — au lieu de : Nérou, lisez Néron
— 276 — 13 après 1809 ajoutez : et 1814
— 287 — 4 au lieu de : ces, lisez ses
— 292 — 12 » » » Et, lisez De même
— 317 — 15 » » » en ouvrages, lisez composés d'ouvrages
— 319 — 5 après aller ajoutez : ensuite
— 337 — 13 au lieu de : aussi bien, lisez aussi aisément
— 320 — 19 » » » sur les affaires, lisez pour les affaires
— 359 — 16 » » » quand, lisez quant
— 361 — 12 » » » bourasque, lisez bourrasque
— 349 — 6 » » » qui les renforme, lisez qui traite de ces dernières

Page 385 ligne 15 au lieu de : ce parti, lisez ce dernier parti
— 389 — 2 » » » conforme, lisez conformes
— 390 — 10 » » » le prendrait, lisez la prendrait
— 415 — 22 » » » prequ'un, lisez presqu'un
— 418 — au titre, au lieu de : marches, lisez marche
— 429 — 2 après brèche, ajoutez : suffisante
— 430 — 23 au lieu de : trois pieds de hauteur, lisez trois pieds au-dessus du sol
— 448 — 9 au lieu de : masses centrales excentriques, lisez masses centrales au moment du passage, puis ensuite excentriques
— 484 — 3 au lieu de : offre, lisez offrent
— 486 — 21 » » » tout, lisez toute
— 487 — 2 supprimez le mot : toutes.
— 487 — 9 au lieu de : toutes les parties, lisez les différentes parties
— 490 — 16 au lieu de : auxquel, lisez à la quelle
— 493 — 8 après le mot : qu'une, placez deux points
— 494 — 5 au lieu de : Tactik, lisez Kriegs-Kunst
— 503 — 12 après commandant, ajoutez : avec
— 512 — 5 au lieu de : réunir dans, lisez reserver pour
— 539 — 16 après 7 corps, ajoutez : de 2 divisions.
— 542 — 8 au lieu de : des, lisez les
— 544 — 3 » » » les, lisez ses
— 563 — 20 » » tous, lisez tout
— 607 — 24 supprimez le point interrogatif et placez une virgule
— 617 — 24 au lieu de : oppotun, lisez opportun

APPENDICE

AU

PRÉCIS DE L'ART DE LA GUERRE

PAR

LE BARON DE JOMINI

GÉNÉRAL EN CHEF

Aide-de-Camp général de Sa Majesté l'Empereur
de toutes les Russies.

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE,

ANCIENNE MAISON ANSELIN,

Rue et passage Dauphine, 36.

1849

Ouvrages Militaires et Politiques
DU GÉNÉRAL JOMINI.

TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES,

Contenant l'Histoire critique et militaire des guerres de Frédéric II, comparées au système moderne, avec un recueil des principes les plus importants de l'art de la guerre ;

3e ÉDITION,

4 vol. in-8° brochés, et un atlas cartonné, composé de 26 planches, la plupart d'une grande dimension. — Prix : 47 fr.

PRÉCIS DE L'ART DE LA GUERRE,

OU

Nouveau Tableau analytique des principales combinaisons de la Stratégie, de la grande Tactique et de la Politique militaire,

3e édit., 2 vol. in-8°, avec planches et l'APPENDICE (1849).— Prix : 16 fr.

HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE

DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION,

Nouvelle édition, rédigée sur de nouveaux documents, et augmentée d'un grand nombre de cartes et de plans,

15 vol. in-8°, et 4 atlas in-folio. — Prix : 171 fr.

VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME ET PUBLIÉE PAR LE GÉNÉRAL **JOMINI**,

4 volumes in-8°. — Prix : 30 fr.; avec atlas et légendes, 67 fr.

PRÉCIS POLITIQUE ET MILITAIRE
DE LA CAMPAGNE DES CENT-JOURS,

1 vol. in-8°, avec 3 plans. — Prix : 8 fr.

ATLAS MILITAIRE ET PORTATIF

POUR

L'INTELLIGENCE DES RELATIONS DES DERNIÈRES GUERRES,

et notamment

POUR LA VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON,

1 vol. in-folio composé de 36 cartes ou plans, et 1 vol. de LÉGENDES sur lesquelles sont décrits tous les mouvements des corps ou portions de corps indiqués sur les plans ;

Prix des 2 vol. cartonnés, 37 fr.— Les Légendes séparées, 7 fr.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

SUPPLÉMENT

AU

PRÉCIS DE L'ART DE LA GUERRE.

Mon *Précis de l'art de la guerre*, rédigé en 1836, pour servir à l'instruction militaire de Monseigneur le Grand-duc-Héritier, avait été terminé par une conclusion qui ne fut jamais imprimée, et que je crois utile de donner comme supplément, en y ajoutant une notice plus spéciale encore sur le moyen d'acquérir soi-même un coup-d'œil stratégique sûr et prompt.

Mes lecteurs comprendront qu'il s'agit uniquement ici d'indiquer les moyens de juger avec sagacité les grandes combinaisons de la stratégie et des batailles: quant à ce qui concerne le coup d'œil appréciateur de toutes les chances que présentent les divers accidents du terrain; quant à ce talent de saisir avec autant de

promptitude que de calme toutes les péripéties d'un combat, ce sont deux dons de la nature, auxquels on ne saurait suppléer que par une longue pratique et par l'expérience de la guerre ; le petit nombre de maximes qui peuvent servir de jalons en cette manière se trouvent d'ailleurs développées dans l'ouvrage même auquel ces lignes servent de complément.

L'intérêt de l'art m'a seul déterminé à la publication de ces deux notices, auxquelles on pourrait reprocher de nombreuses répétitions, mais qui complètent un ouvrage dont l'utilité a été appréciée, puisque les nombreux plagiats ne lui ont pas manqué. Ce sera mon dernier adieu à la vaillante génération avec laquelle j'ai traversé les grandes guerres d'un siècle à jamais mémorable dans les fastes militaires.

Bruxelles, 6 février 1849.

GÉNÉRAL JOMINI.

RÉSUMÉ STRATÉGIQUE

Présenté

A SON ALTESSE IMPÉRIALE,

LE 20 MARS 1837.

Après la lecture attentive de mon *Précis de l'art de la guerre*, l'essentiel est de bien se pénétrer qu'en fait de science militaire, comme en toute autre chose, l'étude des détails devient aisée pour celui qui aura su saisir les points fondamentaux dont tout dérive. C'est à développer ces principes directeurs que je me suis surtout attaché; c'est à les bien comprendre, à les bien appliquer, que l'on doit donner tous ses soins.

Je ne saurais trop le répéter: la théorie des grandes combinaisons spéculatives de la guerre est une chose assez simple en elle-même; elle ne

demande que de l'intelligence et une réflexion attentive. Cependant, malgré sa simplicité, une foule de militaires instruits ont de la peine à en saisir l'ensemble : leur esprit s'éparpille sur les détails accessoires, au lieu de se résumer aux causes premières, et ils vont chercher très-loin ce qui serait tout-à-fait à leur portée, s'ils le voulaient sérieusement.

Deux choses fort différentes constituent le talent d'un général : *savoir bien juger et bien combiner des opérations, et savoir les conduire soi-même à bonne fin.* Le premier de ces talents peut être un don de la nature, mais il peut fort bien aussi s'acquérir et se développer par l'étude. Quant au second, il dépend beaucoup plus du caractère individuel, et si l'étude peut l'étendre et le perfectionner, elle ne créera jamais ce *savoir-faire* qui est un don personnel.

Pour un Monarque ou chef de gouvernement, il est surtout essentiel de bien juger et combiner des opérations, parce que, si le don d'exécution lui manque, il pourra du moins y suppléer et reconnaître le bon et le mauvais côté des plans qu'on lui soumettra. Il pourra aussi juger des talents des généraux qui lui en présenteront, et lorsque, au talent de faire un bon plan, ceux-ci joindront un caractère ferme et calme, il pourra en toute sécurité leur confier le commandement de ses armées.

Si le chef de l'Etat était au contraire un de ces

hommes d'exécution qui n'ont que l'instinct du combat sur le terrain, sans posséder le don naturel de préparer de savantes combinaisons militaires, il serait exposé à commettre toutes les fautes que les plus célèbres généraux-soldats ont commises, chaque fois qu'on leur a laissé la conduite de toute une campagne, et que leur vaillance n'était point éclairée par l'étude.

Au moyen des principes que j'ai posés et de l'application qui en a été faite à plusieurs campagnes célèbres, on aura reconnu que la théorie des grandes combinaisons spéculatives de la guerre peut se résumer aux vérités suivantes.

La science stratégique consiste, en premier lieu, à savoir bien préparer son théâtre de guerre, et à bien juger celui de l'ennemi. Pour l'un et l'autre, il faut s'habituer à juger des points décisifs, ce qui n'est pas si difficile, qu'on le pense à l'aide des indications que j'ai données, notamment dans les articles 18 à 22.

Ensuite, l'art consiste à bien employer ses forces sur l'échiquier défensif qu'on aura préparé, si l'on veut attendre l'ennemi, ou sur l'échiquier que l'on voudrait envahir. Les diverses chances de ces échiquiers étant bien comprises d'après l'art. 17, il reste à savoir faire emploi des forces disponibles. Cette mise en action des forces présente deux combinaisons principales : l'une qui est le fond du principe stratégique même, *c'est d'obtenir, par la mobilité et la rapidité, l'avantage*

de porter successivement le gros de ses forces sur des fractions seulement de la ligne ennemie; la seconde, *c'est de porter ses coups dans la direction la plus décisive*, c'est-à-dire dans celle où l'on peut faire le plus de mal à l'ennemi sans s'exposer soi-même à des chances désastreuses, comme, par exemple, de se voir enlever ses communications.

Toute la science des grandes combinaisons de la guerre se réduit à ces deux vérités fondamentales. Dès lors, tous mouvements décousus ou plus étendus que ceux de l'ennemi, toute position morcelée, seraient des fautes graves, de même que tout grand détachement superflu. Au contraire, *tout système bien uni, bien serré; toute ligne stratégique centrale ; toute position stratégique moins étendue que celle de l'ennemi*, seront des opérations sages.

Quant à l'application, les maximes fondamentales sont tout aussi simples. Par la mobilité et l'initiative, si vous avez cent bataillons contre un pareil nombre d'ennemis, vous pouvez en amener 80 au point décisif, en employant les 20 autres à observer la moitié de l'armée opposée et à lui donner le change. Vous aurez ainsi mis en action 80 bataillons contre 50, là où la question principale doit se décider. C'est par les marches rapides, par les lignes intérieures, ou par un mouvement général sur une extrémité de l'ennemi, que vous atteindrez ce but. J'ai défini les cas où l'un et

l'autre de ces moyens doit être préféré. (Pages 254 et 255) [1].

Lorsqu'on aura un plan d'opérations à combiner, il importe de se rappeler : « *que l'échiquier stratégique, de même que toute position d'armée, n'a qu'un centre et deux extrémités ;* » qu'ainsi l'échiquier a ordinairement trois zones : une de droite, une du milieu et une de gauche.

Le choix de la meilleure zone d'opérations dépend :

1° De celle qui procurerait une base à la fois sûre et avantageuse ;

2° De celle où l'on courrait le moins de risques, et où l'on pourrait faire le plus de mal à l'ennemi ;

3° De la situation antécédente des deux partis ;

4° Des dispositions politiques des puissances voisines du théâtre de la guerre.

Il y aura toujours une des trois zones décidément mauvaise ou dangereuse, et les deux autres pourront être plus ou moins convenables, selon les circonstances.

La zone et la base étant déterminées, on a à se décider pour le but des premières entreprises ; on

---

[1] Il importe de rappeler ici que toutes les pages et articles que je cite se rapportent à la 3e édition du *Précis de la guerre*, publiée en deux volumes à Paris, chez Anselin, en 1838, et qui diffère beaucoup de la seconde.

choisit donc un objectif. Ils sont de deux espèces bien différentes : les uns, que l'on pourrait nommer des *points objectifs territoriaux ou géographiques,* se rapportent simplement à une ligne de défense ennemie dont on désire s'emparer, ou à une forteresse ou camp retranché que l'on veut réduire; *les autres, au contraire, consistent exclusivement dans la destruction ou la désorganisation des forces ennemies, sans s'inquiéter des points géographiques, de quelque nature qu'ils soient.* C'était la guerre favorite de Napoléon [1].

Je ne saurais rien ajouter à ce que j'ai dit à ce sujet, page 196, *et le choix de l'objectif étant tout ce qu'il y a de plus important dans un plan d'opérations, je recommande tout l'art.* 19, *qui en traite.* (Pages 191 et suivantes.)

Le but étant arrêté, il faut marcher de la base vers ce but par une ou deux lignes d'opérations, en ayant soin de ne point violer le principe et de ne pas entreprendre de doubles opérations, à moins d'y être forcé par la nature du théâtre de la guerre ou d'avoir une supériorité notable sur l'ennemi, soit en nombre, soit en qualité de troupes : l'art. 21 ne laisse rien à désirer sur cet objet.

---

(1) Le point objectif peut aussi devenir en quelque sorte un *objectif politique*, surtout pour les interventions dans les affaires intérieures d'un pays, mais alors il rentre dans la catégorie des points géographiques.

Si l'on suit deux lignes territoriales, l'essentiel est que la plus importante soit suivie par la plus grosse masse de vos forces, et la ligne secondaire par de simples corps détachés, auxquels on assignerait même, autant que possible, une direction concentrique avec l'armée principale.

L'armée marchant à un but quelconque, avant d'être en présence de l'ennemi pour lui livrer bataille, prend des positions stratégiques journalières ou passagères : le front qu'elle embrasse, ou celui sur lequel l'ennemi peut venir l'attaquer, est son front d'opérations. La direction du front d'opérations offre une combinaison importante, celle des changements de fronts stratégiques, que j'ai développés à l'art. 20, page 211.

Le principe général veut que, même à égalité de forces, on tienne le front moins étendu que celui de l'ennemi, surtout si l'on reste en position pendant un certain temps. Si vos positions stratégiques sont plus resserrées que celles de l'ennemi, vous pouvez vous réunir plus vite et plus facilement que lui, et appliquer ainsi le principe posé. Si elles sont intérieures et centrales, l'ennemi ne peut se réunir qu'en passant sur le corps de vos divisions, ou en faisant le tour d'une longue périphérie de cercle : il est donc presque hors d'état d'appliquer le principe, tandis que vous le pouvez sans crainte.

Mais si vous étiez très faibles contre un ennemi très fort en nombre, la position centrale, pouvant

être entourée de tous côtés par des forces qui seraient supérieures sur tous les points, ne paraîtrait pas tenable, à moins que les corps ennemis ne fussent fort éloignés l'un de l'autre, comme c'était le cas dans les armées alliées lors de la guerre de Sept-Ans; ou bien à moins que la zone centrale n'offrît sur un ou deux de ses côtés des barrières comme le Rhin, le Danube, les Alpes, qui mettraient obstacle à une action simultanée des forces ennemies. Dans le cas de grande infériorité numérique, il est néanmoins plus sage de manœuvrer sur une des extrémités de la ligne ennemie, que de se jeter dans le centre, surtout si les masses ennemies sont assez rapprochées pour vous mettre en danger.

Nous avons dit plus haut que la science stratégique, outre l'indication des points décisifs d'un théâtre de guerre, repose sur deux combinaisons 1° de porter la principale masse de ses forces successivement sur des fractions ennemies, pour les attaquer l'une après l'autre; 2° de savoir donner à ses efforts la direction la plus habile, c'est-à-dire de les diriger autant que possible d'abord sur les points décisifs indiqués, puis ensuite sur les points secondaires.

Pour expliquer par un exemple irréfragable ce point fondamental de toute la stratégie, je citerai de nouveau l'opération des Français à la fin de 1793, retracée par l'esquisse ci-jointe.

On se rappellera que les alliés avaient dix corps

principaux sur la frontière de France depuis le Rhin jusqu'à la mer du Nord.

Le duc d'Yorck attaquait Dunkerque (n° 1).

Le maréchal Freytag couvrait le siége (n° 2).

Le prince d'Orange était à Menin en intermédiaire (n° 3).

Le prince de Cobourg avec l'armée principale attaquait Maubeuge et gardait l'espace entre cette place et l'Escaut par de forts détachements (n° 4).

Clairfayt couvrait le siége (n° 5).

Benjouski couvrait Charleroi et la Meuse vers Thuin et Charleroi, dont on relevait les fortifications (n° 6).

Un autre corps couvrait les Ardennes et Luxembourg (n° 7).

Les Prussiens assiégeaient Landau (n° 8).

Le duc de Brunswick couvrait le siége dans les Vosges (n° 9).

Le général Wurmser observait Strasbourg et l'armée du Rhin (n° 10).

Les Français, outre les détachements qui se trouvaient en face de ces corps ennemis, avaient cinq masses principales dans les camps de *Lille*, *Douai*, *Guise*, *Sarrelouis et Strasbourg* (voyez *a*, *b*, *c*, *d*, *e*). Une forte réserve (*g*), composée des meilleures troupes tirées des camps de la frontière du Nord, fut destinée à se jeter successivement sur tous les points de la ligne ennemie, de concert avec les troupes qui s'y trouvaient déjà (*i*, *k*, *l*, *m*).

Cette réserve, secondée par les divisions du

camp de Cassel près Dunkerque, commença en effet par battre les corps 1 et 2, sous le duc d'Yorck, puis celui des Hollandais, n° 3, à Menin; ensuite celui de Clairfayt (5) devant Maubeuge; enfin, allant joindre l'armée de la Moselle vers Sarrelouis, elle battit le duc de Brunswick dans les Vosges, et, aidée par l'armée du Rhin (*f*), chassa Wurmser des lignes de Wissembourg.

Certes, le principe général était bien appliqué, et toute opération pareille sera toujours excellente par elle-même. Mais comme les Autrichiens composaient la moitié des forces coalisées, et qu'à partir des points 4, 5, 6, ils avaient leurs lignes de retraite sur le Rhin (*A* et *B*), il est clair que, si les Français avaient rassemblé trois de leurs grands corps pour les jeter sur celui de Benjouski à Thuin (n° 6) et se rabattre ensuite sur le prince de Cobourg, en tombant sur sa gauche par la route de Charleroi, ils auraient culbuté l'armée impériale sur la mer du Nord, et obtenu ainsi d'immenses résultats.

Le Comité de salut public attachait un grand prix à ne pas laisser tomber Dunkerque entre les mains des Anglais; outre cela, le corps d'Yorck, campé dans les dunes, pouvait être coupé et jeté à la mer, et les masses françaises disponibles se trouvaient à Douai, Lille et Cassel; en sorte qu'on eut de bon motifs pour commencer par l'attaque des Anglais. Le coup manqua son but principal, parce que Houchard, n'appréciant pas son avan-

tage stratégique, ne sut pas agir sur la ligne de retraite anglo-hanovrienne, et, pour l'en punir, on le guillotina, quoiqu'il eût bien sauvé Dunkerque, mais non coupé les Anglais comme il le pouvait.

On observera que cette promenade successive de la réserve française sur tout le front procura cinq victoires qui n'eurent qu'un demi-résultat, parce que *c'étaient des attaques de front* et que, les places une fois dégagées, les armées alliées n'étant point entamées, et la réserve française allant se promener ailleurs, on ne sut pousser à fond aucun des succès remportés. Si les Français, basés sur leurs cinq places de la Meuse, eussent réuni cent mille hommes par des marches hardies et rapides, pour tomber sur le centre de ces corps morcelés, écraser Benjouski vers Charleroi, assaillir le prince de Cobourg à revers, le battre, le poursuivre à outrance comme Napoléon fit à Ratisbonne, et comme il voulait le faire à Ligny en 1815, le résultat eût été bien différent.

J'ai cité ce fait comme un de ceux qui démontrent le mieux les deux branches de l'empire stratégique des masses, c'est-à-dire l'emploi successif et l'emploi au point décisif [1]. Dès lors, il

---

[1] L'opération que je cite prouve l'avantage de l'emploi au point décisif, non parce qu'il eut lieu, mais au contraire parce qu'il n'eut pas lieu en 1793. Si Napoléon eût été à la

paraît que l'on est autorisé à en conclure que tout le principe des opérations stratégiques gît dans la double application que je viens de faire de ces deux combinaisons.

Pénétré de ces vérités, tout militaire instruit sera convaincu aussi que les bonnes manœuvres dans les batailles dépendent absolument du même principe, c'est-à-dire de porter ses efforts sur une seule aile ou sur le centre, selon la position des masses ennemies. Il importe seulement d'observer que dans les batailles il faut calculer les distances avec plus de précision encore, car, les effets étant plus rapprochés et plus immédiats, on doit éviter de donner prise à l'ennemi, surtout s'il a un système bien serré. Ajoutons à cela le calme dans l'action ; le choix des positions de bataille les plus propres à favoriser le système de défense offensive (art. 30) ; l'emploi simultané des forces pour le coup de collier, selon ce que j'ai dit pages 46 à 48 du tome II ; le talent d'exciter ses soldats et de les lancer à propos, nous aurons ainsi résumé tout ce qui peut être un gage de la victoire, tout ce qui constitue le talent d'exécution.

---

place de Carnot, il fût tombé avec toutes ses forces sur Charleroi, d'où il se fût rabattu sur la gauche du prince de Cobourg, qu'il eût coupé de sa ligne de retraite. Que l'on compare les résultats des savantes manœuvres du Saint-Bernard et de Iéna avec l'opération demi-habile de Carnot, et l'on jugera.

Le point décisif du champ de bataille est presque toujours facile à saisir, mais le moment décisif pour frapper ne l'est pas de même; c'est ici que le génie naturel et l'expérience sont tout, et la théorie à peu près nulle.

Il importe de méditer avec attention l'art. 42, qui indique comment un général, en posant bien un petit nombre de suppositions sur ce que peut faire l'ennemi, et sur ce qu'il lui convient de faire lui-même dans toutes les hypothèses, réussira à se former un coup-d'œil sûr et rapide sur toutes les éventualités, et à avoir un parti pris d'avance pour déjouer les entreprises que l'ennemi pourrait tenter.

Je dois recommander aussi l'art. 28, sur les grands détachements : c'est un mal indispensable, mais qui, si l'on n'y prend garde, ruine facilement les meilleures armées. En faire peu, *les mobiliser beaucoup*, les rappeler promptement à soi dès qu'on le peut, leur donner de sages instructions pour éviter des catastrophes, sont des maximes essentielles pour un général prudent.

Je n'ai rien à dire sur les deux premiers chapitres traitant *de la politique militaire:* ils ne sont eux-mêmes qu'un résumé très bref de cette partie de l'art de la guerre qui concerne les hommes d'Etat, mais dont il est urgent de se bien pénétrer. J'appellerai, toutefois, l'attention sur l'art. 14, relatif au commandement des armées ou au choix des généraux en chef, objet qui mérite toute la

sollicitude d'un gouvernement sage, car, de là dépend souvent le salut de l'Etat. On peut accorder toute confiance à un bon stratégien pour en faire un chef d'état-major d'armée; mais pour le commandement en chef il faut, avant tout, un homme expérimenté, doué d'un grand caractère et d'une énergie éprouvée; la réunion de deux hommes doués de ces différentes qualités pourrait, à défaut d'un grand capitaine du premier ordre, conduire une armée aux plus brillantes entreprises.

Je ne saurais rien ajouter non plus au résumé stratégique de la page 407, tome 1er, ni à la conclusion générale (tome II, page 289), sans tomber dans d'éternelles répétitions. Il ne me reste donc qu'à terminer ce résumé par l'indication des moyens les plus simples pour apprendre à mettre en pratique les maximes qu'il renferme.

NOTICE

SUR

LES MOYENS D'ACQUÉRIR SOI-MÊME

UN BON COUP-D'ŒIL STRATÉGIQUE.

L'étude des principes de la stratégie ne saurait porter de bons fruits, si l'on se bornait à loger ces principes dans sa mémoire, sans chercher à s'initier dans toutes leurs combinaisons, et sans exercer fréquemment son jugement en les appliquant soi-même sur la carte, soit à des hypothèses de guerre fictives, soit aux opérations les plus brillantes des grands capitaines. C'est à l'aide de tels exercices que l'on parvient à acquérir un coup-d'œil stratégique prompt et sûr, qualité la plus précieuse pour un général, et sans laquelle il ne saurait jamais mettre en pratique les plus belles théories du monde.

Lorsqu'il est bien pénétré des avantages que

procure la mobilité d'une masse successivement mise en action sur plusieurs fractions des forces ennemies, et surtout lorsqu'il aura reconnu toute l'importance de diriger constamment ses efforts sur les points décisifs du théâtre des opérations, un militaire studieux devra naturellement chercher à reconnaître du premier coup-d'œil quels sont ces points décisifs. J'ai déjà fait pressentir dans le chapitre III, page 160, du *Précis de l'art de la guerre* (1), par quels simples procédés d'analyse on peut arriver à cette connaissance.

En effet, il est une vérité d'une simplicité frappante, qui domine toutes les combinaisons de la grande guerre : c'est « *que, dans quelque position qu'un général se trouve, il n'a jamais qu'à décider s'il doit opérer sur sa droite, sur sa gauche, ou directement devant lui.* »

Pour s'assurer de la justesse de cette assertion, prenons d'abord ce général dans son cabinet, au début de la guerre : son premier soin sera naturellement de choisir la zone d'opérations qui lui offrira les plus grandes chances de succès, et le moins de périls en cas de revers. Comme tout théâtre d'opération ne saurait avoir plus de trois zones, celle de droite, celle du centre, celle de gauche, et que j'ai indiqué aux art. 17 à 22 la manière

(1) Troisième édition de 1838, pag. 157 à 161 du tome Ier.

de reconnaître les avantages et les dangers de ces zones, ce choix sera facile à faire.

Lorsque le général aura définitivement arrêté la zone sur laquelle il sera décidé à diriger ses principales forces, et lorsque ces forces y seront établies, elles auront un front d'opérations en face de l'armée ennemie, qui aura aussi le sien. Or, ces fronts d'opérations présenteront également les trois mêmes directions de droite, de gauche, ou du centre. Il ne restera donc plus qu'à juger celle où l'on pourrait causer le plus de mal à l'ennemi, car ce sera toujours la meilleure, surtout si on peut l'adopter sans courir risque d'exposer ses propres communications; j'ai indiqué à cet effet, dans le *Précis de l'art de la guerre*, toutes les chances que l'on doit rechercher ou éviter.

Enfin, lorsque les deux armées se trouveront en présence sur le champ de bataille où le choc décisif doit avoir lieu, prêtes à en venir aux mains, elles auront de même une aile droite, une gauche et un centre, contre chacun desquels on trouverait plus ou moins d'avantages à porter ses principaux coups.

En résumant ainsi toute opération de grande guerre à trois combinaisons fondamentales aussi simples, on parviendra facilement à juger laquelle des trois directions il conviendrait mieux d'adopter, et dès que la plus favorable sera reconnue, on ferait une faute d'adopter l'une des deux autres, car ce serait s'exposer gratuitement à des

chances funestes, pour renoncer à des succès presque certains.

Nous avons dit qu'après avoir déterminé le choix de la zone, on n'aurait qu'à appliquer ces trois mêmes hypothèses au front d'opérations sur lequel on devra manœuvrer.

Prenons, pour démontrer cette vérité, le même théâtre d'opérations, entre le Rhin et la mer du Nord, que nous avons déjà cité, et qui se trouve reproduit par le croquis ci-contre.

Bien que ce théâtre présente, en quelque sorte, quatre sections géographiques, savoir : l'espace entre le Rhin et la Moselle ; celui entre la Moselle et la Meuse ; l'intervalle entre la Meuse et l'Escaut ; enfin, l'espace entre l'Escaut et la mer, il n'en est pas moins vrai que l'armée dont la base serait en *AA*, et qui aurait son front d'opérations en *BB*, n'aurait jamais que trois directions générales à choisir, car les deux espaces du centre appartiendraient toujours à une même zone centrale, puisqu'il en existerait une autre à droite et une autre gauche.

L'armée *BB* voulant prendre l'offensive contre l'armée *CC*, dont la base serait sur le Rhin, aurait à choisir entre trois directions. Si elle manœuvrait par son extrême droite en descendant la Moselle (vers *D*), il est évident qu'elle menacerait la ligne de retraite des ennemis en cherchant à les couper du Rhin : mais ceux-ci, réunissant toute la masse de leurs forces vers Luxembourg,

pourraient fondre sur la gauche de cette armée *D*, la contraindre à faire un changement de front et à recevoir bataille parallèlement au Rhin, ce qui causerait sa ruine en cas d'une défaite sérieuse.

Si, au contraire, l'armée *B* voulait jeter ses efforts à l'extrémité opposée sur sa zone de gauche, vers *E*, afin de profiter des avantages que les belles places de Lille et de Valenciennes lui procureraient pour manœuvrer contre l'extrême droite du front d'opérations ennemi, elle s'exposerait à bien plus d'inconvénients encore. Car l'armée *CC*, rassemblant toutes ses forces vers Audenarde, pourrait fondre sur sa droite, et, en débordant encore cette aile dans le combat, la rejeter dans l'impasse formé vers Anvers par le bas-Escaut et la mer, où il ne lui resterait qu'à mettre bas les armes ou à se faire jour en sacrifiant la moitié de ses forces.

De ces deux vérités, il résulte évidemment que la zone de gauche serait la plus mauvaise pour l'armée *B*, et que celle de droite, bien qu'elle offrît quelques chances de succès, aurait aussi de graves inconvénients. Reste donc la zone centrale : celle-ci réunirait tous les avantages désirables, car l'armée *B*, en jetant la principale masse de ses forces vers Charleroi afin de couper en deux l'immense front d'opérations de l'ennemi, pourrait accabler son centre et culbuter sa droite sur An-

vers et le bas-Escaut, sans exposer en rien ses propres communications.

Lorsqu'on a réuni ses forces sur la zone la plus favorable, on doit naturellement les diriger ensuite sur la partie du front d'opérations de l'ennemi qui se trouverait en harmonie avec le but principal de l'opération projetée. Ainsi, lorsque vous aurez manœuvré par votre droite contre la gauche ennemie, avec l'intention de couper la majeure partie de son armée de sa base du Rhin, il est clair que vous devez constamment opérer dans le même sens, car, si vous portiez vos efforts sur la droite du front d'opérations de l'ennemi, tandis que vos projets auraient eu pour but de gagner sa gauche, vous perdriez naturellement tout le fruit du plan d'opérations le mieux combiné.

Si, au contraire, vous avez décidé de prendre la zone de gauche dans le but de refouler l'ennemi sur la mer qui se trouve dans cette direction, il est évident que vous devez toujours manœuvrer par votre droite pour rejeter l'ennemi sur l'obstacle insurmontable, puisque, si vous manœuvriez par votre gauche, ce serait vous et non l'ennemi qui se trouverait acculé à la mer en cas de revers.

En appliquant les mêmes maximes aux théâtres des campagnes de Marengo, d'Ulm, d'Iéna, nous trouvons toujours la combinaison d'une triple zone, avec la différence que dans ces campagnes

ce n'était plus la direction du centre qui était la meilleure. En 1800, ce fut la direction de gauche qui menait droit à la rive gauche du Pô, sur la ligne de retraite de Mélas; en 1805, ce fut encore la zone de gauche qui menait, par Donavert, sur l'extrême droite et sur la ligne de retraite de Mack; enfin, en 1806, ce fut au contraire par la zone de droite que Napoléon pouvait gagner la ligne de retraite des Prussiens, en filant de Bamberg sur Gera.

En 1800, Napoléon avait à choisir entre la ligne d'opérations de droite, qui le menait sur les bords de la mer vers Nice et Savonne; celle du centre conduisant de front par le Mont-Cenis sur Turin, et celle de gauche, qui le portait par le Saint-Benard ou le Simplon sur les communications de Mélas. Les deux premières directions n'offraient aucune chance favorable, et la droite, surtout, pouvait être dangereuse, comme elle le fut en effet à Masséna, qui se trouva rejeté et investi dans Gênes. La direction décisive était donc évidemment celle de gauche.

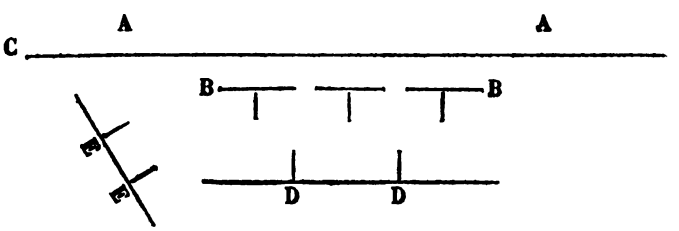
En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer mon idée.

Quant à ce qui concerne les batailles, il y a naturellement une double complication, car ici il faut concilier le coup-d'œil stratégique avec le coup-d'œil tactique. Une position de bataille, ayant nécessairement des rapports avec la ligne de retraite et avec la base d'opérations, aura donc

une direction stratégique bien déterminée ; mais elle aura aussi des rapports avec la nature du terrain où le combat se livrera, et avec l'emplacement des troupes de différentes armes des deux partis ; ce qui constitue ses rapports tactiques. Quoique, en général, une armée prenne sa ligne de bataille de manière à conserver ses lignes de retraite derrière elle, il arrive bien souvent aussi qu'elle soit obligée de combattre parallèlement à cette ligne de retraite, de telle sorte que cette ligne se trouverait dans le prolongement d'une aile.... Dans ce cas, il est évident que, si vous tombez sur cette aile avec des forces accablantes, l'armée ennemie peut être coupée, anéantie ou forcée à se faire jour l'épée à la main.

Je citerai pour exemple la célèbre bataille de Leuthen, en 1757, que j'ai rapportée dans l'histoire des guerres de Frédéric, et les célèbres journées de Krasnoï, dans la retraite de Moscou, en 1812.

La figure ci-après explique la combinaison de Krasnoï :



La ligne *AA* indique la ligne de retraite de Napoléon, qui se dirigeait vers *C*, et prit la position *BB* pour couvrir sa marche.

Il est évident que la principale masse de l'armée de Kutusof *DD* aurait dû se porter en *EE* pour accabler la droite des Français, dont l'armée, prévenue au point *C*, eût été d'autant plus sûrement perdue, que chacun sait dans quel état elle se trouvait à six cents lieues de sa véritable base.

La même combinaison se représente à Jemmapes, où Dumouriez, en débordant la gauche des Autrichiens, au lieu d'attaquer leur droite, les eût entièrement coupés du Rhin.

A la bataille de Leuthen, Frédéric accabla l'aile gauche des Autrichiens, qui se trouvait dans la direction de la ligne de retraite, ce qui fut cause que toute l'aile droite dut se réfugier dans Breslau et y capituler peu de jours après.

Dans des cas semblables, il n'y a pas moyen d'hésiter; le point décisif est sur l'aile ennemie qui se trouve la plus voisine de sa ligne de retraite, dont il faut s'efforcer de s'emparer, sans toutefois compromettre la sienne.

Lorsqu'une ligne de bataille ennemie possédera une ou deux lignes de retraite perpendiculairement derrière elle, alors la combinaison purement tactique devra l'emporter, et il sera en général plus naturel d'attaquer le centre ou celle des deux ailes où les obstacles du terrain seraient

moins favorables à la défense : car la première chose est de gagner la bataille sans chercher toujours la destruction totale de l'ennemi. Cela dépend de la proportion numérique des forces, de l'état moral des deux armées, et de circonstances qu'on ne saurait réduire en maximes absolues.

Enfin, il arrive aussi qu'une armée parvient à s'emparer, avant la bataille, de la ligne de retraite de l'ennemi, ainsi que Napoléon le fit à Marengo, à Ulm et à Iéna... Le grand point décisif étant gagné par des marches habiles avant de combattre, on ne lutte plus alors que pour empêcher l'ennemi de forcer le passage, et on n'a d'autre manœuvre à lui opposer qu'une ligne de bataille parallèle, car il n'y a pas de raison de manœuvrer sur une aile plutôt que sur une autre. Pour l'ennemi qui se trouve coupé, le cas est tout différent : il n'a qu'un moyen de salut, c'est de reconnaître l'aile vers laquelle il pourrait plus promptement regagner sa ligne de retraite, et d'y jeter tout ce qu'il pourrait de ses forces, afin d'en sauver du moins la majeure partie. Or, tout ce calcul ne consiste encore qu'à juger s'il faut faire cet effort sur la droite ou sur la gauche.

Il importe néanmoins de remarquer que les passages de grands fleuves, en présence de toute une armée ennemie, font quelquefois exception à ces maximes générales. Dans ces opérations si délicates, le point essentiel est de mettre ses ponts à l'abri de tout danger. Or, si, après son passage,

l'armée jetait ses plus fortes masses sur sa droite ou sur sa gauche afin de s'emparer d'un point décisif ou de refouler l'ennemi sur le fleuve, tandis que celui-ci rassemblerait au contraire tous ses efforts du côté opposé pour s'emparer des ponts, cette armée pourrait se trouver, en cas de revers, dans la position la plus critique. La bataille de Wagram offre à ce sujet l'étude la plus complète que l'on puisse désirer : je me suis efforcé, du reste, de tracer dans l'art. 37 (pag. 100 du tom. II) les différentes nuances que présentent ces opérations, qui rentrent d'ailleurs dans les règles générales indiquées.

C'est en se pénétrant bien de ces vérités qu'un militaire parviendra à acquérir un coup-d'œil prompt et sûr. On comprendra qu'un général qui en sera fortement imbu, et qui se sera exercé à les appliquer souvent, soit à des lectures d'histoire militaire, soit à des opérations simulées sur la carte, se trouvera rarement embarrassé, dans le cours de ses entreprises, sur le parti qu'il devra adopter; et lors même que l'ennemi lui opposerait des mouvements subits et imprévus, il saura toujours apprécier les meilleures dispositions à prendre pour les déjouer, en se rattachant sans cesse aux combinaisons d'un premier plan basé sur des données aussi simples.

A Dieu ne plaise que je prétende rabaisser l'art sublime de la guerre, en le réduisant à de si minimes conceptions! Qui pourrait apprécier mieux

que moi la différence qui existe entre les principes directeurs de combinaisons faites dans le cabinet, et le *savoir-faire* indispensable pour conduire cent mille hommes dans un même but au milieu du fracas des batailles? Je sais tous les talents et le caractère dont il faut être doué pour mouvoir de pareilles masses comme un seul homme; pour les engager simultanément au point le plus désisif et au moment le plus convenable; pour leur assurer tous les approvisionnements d'armes, de munitions et de vivres. Mais, si ce *savoir-faire* constitue avant tout l'homme de guerre, comment ne pas reconnaître aussi que la sage direction des masses sur les meilleurs points stratégiques est la plus sublime qualité d'un grand capitaine? Et combien de braves armées, commandées par de vaillants hommes d'exécution, ont perdu non-seulement des batailles, mais des empires, pour avoir couru imprudemment à gauche, lorsqu'il s'agissait de manœuvrer à droite? On pourrait en donner des exemples nombreux; je me contenterai de citer Ligny, Waterloo, Bautzen, Dennewitz, Leuthen.

Je m'arrête, car je ne pourrais que multiplier les redites; et, pour me justifier d'avance du reproche d'accorder trop d'influence à l'application des maximes peu nombreuses que j'ai émises dans mes ouvrages, je rappellerai que j'ai été le premier à proclamer « *que la guerre est un drame passionné et non une science exacte,*... que le mo-

ral, les talents, le *savoir-faire* et le grand caractère des chefs, les passions des masses, exercent une immense influence. » Mais il m'est permis aussi, après avoir écrit l'histoire raisonnée de trente campagnes, et avoir assisté moi-même à douze des plus célèbres, d'affirmer que je n'ai pas trouvé un seul exemple où les principes bien appliqués n'aient pas procuré la victoire.

Quant à ce *savoir-faire*, et à l'esprit juste et pénétrant, qui distinguent l'homme pratique de celui qui ne sait que ce que les autres lui ont appris, j'avoue qu'aucun livre ne saurait les inoculer dans le cerveau de ceux qui en seraient privés ; et je dois avouer que j'ai vu bien des généraux, même des maréchaux, usurper une certaine réputation en citant à tort et à travers des principes qu'ils ne savaient nullement mettre en action, arriver ainsi au commandement suprême, et former les plans les plus extravagants, par suite d'un manque total de jugement et d'une présomption inexplicable.

Ce n'est pas à ces esprits faux que mes ouvrages s'adressent : j'ai voulu faciliter aux esprits exacts l'étude aride de la guerre, en indiquant les jalons directeurs, et, sous ce rapport, je crois avoir rendu de grands services aux officiers jaloux de se faire un nom dans la carrière des armes.

Enfin, je terminerai ce court résumé par une dernière vérité:

« C'est que la première de toutes les conditions pour bien faire la guerre est d'avoir la ferme volonté de se battre. Quand un général sera animé d'un esprit vraiment belliqueux, et qu'il saura le communiquer à ses soldats, il pourra faire des fautes, mais il remportera néanmoins des victoires et il cueillera de justes lauriers. »

Chez le même Libraire:

MODÈLES DE TOPOGRAPHIE,

DESSINÉS ET LAVÉS PAR **A.-M. PERROT,**

4e édition, revue et augmentée, 1848. — Un volume oblong, 15 fr.

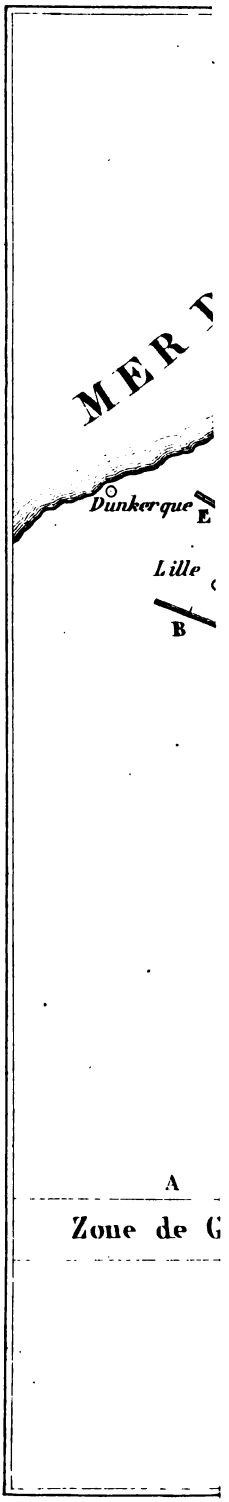
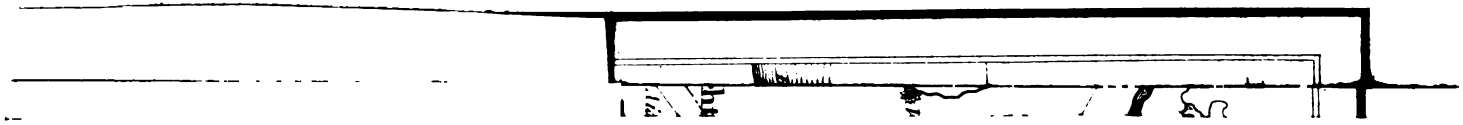
L'étude du dessin de la Topographie devient de plus en plus utile et générale, soit par son application aux reconnaissances militaires demandées à tous les corps de l'armée et examinées aux époques des inspections générales annuelles, soit dans les diverses branches des travaux publics aujourd'hui si nombreux.

Nous avons, les premiers, publié de véritables modèles pour ce genre de dessin, le succès obtenu par cet ouvrage, les trois éditions qui en ont été épuisées, et les imitations, nous pourrions presque dire les contrefaçons qui en ont été faites, sont des preuves bien évidentes de son utilité et de la clarté de son exécution. Cependant, depuis qu'il a paru pour la première fois, les progrès de l'art du dessin ont rendu nécessaires quelques modifications dans la rédaction et quelques perfectionnements dans l'exécution des modèles. Aussi le texte de cette nouvelle édition a-t-il été refait en grande partie et plusieurs planches ont-elles été ajoutées, notamment celle n° XIII, qui offre le figuré du terrain pour une reconnaissance militaire.

Nos modèles réunissent tous les accidents que peut présenter la surface d'un pays et indiquent exactement les différentes gradations à observer pour parvenir à l'exécution parfaite de chaque partie. Ils sont suivis de tableaux représentant les *teintes* et les *signes conventionnels* adoptés en France, un modèle d'écriture moulée et un tableau des échelles, rédigé au dépôt général de la guerre et appliqué aux principaux services publics.

Nous avons encore ajouté à cette édition un travail entièrement neuf sur l'emploi des couleurs inaltérables, pour l'exécution des plans topographiques, qui doivent être soignés et conserver toujours l'harmonie des tons qui disparaît si promptement par l'altération des couleurs en usage.

Paris. — Impr de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.


MER
Dunkerque
E
Lille
B
A
Zone de G